# LA
# RHETORIQUE
# D'ARISTOTE
TRADUITE EN FRANCOIS

Par feu M. CASSANDRE.

*Nouvelle Edition.*

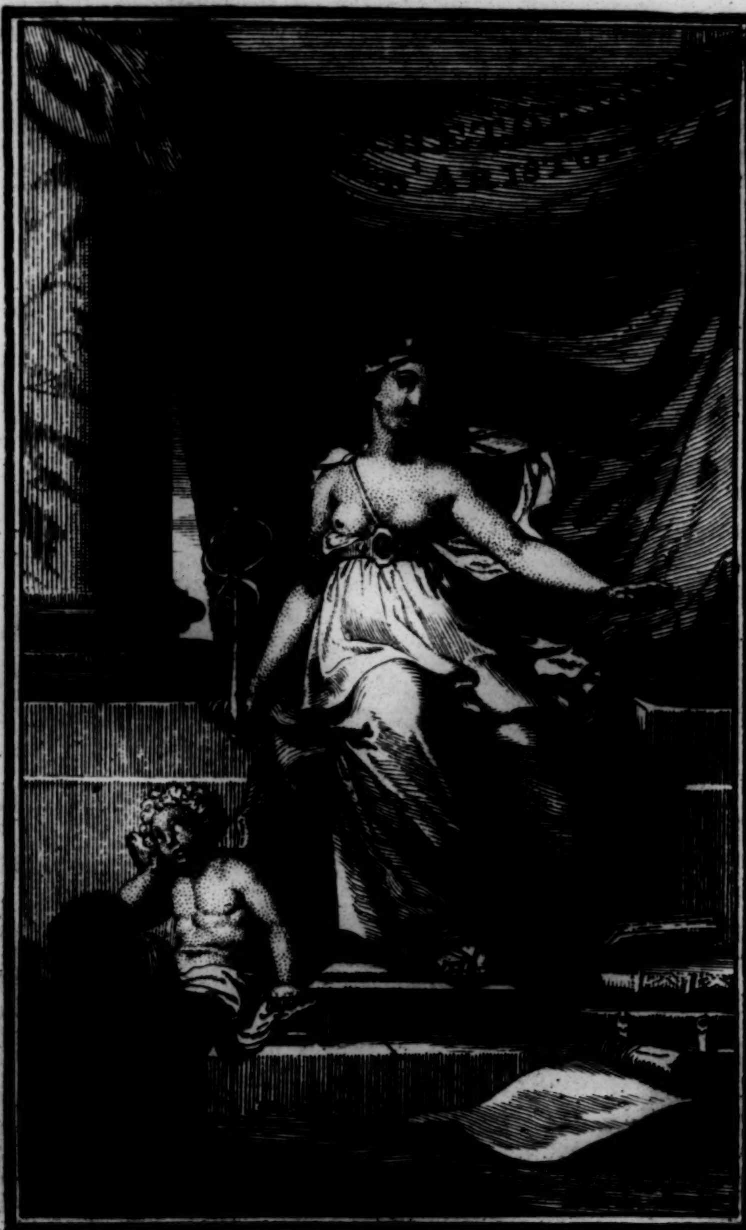


*Suivant la Copie de Paris.*

A LONDRES,

Chez PIERRE DE VARRENNES, demeurant dans le Strand proche la Savoye à la Teste de Seneque.

M. DC. XCVIII.



*a Amsterdam*
*Chés J. L. Delorme.*

# LA
# RHETORIQUE
# D'ARISTOTE

TRADUITE EN FRANCOIS

Par feu M. CASSANDRE.

*Nouvelle Edition.*



*Suivant la Copie de Paris.*

A LONDRES,

Chez PIERRE DE VARRENNES, demeurant dans le Strand proche la Savoye à la Teste de Seneque.

M. DC. XCVIII.

*Cic. in lib. de Orat. ad Brut.*

Sed quis omnium doctior, quis acutior, quis in rebus vel inveniendis, vel judicandis acrior Ariſtotele fuit?

*Quint. lib.* 10. *Cap.* 1.

Quid Ariſtotelem? quem dubito ſcientiâ rerum, an ſcriptorum copiâ, an eloquendi ſuavitate, an inventionum acumine, an varietate operum clariorem putem.

# TABLE
# DES CHAPITRES.

## LE PREMIER LIVRE.



### Le Genre Deliberatif.

## Le genre Demonstratif.



## Le Genre Judiciaire.



---

# LE SECOND LIVRE.

# TABLE

## Les Passions.



## Les Mœurs.



## Lieux & Preuves pour les trois Genres en commun.



Ch.

---

## LE TROISIE'ME LIVRE.

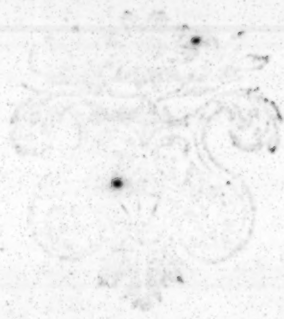


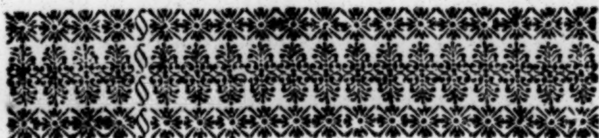
### La Diction.

Les Parties du Discours.









# LA RHETORIQUE D'ARISTOTE.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE I.

Servant de Préface à tout l'Ouvrage.

*Que la Rhetorique & la Dialectique se ressemblent.*



LA Rhetorique & la Dialectique ont beaucoup de rapport, car toutes deux traittent de matieres, qui, pour estre communes, tombent en quelque façon sous la connoissance de tout le monde, & ne sont renfermées dans les bornes d'aucune Science particuliere: d'où vient aussi qu'il n'y a personne qui n'ait quelque usage de l'une de

& de l'autre, puis que chacun ſelon ſa portée & juſqu'à un certain poinct, tâche d'examiner, & de ſoûtenir une raiſon; d'accuſer, & de défendre.

## *Que la Rhetorique eſt un Art.*

PARMI le peuple, quelques-uns reüſſiſſent à ces choſes par hazard, d'autres parce qu'ils s'y ſont habituez. Que ſi cela ſe fait de toutes les deux façons, ſans doute on peut avoir des regles là-deſſus, & trouver une methode aſſurée pour y réüſſir toûjours; puis qu'enfin il y a lieu de découvrir la cauſe pourquoy, & ceux qui font ceci par un pur hazard, & ceux qui le font par habitude, arrivent au but qu'ils ſe propoſent: Or on m'avoüera que c'eſt à l'Art à donner ces Regles, & là proprement ſon ouvrage.

## *Que l'adreſſe principale de la Rhetorique conſiſte aux preuves.*

TOUS ceux au reſte qui juſques à preſent ont écrit de la Rhetorique, n'ont preſque rien fait de ce qu'il faloit faire; parce que toute l'adreſſe de cet art eſt renfermée dans la Preuve, le reſte n'en eſt que l'acceſſoire: Cependant ils ne parlent point des Enthymémes & des Argumens, qui font tout le corps de la preuve, & ſe ſont amuſez à des choſes éloignées de leur art, & purement eſtrangeres: Car l'invective, la compaſſion, la colere, & les autres paſſions de cette nature, dont ils traittent fort au long, ne ſont point du fait de l'Ora-

l'Orateur, mais regardent le Juge; de ſorte que ſi dans toutes les Juſtices on faiſoit ſon devoir & que par tout on ſe gouvernât ainſi qu'en quelques Republiques, & particulierement les mieux policées, il ſe trouveroit que ces gens-là, lors qu'ils voudroient parler en public, n'auroient rien à dire. Ce n'eſt pas que cela ne paſſe pour un abus, & qu'on ne croye qu'il devroit y avoir des Loix pour s'oppoſer à cette licence; mais peu de gens le mettent en pratique, & ce n'eſt qu'en certains lieux qu'il eſt expreſſément defendu aux Orateurs de ſortir de leur ſujet & de ne rien dire d'inutile, comme à Athenes, encore n'eſt-ce que pour les jugemens qui ſe rendent dans l'Areopage. Et certainement ceux qui le font, ont grand raiſon d'en uſer ainſi, puis que jamais il ne faut pervertir un Juge, ni le porter ou à la compaſſion, ou à la colere, ou à l'envie; vû que c'eſt faire la meſme choſe que celui qui courberoit une regle dont il ſe voudroit ſervir. D'ailleurs, il n'y a perſonne qui ne voye que l'employ de celuy qui plaide & à quoy il doit s'étudier, eſt de monſtrer ſimplement Que la choſe dont il s'agit, eſt, ou n'eſt pas; Qu'elle a eſté faite, ou ne l'a pas eſté; car de ſçavoir Si elle eſt de conſequence, ou non; Si veritablement elle eſt juſte, ou injuſte, au cas que le Legiſlateur ne s'en ſoit pas expliqué, c'eſt au Juge à le connoiſtre, ſans l'apprendre de ceux qui parlent devant luy.

On voit par là qu'il ſeroit à ſouhaiter, Que les Loix ſagement établies, fuſſent ſi exactes, qu'elles remarquaſſent juſqu'aux moindres circonſtances, afin de laiſſer peu de choſe à la diſcretion des Juges; & cela pour pluſieurs raiſons.

 Pre-

Premierement, *eu égard aux perſonnes*, attendu qu'il n'eſt pas ſi aiſé de trouver d'habiles gens, & que pour un ou deux qu'on rencontre capables de faire des Loix & d'exercer la Judicature, il y en a cent qui ne le ſont pas.

Secondement, *à raiſon du temps*, vû que les Loix dans leur établiſſement dépendent d'une longue obſervation & de l'experience de pluſieurs ſiecles, au lieu que les Jugemens qui ſe rendent ſe font ſur le champ; de ſorte qu'en cet eſtat il eſt difficile aux Juges, & à ceux qui déliberent dans les grandes Aſſemblées, de ſatisfaire entierement à l'intereſt public, & à celuy des Parties.

La derniere raiſon & la plus importante, eſt tirée *des choſes meſmes*; puis qu'enfin tout Legiſlateur n'a point à prononcer ſur des matieres particulieres, ni pour des perſonnes qui ſoient preſentes; mais en general, & pour des perſonnes qui ne ſont pas encore: Le Juge au contraire & ceux qui déliberent, ne connoiſſent que de faits particuliers, où le plus ſouvent leur propre intereſt ſe rencontre; & ne regardent que des perſonnes preſentes, pour qui tantoſt ils ont de l'amour, & tantoſt de la haine; d'où vient qu'alors la paſſion les aveugle, & les empeſche de bien voir la verité.

Il eſt donc à propos, comme nous venons de remarquer, que le Legiſlateur laiſſe peu de choſe au pouvoir des Juges, afin, s'il eſt poſſible, qu'ils n'ayent qu'à examiner Si ce qu'on leur dit, eſt, ou n'eſt pas; s'il arrivera, ou s'il ne doit point arriver; qui ſont des cas qu'un Legiſlateur ne peut prévoir, & que neceſſairement il faut laiſſer à la connoiſſance des Juges.

QUE ſi cela eſt ainſi, l'on voit manifeſtement que ceux-là ſortent du ſujet de la Rhetorique, qui enſeignent par exemple, Comment il faut faire un Exorde, une Narration, & ainſi de châcune des autres parties d'un Diſcours; parce que tout ce qu'ils font en telle rencontre, ne tend qu'à alterer l'eſprit du Juge, & ne monſtre point en quoy conſiſte l'artifice de la Preuve, qui eſt de cultiver le raiſonnement, & de rendre un homme fort en Enthymêmes. Auſſi eſt-ce pour cette conſideration, qu'encore qu'il y ait deux Parties principales dans la Rhetorique, dont l'une regarde les Déliberations, & l'autre les matieres du Barreau; & meſme que la partie qui ſert à déliberer, ſoit beaucoup plus noble & plus Politique que celle qui s'arreſte ſeulement à examiner les clauſes d'un ſimple Contract; tous neanmoins ont abandonné la Déliberation, ſans en dire le moindre mot; & pour l'autre, c'eſt à qui en traittera plus au long, & à qui donnera plus de preceptes. Et la raiſon qui les y a portez, eſt, Qu'il eſt peu avantageux de ſortir de ſon ſujet en parlant dans un conſeil, cette Partie donnant beaucoup moins d'entrée à la malice & à la fineſſe, que ne fait pas le Plaidoyé, à cauſe que l'intereſt qu'elle regarde eſt un intereſt commun, & que celuy qui écoute eſt Juge en ſa propre Cauſe; de ſorte qu'ici l'Orateur n'a qu'à monſtrer ſimplement que ce qu'il dit eſt veritable. Il en va autrement du Barreau, où il ne ſuffit pas de prouver, Que la choſe eſt, mais encore il eſt bon de gagner l'eſprit de l'Auditeur, & de le faire tourner de ſon coſté; vû qu'il s'agit là de l'intereſt d'autrui, & qu'il n'a point à prononcer

ſur des choſes qui le touchent ; & ainſi comme il ne regarde que ſa propre ſatisfaction, & qu'il n'écoute que pour faire faveur, il ſe laiſſe aiſément emporter aux diſcours de ceux qui plaident, & ne ſait plus l'office de Juge. C'eſt auſſi pour cela, comme nous diſions auparavant, qu'en beaucoup de lieux la Loy défend aux Orateurs de parler hors de leur ſujet : ce qu'il n'a point eſté neceſſaire de faire dans la Déliberation, à cauſe que c'eſt une choſe qui s'obſerve là aſſez d'elle-meſme.

*Que les plus fortes Preuves de la Rhetorique dependent des Enthymémes.*

DONC puiſqu'il eſt certain.

*Que tout l'artifice de la Rhetorique conſiſte dans la Preuve.*

*De plus que la preuve eſt une ſorte de Demonſtration.*

*Que le plus puiſſant moyen qu'il y ait pour demonſtrer c'eſt l'Enthyméme.*

*Qu'enfin l'Enthyméme eſt une maniere de Syllogiſme.*

En un mot,

*Puiſque c'eſt ou à la Dialectique toute entiere, ou à l'une de ſes parties à traitter du Syllogiſme pleinement ;*

Il ſenſuit,

*Que Quiconque ſera bon Dialecticien, c'eſt à dire qui ſçaura comment le Syllogiſme ſe fait & de quelles propoſitions il eſt composé ; Celuy-là encore aiſément pourra faire des Enthymémes ; n'ayant plus qu'à obſerver ſur quelles matieres ils s'appliquent, & en quoy ils ſont differens des Syllogiſmes de la Logique.*

Et

Et cela d'autant que c'est à la mesme Faculté qui s'attache au *Vray* qui est l'objet du Syllogisme, de connoître encore le *Vrai-semblable*, qui est l'objet de l'Enthymême: Joint que tous les hommes naturellement sont assez portez aux Sciences & à la connoissance du Vrai; & qu'assez souvent hors ce qui regarde les Sciences, ils découvrent la verité en beaucoup de choses. Tellement que pour tirer de simples conjectures, & découvrir la Vrai-semblance dans les matieres douteuses, il ne faut point d'autre adresse ny d'autre lumiere, que celles qui dans les matieres certaines & infaillibles, nous font raisonner regulierement, & trouver toûjours la verité.

IL paroist donc évidemment Que ceux qui ont écrit de la Rhetorique jusques à present, n'ont point traitté son sujet; Et nous avons dit pourquoy ils ont quitté le *Genre Deliberatif* pour s'attacher au *Iudiciaire*.

### *Que la Rhetorique est Utile.*

ON ne peut pas douter que la Rhetorique ne soit utile, puis qu'elle a pour but de faire rendre la Justice, & de faire connoistre la verité, qui est une chose avantageuse & toute autre que de faire le contraire. Aussi toutes les fois qu'on ne juge pas comme il faut, cela n'arrive que parce que l'injustice & le mensonge ont prévalu sur la Justice & sur la verité, ce qui merite punition.

De plus la Rhetorique est de telle consequence, Que quand nous serions les plus sçavans du monde, neanmoins il nous seroit difficile en parlant à certaines personnes de les persuader,

à cauſe que les Sciences ont une façon particuliere de s'expliquer & certains termes dont il eſt impoſſible de ſe ſervir devant des ignorans ; de ſorte que pour ſe faire entendre à eux & pour les perſuader il faut avoir recours à des notions generales, ou *lieux communs*, ainſi que nous avons remarqué dans nos Livres des Topiques, en traittant De la maniere de parler au Peuple.

Un troiſiéme avantage de la Rhetorique, eſt qu'il faut eſtre capable de perſuader les deux parties contraires, de meſme que dans la Dialectique on doit ſçavoir argumenter de part & d'autre ; non pas à la verité qu'il faille faire tous les deux, car jamais on ne doit perſuader ce qui eſt mauvais, mais la choſe eſt importante, afin qu'au moins on n'ignore pas comment cela ſe fait, & qu'en meſme temps on puiſſe répondre à ceux qui voudroient s'en ſervir pour favoriſer l'injuſtice : Or eſt-il que de tous les Arts il n'y a que la Dialectique & la Rhetorique qui faſſent profeſſion de défendre les deux partis contraires. Ce n'eſt pas pourtant qu'il faille croire, que les matieres qui ſe traittent en telles rencontres ſoient également probables, puiſqu'abſolument parlant tout ce qui eſt veritable & meilleur de ſoy, eſt auſſi & plus aiſé à eſtre prouvé, & plus capable de perſuader.

Aprés tout, il ſeroit ridicule de s'imaginer, Qu'il y euſt de la honte à ne ſe pouvoir aider de ſon corps, & qu'il n'y en euſt point à eſtre privé du ſecours de la parole, dont l'uſage bien plus que celuy du corps, appartient à l'homme naturellement.

De dire que la Rhetorique peut beaucoup nuire, ſi l'on s'en veut mal ſervir ; c'eſt une objection qui regarde en commun toutes les bon-

bonnes choſes & les plus utiles mêmes, excepté la Vertu ; par exemple, la force, la ſanté, les richeſſes, les armes ; puiſque ſelon l'uſage qu'on en fera, bon ou mauvais ; il en viendra un grand mal ou un grand bien.

De tout ce que nous avons dit juſques icy, il ſe voit en premier lieu, que la Rhetorique eſt utile, & qu'elle n'a point un ſujet particulier ny déterminé non plus que la Dialectique.

En ſecond lieu, que l'ouvrage de la Rhetorique ne conſiſte point à perſuader abſolument, mais à découvrir en chaque choſe ce qui eſt capable de le faire, & en cela convient-elle avec tous les autres Arts ; Par exemple, la Medecine ne promet pas de guerir infailliblement, mais ſeulement de contribuer à la ſanté autant qu'il eſt poſſible ; puis qu'on ne laiſſe pas de bien traitter certains malades, encore que la ſanté ne leur puiſſe eſtré renduë.

Enfin il ſe voit, Que c'eſt à la Rhetorique à conſiderer également & ce qui eſt capable de perſuader en effet, & ce qui ne le peut faire qu'en apparence ; comme c'eſt à la Dialectique à traitter du Syllogiſme apparent, & du veritable. Je dis que c'eſt à la Dialectique à traitter du Syllogiſme apparent, afin qu'on ne croye pas que cela ſoit reſervé au Sophiſte ; veu que ce qui donne la qualité de *Sophiſte* à un homme, n'eſt point cette connoiſſance & cette adreſſe de pouvoir uſer de ſemblables argumens ; mais bien le but qu'il ſe propoſe & le deſſein qu'il a de n'argumenter que pour tromper. Veritablement il y a

cette difference entre la Rhetorique & la Dialectique quant à ce poinct, Que dans la Rhetorique autant est *Orateur* celuy qui n'employe que de faux argumens, & qui n'en veut point employer d'autres: que celui qui ne se sert que de bons, & qui ne tâche qu'à faire connoistre la verité. Pour la Dialectique il n'en va pas ainsi, puisque là, le dessein de tromper & de ne s'attacher qu'à de vaines subtilitez, est proprement ce que nous appellons estre *Sophiste*; au lieu que le *Dialecticien* ne s'attache qu'à l'Art & à la verité.

Mais traittons tout de bon maintenant de la Rhetorique, & voyons de quelle façon nous pourrons venir à bout des choses que nous avons proposées. Comme si donc nous n'avions encore rien dit de cet Art, commençons par sa définition, & ensuite nous examinerons le reste.



# CHAPITRE II.

## *Ce que c'est que la Rhetorique.*

POSONS que la Rhetorique est *un Art ou une Faculté qui considere en chaque sujet ce qui est capable de persuader*; car il n'est point d'Art qui fasse la mesme chose, puis que tous les autres Arts & toutes les autres Facultez ne traittent que leur sujet & ne persuadent que là dessus. Par exemple, la Medecine ne raisonne & ne persuade que sur ce qui regarde la santé & la maladie; la Geometrie, que sur les changemens & les differences remarquables qui arrivent aux grandeurs; & enfin l'Arithmetique, que sur ce qui touche le nombre: Ainsi en est-il des autres Arts & des autres Sciences. Mais pour la Rhetorique, quelque sujet qu'on luy propose, elle a droict pour ainsi dire, d'y voir ce qui peut persuader: Aussi avons nous remarqué Qu'elle n'a point un sujet particulier ni determiné sur lequel elle travaille.

## *Qualité des preuves de la Rhetorique.*

LA Rhetorique a deux sortes de Preuves Les unes sont *Artificielles*, & les autres *sans artifice*. J'appelle preuves sans artifice, celles qui

ne dépendent point de noſtre induſtrie, mais que nous trouvons toutes faites, comme ſont les témoins, les réponſes faites à la Torture, les Contracts, & autres choſes ſemblables; Et je nomme artificielles, toutes celles que nous pouvons trouver de nous mêmes, & par les regles de la Rhetorique; de ſorte qu'il faut inventer celles-cy, au lieu qu'on ſe ſert ſimplement des autres.

Pour les preuves *Artificielles*, il s'en trouve de trois eſpeces.

La premiere eſt fondée ſur les Mœurs & la bonne opinion qu'on a de celuy qui parle.

La ſeconde vient de la diſpoſition de l'Auditeur, & d'avoir preparé ſon eſprit d'une certaine façon.

Et la derniere enfin n'aiſt du diſcours, ſoit que veritablement on ait démonſtré ſon ſujet, ou ſeulement en apparence.

L'ORATEUR perſuade à l'occaſion de ſa perſonne & de ſes Mœurs, lors qu'il parle de maniere, qu'il ſe rend digne de foy; car la Vertu eſt d'un tel credit, qu'abſolument nous ajoûtons toûjours plus de foy & plûtoſt aux gens de bien qu'aux autres; & cela generalement en tout, mais particulierement dans les matieres douteuſes, & où l'eſprit de part & d'autre ne voit point de raiſon qu'il puiſſe ſuivre avec ſeureté; veu qu'alors nous nous abandonnons à eux entierement, & croyons tout ce qu'ils diſent. Or il faut remarquer que ce credit doit auſſi venir de l'adreſſe de noſtre diſcours, & non pas ſimplement de la préocupation de l'Auditeur, ny parce qu'il avoit déja cette bonne opinion de nous, avant que de nous écouter: Car

Car enfin on ne doit point s'arrester à ce que disent quelques-uns de ceux qui ont traitté de la Rhetorique, qui à propos des bonnes mœurs, & de cette probité qui doit éclater dans le discours de l'Orateur, soûtiennent qu'absolument elle est inutile & ne contribuë de rien à gagner l'esprit; mais tant s'en faut que cela soit, que mesme c'est un des plus forts & des plus puissans moyens qu'il y ait pour persuader.

On persuade à l'occasion de ses Auditeurs, lors que par le discours on les porte à quelque passion; aussi jugeons nous bien autrement quand nous sommes tristes, que quand nous sommes joyeux; & bien autrement quand nous aimons, que quand nous avons de la haïne: Or, comme il a déja été dit, c'est la seule chose que tous les Rhetoriciens d'aujourd'hui se sont efforcez de traitter; mais il en sera parlé plus particulierement, quand nous serons au discours des Passions.

Enfin on persuade par la force du discours, lors qu'employant tout ce qui peut servir à prouver le sujet que l'on traitte, on fait voir, Que la chose dont il s'agit, est veritable en effet, ou en apparence.

Que si les preuves *Artificielles* dépendent de ces trois poincts, il est certain qu'il faudra s'étudier à trois choses. Premierement, à sçavoir faire des Syllogismes. Secondement, à connoistre les mœurs & les vertus de châcun. Et en dernier lieu, à connoistre les Passions. Par exemple, qu'elle est la nature de chaque passion en particulier, sa différence, ce qui la fait naistre, & comment on le peut faire: de sorte qu'il se voit par-là que la Rhetorique est comme un germe

germe & un rejetton, non ſeulement de la Dialectique, mais encore de cette Partie de la Morale qu'on peut avec raiſon nommer Politique. Et de fait c'eſt pour cela que la Rhetorique affecte de paroiſtre ſous un habit emprunté & de paſſer pour Politique; auſſi-bien que ceux qui font la profeſſion d'Orateur, qui d'ordinaire ſe flattent de cette vanité en partie par preſomption, en partie par ignorance, & en partie pour d'autres conſiderations humaines.

Je dis que la Rhetorique eſt comme un rejetton de la Dialectique, parce qu'elle en eſt une partie & une image, ainſi que nous avons remarqué dés le commencement; veu que ny l'une ny l'autre, ne ſont point des Sciences qui s'attachent à un ſujet particulier, mais bien certaines Facultez qui cherchent à trouver des raiſons dans toutes ſortes de matieres. Mais c'eſt aſſez parlé de leur pouvoir, & du rapport qu'elles ont.

## *De l'Exemple & de l'Enthymême, & de leur rapport avec le Syllogiſme & l'Induction.*

QUANT aux Preuves qui en effet démonſtrent une choſe, ou qui ſemblent la démonſtrer. Tout ainſi que pour démonſtrer dans la Dialectique l'on ſe ſert toûjours de *l'induction* & du *Syllogiſme*, ſoit veritable ou apparent: De meſme pour démonſtrer dans la Rhetorique, l'on ſe ſert toûjours de *l'Exemple*, qui eſt la meſme choſe que l'Induction, & encore de *l'Enthymême* qui répond au Syllogiſme: Auſſi eſt-ce pour cette raiſon que je nomme l'Enthymême

même & l'Exemple, l'un le Syllogisme; & l'autre l'Induction de la Rhetorique.

Et de vray pour monstrer leur parfait rapport, c'est que tout Orateur qui prouve une chose par démonstration, apporte toûjours ou des Exemples, ou des Enthymêmes, n'y ayant point dans la Rhetorique d'autres moyens pour démonstrer que ceux-là. Et par consequent si la même necessité se rencontre dans la Dialectique, & que là il soit impossible de rien prouver démonstrativement, quelque chose même que ce puisse estre, sans se servir du Syllogysme & de l'Induction, comme nous l'avons fait voir dans nos Livres des Analytiques; Il s'ensuit Que châcun de ces deux moyens à l'égard des deux autres, je veux dire Que le Syllogisme à l'égard de l'Enthymême, & Que l'Induction à l'égard de l'Exemple, ne seront qu'une même chose.

De sçavoir maintenant la difference qu'il y a entre l'Exemple & l'Enthymême, nous l'avons enseigné dans nos Topiques. Car toutes les fois qu'on veut monstrer Que quelque chose est d'une certaine façon, & qu'on apporte pour preuve un grand nombre d'autres choses toutes semblables, dans la Dialectique cela s'appelle *Induction*, & dans la Rhetorique, *Exemple*. Mais lors qu'on établit certaines propositions, & que par une consequence necessaire on vient à tirer une autre proposition toute differente, à cause seulement que ces premieres propositions ont esté establies; & cela indiferemment soit que telles propositions soient vraies, ou qu'elles ne soient que vrai-semblables; dans la Dialectique, cela s'appelle Syllogisme; & dans la Rhetorique Enthymême. De

De-là il paroiſt, Que l'un & l'autre de ces deux moyens, quand on ſçait bien s'en ſervir, ſont de tres-grand uſage & tres-conſiderables, chacun d'eux contenant en ſoy comme une eſpece de Rhetorique à part: Car ce que nous avons remarqué de la Dialectique dans nos Livres des Methodes touchant ſa façon de prouver, eſt encore ici remarquable pour la Rhetorique; attendu que la Rhetorique auſſi bien qu'elle, a deux ſtyles diſtinguez ou deux manieres differentes, dont l'une prouve tout par les Exemples, & l'autre par les Enthymêmes; comme il ſe trouve des Orateurs qui ne ſe ſervent que d'Enthymêmes, & d'autres qui n'employent que des Exemples: Et certainement les diſcours qui prouvent par les Exemples, ne perſuadent pas moins que les autres; toute la difference qu'il y a, c'eſt que ceux qui prouvent par les Enthymêmes, font une plus forte impreſſion ſur l'eſprit & troublent davantage. La raiſon en ſera dite ailleurs, quand nous monſtrerons de quelle façon il ſe faut ſervir de tous les deux; pour maintenant il ſuffit de nous expliquer & de débroüiller ces matieres.

### *Sur quelles matieres s'appliquent les Enthymêmes.*

DONC,

*Puiſque tout ce qui eſt propre à perſuader eſt relatif aux perſonnes*, c'eſt à dire, *propre à perſuader quelqu'un.*

De plus,

*Puiſque ces choſes-là ſont de deux ſortes, les unes capa-*

*capables de persuader d'elles mesmes & croyables d'abord; les autres simplement parce qu'elles semblent établies sur des preuves de la qualité de ces premieres.*

Enfin,

*Puisqu'il n'est point d'Art qui s'arreste à considerer la nature d'aucun Particulier ni qui en fasse son objet: Car la Medecine par exemple ne se propose point de connoistre en particulier ce qui est bon pour la santé de Socrate, ou de Callias; mais seulement de tels en general, & de tels, qui different de temperamment, ou qui ont telles maladies; vû que c'est-là proprement où l'Art se fait voir, n'estant pas possible à quelque Science ni a quelque Art que ce soit de connoistre tous les particuliers, le nombre en estant infini.*

De-là il s'ensuit,

*Que la Rhetorique ne se proposera pas non plus, & ne considerera point ce qui est probable à l'égard d'un tel particulier & qui pourra le persuader: Par exemple ce qui sera probable à l'égard de Socrate, ou d'Hippias; mais bien ce qui le sera à l'égard de telle ou de telle sorte d'esprits, qui ont des mœurs & des inclinations differentes.*

Et cela à l'imitation de la Dialectique, car la Dialectique ne s'amuse pas à argumenter ni à faire des Syllogismes sur tout ce qui se presente indifferemment, pour probable mesme qu'il puisse estre à certaines personnes; vû qu'il y a des choses qui peuvent paroistre probables à certains particuliers, par exemple à des fous & à des extravagans: Mais seulement elle argumente sur les matieres qui ne sont pas assez établies d'elle-mesmes,& qui ont besoin de preuve.

Pour

Pour la Rhetorique, elle s'attache ſeulement aux matieres qui ont accouſtumé de tomber en déliberation, car c'eſt-là proprement ſon ouvrage que d'examiner les choſes ſur leſquelles ordinairement nous déliberons, & de qui nous n'avons aucun Art; & meſme encore en preſence de certains Auditeurs, qui pour eſtre peu éclairez ne ſont pas capables de comprendre ce qui embraſſe pluſieurs choſes à la fois, ni ſuivre de l'eſprit un raiſonnement de longue haleine.

Sur cela il faut remarquer, Que jamais nous ne déliberons que ſur ce qui nous paroiſt arriver diverſement, n'y ayant point d'autre occaſion de déliberer que celle-là; puis que jamais on ne met en déliberation, ni le paſſé, quand il ne s'eſt pû faire autrement qu'il a eſté fait; ni l'Avenir, quand il eſt impoſſible qu'il arrive d'une autre façon, ni le Preſent, quand on ne peut pas empeſcher qu'il ne ſoit comme il eſt; du moins tandis qu'on demeure dans cette opinion & que la choſe eſt creuë ainſi.

## *La maniere d'argumenter en Rhetorique.*

POUR ce qui eſt d'argumenter & d'établir une choſe par Syllogyſmes & par Conſequences, on s'y prend en deux manieres: Car ou l'on tire des conſequences de propoſitions qui ont déja eſté prouvées par d'autres Syllogiſmes & par d'autres argumens; ou bien de propoſitions qui ne l'ont pas eſté, mais qui ont beſoin de l'eſtre parce qu'elles ne ſont pas probables d'elles meſmes. Or eſt-il que ni l'une ni l'autre de ces deux manieres n'eſt point propre à la Rhetorique: La premiere, comme trop difficile à ſui-

ſuivre à cauſe de ſa longueur, vû qu'on ſuppoſe que l'Auditeur eſt ſimple & peu intelligent : & l'autre incapable de perſuader, parce qu'elle avance des choſes qui ne ſont pas avoüées de tout le monde, & qui n'ont aucune vrai-ſemblance.

DE ces obſervations il s'enſuit premierement touchant la matiere de l'Exemple & de l'Enthymême, Que toûjours ils ſeront emploiez ſur des matieres incertaines & ſur des choſes qui pour l'ordinaire arrivent de differente façon; L'Exemple, dis-je, qui comme il a eſté déja remarqué, eſt la meſme choſe que l'Induction; & l'Enthymême la meſme choſe que le Syllogiſme.

De plus il s'enſuit quant à la forme de l'Enthymême; Que d'ordinaire il ne pourra pas avancer tant de choſes, ni eſtre composé de tant de propoſitions que le Syllogiſme parfait; attendu que ſi quelqu'une de ces propoſitions eſt connuë, il faut l'obmettre, puis que l'Auditeur de lui-meſme la ſuplée alors : Par exemple, on veut faire ſçavoir que Dorieus, ce fameux Athlete, a vaincu aux Jeux Olympiques, & a eſté couronné; il ſuffit de dire, que ce Dorieus a gagné le prix ſans qu'il ſoit beſoin d'ajoûter cette propoſition generale, Que ceux qui remportent la victoire à ces Jeux y ſont couronnez; parce qu'on ſçait bien que cela ſe fait toûjours.

*De quelle ſorte de propoſition ſont compoſez les Enthymêmes.*

DONC,

*Puis qu'entre les Propoſitions dont la Rhetori-*

*torique forme ses Syllogismes il s'en trouve peu de Necessaires, car la plusspart des matieres qui se jugent dans le Barreau, & qui se traittent dans les Déliberations sont incertaines pour la plusspart, & peuvent arriver de differente façon; vû qu'on ne délibere jamais que sur les choses qu'on veut entreprendre, & qu'on propose de faire; toutes les actions qui se font dans le monde estant de cette nature, & n'y en ayant pas une, pour ainsi dire, qui porte un effet necessaire & dont l'évenement soit certain.*

De plus,

*Puis que les propositions* Contingentes *& qui ne sont vraies que pour l'ordinaire, doivent toûjours estre prouvées par d'autres de mesme nature & incertaines comme elles; & tout au contraire les* Necessaires, *par des* Necessaires, *ainsi que nous avons fait voir dans nos Livres des Analytiques.*

Il s'ensuit,

*Que les matieres d'où se tirent les* Enthymémes *seront pour la plusspart Incertaines* ou *Contingentes, & qu'il y en aura fort peu de* Necessaires.

De vray tous les Enthymémes qui se font, ont toûjours leur preuve fondée ou sur le *Vray-semblable* ou sur les *Signes*; en sorte qu'il faut que ces *Signes*, & ce *Vray-semblable*, eu égard au *necessaire* & à l'*Incertain* ou *Contingent* ne soient entr'eux qu'une mesme chose. Et de fait, proprement le *Vray-semblable*, est ce qui se fait d'ordinaire; non pas à la verité absolument, comme le pretendent quelques-uns dans la définition qu'ils en donnent, entendant par-là indifferemment tout ce qui peut estre compris sous le mot de Vray-semblable, de quelque nature que ces choses-là puissent estre, soit que la qua-

qualité d'Universel leur convienne ou ne leur convienne pas: Si bien que dans la Rhetorique le Vray-semblable se doit seulement entendre des choses qui n'arrivent pas toûjours de la mesme façon; & de plus se rapporter à celles à l'égard desquelles il passe pour Vray-semblable, de la mesme sorte que l'Universel se rapporte au Particulier.

*Des Signes & de leur difference.*

POUR les *Signes* ils sont de deux sortes; les uns se rapportent aux choses à qui ils servent de signes, comme le particulier se rapporte à l'Universel, c'est à dire que la preuve en est la mesme que si l'on prouvoit une proposition generale par une proposition particuliere; les autres au contraire ont le rapport d'un Universel à un Particulier; Et de ceux-cy quelques-uns sont necessaires, à qui on donne le nom de *Tecmerium*; les autres ne sont pas necessaires, & sont simplement appellez Signes, sans avoir d'autre nom qui les distingue. J'appelle *Signes necessaires* ceux qui peuvent servir de matiere au Syllogisme, & dont la preuve est convainquante, & c'est pourquoi le Signe appellé *Tecmerium* est mis au nombre de ceux-là: Aussi toutes les fois qu'un Orateur allegue pour preuve des choses ausquelles il ne pense pas qu'on puisse répondre, alors il qualifie ces preuves du nom *Tecmerium*, comme qui diroit une preuve démonstrative & qui termine tout le differend; car le mot de *Tecmar*, d'où est tiré celuy de *Tecmerium*, anciennement signifioit la mesme chose que le mot de *Terme*.

τεκμή-ριον.

τέκμωρ.

MAIS

MAIS donnons des exemples de ces Signes, & premierement de celui que nous avons remarqué avoir le rapport du Particulier à l'Universel. Si donc on raisonne ainsi,

*Un Signe que tous les habiles gens sont gens de bien, c'est que Socrate qui estoit un habile homme, a esté tres-homme de bien.*

Veritablement alors ce seroit apporter un Signe pour sa preuve; Un tel Signe neantmoins ne seroit pas necessaire ni convainquant, estant facile d'y répondre: La raison est, qu'on n'en peut pas faire un Syllogisme, puisque le Syllogisme ne tire jamais une conclusion universelle d'une simple proposition particuliere.

Mais si quelqu'un venoit à raisonner de cette autre façon.

*Un Signe que cet homme est malade, c'est qu'il a la fiévre,* ou bien

*Un Signe que cette femme est mere, c'est qu'elle a du lait aux mamelles,*

Cette sorte de Signe seroit necessaire, & le seul que nous appellons *Tecmerium*: car quand un Signe est de telle qualité, que luy seul suffit pour faire connoistre que ce qu'on dit est vrai; pour lors la preuve est convainquante & ne souffre point de réponse.

Quant aux autres Signes qui ont le mesme rapport qu'a l'Universel au particulier, mais qui ne sont pas necessaires, c'est comme si quelqu'un disoit.

*Un Signe que cette personne a la fiévre, c'est qu'elle respire comme si elle estoit hors d'haleine.*

Certainement ce signe seroit veritable; il est aisé neanmoins d'y répondre, puis qu'il arrive quel-

quelque fois qu'un homme eſt hors d'haleine qui pourtant n'a pas la fiévre.

NOUS avons donc enſeigné ce que c'eſt que Vrai-ſemblable, & ce que c'eſt que Signe; & de plus nous avons remarqué la difference qu'il y a entre les Signes neceſſaires & ceux qui ne le ſont pas. Mais ces choſes là ont eſté expliquées & plus clairement & plus au long dans nos Livres des Analytiques, où nous avons touché les raiſons pourquoi quelques-uns de ces Signes peuvent ſervir de matiere aux Syllogiſmes, & pourquoi les autres en ſont incapables.

*De l'Exemple, & comment il s'en faut ſervir.*

POUR ce qui eſt de l'*Exemple* nous avons remarqué Qu'il eſtoit la meſme choſe que l'Induction, & de plus nous avons fait voir en quoi conſiſtoit l'Induction. Au reſte il ne faut pas conſiderer l'Exemple à l'égard des choſes à qui il ſert d'Exemple, comme le Particulier eſt conſideré à l'égard de l'Univerſel; ou comme l'Univerſel l'eſt à l'égard du Particulier; encore moins comme un Univerſel le peut eſtre à l'égard d'un autre Univerſel: Mais bien toûjours comme une choſe Particuliere eſt conſiderée à l'égard d'un autre Particuliere, & comme un Semblable l'eſt à l'égard d'un autre Semblable. Toutes les fois donc que deux choſes ſe trouvent ſous un meſme Genre, & que l'une eſt plus connuë que l'autre, celle qui eſt la plus connuë eſt proprement ce que nous appellons Exemple: Car ſi je voulois montrer que Denys de Syracuſe a deſſein de ſe faire Tyran lors qu'il deman-

demande des Gardes; Je dirois que Pisistrate, comme luy, demanda des Gardes d'abord, & que si tost qu'il en eut, il se saisit du Gouvernement d'Athenes. Je dirois que Theagene fit la mesme chose à Megare, & alleguerois ensuite les autres qu'on sçauroit estre venus à la Tyrannie par telle voie, qui tous serviroient d'exemple à l'égard de Denys de Syracuse, dont il ne paroistroit pas encore si veritablement, c'est à ce dessein qu'il demande des Gardes. Or tous ces Exemples particuliers sont compris sous cette proposition generale, que *Quiconque pense à la Tyrannie & à se saisir du Gouvernement, demande des Gardes.*

Nous avons donc monstré en quoi consistent les preuves de la Rhetorique qui paroissent demonstratives.

### *De la difference des Enthymêmes.*

QUANT aux Enthymêmes, leur difference est si grande, qu'il y a peu de personnes qui se puissent vanter de les bien connoistre, puisqu'enfin cette difference est la mesme que celle des Syllogismes de la Dialectique; attendu que quelques-uns sont particuliers à la Rhetorique, ne plus ne moins qu'entre les Syllogismes quelques-uns sont particuliers à la Dialectique; les autres appartiennent aux autres Arts, & aux autres Facultez, tant de celles qui sont à inventer, que de celles que nous connoissons & qui sont déja inventées; ce qui fait qu'ils paroissent obscurs à l'Auditeur, & que ceux qui s'en servent autrement que la Rhetorique ou la Dialectique n'enseignent, s'écartent de leur Art, & ne raison-

ſonnent plus alors, ni comme un Dialecticien doit faire, ni en qualité d'Orateurs.

Mais ſans doute que ceci ſera plus clair quand nous l'aurons davantage expliqué. Il faut donc ſçavoir que les Syllogiſmes que j'attribuë à la Dialectique ſont ceux à qui nous aſſignons des *Lieux*: Or il y a deux ſortes de Lieux, les uns *Communs*, & les autres *Propres*; J'appelle Lieux communs ceux qui ſervent à prouver diverſes matieres, comme de Juriſprudence, de Phyſique, de Politique, & de beaucoup d'autres qui different d'eſpece. Tel eſt le Lieu commun qui traitte du *Plus* & du *Moins*; parce que de ce Lieu-là nous pouvons auſſi-toſt tirer des Syllogiſmes & des Enthymêmes ſur des matieres de Droit, ou de Phyſique, que de quelqu'autre Science que ce ſoit; Or eſt-il que toutes ces matieres ſont diſtinguées d'eſpece & differentes entr'elles. Pour les Lieux propres, ce ſont ceux qui ſont particuliers à châque genre & à châque eſpece de propoſitions. Par exemple, il y a des propoſitions tellement dépendantes de la Phyſique, qu'on n'en ſçauroit faire d'Enthymêmes ni de Syllogiſmes pour prouver aucune propoſition de la Morale; & d'autres au contraire tellement dépendantes de la Morale, qu'on ne s'en pourroit pas ſervir pour prouver aucune propoſition de la Phyſique: Ce qui ſe doit entendre également de toutes les autres propoſitions particulieres & ſpecifiques.

Il y a ceci à remarquer touchant les *Lieux Communs*, Que jamais ils ne peuvent nous rendre ſçavans ſur aucune matiere particuliere; à cauſe qu'ils ſont vagues & ne traittent point

un ſujet déterminé. Il en eſt tout au contraire des *Lieux propres*, car plus les propoſitions que nous en tirerons ſeront choiſies & particulieres au ſujet que nous traittons, & plus inſenſiblement nous nous éloignerons de la Dialectique & de la Rhetorique pour nous approcher d'une autre Science; parce qu'enfin ſi nous ramenons ces propoſitions juſqu'aux principes, alors noſtre raiſonnement & noſtre preuve ne ſeront plus l'ouvrage de la Dialectique ny de la Rhetorique; mais ſeulement de la Science dont nous aurons touché les principes.

Icy nous obſerverons encore, Que la pluſpart des Enthymêmes ſe tirent des Lieux propres ſeulement, & qu'il y en a fort peu qui ſoient tirez des Lieux communs. Nous diviſerons donc ici les Enthymêmes de la meſme façon que nous avons déja fait dans les Topiques, ſçavoir en autant de Lieux propres qu'il y a de ſortes de propoſitions d'où ils peuvent eſtre tirez. Au reſte j'appelle *Lieux propres d'Enthymêmes*, les propoſitions qui ſont particulieres à châque Genre de la Rhetorique; Et je nomme *Lieux Communs*, les propoſitions communes à tous les Genres, & qui ſervent à prouver toute ſorte de matieres. Parlons donc premierement des Lieux propres des Enthymêmes, mais auparavant des Genres de la Rhetorique, afin qu'ayant monſtré combien il y en a, nous puiſſions voir en particulier Quels ſont les *elemens* de châcun, & les propoſitions qui leur conviennent.

CHA-



# CHAPITRE III.

## *Que la Rhetorique a trois Genres.*

LA Rhetorique a ſous ſoy trois Genres, puiſqu'il ſe trouve autant de ſortes d'Auditeurs. Car il faut ſçavoir que tout Diſcours regarde trois choſes, Celui qui parle, le ſujet que l'on traitte, & la perſonne à qui on parle, que nous appellons l'*Auditeur*, & auquel ſe rapporte tout le Diſcours.

Tout Auditeur au reſte doit eſtre neceſſaiment ou ſimple Auditeur, ou Juge. S'il eſt Juge, il faut que ce ſoit, ou de choſes qui aient eſté faites déja, ou de choſes qui ne le ſoient pas encore.

L'Auditeur qui a ſon jugement à donner ſur ce qui n'eſt pas encore arrivé, mais qu'on propoſe de faire ſimplement, eſt par exemple, Le peuple d'Athenes aſſemblé pour deliberer ſur les affaires de la Republique.

Celui qui a à juger du Paſſé & de ce qui a eſté fait, eſt proprement le Magiſtrat ou le Juge.

Enfin le ſimple Auditeur eſt celui qui ne vient que pour contenter ſa curioſité & pour avoir le plaiſir d'entendre un excellent Orateur.

De maniere qu'il faut par neceſſité qu'il y ait trois Genres dans la Rhetorique qui répondent à ces trois ſortes d'Auditeurs.

Le *Genre Deliberatif.* Le *Genre Judiciaire.*
Le *Genre Demonſtratif.*

LE Genre Deliberatif a deux Parties, la *Persuasion* & la *Dissuasion*; car toûjours ceux qui deliberent font l'une de ces deux choses, soit qu'ils deliberent sur leurs affaires particulieres, ou sur les affaires publiques.

Le Genre Judiciaire a aussi deux Parties sous soy, *l'Accusation* & la *Defense*; car il est necessaire qu'en plaidant les Advocats fassent l'un ou l'autre, Qu'ils defendent, ou Qu'ils accusent.

Le Genre Demonstratif pareillement comprend deux Parties, la *Loüange* & le *Blâme*.

CHACUN de ces Genres a aussi *un Temps* qui lui est particulierement affecté.

*L'Avenir* appartient au Deliberatif, car tout homme qui delibere, soit qu'il conseille ou dissuade, delibere toûjours sur ce qui n'est pas encore arrivé.

Le *Passé* convient au Judiciaire, car on n'accuse & l'on ne defend jamais que les actions qu'une personne a faites.

Enfin le *Present* est le plus propre au Genre Demonstratif, puis qu'on ne loüe ou ne blâme que ce qui est effectivement. Ce n'est pas neanmoins qu'assez souvent en telle rencontre les Orateurs ne fassent aussi mention du passé afin d'en renouveller la memoire; & mesme par avance de ce qui n'est pas encore, comme par un prejugé de l'avenir.

DE plus châcun de ces Genres se propose un but & une fin particuliere. De sorte que comme il y a trois Genres, il se trouve aussi trois fins differentes.

Celui qui delibere se propose pour but ce qui est

eſt *Utile*, ou *Nuiſible*; car tout Orateur qui entreprend de perſuader une choſe, la propoſe toûjours comme la meilleure; Et s'il veut la diſſuader, il tâche de faire voir que c'eſt la pire. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſerve encore de tout le reſte que les autres Genres ſe propoſent, afin d'en fortifier ſa preuve; Par exemple il tâche de monſtrer Que cette meſme choſe eſt encore juſte ou injuſte; Honneſte, ou contre l'honneur.

Ceux qui plaident ſe propoſent toûjours de faire voir que la choſe dont il s'agit eſt *Juſte* ou *Injuſte*; & pareillement ſe ſervent de tout le reſte pour ce deſſein.

Enfin ceux qui ont à loüer ou à blâmer, pretendent ſeulement de monſtrer que ce qu'ils loüent ou blâment eſt *Honneſte* ou *Honteux*, Et tout de meſme y rapportent les autres choſes que nous venons de dire.

Et une preuve certaine Que châcnn de ces Genres ne ſe propoſe point une autre Fin que celle dont nous venons de parler; C'eſt que bien ſouvent il n'y auroit point de conteſtation touchant les autres poinɛts. Par exemple, Ceux qui plaident demeurent ſouvent d'accord qu'une choſe a eſté faite, & meſme qu'elle a porté prejudice; mais jamais ils n'avoüent qu'ils aient fait une injuſtice, autrement il ſeroit inutile de plaider. Le meſme ſe peut dire de ceux qui Deliberent; Souvent ils accordent tout le reſte, mais jamais il n'avoüent Que ce qu'ils perſuadent de faire ſoit inutile, ou que l'entrepriſe dont ils veulent détourner ſoit avantageuſe. De ſçavoir maintenant ſi ce qu'ils conſeillent eſt contre la Juſtice ou non: Par exemple d'aſſujettir des peuples voiſins & qui n'ont jamais fait de tort, c'eſt bien ſouvent à

quoi ils ne penſent pas ſeulement, tant ils s'en mettent peu en peine. Il en eſt de meſme de Ceux qui loüent ou blâment quelqu'un, Tant s'en faut qu'ils examinent, S'il a fait des choſes qui lui aient apporté du Profit ou de la perte, Que bien ſouvent ils le loüent davantage quand il a mépriſé ſon propre intereſt pour entreprendre quelque action glorieuſe, Par exemple, ils donnent des loüanges à Achille, de ce qu'eſtant aſſeuré de perdre la vie en vengeant la mort de Patrocle ſon meilleur amy, il aima mieux mourir que de laiſſer cette mort impunie. Cependant il eſt certain, que ſi d'une part cette mort lui fut glorieuſe, d'un autre coſté la vie lui eſtoit utile.

*De la neceſſité des Lieux propres & des Lieux communs.*

ON voit par ce qui a eſté dit, Qu'il faut avoir premierement un certain fonds ou amas de propoſitions ſur toutes les matieres dont nous venons de parler qui appartiennent aux trois Genres : Et de plus on ſe doit ſouvenir Que les propoſitions dont la Rhetorique ſe ſert ſont toutes tirées des Signes, tant ſimples que neceſſaires, & du Vrai-ſemblable. La neceſſité au reſte d'avoir ainſi des propoſitions toutes preſtes, vient de ce qu'abſolument on ne ſçauroit faire de Syllogiſmes ſans propoſitions; Et ainſi l'Enthyméme eſtant une eſpece de Syllogiſme, il faut auſſi qu'il ſoit compoſé de propoſitions, mais de propoſitions de la qualité de celles que nous avons remarquées.

MAIS

MAIS parce qu'on ne peut pas dire Que ce qui eſt du tout impoſſible puiſſe jamais avoir eſté fait, ni qu'il le puiſſe eſtre; veu que cela n'appartient qu'aux choſes qui ſont poſſibles de leur nature. Outre cela parce qu'il eſt encore impoſſible Que ce qui n'a point eſté, ou qui jamais ne doit eſtre, ait eſté fait déja, ou ſoit fait à l'avenir; Il ſera encore neceſſaire à l'Orateur, ſoit dans une Deliberation, ſoit en plaidant, ſoit dans les ſujets qui regardent le Genre demonſtratif, d'avoir un autre fonds ou amas de propoſitions, tant ſur la matiere du *Poſſible*, que ſur celle de l'*Impoſſible*, afin de pouvoir connoiſtre, Si une choſe aura eſté faite ou non; Si elle arrivera ou n'arrivera pas.

ET d'autant encore que tout Orateur ſoit Qu'il louë ou blâme, Qu'il accuſe ou défende; Qu'il perſuade ou diſſuade, ne tâche pas ſeulement de prouver les matieres que nous venons de dire; mais aſſez ſouvent meſme de faire voir Qu'une choſe qui eſt bonne ou mauvaiſe, honneſte ou deshonneſte, juſte ou injuſte; eſt encore grande ou petite; de conſequence ou non; Et cela indifferemment, ſoit qu'il conſidere ces choſes-là en elles-meſmes, ou qu'il les compare entre elles: Il eſt certain qu'il ſera encore neceſſaire d'avoir des propoſitions & en general & en particulier, tant ſur la *Grandeur* & la *Petiteſſe*; que ſur ce que nous appellons *plus Grand*, & *plus Petit*; afin de ſçavoir, Quel bien en particulier ſera plus grand, ou plus petit qu'un autre; Quelle action ſera plus juſte, ou plus injuſte, & ainſi du reſte.

NOUS venons donc de montrer Quelles sont les matieres d'où se doivent tirer necessairement les propositions dont il se faut servir. Parlons ensuite de châcune en particulier; Sçavoir de celles qui appartiennent au Genre Déliberatif premierement. En second lieu, de celles qui appartiennent au Genre Démonstratif. Et enfin des autres qui regardent le Genre Judiciaire.





# LE GENRE DELIBERATIF

## CHAPITRE IV.

*Des Matieres qui tombent en Déliberation.*



Ans ce Genre ici ce qu'il y a à faire premierement c'est, D'avoir égard à la qualité des *Biens* & des *Maux* que celui qui a à deliberer examine d'ordinaire, & sur lesquels il donne son advis; Car asseurement il ne les examine pas tous, n'y ayant que les incertains ausquels il s'arreste, & qu'il juge également pouvoir arriver & ne pas arriver; puis que jamais on ne met en deliberation ni tout ce qui arrive necessairement & de la mesme façon; ni ce qui de toute impossibilité ne peut estre.

Il est encore certain, Qu'on ne met pas en deliberation tous les Biens qui sont incertains absolument, puis qu'il y en a qui dependent de la Nature, & d'autres de la Fortune, qui tantost arrivent & n'arrivent pas, sur lesquels il seroit inutile de deliberer. D'où il est facile de voir Quels sont au vrai les Biens ou les Maux qui peuvent tomber en deliberation.

Ce sont donc tous ceux qui de leur nature se rapportent à nous, & qui sans nous n'arriveroient point, comme ayant en nous-mesmes le principe de leur production; car d'ordinaire nous deliberons sur une chose jusqu'à ce que nous ayons reconnu si elle est en nôtre pouvoir, ou s'il nous est impossible de la faire.

Au reste, ce n'est pas ici le lieu de faire une exacte recherche, ni un denombrement particulier de toutes les choses dont les hommes ont accoutumé de déliberer, bien loin d'en traitter à fonds & d'en donner une parfaite connoissance; puisque cet employ appartient à un Art & plus excellent, & plus intelligent que la Rhetorique: Car tant s'en faut que la Rhetorique soit capable de rien traitter à fonds, que mesme on lui a attribué beaucoup plus de connoissance qu'il ne lui en appartient naturellement: Aussi ce que nous avons remarqué au commencement est-il vrai, Que la Rhetorique est composée premierement de l'Analytique, qui est une portion de la Logique; En second lieu, de cette partie de la Politique qui s'attache aux mœurs; & de plus Qu'elle ressemble à la Dialectique en partie, & en partie à la maniere trompeuse de raisonner des Sophistes. Mais la plus forte preuve qu'on ait qu'elle ne peut rien traitter à fonds, c'est que plus un Orateur prendra à tâche d'employer ou la Dialectique ou la Rhetorique, non pas comme de simples Facultez qui raisonnent en general, mais comme des Sciences exactes, & plus sans y penser il détruira leur nature; puis qu'alors s'en servant comme de Sciences, il les renfermera dans de certains sujets, au lieu qu'elles font profession de discou-

courir sur toutes sortes de matieres. Ne laissons pas neanmoins de traitter ces choses de sorte, que nous n'obmettions rien de tout ce qui peut servir à nostre dessein, & qu'il en demeure encore assez pour occuper la Politique.

Il y a donc cinq poincts principaux qui donnent lieu aux Assemblées publiques, & sur lesquels tout le monde délibere: car on délibere toûjours,

Les matieres qui tombent en déliberation dans un Etat.

Ou sur *la matiere des Finances*,
Ou touchant *les affaires de la Guerre & de la Paix*,
Ou pour *la Garnison des Places*,
Ou sur *le fait des Vivres & des Marchandises qu'on apporte de dehors & qui se transportent ailleurs*.
Ou enfin pour *l'Establissement des Loix*.

De maniere que si un Orateur est obligé de parler *sur les Finances*, il faudra qu'il sçache en premier lieu, Quels sont les revenus de l'Etat, & à combien ils montent; afin que si quelque fonds est diverti, on le rétablisse; ou, si quelque droict a esté diminué, qu'on l'augmente. Il faudra qu'il sçache encore tout ce que l'Etat dépense chaque année, afin que si quelqu'une de ses dépenses est superfluë, on la retranche, ou qu'on diminuë celle qui sera trouvée trop grande: car non seulement on devient plus riche quand on ajoûte à ce qu'on possede déja, mais mesme quand on retranche les dépenses inutiles. Or pour parler pertinemment de toutes ces matieres, il ne suffira pas simplement de

les connoître par sa propre experience & par ce qui sera arrivé dans l'Estat où l'on est, mais encore il sera necessaire de sçavoir tout ce qui aura esté inventé là-dessus, & tout ce qu'en disent les Histoires.

AINSI en doit-il estre si nous avons à deliberer touchant *les affaires de la Guerre & de la Paix*. Il faudra connoître la puissance de l'Etat, combien il a de forces presentement, & jusqu'à quel poinct on les peut accroistre; de plus en quoy elles consistent, & celles qu'il y faudroit ajoûter. Il sera bon encore de sçavoir les Guerres que l'Etat a soutenuës autrefois, & comment il les a terminées: Et non seulement il les faudra sçavoir en particulier, mais encore celle de tous les autres Etats voisins. Il ne faudra pas non plus ignorer Quels sont les Peuples à qui il sera glorieux de faire la guerre, afin que faisant la paix avec ceux qui seront plus puissans que nous, il soit apres en nostre disposition de prendre les armes contre les autres qui seront plus foibles. Il faudra aussi pouvoir faire comparaison de nos forces avec celles des ennemis, afin de connoistre si elles sont égales ou inégales; puis qu'en ce point consiste assez souvent le gain ou la perte des Batailles. Or pour cela il ne suffira pas d'avoir fait reflexion sur toutes nos Guerres en particulier, ni d'en avoir remarqué les évenemens; mais encore il sera necessaire d'avoir fait la mesme chose sur toutes les Guerres des autres Peuples, vû que d'ordinaire les entreprises qui se ressemblent ont des succés semblables.

POUR ce qui est *des Garnisons*, non seulement il ne faudra pas ignorer comment une

Pro-

Province eſt gardée, mais encore il faudra connoître & la qualité de la Garniſon, & le nombre de ceux qui la compoſent, & la ſituation meſme de châque Place forte; afin que ſi quelque Garniſon eſt foible, on la renforce; ou ſi quelqu'une eſt trop groſſe, qu'on la diminuë; & encore afin que les Places les plus importantes ſoient auſſi les mieux gardées. Or eſt il qu'il eſt impoſſible de ſçavoir toutes ces choſes, ſi l'on n'a une connoiſſance particuliere du Païs.

Quant aux *Vivres*, il faudra ſçavoir, & la quantité qui ſera neceſſaire pour l'entretien de l'Etat, & la qualité de ceux qui croiſſent dans le Païs, ou qu'on apporte d'ailleurs; & de plus Quelles ſont les Marchandiſes qui viennent de dehors, ou qui doivent eſtre tranſportées: Et le tout, afin que nous faſſions alliance & amitié avec les Peuples, ou qui emporteront ce que nous aurons de trop, ou qui nous fourniront les choſes neceſſaires à la vie: car il ſe faut donner de garde principalement d'offenſer deux ſortes de perſonnes, Ceux qui ſont plus puiſſans que nous, & Ceux qui nous ſont abſolument utiles. Voilà pour ce qui regarde la ſeureté d'un Etat, & qu'il faut qu'un Orateur connoiſſe.

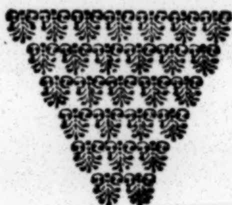
Il nous reſte à parler du dernier point qui n'eſt pas moins conſiderable, & que celui qui delibere ne doit pas non plus ignorer; ſçavoir eſt, de *l'Etabliſſement des Loix*: Car c'eſt principalement de l'obſervation des Loix & de leur établiſſement, que depend le ſalut d'un Eſtat. Il faudra donc qu'il ſçache encore, Combien il y a de formes de Gouvernemens, ce qui convient

vient à châcun & ce qui les détruit; soit que ces choses-là leur soient propres & essentielles, soit que de leur nature elles leur soient contraires. Je dis que les Etats peuvent estre détruits par les choses mesmes qui leur sont propres & qui les établissent; puis que si nous en exceptons l'Etat seul qui est veritablement parfait, on peut dire, qu'il n'y en a pas un qu'on ne puisse détruire en lui donnant trop de ces choses, ou en ne lui en donnant pas assez. Par exemple, si nous donnons à l'Etat populaire, plus ou moins de liberté qu'il ne faut, aussitost il s'affoiblit & dégenere en Oligarchie: Car il en est de mesme que des Nez que nous appellons Camus & Aquilins; non seulement ajoûtant aux uns & ostant aux autres on les ramene à la mediocrité, mais encore si l'on s'efforce de les rendre toûjours plus Camus ou plus Aquilins, on les met en tel estat, qu'à la fin il ne leur reste pas mesme la moindre apparence de Nez. Or pour ce qui est de l'Etablissement des Loix, ce ne sera pas assez à l'Orateur de connoistre par ce qui s'est passé dans l'Etat où il parle, Quelle façon de gouverner est la meilleure; mais encore il faudra qu'il sçache par une exacte lecture de tout ce qui s'est fait chez les autres peuples, Quelles sortes de Loix sont plus propres à telles ou à telles sortes de personnes.

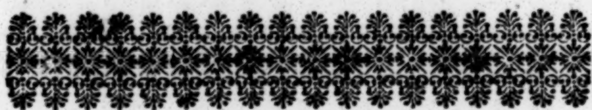
D'où il s'ensuit évidemment deux choses. La premiere, Que pour estre capable d'establir des Loix, les voyages sont utiles; puis que c'est principalement dans les voyages & en pratiquant plusieurs Nations, qu'on fait experience des Loix. La seconde, Que pour estre en estat de persuader dans les Assemblées publiques,

ques, il faut eſtre verſé dans l'Hiſtoire. Or tout cela eſt l'ouvrage de la Politique ſeulement, & n'appartient en aucune façon à la Rhetorique.

Nous avons donc remarqué, Quels ſont les poincts principaux que doit connoiſtre l'Orateur qui a à deliberer; parlons deſormais de ce qu'il doit employer, non ſeulement afin de pouvoir perſuader ſur ces mêmes poincts, ou diſſuader; mais encore afin de le pouvoir faire ſur quelque autre matiere qui ſe preſente.



CHA-



# CHAPITRE V.

## *Du souverain Bien, & de ses parties.*

IL n'y a presque personne, soit en commun soit en particulier, qui dans la vie ne se propose un certain but ; Et pour arriver à ce but, que sans cesse on a en veuë ; chacun de son costé fait tout ce qu'il peut afin d'acquerir & d'éviter certaines choses, Or ce but en un mot, est ce que nous appellons, *Souverain bien*, *Felicité*, *Sonverain bonheur* & tout ce qui en dépend. Afin donc qu'on en ait quelque idée, disons en gros ce que c'est que cette Felicité ou ce souverain Bien, & ce qui en fait partie; puisque tout ce qu'on employe & à persuader & à dissuader, regarde toûjours ou la Felicité elle mesme, ou ce qui se rapporte à elle, ou qui lui est opposé. Et de fait tout ce qui est capable de nous rendre heureux absolument ou en partie, ou qui d'un petit Bien en peut faire naistre un plus grand, est toûjours ce que nous devons nous proposer de faire; comme nous devons toûjours nous abstenir d'entreprendre les choses qui peuvent détruire nostre bon-heur ou l'empescher, ou nous faire passer à un estat contraire.

SUPPOSONS donc que la Felicité se rencontre,

*A mener une vie dont toutes les actions reüssissent au contentement de celui qui les fait, sans pourtant s'éloigner en rien de la vertu ni du devoir d'un honneste homme.*

Ou encore,

*A se voir en tel estat qu'on n'ait affaire de rien.*

Ou bien,

*A passer si agreablement ses jours que les plaisirs n'en puissent estre troublez.*

Ou enfin,

*A joüir d'une possession si parfaite de toutes choses qu'on soit en puissance également & de les conserver dans le besoin, & de les acquerir de nouveau si elles estoient perduës.*

Car sans doute tout le monde demeure d'accord que le Souverain bien consiste, ou dans la possession de quelqu'une de ces choses, ou de plusieurs ensemble,

Que si la Felicité est veritablement ce que nous venons de dire, on doit mettre au nombre de ce qui en fait partie, *la Naissance*, *le Credit*, *l'Amitié des honnestes Gens*, *les Richesses*, *l'Avantage d'avoir des enfans parfaits & en grand nombre*, & enfin *la Joüissance d'une vieillesse exempte de toute sorte d'incommoditez.* De plus il y faudra ajoûter *toutes les qualitez excellentes du Corps*, par exemple *la Santé*, *la Beauté*, *la Force*, *la Taille*, *l'Adresse à toutes sortes d'exercices*; Et encore, *la Gloire*, *les Honneurs*, *la bonne fortune*; bref *la Vertu*, *& tout ce qui en depend*, sçavoir *la Prudence*, *la Valeur*, *la Temperance*, *la Justice*; Car il est certain qu'un homme sera souverainement content lors qu'il se verra possesseur, & des Biens qui se trouvent dans nous-mesmes & que nous posse-

possedons en propre ; & de ceux qu'on emprunte d'ailleurs & qui sont hors de nous ; puis qu'apres ces deux sortes de Biens il n'en faut point chercher d'autres. J'appelle *Biens qu'on trouve dans soi-même*, tout ce qui sert à l'embellissement de l'Ame,& à perfectionner le Corps: Et j'appelle *Biens estrangers & hors de nous*, *la Noblesse*, *les amis*, *les honneurs*, *& les Richesses*. Outre ces avantages neanmoins nous croyons encore que pour asseurer entierement le bonheur de nostre vie, il est bon d'*Avoir de la puissance & d'estre favorisé de la Fortune*.

Examinons en particulier Quelle est la nature de toutes ces choses, & premierement en quoi consiste la Noblesse.

*Les parties qui composent le souverain Bien.*

LA *Noblesse* se peut considerer en deux façons, ou à l'égard de tout un Peuple, ou d'un particulier seulement. Un Peuple sera remarquable par sa Noblesse s'il est originaire du Pais qu'il habite, ou du moins fort ancien ; Si ses Fondateurs ont esté illustres, & s'il en est sorti quantité de grands hommes qui aient éclaté par leur sagesse, par leur valeur, par leur justice & par tous les autres avantages qui donnent de l'émulation. La Noblesse d'un particulier peut venir ou du costé des hommes, ou du costé des femmes, ou de tous les deux ensemble, sur tout si sa naissance est legitime ; Et cette Noblesse sera toujours d'autant plus considerable, si de mesme que nous venons de remarquer touchant les Fondateurs des Estats, les premiers de sa race ont esté illustres pour leur vertu ou leurs grands biens, ou pour quel-

qu'une

qu'une des autres choses qui ont du credit dans le monde ; Et non seulement si les premiets de sa race ont esté illustres, mais encore si depuis on en peut compter beaucoup d'autres dans sa famille, aussi bien parmi les femmes, que parmi les hommes; parmi les jeunes gens, & les vieillards, qui aient ajoûté à cette premiere gloire.

IL n'est pas difficile de connoistre en quoy consiste ce que nous appellons *Estre heureux en enfans*. En general donc ce bonheur se rencontre dans une Ville ou dans un Estat, s'il y a beaucoup de jeunesse, & qui ait de bonnes qualitez ; soit que ces qualitez regardent le Corps, comme sont *la Taille*, *la Beauté*, *la Force*, *l'Adresse à toutes sortes d'exercices*; soit qu'elles regardent l'Ame, comme *la Temperance* & *la Valeur*: car à proprement parler, ces deux vertus appertiennent aux jeunes gens. En particulier nous appellerons un homme heureux en enfans, celui qui en aura un grand nombre, tant de l'un que de l'autre sexe, & remarquables par toutes les qualitez que nous venons de dire. Au reste les qualitez qui rendent les femmes recommandables, premierement quant au Corps, sont la *Beauté*, & la *Taille*: en second lieu, pour l'Ame & pour l'esprit, nous recherchons aux femmes particulierement la *Temperance*, & de plus *cet Amour du ménage qui ne tient point de la bassesse & qui n'est pas indigne d'une femme de condition*. De quelque façon donc que nous considerions la possession des enfans tant de l'un que de l'autre sexe, soit que nous la considerions en general ou en particulier, jamais elle ne pourra estre heureuse entierement, si ces enfans, autant les filles que les masles, n'ont tou-

tes les vertus & toutes les qualitez que nous avons remarquées: Et pour cela peut-on asseurer de tous ceux qui ont des filles & des femmes aussi mal élevées que les Lacedemoniens en ont, Qu'ils ne sont heureux en enfans qu'à demi.

QUANT aux *Richesses*, ce qui en fait partie est *l'Argent comptant*, la *quantité des heritages & des belles terres*; *les Meubles*, *les Troupeaux*, *les Esclaves*, sur tout s'ils sont remarquables par la grandeur, par la beauté, & par le nombre. Or non seulement pour estre riche il faudra posseder toutes ces choses, mais encore il faudra que la possession en soit *seure*, *honneste* & *profitable* tout ensemble. Une chose est profitable, lors qu'elle est de rapport; & elle est honneste, lors qu'on ne s'en sert que pour le plaisir. J'appelle possession de rapport celle dont nous tirons du revenu, & je nomme possession pour le plaisir simplement, celle qui n'a rien de plus considerable que l'usage. Enfin nous possedons *en asseurance* une chose, lors que nous en joüissons en tel lieu & de telle sorte que nous pouvons en user comme il nous plaist; & de plus quand la proprieté nous en appartient. On possede en propre une chose lors qu'on la peut aliener; j'appelle aliener, la vendre, ou la donner. Apres tout il ne faut pas penser que la qualité de Riche dépende plus de la possession des Richesses que de leur usage; car tant s'en faut que cela soit, que mesme se servir de son Bien, est proprement ce que nous appellons estre Riche.

LA *Gloire & la Reputation* consistent à passer pour homme de bien dans l'esprit de tous les

les hommes. Et encore a estre crû possesseur d'un avantage ou que tout le monde souhaite passionnement, ou du moins les plus honnestes gens, ou les personnes d'esprit.

L'*Honneur*, est un témoignage d'estime qu'on rend à ceux qui sont bien faisans; delà vient qu'on honore principalement les personnes qui font du bien: Et quoy qu'il fust juste de ne porter de l'honneur qu'à ces gens-là, on ne laisse pas d'honorer encore ceux qui sont en puissance de bien faire: Au reste le Bienfait regarde toûjours, ou la vie & tout ce qui peut estre cause de sa conservation, ou les richesses, ou enfin quelqu'un des autres avantages dont l'acquisition est difficile à faire, soit absolument, soit en certain lieu, ou en certain temps: Et c'est aussi pourquoi souvent nous voyons rendre beaucoup d'honneur & faire de grandes soumissions à des personnes pour de tres petites choses en apparence, seulement à cause que l'occasion ou la difficulté de les faire les avoient renduës considerables. Les parties de l'Honneur, ou les manieres differentes d'honorer sont, *les Sacrifices*, *les Inscriptions publiques soit en vers ou en prose*, *les Recompenses*, *les Lieux consacrez*, *les Préseances*, *les Tombeaux*, *les Statuës*, *les Pensions qu'on a du Public*; à quoy l'on peut ajoûter ce que pratiquent les Nations étrangeres quand elles veulent honorer quelqu'un; par exemple, *Se prosterner contre terre*, ou *Se retirer du chemin quand on passe*. Il faut encore mettre *les Presens* au nombre des choses qui sont en honneur. De vrai le Present est de telle nature, qu'en mesme temps il est & la donation d'une chose & une marque d'estime; aussi les

Ava-

Avares & les Ambitieux en ſont-ils grands amateurs; à cauſe qu'ils y trouvent ce qu'ils cherchent. Les Avares y rencontrent l'acquiſition, & les Ambitieux l'honneur; qui eſt-ce que tous deux demandent.

LA *Santé* eſt proprement la vertu du Corps il faut neanmoins la poſſeder de maniere que nous puiſſions faire toutes ſortes de fonctions ſans en eſtre malades; car il y en a beaucoup qui joüiſſent de la Santé comme faiſoit Herodicus, qu'on ne peut pas dire eſtre heureux en cet eſtat, à cauſe qu'il faut qu'ils s'abſtiennent de tout ce qui rend noſtre vie commode & agreable, ou de la plus grande partie.

POUR la *Beauté*, elle eſt differente à raiſon des âges differens. La Beauté d'un jeune homme eſt d'avoir le Corps propre à toutes ſortes d'exercices, ſoit à la Courſe, & aux autres actions qui demandent de la force. Il faut encore qu'il ſoit agreable à voir, & ſi agreable meſme qu'on ne puiſſe ſe laſſer de le regarder: Pour cette raiſon les Athletes propres à la Courſe & à ſe battre, ſont tres-beaux. La Beauté d'un homme fait, eſt de pouvoir ſupporter toutes les fatigues de la guerre, & d'avoir je ne ſçai quoy dans le viſage qui le rende agreable à voir & redoutable tout enſemble. Enfin celle d'un vieillard conſiſte à pouvoir faire toutes les fonctions neceſſaires; & cela ſans ſe plaindre, comme ne ſentant aucune des incommoditez qui affligent d'ordinaire la vieilleſſe.

LA *Force* conſiſte à tourner & manier quelqu'un comme on veut; ce qui ſe fait en cinq

cinq façons. Ou en le tirant, ou en le pouſſant, ou en l'élevant, ou en le terraſſant, ou en l'eſtraignant: car on ne peut pas dire qu'un homme ſoit fort, s'il ne fait tout ceci, ou une partie.

A L'EGARD de la *belle Taille*, c'eſt quand on ſurpaſſe preſque tous les autres, ou en hauteur, ou en largeur, ou en groſſeur; en ſorte neanmoins que cet excés ne rende pas le corps plus peſant ni plus tardif dans tous ſes mouvemens.

POUR reuſſir au métier *d'Athlete* qui comprend trois ſortes d'exercices, ſçavoir la *Luite*, *la Courſe*, *& le Combat des poings*; Le Corps doit avoir ces trois avantages, la *Taille*, la *Force*, & l'*Agilité*: car tout homme qui eſt agile eſt fort. Au reſte

Quiconque peut jetter les jambes d'une certaine maniere, les avancer loin & promptément, eſt propre à la Courſe. δρομικὸς.

Celui qui peut eſtreindre ſon homme & le tenir ferme, eſt né pour la Luite. παλαιστικὸς.

Enfin pouvoir à force de poings repouſſer un adverſaire & le faire toujours reculer, c'eſt ce qu'il faut au combat des poings. πληκτικὸς.

Entre les Athletes quelques-uns reuſſiſſent aux poings & à la luite tout enſemble, & d'autre ſont adroits à toutes ces trois ſortes d'exercices. παγκρατιαστικὸς. πένταθλος.

LA *Vieilleſſe commode* eſt celle qui vient tard & qui ne fait rien ſouffrir. Pour en joüir donc il ne faudra pas vieillir de trop bonne heure; auſſi ne ſuffira-t'il pas de vieillir tard ſi en meſme temps on n'eſt exempt de toutes ſortes d'incommoditez. Or cet avantage ne dépendra

pas ſeulement des qualitez excellentes du Corps, mais encore de la bonne Fortune: Car qu'un homme ſoit ſujet aux maladies & de foible complexion, le moyen qu'il ne ſouffre jamais?& s'il a à eſtre incommodé, comment eſt-il poſſible que ſans un grand bonheur il puiſſe vivre long-temps en cet eſtat? J'avouë veritablement que ſans la ſanté & la bonne conſtitution, on ne laiſſe pas de vivre quelquefois aſſez long-temps; puis que tous les jours il ſe voit des gens privez de tous les avantages du Corps arriver à de longues années: Mais ce n'eſt pas ici qu'il faut donner une exacte connoiſſance de cette matiere.

POUR ce qui eſt *du Credit, & d'avoir l'Amitié des honneſtes Gens*, ceci ſera facile à connoiſtre quand nous aurons declaré ce que nous entendons par le mot d'Amy. Tout homme donc qui tâchera par toutes ſortes de moyens de procurer à un autre ce qu'il juge lui eſtre avantageux ſans autre motif que de le vouloir obliger, & ſeulement parce qu'il l'aime, c'eſt-là proprement ce que nous appellons eſtre Amy. Or quiconque aura beaucoup de perſonnes diſpoſées de cette ſorte à ſon égard, ſe pourra vanter d'*Avoir du Credit & beaucoup d'Amis*;& ſi ces meſmes perſonnes ont du merite & de la vertu, pour lors il aura *l'Amitié des honneſtes Gens*.

ON appelle *bonne Fortune* quand il arrive à une perſonne, ou qu'il luy eſt arrivé tous les Biens & les avantages dont la Fortune eſt la cauſe ordinairement; ou du moins quand de tous ces Biens il luy en eſt arrivé la meilleure partie, ou les plus conſiderables. La Fortune au reſte

reste quelquefois peut estre cause des mesmes Biens & nous procurer les mesmes avantages que ceux que nostre adresse & les Arts nous procurent, quoy que d'orinaire la pluspart de ceux qui viennent d'elle ne soient nullement au pouvoir des Arts, comme sont tous les Biens de la Nature. Quelquesois encore elle est cause de certains Biens qui arrivent extraordinairement & en quelque façon contre le dessein de la Nature mesme; Par exemple, la Fortune est quelquefois cause de la Santé qui est un Bien dependant de la Medecine; & cette mesme Fortune bien souvent est cause de la Beauté, & de la Taille, qui sont des avantages purement dépendans de la Nature. Mais en general, on peut nommer Biens de la Fortune, tous ceux qui sont sujets à l'Envie. Outre ces Biens la Fortune en donne encore d'autres quelquefois contre toute sorte de raison & d'apparence, comme il arrive, Quand entre plusieurs freres qui sont tres laids, il s'en rencontre un parfaitement beau. Ou lors que de plusieurs qui cherchent un tresor, il n'y en a qu'un qui le trouve, Ou encore quand une fléche qui a esté tirée, épargne celui-cy & en blesse un tout contre. Ou enfin lors qu'une personne qui avoit accoustumé d'aller seule en certain lieu, s'abstient d'y aller dans le temps que plusieurs qui y estoient allez pour la premiere fois y perissent; car il semble que toutes ces choses-là soient de purs effets de la bonne Fortune.

TOUCHANT *la Vertu*, parce qu'elle regarde la Loüange particulierement, nous remettons à faire sçavoir ce que c'est quand nous serons au Genre Démonstratif.



# CHAPITRE VI.

## *De la Fin du Genre Deliberatif, & des Lieux, pour prouver Qu'une chose est bonne ou utile.*

PResentement l'on voit Quelles sont les choses à quoi il faut avoir égard lorsqu'on a à persuader, soit que ces choses-là soient arrivées, ou ayent à arriver. Et de mesme en est-il pour dissuader, puis qu'il n'y a qu'à prendre le contraire.

Mais parce que Celui qui delibere a toûjours pour but ce qui est *Utile*. Dailleurs que jamais personne ne delibere de la *Fin*, mais seulement des *Moyens* pour y arriver; & que ces moyens là, c'est ce qui est utile touchant le dessein qu'on a. Enfin parce que ce qui est utile, est toûjours un Bien & un avantage. Pour cela il faut que nous donnions ici quelques notions du *Bien* en general, & de ce qui est *Utile*, afin d'en tirer des propositions.

Supposons donc,

*Que le Bien est une chose souhaitable à cause d'elle-mesme.*

*Ou, qui pour l'avoir, oblige à en rechercher d'autres ausquelles on ne penseroit jamais.*

*Ou generalement que c'est ce que souhaite Tout ce qui est au monde, ou du moins Tout ce qui a du senti-*

*sentiment ou de la raison ; Et mesme ce que souhaiteroit Tout ce qui est privé de raison s'il en avoit.*

Disons encore,

*Que le Bien est tout ce que la Raison nous represente comme tel.*

Et encore,

*Que tout ce qu'elle nous represente comme un Bien en chaque rencontre particuliere, cela mesme nous est toûjours avantageux.*

Ajoutons,

*Que le Bien est ce qui par sa presence fait qu'on se trouve tout autre, & si content qu'on ne souhaite rien au delà.*

Ou

*Ce qui tout seul nous suffit.*

Et mesme,

*Que c'est ce qui peut estre cause de tous ces Biens que nous venons de dire, Ou qui les peut conserver, Ou qui en est toûjours suivi.*

Supposons enfin,

*Que le Bien est Tout ce qui peut esloigner ou détruire ce qui est contraire aux avantages que nous avons remarquez.*

En passant nous observerons Qu'une chose peut estre Suivie d'un autre en deux manieres, ou *en même temps*, ou *quelque temps aprés*. Par exemple l'Estude est suivie de la Science quelque temps aprés, parce que pour estre sçavant il faut auparavant avoir estudié. Et la Vie suit toûjours la Santé en mesme temps, puisqu'il n'est pas possible qu'on joüisse de la santé, & qu'en mesme temps on soit privé de la vie.

Nous observerons aussi Qu'une chose peut estre Cause d'une autre en trois façons. Ou *formellement & par elle mesme*, ainsi la Santé est

toûjours cauſe qu'une perſonne eſt ſaine. Ou *en reparant ce que cette choſe perd*, ainſi les alimens ſont cauſe encore de la Santé. Ou bien enfin *en la conſervant*, & de cette ſorte l'Exercice eſt cauſe de la Santé, parce que d'ordinaire la Santé en dépend.

SUPPOSE' donc que le Bien ſoit veritablement ce que nous venons de dire, il ſera neceſſaire de tirer ces conſequences: Premierement,

I. *Que l'acquiſition d'un Bien & la délivrance d'un Mal, ſeront des choſes avantageuſes*, puis que d'un coſté acquerant un Bien, on n'aura pas en même temps le mal qui lui eſt contraire: Et d'un autre coſté qu'eſtant delivrez d'un Mal, on aura aprés le bien qui le ſuit.

En ſecond lieu,

II. *Que l'échange d'un petit Bien pour un plus grand, ou l'échange d'un grand Mal pour un plus petit, ſeront encore de grands avantages*; puiſque d'une part il ſera vray d'aſſeurer, Qu'autant que ce grand Bien aura d'avantage ſur le petit, autant de Bien aura-t-on acquis qu'on n'avoit pas; Et d'une autre part: Qu'autant que ce petit Mal ſera moindre que le plus grand, d'autant de mal ſera-t-on delivré qu'on n'aura plus.

On pourra auſſi inferer.

III. *Que generalement toutes les Vertus ſeront des Biens.*

puiſque ceux qui les poſſedent ſe trouvent contens en cet eſtat, & que d'ailleurs elles ſont cauſe qu'il leur arrive en ſuite beaucoup d'autres avantages; & meſme qu'elles les rendent capables de faire du bien aux autres. Mais nous par-

parlerons de cette matiere à part en un autre endroit, où il ſera traitté de chaque vertu en particulier, & de ſa difference.

De plus on ſoûtiendra.

*Que le Plaiſir eſt un Bien*, IV.
parce que naturellement tous les Animaux le recherchent.

Et par la meſme raiſon

*Toutes les belles choſes & qui ſont agreables*, V.
car tout ce qui eſt agreable nous apporte du plaiſir. Quant aux choſes qui ſont Belles, il faut remarquer que les unes ſont agreables ſimplement, & les autres honneſtes & ſouhaitables pour l'amour d'elles-mémes.

Enfin pour ne rien oublier, & pour nommer tous les Biens les uns aprés les autres, il faudra mettre encore au nombre des Biens; Premierement,

*Le ſouverain Bien*, VI.
veu qu'il eſt ſouhaitable à cauſe de luy-meſme & qu'il peut ſatisfaire pleinement, & que pour l'acquerir nous n'épargnons rien de tout ce qui eſt en noſtre pouvoir.

Secondement, il y faudra mettre

*La juſtice, la Valeur, la Temperance, la Grandeur de Courage, la Magnificence, & pareilles habitudes.* VII.
à cauſe que ce ſont-là les Vertus de l'Ame.

Il y faudra encore ajoûter

*La Santé, la Beauté, & telles choſes ſemblables*, VIII.
puiſque non ſeulement ce ſont les Vertus du Corps & les qualitez qui le perfectionnent, mais encore parce qu'elles ſont capables de nous faire entreprendre beaucoup de choſes, & meſme de les executer. Par exemple la Santé eſt un Bien, parce qu'elle eſt la ſource de tous

les Plaisirs & de la Vie mesme; aussi est-ce principalement ce qui la fait passer pour un Bien excellent, à cause qu'elle est en mesme temps le principe des deux seules choses que le vulgaire estime le plus au monde, qui est de vivre, & de vivre avec plaisir.

IX. LES *Richesses encore sont à mettre au rang des Biens*,
puis qu'il y a de la vertu à s'en bien servir, & que par leur moyen on peut faire bien des choses.

Pareillement

X. *Les Amis & l'Amitié*,
car un Amy est toûjours souhaitable à cause de luy-même, joint qu'il peut beaucoup servir.

XI. *L'honneur encore & la Gloire sont des Biens*, car outre qu'il est agreable de les posseder, & qu'il nous peuvent servir beaucoup; c'est qu'il arrive d'ordinaire, que les mêmes choses qui nous font rendre de l'honneur se trouvent veritablement en nous.

XII. *Sçavoir Parler & agir sont encore des Biens*, puisque ces choses-là peuvent nous procurer de tres-grands avantages.

Il faut dire le même

XIII. *Du bel Esprit, de la Memoire, de la Docilité, de la Vivacité, & de telles autres qualitez*,
car tout cela peut beaucoup contribuer à nostre fortune, & nous mettre en estat de faire de grandes choses.

On doit aussi mettre au rang des Biens,

XIV. *Toutes les Sciences, & les Arts, comme aussi la Vie*, puis que quand nous n'aurions autre avantage que de vivre, il ne faudroit pas laisser de souhaiter la vie à cause d'elle-même.

Enfin nous devons tenir pour Bien,

XV. *Tout ce qui est Juste*, atten-

attendu qu'il regarde l'utilité publique.

Voilà pour les choses qui sans contredit passent chez tous les hommes du monde pour de veritables Biens.

*Biens douteux ou controversez, & pour les faire valoir.*

QUANT aux autres choses à qui la qualité de Bien est contestée, la preuve s'en pourra faire ainsi,

Premierement,

*Que tout ce qui a pour son contraire un Mal, est un Bien.* I.

En second lieu,

*Tout ce qui a pour son contraire une chose dont les Ennemis tirent de l'avantage.* II.

Par exemple s'il est utile aux Ennemis que nous soyons poltrons, sans doute la Valeur nous sera fort avantageuse.

Et generalement enfin,

*Tout ce qui sera contraire aux choses que les Ennemis souhaittent. ou qui leur donnent de la joye; apparemment nous doit estre utile.* III.

De-là vient que Nestor dans Homere, voulant reconcilier Achille & Agamemnon, de qui la division alloit ruiner l'entreprise des Grecs devant Troye, allegue d'abord comme un moyen tres-capable de les toucher.

*Quelle joye à Priam, s'il apprend ce discord?* Iliad. I.

Il faut pourtant remarquer que cecy n'est pas toûjours vray, mais seulement pour l'ordinaire; puisqu'enfin rien n'empesche que quelquefois une même chose ne soit utile à deux Ennemis en même temps; d'où est venu le Proverbe: *Que souvent les Maux portent à la reconcilia-*

 *tion,*

*tion, & rendent les hommes amis:* ce qui se doit entendre lors que la même chose est dommageable également aux uns & aux autres.

De plus il y aura lieu de soûtenir,

IV. *Que tout ce qui n'est point dans l'excés est un Bien, puisque tout ce qui est excessif & plus grand qu'il ne faut, est un Mal.*

Comme encore

V. *Tout ce qui nous aura fait prendre beaucoup de peine, ou obligé à une grande despense.*

Et certainement pourroit-on dire que ces choses-là n'eussent pas toutes les apparences d'un veritable Bien, puisqu'en effet elles seront le but & la Fin de toute cette despense & de tous ces grands travaux? Car ce qui tient lieu de Fin est toûjours un Bien. Aussi est-ce la raison qui oblige Homere de faire dire à Junon lors que les Grecs sont prests de s'en retourner, & de lever honteusement le siege de devant Troye:

*Quoy-donc de leur retour les Grecs trop desireux*
*Oubliront en fuyaut tant d'exploits genereux?*
*Les Troyens à leur honte auront donc la victoire,*
*Et Priam pour jamais se verra plein de gloire?*

Il fait dire encore à Ulysse en un autre endroit parlant à l'Armée des Grecs pour les faire opiniastrer à ce Siege.

Iliade 2. *Quelle honte Guerriers, à tant de combattans,*
*De n'estre pas vainqueurs apres un si long-temps,*
*Et de s'en retourner sans honneur & sans gloire?*

C'est encore ce qui a donné lieu au Proverbe,

*Caßer sa cruche à la porte.*

On pourra soûtenir de mesme,

VI. *Que ce que quantité de personnes souhaitent paßionnément, ou qui merite en apparence qu'on en dispute la poßeßion & qu'on se batte pour l'avoir, est un Bien.*

Cette

Cette proposition doit passer pour certaine, suivant une des définitions du Bien que nous avons données, veu qu'alors il a esté dit, *Que le Bien estoit une chose que generalement tous les hommes souhaitoient:* Il est vray que cette proposition est conceuë en des termes moins universels; mais quand on dit *un grand nombre*, ou *la plusspart*, il semble en quelque façon qu'on veüille dire, *Tout le monde.*

Ce raisonnement encore sera plausible,

*Que tout ce qui est loüable est un Bien*, VII.
à cause que personne ne se met en peine de loüer une chose qui n'a rien de bon en soy.

Toute action encore passera pour bonne

*Qui tire des loüanges de la bouche mesme des* VIII.
*Ennemis, & des plus Meschans.*

Car qui pourroit dire alors Que cette action ne fust pas dans une approbation generale, quand ceux qui ont le plus d'interest d'en dire du mal pour leur avoir esté prejudiciable, eux-mesmes en disent du bien? Il est certain que jamais ils n'en auroient fait cette estime, si la verité ne les y avoit forcez. Ce fondement est si vrai, que c'est par cette raison qu'on tient pour meschans ceux qui sont blâmez de leurs Amis, & tout au contraire pour honnestes Gens & pour vertueux ceux qui obligent mesmes leurs propres Ennemis à les loüer; & c'est de cette maniere que Simonide loüa un jour les Corinthiens dont neanmoins ils se tinrent fort offensez; c'est quand il dit,

*Et quoyque tu sois Grecque, ô fameuse Corinthe,*
*Ce n'est point contre toi qu'Ilion fait sa plainte.*

On pourra encore proposer comme excellent,

*Tout ce qu'une personne tres-sage, ou un tres-* IX.

*homme de bien*, *ou une honneste femme auront jugé tel*,

Ainsi nous dirons d'Ulysse, *Qu'il faut que ç'ait esté un excellent homme*, *puisque de tous les Grecs il n'y en a eu pas un que Minerve ait plus estimé que luy.* Ainsi encore dirons-nous, *Qu'Helene a deu estre une parfaitement belle femme*, *attendu que Thesée la jugea seule digne de son choix & de son affection.* On asseurera de mesme du jeune Pâris, *Que sans doute il fut extraordinairement judicieux*, *puisque trois Déesses considerables le voulurent avoir pour Arbitre de leur differend.* On maintiendra aussi *Qu'Achille a esté un tres-vaillant Capitaine*, *à cause que le divin Homere l'a fait le premier Heros de son Poëme.*

On mettra encore de ce rang,

X. *Tout ce que d'ordinaire on prefere aux autres choses*:

Or ce qu'on prefere d'ordinaire c'est, ou de faire ce que nous avons remarqué estre avantageux, ou ce qui peut nuire à nos Ennemis, ou estre profitable à nos Amis; ou enfin ce qui est possible. Au reste on tient une chose *possible* pour deux raisons, ou quand elle s'est faite déja, ou quand elle est facile à faire. Une chose est facile à faire, lors qu'on la fait sans peine, ou en fort peu de temps; car la difficulté d'une entreprise se mesure toûjours, ou à la longueur du temps qu'on employe à l'executer, ou au mal qu'elle donne.

Il y aura lieu encore de soûtenir,

XI. *Que tout ce qui se fait comme on veut*, *est un Bien.*

Et de fait ce que les hommes veulent toûjours c'est, ou de n'avoir point de mal absolument, ou d'avoir peu de mal pour beaucoup de bien.

Ainsi

Ainsi un meschant homme se porte à une action punissable, dans la pensée, ou qu'il n'en sera point puny, ou s'il vient à l'estre, que la punition sera legere.

Cet autre raisonnement encore pourra servir

*Que les choses que nous possederons en propre, ou que personne n'aura que nous, ou qui excelleront par dessus toutes les autres, seront bonnes*, à cause qu'il y aura plus d'honneur à les posseder. XII.

Comme aussi

*Tout ce qui nous conviendra particulierement.* XIII.
Par exemple tout ce qui nous sera bien-seant ou à cause de nostre naissance, ou à cause de nos grands emplois.

Pareillement

*Toutes les choses que nous croirons nous manquer, pour petites qu'elles soient.* XIV.
Puis qu'on ne se met pas moins en peine d'acquerir celles-là, que les autres qui sont d'une plus grande importance.

On fera passer encore pour de bonnes choses

*Celles dont on peut venir à bout aisément*; XV.
car non seulement elles sont possibles, mais encore faciles à faire. Au reste nous croyons pouvoir aisément venir à bout d'une chose, lors que tout le monde l'à déja faite, ou quantité de personnes, du moins nos pareils, ou ceux qui ne nous valent pas.

Une chose encore paroistra avantageuse & à entreprendre,

*Qui sera agreable à nos Amis, ou fera dépit à nos Ennemis.* XVI.

Et encore

*Tout ce que les personnes d'un haut merite & qu'on* XVII.

*qu'on estime infiniment au dessus des autres, d'ordinaire se proposent de faire.*

De plus

XVIII. *Toutes les choses pour lesquelles il semble qu'on soit né, ou dont on a une tres-grande experience,*

Puis que c'est d'ordinaire en de telles rencontres que les hommes se promettent plus de succés.

Nous pourrons encore faire valoir

XIX. *Tout ce que les personnes de neant & de basse condition ne peuvent faire.*

Veu qu'alors il y aura d'autant plus de gloire à entreprendre ces choses, qu'elles seront hors du commun & au dessus de la portée des hommes ordinaires.

Enfin l'on fera passer pour bon

XX. *Tout ce qu'ordinairement on souhaite,*

Car outre qu'on y trouve du plaisir, c'est que même on ne croit pas qu'il y ait rien de meilleur.

Mais sur tout une chose sera aisée à proposer comme excellente à une personne,

XXI. *Si c'est particulierement sa passion & ce qu'elle souhaite le plus au monde;*

Par exemple comme est la Victoire à un Ambitieux; l'Argent, à un Avare; & ainsi des autres.

Ce sont donc là les Lieux qui doivent fournir de propositions quand on aura à monstrer Qu'une chose est Bonne & Utile.

CHA-

# CHAPITRE VII.

## *Lieux pour connoiſtre Quand un Bien eſt plus grand ou plus petit qu'un autre.*

MAis parce qu'aſſez ſouvent il arrive Que les meſmes perſonnes qui demeurent d'accord que deux choſes veritablement ſont *Utiles*, ne laiſſent pas d'eſtre en conteſtation ſur *le Plus* & *le Moins*; Il faut encore que nous enſeignions à connoiſtre Quand un Bien ſera *plus Grand* qu'un autre, & Quand une choſe ſera *plus Utile*.

Suppoſons donc premierement, *Que tout ce qui ſurpaſſe une choſe en quoy que ce ſoit, eſt ce qui déja contient en ſoy tout autant que cette choſe-là contient, & qui a encore quelque choſe de plus.* Et au contraire, *Que tout ce qui eſt ſurpaſſé & moindre, eſt ce qui eſt renfermé & compris dans la choſe qui le ſurpaſſe.*

Suppoſons en ſecond lieu, *Que tout ce qu'on dit eſtre* ou *plus grand*, ou *en plus grand nombre* n'eſt tel qu'à cauſe qu'on en fait comparaiſon avec quelque choſe qui eſt plus petit. Et tout de meſme, Qu'autant de fois qu'on ſe ſert des termes de *Grand* & de *Petit*, de *Peu* & de *Beaucoup*, c'eſt toûjours à l'occaſion de choſes qu'on fait rapporter à d'autres dont on veut faire ſçavoir la grandeur & en quelle quantité elles ſont.

Sup-

Supposons enfin, *Que tout ce qui surpasse une autre chose*, est proprement ce que nous appellons *Grand*; Et au contraire, *Que tout ce qui en est surpassé* est proprement ce que nous appellons *Petit*; & ainsi du *Peu* & du *Beaucoup*.

DONC puisqu'il a esté remarqué,

*Que le Bien est une chose qu'on doit souhaiter à cause d'elle-mesme, & non pas à cause d'une autre.*

Et encore,

*Que c'est generalement ce que desire tout ce qui est au monde, ou qui a de la raison, ou que rechercheroit tout ce qui est privé de raison, s'il avoit de la connoissance & du jugement*,

En un mot,

*Que c'est tout ce qui est capable de nous procurer de pareils avantages, ou de nous les conserver, Ou qui en est suivi.*

Supposé encore ce que nous avons dit,

*Qu'une chose à laquelle nous en rapportons d'autres, tient toûjours lieu de Fin*,

puisque c'est à la Fin seule à quoy on rapporte tout ce qu'on fait, & pour laquelle tout le reste est recherché.

Supposé en dernier lieu,

*Que tout ce que chaque particulier se propose comme un Bien, jamais à son esgard il ne peut estre tel qu'il n'ait en luy quelqu'une des bonnes qualitez que nous venons de dire*:

Tout cela présupposé, on pourra tirer les consequences qui suivent.

I. PREMIEREMENT,

*Que plus de choses qu'une seule prise à part, ou*

*ou qu'un petit nombre ; & cela comparé de sorte l'un avec l'autre que dans ce plus grand nombre se trouve aussi compris ce même petit nombre ou cette seule chose ; sans doute le plus grand nombre en cet estat l'emportera & sera à preferer,*

En effet les deux conditions que nous avons remarquées, pour avoir l'avantage & estre consideré comme le meilleur, s'y rencontrent : Car déjà de soi & en qualité de plus grand nombre, on ne peut pas douter qu'il ne les surpasse. Et d'ailleurs ces autres choses ici, pour estre comprises en luy, en sont surpassées.

Secondement cette consequence sera bonne,

*Que si une chose, qui est la plus excellente dans son Genre, l'emporte sur une autre qui soit aussi la plus excellente dans le sien ; sans difficulté le Genre de la plus excellente l'emportera sur le Genre de l'autre.* II.

Et reciproquement,

*Que si un Genre est plus excellent qu'un autre Genre, Ce qu'il y aura de plus excellent dans ce plus parfait Genre, l'emportera sur tout ce qu'il y aura de plus excellent dans l'autre.* III.

Par exemple s'il est vray de dire en particulier, Que le plus excellent de tous les hommes est plus parfait que la plus excellente de toutes les femmes ; En general il sera vrai de dire encore, Que tous les hommes seront plus parfaits que toutes les femmes generalement.

Et au contraire par la même raison, Si l'on peut dire Que tous les hommes generalement sont plus excellens & plur parfaits que toutes les femmes en general ; on pourra dire en particulier aussi, Que le plus excellent de tous les hommes sera plus parfait que la plus excellente

te de toutes les femmes; puiſque les degrez d'excellence de chacun Genre, & des choſes qui ſous eux tiennent le premier rang ont toûjours un parfait rapport entr'eux, & ſont dans une juſte proportion.

De plus on pourra inferer

IV. *Qu'un Bien qui en aura un ſecond à ſa ſuite, vaudra mieux qu'un autre qui n'en aura point.*

A cauſe que joüiſſant de l'un on joüira auſſi de celuy qui le ſuit. Au reſte nous avons déja fait ſçavoir, Q'une choſe peut venir enſuite d'une autre en deux façons; Ou *en même temps*, Ou *quelque temps aprés*, Il ſe remarque encore une troiſieſme façon que nous appellons *Suivre en puiſſance.* Donnons des exemples.

La Vie ſuit la ſanté en même temps, Il n'en eſt pas toûjours de meſme de la Santé à l'eſgard de la Vie.

La Science encore ſuit l'Eſtude, mais ce n'eſt que quelque temps aprés.

Enfin le Larcin Suit en puiſſance le Sacrilege. puiſque quiconque a la hardieſſe de voler ſur les Autels & de piller les Temples. Celuy-là ne fera pas difficulté de derober ailleurs.

Cette conſequence auſſi aura lieu

V. *Que de deux choſes qui en ſurpaßeront une troiſieme, celle qui la ſurpaſſera de davantage ſera la meilleure.*

attendu que pour eſtre en cet eſtat il eſt neceſſaire qu'elle ſurpaſſe auſſi l'autre qui eſtoit plus grande.

On pourra dire encore

VI. *Que tout ce qui produira un plus grand Bien vaudra mieux & ſera plus digne de noſtre choix,* puis que c'eſt à cela principalement qu'on connoiſt

noist quand un Bien est plus grand qu'un autre. Et reciproquement,

*Tout ce qui sera produit par une plus excellente chose*, VII.

car si tout ce qui est bon pour la Santé est plus souhaitable, & est un plus grand Bien que ce qui apporte simplement du plaisir; la consequence est nette, Que le Plaisir est bien moins considerable que la Santé.

Il y aura lieu encore d'inferer.

*Que tout ce qui sera souhaitable de soi-même, vaudra mieux que ce qui ne sera souhaitabe qu'à cause d'une autre chose.* VIII.

Par exemple la Force doit estre tenuë pour un plus grand Bien que tout ce qui regarde la Santé seulement; puisque sans la Santé on ne souhaiteroit jamais pas une de ces choses; Au lieu que la Force est toûjours desirable d'elle-méme, en quoi nous avons dit que consistoit principalement la nature du Bien, entre les definitions que nous en avons données.

On pourra aussi pretendre,

*Que tout ce qui tient lieu de Fin est meilleur que ce qui n'est point considerable en cette qualité*, IX.

veu que celui-cy n'est recherché qu'à cause d'une autre chose, & que l'autre est recherché pour l'amour de luy-même. Par exemple l'Exercice le doit ceder à la Santé, à cause qu'on n'aime à faire de l'exercice, qu'afin de se bien porter.

Cette consequence encore sera bonne,

*Que ce qui n'aura pas tant de besoin d'une chose ou de plusieurs qu'un autre, sera meilleur*, X.

attendu qu'il sera beaucoup plus parfait & plus capable de satisfaire tout seul. Au reste une

chose

chofe a moins de befoin qu'une autre en deux manieres, Ou quand elle n'a pas affaire de tant, ou que ce qui luy manque eft plus aifé à trouver.

On aura auffi raifon d'affeurer

XI. *Que de deux Biens dont l'un fera tellement dépendant de l'autre, que fans luy il ne feroit pas ou ne pourroit eftre; l'autre au contraire ne dépendra point de ce Bien en aucune façon, l'Indépendant vaudra beaucoup mieux.*

car comme il n'aura que faire de rien, c'eft une marque qu'il fera & plus capable de fatisfaire tout feul & plus parfait de luy-même.

La même confequence encore aura lieu à l'égard de deux chofes comparées enfemble,

XII. *Si l'une a la qualité de Principe & que l'autre ne l'ait pas.*

Et tout de même de deux autres,

XIII. *Si l'une eft Caufe, & l'autre non.*

veu qu'on fera obligé d'en faire d'autant plus d'eftat, qu'abfolument il eft impoffible que fans aucune Caufe & fans aucun Principe, quelque chofe que ce foit puiffe eftre jamais, ni eftre faite.

Cette confequence auffi fera neceffaire

XIV. *Que de deux Biens qui reconnoiftront chacun un Principe different, celuy qui fera produit par le plus excellent Principe fera auffi le plus excellent.*

Et encore celle-cy,

XV. *Que de deux Biens qui reconnoiftront chacun une Caufe differente, celuy qui fera l'effet de la plus noble Caufe fera auffi le plus noble.*

Et reciproquement il fera vrai de dire en renverfant ces deux mêmes confequences,

XVI. *Que de deux Principes differens, celui qui produi-*

*duira un plus grand Bien sera aussi le meilleur.* Comme aussi,

*De deux Causes celle qui produira un plus grand effet.* XVII.

Parce que nous venons de dire il se voit, Que de quelque façon qu'on puisse raisonner en ce sens, toûjours de part & d'autre il sera aisé de faire paroistre une chose plus considerable; car non seulement un Bien en paroistra plus considerable, *Si estant reconnu pour Principe on le compare avec un autre qui ne soit pas tel*; mais encore, *Si n'estant point Principe on en fait comparaison avec un autre qui soit Principe veritablement.* Et de fait dans tout ce qu'on se propose; la Fin est toûjours la chose la plus considerable & ce qui tient le premier rang; cependant ce n'est point un Principe. Donnons quelque exemple. Leodamas accusant Callistrate soûtenoit Que *celuy qui avoit conseillé de faire une mauvaise action estoit plus coupable que celuy qui l'avoit commise, parce,* disoit-il, *que cette action n'auroit jamais esté faite, si premierement elle n'avoit esté conseillée.* Icy le Conseil est consideré comme le Principe de l'Action. Et tout au contraire une autrefois le mesme accusant Chabrias soûtint Que *celuy qui avoit commis une injustice, estoit beaucoup plus coupable que celuy qui l'avoit conseillée, puisque tout Conseil demeure inutile, si un autre ne l'execute, & que ceux qui conseillent de faire une chose la conseillent toûjours à dessein que d'autres la mettent à execution.* Icy l'Execution est considerée comme la Fin.

On pourra encore tirer cette consequence,

*Que ce qui se trouve rarement est plus excellent que ce qui se trouve communement & en abondance.* XVIII.

Ainsi

Ainsi l'Or est plus excellent que le Fer; car quoy qu'on n'en tire pas tant d'usage que du Fer, il semble neantmoins plus precieux à cause que l'acquisition en est plus difficile à faire. Dans un autre sens aussi on pourra soûtenir.

XIX. *Qu'une chose qu'on aura en abondance sera meilleure qu'une autre qui sera plus rare*, puisqu'en effet on se servira beauconp plus de l'une que de l'autre; & que tout ce qui sert tres-souvent, vaut mieux que ce qui ne sert que quelque fois & tres peu. C'est ce qui a fait dire à Pindare dans une de ses Odes,

Pind. Ode 1. Olymp. *Il n'est rien de si bon que l'eau.*

Et tout de mesme on pourra pretendre,

XX. *Que ce qui est plus difficile à acquerir est preferable à tout ce qui s'acquiert aisement* parce qu'il sera plus rare que l'autre.

Et tout au contraire,

XXI. *Que ce qui est plus facile à acquerir vaut mieux que ce qui ne peut estre acquis qu'avec difficulté*, puisque nous avons ces choses-là comme nous voulons & quand bon nous semble.

Pareillement,

XXII. *Tout ce qui aura pour son contraire un plus grand Mal.*

Et encore

XXIII. *Toutes les choses dont la privation nous apportera plus de dommage ou plus d'incommodité.*

On pretendra aussi,

XXIV. *Que tout ce qui est Vertueux vaut mieux que ce qui n'est point une Vertu.*

Et au contraire

XXV. *Que ce qui est Vicieux est pire que ce qui n'est point un Vice & qui n'y a aucune disposition.* attendu que ces choses sont arrivées à leur terme

me & à leur Fin ; & que les autres ne ſont pas en cet eſtat-là.

Cette conſequence encore aura lieu,

*Que ce qui produira des effets plus loüables ou plus blâmables, ſera auſſi plus blâmable ou plus loüable lui-meſme.* XXVI.

Et par la même raiſon.

*Que les plus hautes Vertus & les plus grands Vices produiront auſſi des actions & plus vicieuſes & plus vertueuſes,* XXVII.

puiſque ce qu'un Principe & une Cauſe ſont à l'égard de leurs Effets, tels ſont toûjours les Effets à l'égard de leurs Principes.

De plus on pourra raiſonner ainſi,

*Que toutes les choſes, dont l'excés ſera ou plus ſouhaitable ou plus honneſte, ces choſes-là ſeront elles-meſmes & plus honneſtes & plus ſouhaitables.* XXVIII.

Par exemple, à cauſe qu'il eſt plus ſouhaitable d'avoir une excellente veuë, que d'avoir l'odorat excellent ; il s'enſuit Que la bonne Veuë eſt quelque choſe de plus ſouhaitable que le parfait Odorat.

Et pareillement,

*Que s'il eſt beaucoup plus honneſte d'aimer à faire des Amis, que d'aimer à acquerir des richeſſes, l'amour des Richeſſes ſera moins honneſte que l'amour des Amis.* XXIX.

Et reciproquement on pourra dire en renverſant les deux propoſitions precedentes,

*Que plus une choſe ſera excellente & honneſte, & plus l'excés en ſera honneſte & excellent.* XXX.

Et tout de meſme ;

*Que plus le deſir d'un Bien ſera honneſte & raiſonnable, & plus ce Bien-là auſſi ſera honneſte ;* XXXI.

car il eſt certain Que plus les choſes que nous

ſouhaitons ſont grandes en elles-meſme, & plus à proportion nos deſirs croiſſent & ſont grands pour l'ordinaire.

Tout au contraire on dira,

XXXII. *Que d'autant plus qu'une choſe ſera honneſte & bonne, d'autant plus auſſi le deſir en ſera bon & honneſte.*

Et encore,

XXXIII. *Que plus une Science ſera honneſte & belle, & plus les matieres qu'elle traittera ſeront belles auſſi & honneſtes.*

attendu que Telle qu'eſt la nature d'une Science, telle eſt ſa Doctrine; puiſque chaque Science n'enſeigne rien que ce qui eſt de ſon ſujet.

Er par la meſme raiſon à cauſe de l'analogie & du parfait rapport,

XXXIV. *Que plus une choſe ſera belle & honneſte, & plus la Science qui en traittera ſera telle.*

CE raiſonnement encore aura lieu,

XXXV. *Que tout ce que des hommes prudens & tres-judicieux, ou tous les hommes enſemble, ou un fort grand nombre de perſonnes, ou la pluſpart, ou les plus habiles gens d'une profeſſion, jugeroient ſans doute, ou auront déja jugé eſtre un Bien ou un plus grand Bien; aſſeurément cela doit paſſer pour tel: Au reſte il n'importe que ç'ait eſté ſimplement leur advis, ou qu'ils aient rendu ce jugement en qualité de Maiſtres & d'Expers.*

Or non ſeulement on pourra ſe ſervir de cette propoſition, quand il ſera queſtion de juger ſi un Bien ſera plus grand qu'un autre; mais encore en quelque matiere que ce ſoit; Car on s'en pourra ſervir également & en raiſonnant ſur la nature d'une choſe, & en traittant

tant

tant de sa Quantité, de sa Qualité, & ainsi du reste; puisque toûjours il y aura lieu d'asseurer, Qu'une chose ne sera jamais autre que ce que la Prudence, ou la Science qui en doit juger, en aura déterminé; ce que nous avons déja remarqué est vray entre les definitions du Bien que nous avons données; veu qu'il a esté dit, *Que le Bien estoit une chose que tout ce qui est au monde rechercheroit, s'il avoit du sens & de la prudence.* D'où il s'ensuit, Qu'un Bien sera toûjours d'autant plus grand & à souhaiter, que celui qui le jugera tel aura de prudence & de jugement.

Sur ce fondement on pourra dire encore,

*Que tout ce qui se rencontre dans les honnestes gens, soit absolument, soit en qualité d'honnestes gens, est plus à rechercher.* XXXVI.

Par exemple à cause que la Valeur se rencontre plus ordinairement dans un honneste homme que la force du Corps; il sera vrai de dire que la Valeur est quelque chose de plus considerable que la Force.

On dira aussi,

*Que ce que le plus homme de bien choisiroit & prefereroit à toute autre chose, soit absolument soit en qualité de plus homme de bien; on le doit croire meilleur.* XXXVII

Ainsi nous pourrons asseurer; Qu'il vaut mieux souffrir l'injustice que de la faire, à cause que le plus homme de bien qui soit au monde sera de ce sentiment.

On pourra dire encore,

*Que ce qui donnera plus de plaisir sera preferable à tout ce qui en donnera moins,* XXXIII.

car ce raisonnement paroistra d'autant plus vray, qu'il n'y a rien dans le monde qui ne recherche le Plaisir, & qu'on souhaite toûjours le

le Plaiſir à cauſe de lui-meſme ; qui ſont deux qualitez eſſentielles que nous avons attribuées au Bien & à la Fin en apportant leurs definitions. Au reſte une choſe apporte plus de plaiſir qu'une autre en deux façons, Et quand elle eſt accompagnée de moins de douleur, Et quand le plaiſir qu'elle donne eſt d'une plus longue durée.

Il y aura lieu encore de conclure,

XXXIX. *Que ce qui ſera plus honneſte vaudra mieux que ce qui le ſera moins*,

Veu que tout ce qui eſt honneſte ou apporte du plaiſir, ou eſt ſouhaitable à cauſe de lui-meſme.

Et pareillement

XL. *Que tout ce que nous aimerions mieux nous procurer à nous meſmes ou à nos amis, ſera un plus grand avantage*,

Comme au contraire un plus grand Mal,

XLI. *Tout ce que nous aimerions mieux éviter, ou faire éviter à nos amis.*

Il y aura lieu encore de ſouſtenir.

XLII. *Que ce qui ſera d'une plus longue durée doit eſtre preferé à ce qui ne durera pas tant.*

Et tout de meſme,

XLIII. *Que ce qui ſera moins ſujet au changement, vaudra mieux que ce qui ſera d'une nature plus changeante*;

attendu que l'uſage de ces deux choſes l'emportera ſur celui des deux autres. Puiſque ce qui ſera d'une plus longue durée apportera plus d'utilité, à cauſe qu'on s'en ſervira plus long temps. Et par la meſme raiſon, Tout ce qui ſera d'une nature moins changeante; veu que nous aurons la liberté de nous en ſervir toutes & quantes fois qu'il nous plaira : car c'eſt ſeulement

lement de ce qui ne change point qu'on ſe peut ſervir quand on veut, parce qu'on le trouve toûjours en meſme eſtat.

On pourra dire encore,

*Que telles que ſeront entre elles deux choſes compriſes ſous quelqu'un des termes que nous appellons* Conjuguez & de Cas ſemblables, *telles ſeront entre elles auſſi toutes les autres qui ſeront de leur ſuite & de leur dépendance.*

Par exemple s'il eſt vrai de dire Que ce que ſignifie le mot *Vaillamment*, qui eſt un terme conjugué, eſt quelque choſe de plus honneſte & plus à ſouhaiter que ce qui eſt ſignifié par ce mot *Temperamment* qui eſt un autre terme conjugué; Il faudra conclure Que la *Valeur* ſera plus ſouhaitable que la *Temperance*; & Qu'eſtre *Vaillant* ſera une Vertu beaucoup plus conſiderable Que d'eſtre *Temperant*.

Ce raiſonnement encore pourra ſervir,

*Qu'une choſe que tout le monde ſouhaitera, ou beaucoup de perſonnes, vaudra mieux qu'une autre que tout le monde ne ſouhaitera pas, ou peu de perſonnes ſeulement.* XLV.

Et cela conformément à la définition du Bien que nous avons donné: Car s'il eſt vray *Que le Bien ſoit une choſe que tout le monde ſouhaite generalement*; la conſequence eſt neceſſaire, Que tout ce qui ſera davantage ſouhaité ſera auſſi un plus grand Bien.

On pourra encore faire valoir ce raiſonnement,

*Que ce que nos Parties adverſes, ou nos Ennemis, ou nos Juges, ou des Experts ayant commiſſion d'eux de nous juger, auront declaré eſtre un plus grand Bien, ſans doute il doit paſſer pour tel.* XLVI.

Car quant à l'approbation de nos Parties Adverſes & de nos Ennemis; on pourra ſouſtenir Qu'elle doit tenir lieu d'une approbation generale, & que c'eſt autant que ſi tout le monde en eſtoit demeuré d'accord. A l'égard des Juges, leur jugement encore ſera tres-conſiderable, tant parce qu'il n'y aura qu'eux qui aient authorité de prononcer ſur de ſemblables matieres; que parce qu'ils y ſeront tres-intelligens.

Quelquefois encore on pourra ſoûtenir,

XLVII. *Qu'une choſe à laquelle tout le monde participe eſt digne d'une plus grande eſtime*,

puis qu'en quelque façon il y a de la honte à n'y pas participer comme les autres.

Quelquefois le contraire aura lieu; par exemple ſi une choſe eſt de telle qualité,

XLVIII. *Qu'aucun autre ne la poſſede que nous, ou fort peu de perſonnes*,

attendu qu'elle en ſera beaucoup plus rare.

On pourra dire encore,

XLIX. *Que ce qui eſt plus digne de loüange eſt auſſi plus conſiderable*,

puis que pour eſtre tel, il faut qu'il ſoit plus honneſte.

Et tout de meſme,

L. *Qu'une choſe à qui on rend plus d'honneur doit eſtre plus eſtimée*,

à cauſe que l'honneur qu'on luy rend fait comme voir ce qu'elle vaut.

Et par la meſme raiſon au contraire,

LI. *Que tout ce qui eſt ſuivy d'un plus grand châtiment eſt un plus grand mal.*

Et encore il ſera aiſé de repreſenter comme meilleur,

LII. *Ce qui ſurpaſſera une choſe reconnuë generale-*

*ralement pour un tres-grand avantage, ou du moins qui paroistra telle.*

POUR rendre encore une chose plus grande qu'une autre en apparence, on se pourra servir d'Adresse, qui est, De la diviser en plusieurs parties; parce que toutes ces parties la feront paroistre comme multipliée; & surpasser par un plus grand nombre d'effets. De cette Adresse s'est servy le Poëte à l'endroit où la femme de Meleagre veut persuader à son mary de prendre les armes pour la defense de son Païs; car faisant la peinture du malheur d'une Ville prise par force, c'est ainsi qu'elle parle:

*Helas! combien répand & de sang, & de larmes,* Hom. 9. Iliad.
*Une Ville exposée à la fureur des armes?*
*Par tout ce n'est que meurtre, & que feux allumez,*
*Maisons, Temples, Palais brûlent, sont consumez,*
*On voit traisner captifs par des troupes barbares*
*Femmes, filles, enfans......*

On se pourra aussi servir de l'adresse contraire, en assemblant plusieurs choses en une & en les entassant, comme fait Epicharme; Et cela pour la mesme raison que nous venons d'alleguer touchant la division d'une chose en ses parties; car d'assembler ainsi plusieurs choses, non seulement l'objet grossit à la veuë & paroist beaucoup plus; mais encore on se figure Qu'il cause de tres-grands effets.

Outre ces Adresses, parce que nous avons remarqué Qu'un Bien qui est plus difficile à ac-

querir, ou plus rare, eſt auſſi ordinairement plus conſiderable; on pourra encore faire paroiſtre une choſe plus grande en faiſant valoir toutes les circonſtances qui l'accompagnent, comme ſont *les occaſions*, les *lieux*, le *temps*, *l'âge*, & *les forces* des perſonnes qui l'auront faite : Car ſi quelqu'un par exemple a reüſſi dans une entrepriſe qui paſſoit de beaucoup ſes forces & ſon âge ; Ou à laquelle pas-un de ſes Pareils n'euſt jamais osé penſer ; Ou encore s'il l'a executée d'une certaine façon, Ou en certain lieu; ſans doute qu'alors cette entrepriſe doit eſtre tenuë pour bien plus glorieuſe, que ſi elle eſtoit ſans toutes ces circonſtances. Or non ſeulement cette Adreſſe pourra ſervir à faire eſtimer davantage une action *Juſte*, *Utile*, ou qui aura eſté faite pour *acquerir de l'Honneur* ; mais encore elle ſervira à rendre plus blâmable tout ce qui aura eſté fait au contraire. Il y a un exemple de cecy dans l'Epigramme composée à la loüange du Poiſſonnier d'Argos qui remporta le prix aux Jeux Olympiques : C'eſt luy-meſme qui parle.

*Auroit on jamais crû qu'un jour j'euſſe la gloire*
*D'obtenir en ce lieu cette illuſtre victoire ?*
*Moy qu'on vit mille fois un panier ſur le dos*
*Et l'eſpaule chargée,*
*Apporter du poiſſon de la ville d'Argos*
*Pour le vendre à Tegée.*

C'eſt de cette façon que ſe loüoit Iphicrate luy-meſme, ce fameux General d'Armée des Atheniens, qui de fils de Savetier qu'il eſtoit, monta enfin à ce haut degré d'honneur; *Qui eſtois-je autrefois*, diſoit-il, *pour eſtre maintenant ce que je ſuis*?

On

On pourra encore tirer cette conſequence ;

*Que ce qui nous vient naturellement & qui naiſt avec nous, vaut beaucoup mieux que tout ce que nous empruntons d'ailleurs & que nous pouvons acquerir,* LIII.

à cauſe que l'acquiſition en eſt bien plus difficile. D'où vient qu'Homere fait dire à Phémius,

*Ce que je ſçay, je le ſçay de moy-même,* Odyſſ. l. 22.

Cette conſequence encore ſera bonne,

*Que la partie la plus conſiderable d'une choſe qui de ſoy eſt conſiderable, doit eſtre plus eſtimée que pas-une des autres parties.* LIV.

C'eſt auſſi ſur ce fondement que Pericles dans l'Oraiſon funebre qu'il fit à l'honneur de ceux qui eſtoient morts au ſervice de l'Etat, dit *Que la perte d'une Jeuneſſe ſi vaillante n'eſtoit pas moins conſiderable à la Republique d'Athenes, que le ſeroit à l'Année le retranchement du Printemps.*

Il faudra mettre encore au rang des plus grands Biens,

*Les choſes qui nous ſerviront davantage dans noſtre plus grand beſoin,* LV.

par exemple dans noſtre vieilleſſe, ou lors que nous ſerons malades.

On pourra auſſi pretendre

*Que de deux choſes qui ſe rapportent à une même Fin, celle qui touche de plus prés cette Fin eſt la meilleure.* LVI.

Et encore il y aura lieu d'aſſeurer,

*Qu'un Bien qui nous regardera particulierement, vaut mieux qu'un autre qui ſera ſimplement un Bien en general:* LVII.

Et tout de même,

*Qu'un Bien qu'il ſera en noſtre puiſſance d'acque-* LVIII.

*querir si nous voulons, sera preferable à un autre que de toute impossibilité nous ne sçaurions jamais avoir*,
attendu que l'un nous regarde & que nous en pouvons joüir, mais non pas de l'autre.

De plus ce raisonnement pourra servir,

LIX. *Que les Biens qu'on ne pourra obtenir que sur la fin de ses jours seront beaucoup plus à estimer.*
à cause qu'estant plus proches de la Fin, ils sembleront plus participer à sa nature.

On dira aussi,

LX. *Que ce qui tient plus de la Verité, vaut mieux que tout ce qui ne dépend que de l'Opinion.*
Or pour sçavoir quand une chose dépendra seulement de l'opinion, il faut examiner si celuy qui la fait voudroit la faire au cas qu'elle ne vinst à la connoissance de personne. Ainsi on pourra dire *Que recevoir du Bien de quelqu'un, est plus à souhaiter, que d'en faire; à cause que volontiers on recevroit d'autruy, si l'on estoit asseuré que cela fust toûjours secret*: Il n'en est pas de mesme de donner, veu qu'il semble que jamais on ne voudroit rien donner, si en donnant l'on croyoit que cette liberalité demeurast toûjours cachée.

On pourra encore faire passer pour meilleur & plus avantageux,

LXI. *Tout ce que l'on aimeroit mieux avoir en effet qu'en apparence*,
puisque ces choses-là tiendront davantage de la Verité. D'où vient que quelques-uns soûtiennent *Que la Justice est une Vertu dont on ne doit pas faire grand estat; à cause*, disent-ils, *Qu'on aimeroit beaucoup mieux paroistre juste que de l'estre.* Il n'en est pas ainsi de la Santé, puisqu'il vaut mieux se bien porter en effet, que de n'avoir la Santé qu'en apparence. On

On pourra encore avancer.

*Que ce qui sera utile à plus de choses, doit estre davantage estimé.* LXII.

Par exemple ce qui en même temps contribuëra, non seulement à nous faire vivre, mais encore à nous faire vivre agreablement, à nous donner la joüissance de toutes sortes de plaisirs, & à nous faire entreprendre de grandes choses. Aussi est-ce pour cela que les Richesses & la Santé sont si estimées dans le monde, parce qu'en elles se trouvent tous ces grands avantages.

On dira le même,

*De tout ce qui est à la fois & exempt de douleur, & accompagné de plaisir*, LXIII.

car sans doute deux Biens ensemble valent mieux qu'un. Or le plaisir est un Bien, & aussi l'Indolence. Par *Indolence* j'entends la privation de toute sorte d'incommodité & de douleur.

Il y aura encore lieu d'inferer

*Que de deux Biens dont l'un ajoûté à une certaine chose fera un Tout plus considerable que si l'on y ajoûtoit l'autre, celuy qui fera un Tout plus considerable, sera beaucoup meilleur.* LXIV.

Et tout de même on dira

*Qu'un Bien qui se fait sentir & appercevoir aussi-tost qu'on l'a, sera preferable à un autre qui ne se fait pas sentir ny appercevoir davantage quand on l'a, que quand on ne l'a pas*, LXV.

car l'un sans doute tient beaucoup plus de la Verité que l'autre: aussi estime t'on un bien plus grand avantage d'estre Riche en effet, que de le paroistre simplement.

Enfin on soûtiendra,

*Que les choses qu'on tient pluss cheres que d'autres, seront aussi beaucoup plus estimables:*

LXVI. *Et plus ſans doute à Ceux à qui il n'en reſtera plus qu'une de pluſieurs qu'ils avoient auparavant; qu'aux autres qui n'en ont pas pour une ſeule.*

D'où vient auſſi que la Loy eſt beaucoup plus ſevere à un homme qui creve l'œil à un autre qui n'avoit que celuy-là; que s'il le crevoit à un qui euſt encore ſes deux yeux; parce qu'en effet il le prive alors d'une choſe qui luy eſtoit d'autant plus chere, que c'eſtoit la ſeule qui luy reſtoit.

VOILA à peu prés les preuves dont il ſe faut ſervir quand on aura à perſuader ou à diſſuader.





# CHAPITRE VIII.

## *De l'Autorité Souveraine, & de chaque sorte d'Etat en particulier.*

APRES tout le plus excellent Moyen & le plus fort pour persuader & parler avec ſuccez dans une Aſſemblée publique où l'on delibere, c'eſt de connoiſtre toutes les formes de Gouvernement qu'il y a, & les Mœurs de chacune; Et encore de ſçavoir diſtinguer leurs Loix, leurs Coûtumes & tout ce qui eſt utile à un Etat: Car les hommes ont cela, Qu'ils ſe laiſſent aller à leur intereſt quand on leur propoſe des choſes qui doivent leur apporter de l'utilité. Or eſt-il que dans un Etat tout ce qui ſert à le maintenir eſt-ce qui eſt le plus utile. Faiſons donc connoiſtre en peu de mots Quelle eſt la nature de chaque Etat en particulier; & premierement en quoy conſiſte l'Authorité Souveraine.

L'AUTHORITE' ou *la Puiſſance Souveraine*, n'eſt autre choſe Que ce qu'établiſſent & ordonnent dans un Etat ceux qui y commandent & qui en ont la conduite: Cette Authorite au reſte ſe diviſe en autant d'eſpeces qu'il y a de formes de Gouvernement; car autant qu'il y a de Gouvernemens differens, autant y a t'il de Souverainetez differentes.

TOUCHANT les Formes de Gouvernement, il s'en trouve quatre,
La Democratie,
L'Oligarchie,
L'Ariſtocratie,
La Monarchie,

De maniere, que ce qui commande dans ces Etats & qui a l'authorité en main, y doit eſtre conſideré, ou comme partie ſimplement, ou comme le Tout: C'eſt à dire Que cette authorité Souveraine eſt ou partagée en pluſieurs, ou renfermée toute entiere en une ſeule perſonne.

*La Democratie* ou l'Etat populaire, eſt une Forme de Gouvernement où les Charges ſe donnent au ſort.

*L'Oligarchie* ou le Gouvernement de peu de perſonnes, eſt un Etat où celuy qui poſſede davantage a le plus d'authorité.

*L'Ariſtocratie* eſt une Forme de Gouvernement où commandent ceux qui ont eu une meilleure Education; Par *Education* j'entens cette inſtruction & ces Mœurs que les Loix d'un tel Etat preſcrivent: Car il faut ſçavoir que dans l'Ariſtocratie il n'y a que ceux qui ont eſté parfaits obſervateurs des Loix qui montent aux Charges & qui prennent le maniment des affaires. Et parce que des perſonnes qui vivent ainſi paroiſſent tres-honneſtes gens, cette Forme de Gouvernement a emprunté ſon nom de là; car le mot *d'Ariſtocratie* proprement veut dire un Etat où les plus honneſtes gens ont l'authorité.

Il eſt aiſé de connoiſtre ce que c'eſt que *la Monarchie*, par le nom qu'elle porte, puis qu'il mar-

marque un Etat où un seul homme commande à tous les autres. Il y a pourtant cette difference à faire, Que lors que Celuy qui gouverne observe quelque ordre on l'appelle *Royauté*; Et *Tirannie* au contraire quand celuy qui commande, gouverne à sa fantaisie sans observer ni regles ni Loix.

POUR estre capable encore de persuader dans une Assemblée publique, il ne faudra pas ignorer Quelle Fin se propose en particulier chacune de ces formes de Gouvernement; puis que tout ce qui se fait dans un Etat est toûjours rapporté au but & à la Fin que cet Etat se propose.

La *Fin* que se propose la Democratie c'est la Liberté.

L'Oligarchie se propose les Richesses.

L'Aristocratie, la bonne Education & l'exacte observation des Loix.

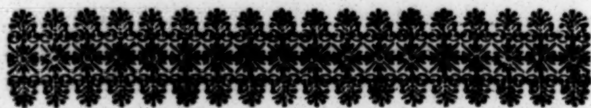
Et la Tyrannie a pour but d'entretenir des Gardes pour la seureté de celuy qui commande.

Pour persuader donc dans les Assemblées où l'on delibere, il faudra sçavoir distinguer les Loix, les Coustumes, & tout ce qui est utile & qui se rapporte à la fin que se propose chaque Etat; puis qu'on n'entreprend jamais rien dans quelque Etat que ce soit, qu'on ne le rapporte toûjours au but & à la Fin particuliere que cet Etat se propose.

MAIS parce que l'Orateur ne persuade pas seulement quand il demonstre & prouve son sujet, mais encore lors qu'il parle de sorte qu'on peut juger de ses Mœurs par son

Discours ; Et de fait souvent il arrive que nous n'ajoutons foi aux paroles d'un homme qu'a-cause qu'il nous paroist tel en particulier, je veux dire honneste homme, ou affectionné, ou tous les deux ensemble : Pour cette raison il sera encore à propos de sçavoir, Quelles Mœurs conviennent à chaque Forme de Gouvernement ; vû qu'il n'est rien de plus puissant pour persuader que de faire paroistre en sa personne des Mœurs conformes à celles de l'Etat où on parle. Ansi ce sont ces Mœurs-là même qu'il faudra prendre pour modelle, & ne point recourir ailleurs. Or ce qui les donnera à connoistre, est la façon d'agir qu'affecte chaque Estat dans tout ce qu'il entreprend & ce choix particulier auquel il se détermine : car ceci se rapporte toûjours au but & à la Fin qu'ils se proposent tous.

A l'égard donc des *choses* que doit connoistre l'Orateur qui a à deliberer, soit quelles ne soient pas encore arrivées, ou le soient déja : De plus pour ce qui est des *Propositions* dont il se doit servir quand il aura à monstrer Que tel ou tel Moyen qu'il propse est utile & avantageux : Enfin pour ce qui regarde les *Mœurs*, les *Loix*, les *Coustumes de chaque forme de Gouvernement*, nous en avons parlé autant qu'il estoit à propos de le faire à present, puisque cette matiere a déja esté examinée ailleurs & traitée à fonds dans nos Livres de la Politique.



# LE GENRE DEMONSTRATIF.

## CHAPITRE IX.

*De la Vertu en general & en particulier.*

PARLONS maintenant *du Vice* & *de la Vertu*, De ce qui eſt *Honneſte* & *Deshonneſte*; puiſque c'eſt le but que ſe propoſent Ceux qui ont à loüer ou à blâmer quelqu'un. Au reſte en traitant ces matieres, il ſe rencontrera qu'en même temps nous ferons connoiſtre les choſes dont il ſe faut ſervir pour ſe mettre bien dans l'eſprit de l'Auditeur & luy faire avoir bonne opinion de nos Mœurs; Qui eſt la ſeconde ſorte de preuve artificielle que nous avons remarquée : Car enfin les mêmes moyens que doit employer un Orateur pour faire croire honneſte homme & vertueux celui qu'il a deſſein de loüer, ces mêmes Moyens-là luy ſerviront encore pour faire croire Qu'il eſt honneſte homme luy-même.

Et parce Qu'aſſez ſouvent il nous arrive de loüer auſſi bien par plaiſir que ſerieuſement, non ſeulement un Homme, ou une Divinité; mais même les choſes qui n'ont point de vie, ou des Animaux le premier venu; il eſt neceſſaire encore-

core que nous faſſions icy comme nous avons déja fait dans le Genre Deliberatif, c'eſt à dire, Etablir des Propoſitions ſur toutes les matieres de la Loüange ou du Blâme, afin qu'elles nous ſervent. Mais auparavant donnons quelque idée de ce que nous appellons *Honneſte* & de ce que nous appellons *Vertu*.

PAR le mot *d'Honneſte* on entend

*Une choſe qui eſtant ſouhaitable à cauſe d'elle-même merite qu'on la loüe.*

Ou ſi l'on veut encore

*Une choſe qui eſtant un Bien en ſoy, outre cela eſt agreable à cauſe que c'eſt un Bien.*

Que ſi cette ſuppoſition eſt vraye, il s'enſuivra,

I. *Que la Vertu eſt une choſe Honneſte*,

puiſqu'eſtant un Bien, elle merite eucore qu'on la louë. Au reſte a juger de la Vertu ſeulement parce qu'elle nous paroiſt, elle peut eſtre definie.

*Une Puiſſance capable de nous faire acquerir de tres-grands avantages, & de nous les conſerver.*

Ou encore,

*Une Puiſſance capable d'obliger beaucoup, & en des occaſions importantes : Et même à qui rien n'eſt difficile dans ce qu'elle entreprend, & qui peut tout en toutes choſes.*

Les Parties de la Vertu ou les Vertus en particulier, ſont, *La Juſtice*, *la Valeur*, *la Temperance*, *la Magnificence*, *la Magnanimité*, *la Liberalité*, *la Manſuetude ou la Clemence*, *la Prudence*, & *la Sageſſe*.

Or ſuppoſé que la Vertu ſoit telle que nous venons de dire, il faudra mettre au nombre des Vertus les plus hautes,

II. *Celles qui ſont tres-utiles aux autres*,

puiſ-

puisque le propre de la Vertu c'est d'obliger. Aussi est-ce pour cette raison que les Peuples honnorent principalement les Hommes Justes, & les Vaillans ; à cause que la Justice leur est utile en temps de Paix, & la Valeur durant la Guerre. Apres ceux-ci, le Liberal est la personne qu'on honore le plus ; puisque loin de quereller pour l'Argent, que tous les autres recherchent avec tant d'avidité, jamais au contraire il n'est plus joyeux que lors qu'il le donne & qu'il en fait des largesses.

Quant aux definitions de chaque Vertu en particulier, premierement *La Justice* est définie une Vertu qui conserve à châcun ce qui luy appartient conformément aux Loix & aux Ordres établis dans châque estat.

*L'Injustice* au contraire est un Vice qui nous fait usurper & retenir le Bien d'autruy contre l'ordonnance & l'intention de ces mêmes Loix.

*La Valeur* ou *le Courage* est une Vertu qui au milieu des plus grands perils fait entreprendre de belles actions ; ce qui se doit entendre lors que toutes les circonstances que les Loix prescrivent sont exactement observées. Le *Courage* aussi paroist à faire valoir les Loix & à les maintenir dans leur vigueur.

*La Lâcheté* est le vice contraire.

*La temperance* est une Vertu qui fait que nous nous reglons sur la Loy touchant les plaisirs sensuels.

*L'Intemperance* ou *la Débauche*, est le vice opposé.

*La Liberalité* est une Vertu qui ne regarde les richesses que pour en faire du bien & pour obliger.

*L'A-*

*L'Avarice* eſt le contraire.

*La Magnanimité* eſt une Vertu qui ſe plaiſt à obliger dans les grandes choſes & aux occaſions importantes.

*La Puſillanimité* ou *Baſſeſſe d'Ame*, eſt un vice qui luy eſt oppoſé.

*La Magnificence* eſt une Vertu qui aime l'éclat & à faire de grandes dépenſes.

*La Meſquinerie* eſt tout le contraire.

*La Prudence* enfin eſt une Vertu de l'eſprit, qui touchant les Biens & les Maux que nous avons dit contribuer à nous rendre heureux ou Malheureux, nous les fait diſtinguer afin de ne pas prendre l'un pour l'autre.

### *Lieux communs pour la Loüange.*

APRES avoir conſideré le Vice & la Vertu en general & en particulier autant qu'il eſtoit à propos de le faire pour noſtre deſſein; il ne ſera pas difficile de paſſer au reſte, & de tirer des conſequences. Premierement donc il ſera neceſſaire de conclure.

I. *Que tout ce qui contribuë à nous rendre vertueux eſt honneſte*,

puiſqu'il ſe rapporte à la Vertu.

Secondement

II. *Tout ce qui vient de la Vertu, & qui en eſt une ſuitte.*

Comme ſont tous les Signes & les marques qu'on a de la Vertu; & tout ce qu'elle produit.

Que ſi tout ce qui ſert de Signe pour faire connoiſtre la Vertu en general, meſme ſi tous les Effets qu'elle produit, & tout ce qu'on peut ſouffrir à ſon occaſion, eſt honneſte; Il ſera vrai d'aſſeurer encore de chaque Vertu en particulier, par exemple de la Valeur.

*Que*

*Que tout ce qui sera un Effet, ou une Marque de Valeur; & tout ce qui aura esté souffert en se portant vaillamment sera honneur.* III.

On en dira autant de la Justice & de tous ses effets, à l'exception neantmoins d'une partie des choses qu'elle fait souffrir; car c'est de la Justice seulement qu'il n'est pas toûjours vrai de dire, Que ce qu'elle fait souffrir soit honneste; attendu qu'il est beaucoup plus honteux d'estre justement puny, que de l'estre injustement. Au reste ce que nous remarquons icy de ces deux Vertus, se doit entendre également de toutes les autres.

Il faudra mettre encore au rang des choses honnestes.

*Toutes les actions à qui l'Honneur sera proposé pour recompense.* IV.

Comme aussi,

*Celles qui nous apporteront beaucoup plus d'honneur que de profit.* V.

On en doit dire autant,

*De toutes les choses qui sont à rechercher pour elles-mesmes, si celuy qui les fait, ne les fait point pour luy, mais pour d'autres.* VI.

Et ainsi en est-il,

*De celles qui seront bonnes simplement en general.* VII.

Par exemple, tout ce qu'une personne entreprendra pour le salut ou la gloire de sa Patrie, au préjudice de son interest.

On asseurera la mesme chose,

*De tout ce qui est bon naturellement.* VIII.

Et encore,

*De tout ce qui ne sera pas bon pour soy, & dont on ne tirera aucun usage,* IX.

puis qu'on ne le possedera point par interest ni en sa propre consideration.

Il en sera de mesme,

De

X. *De tout ce qui arrivera à une personne plûtost apres sa mort que durant sa vie*,

attendu que tout ce qu'on fait pour un homme durant sa vie, & toutes les déferences qu'on luy rend, viennent ordinairement de gens interessez qui regardent moins le merite & la vertu de celuy qu'ils honorent que son credit & le pouvoir qu'il a de les obliger.

Il faudra encore tenir pour honorable,

XI. *Tous les Ouvrages publics & ce qui se fait pour les autres.*

Puisque l'autheur de telles choses y aura le moins de part.

Et pareillement,

XII. *Toutes les entreprises que nous aurons achevées heureusement, & toutes les affaires que nous aurons conduites avec succés où il n'y alloit nullement de nostre interest, mais seulement de l'interest d'autruy.*

Comme encore,

XIII. *Tout ce que nous aurons fait à l'avantage des personnes à qui nous serons obligez*,

à cause que c'est une chose juste d'estre reconnoissant.

XIV. *Les Bien-faits encore seront de cette nature*, puisque tout Bien-fait regarde autrui, & qu'il n'en revient rien à celuy qui le fait.

On fera passer encore pour honneste,

XV. *Tout ce qui est contraire aux choses qui font rougir & donnent de la honte.*

Car tout homme qui témoigne de la honte & qui rougit, c'est toûjours pour des choses sales & des-honnestes; soit qu'en effet il soit trouvé s'en entretenant, ou qu'il les fasse, ou seulement qu'il soit prest de les faire, ou de les dire. Ce qu'a fort bien remarqué Sapho à l'endroit où

où elle introduit Alcée qui luy parle en ces termes.

ALCEE'.

*Je voudrois bien, Sappho, vous dire quelque chose,*
*Mais un respect honteux à mon desir s'oppose.*

SAPHO répond,

*C'est trop me dire, Alcée, un si honteux respect*
*Accuse ton desir, & me le rend suspect;*
*Si ce desir estoit un desir legitime,*
*Si ta langue trop prompte à se charger d'un crime*
*N'avoit à mettre au jour un propos vicieux,*
*Tu n'abaisserois pas honteusement les yeux,*
*Et tu serois hardi dans une cause juste.*

Il faudra encore tenir pour honneste,

*Tout ce qui nous donne de l'inquietude & du soin, sans pourtant qu'en cét état nous nous trouvions saisis d'aucune apprehension,* XVI.

puisque cela ne pourra venir que d'emulation seulement, & de ce que nous nous serons proposé d'acquerir quelqu'un de ces Biens & de ces avantages éclatans qui regardent la reputation & la gloire.

On pourra asseurer aussi,

*Que les vertus & les œuvres des personnes plus parfaites, seront aussi plus remarquables & plus dignes d'honneur.* XVII.

Par exemple celles de l'Homme, plus que celles de la Femme.

Et encore,

*Toutes celles qui seront plus pour la joüissance & le profit des autres, que de celuy en qui elles se trouveront.* XVIII.

D'où vient que la Justice particulierement est en honneur, & tout ce qui est juste.

Il en sera de même

XIX. *Du dessein qu'on aura de se venger de ses ennemis plustost que de faire accord avec eux.*

Car il est juste de rendre la pareille à ses Ennemis; Et si la chose est juste, il y a de l'honneur; joint que le propre d'un homme genereux est de ne point ceder à ses Ennemis, & de ne souffrir jamais d'en estre vaincu.

Il faudra encore conclure,

XX. *Que la Victoire & l'Honneur seront fort à estimer.*

car puisque ce sont des choses à souhaiter quand bien même elles seroient infructueuses & qu'il n'en reviendroit rien; nous aurons encore cet avantage en les possedant, qu'elles feront paroistre en nous un merite extraordinaire & un excés de vertu.

On fera encore passer pour honneste

XXI. *Tout ce qui peut entretenir la memoire d'un homme, & faire parler de luy aprés sa mort.*

D'où non seulement il s'en suivra,

XXII. *Que plus une chose sera capable de produire un tel effet, & plus elle sera honorable;*

Mais encore,

XXIII. *Tout ce qui ne pourra arriver à une personne qu'aprés sa mort.*

Comme aussi

XXIV. *Tout ce qui sera suivy d'honneur, de gloire & de reputation.*

Pareillement

XXV. *Toutes les choses extraordinaires & qui excelent.*

Enfin

XXVI. *Tout ce qui ne sera possedé d'aucune autre que de nous.*

Car comme ces choses-là seront plus remarquables d'elles-mêmes, aussi seront-elles plus pro-

propres à faire parler de nous & à nous mettre en eſtime.

On pourra encore propoſer comme honneſte,

*Toutes les acquiſitions qui ne ſeront d'aucun rapport*, XXVII.

puiſqu'elles feront éclater davantage la liberalité de celuy qui les aura en ſa poſſeſſion.

Il en ſera de même

*De tout ce qui ſera particulier à chaque peuple & à châque Nation.* XXVIII.

Comme auſſi

*De tout ce qui ſervira de marque à chaque Peuple des choſes qui ſont particulierement en eſtime chez luy.* XXIX.

Par exemple c'eſt un honneur chez les Lacedemoniens de porter de grands cheveux, à cauſe qu'ils les prennent pour une marque de Liberté & d'Independance. Et ſans doute il y a quelque raiſon à cela, puis qu'enfin il n'eſt pas aiſé à un homme qui a les cheveux grands de faire rien de ſervile. Ainſi encore en eſt-il chez eux de n'exercer aucun Art mecanique, comme eſtant encore de la Liberté de ne dépendre point d'autruy & de n'eſtre aſſujetti à perſonne.

### *Adreſſes pour loüer ce qui ne ſera pas loüable.*

OUTRE les propoſitions & les conſequences que nous venons d'alleguer, on ſe pourra encore ſervir d'Adreſſe. Premierement donc au lieu des Qualitez veritables qui ſe trouveront en la perſonne qu'on voudra loüer ou blâmer, on ſe ſervira de celles qui leur reſſem-

reſſemblent, ou en approchent. Par exemple ſi nous avons à parler contre un homme *Vaillant en effet*, mais qui, à la Guerre, employe plus ordinairement la ruſe que la force, nous dirons, *Que c'eſt un poltron, & qu'il n'a du courage que quand il faut prendre en trahiſon, & dreßer des embuſcades.* Au contraire ſi nous avons à loüer *un Sot & un Niais*, nous ferons paſſer ſa niaiſerie pour une Bonté; Et encore nous appellerons *Doux* & *Pacifique* un homme Inſenſible à toutes ſortes d'injures. En un mot nous tâcherons de faire prendre en bonne part chaque defaut & chaque vice, en leur attribuant le nom des choſes qui les accompagnent d'ordinaire & qui ſont de leur ſuite. Ainſi parlant à l'avantage *d'un Colere* & *d'un Rebarbatif*, nous dirons Que c'eſt un homme Ouvert, & qui ne peut diſſimuler. De même nous dirons *d'un Orgueilleux* & *d'un Arrogant*, Que ſa façon d'agir eſt noble & ſent ſa perſonne de qualité.

Une ſeconde Adreſſe dont on ſe pourra ſervir, c'eſt d'attribuer la qualité de Vertueux à des perſonnes qui pechent par excés, comme de nommer *Vaillant*, un Temeraire; ou d'appeller *Liberal*, un Prodigue: Car outre que bien des gens y ſeront trompez, c'eſt qu'il y aura lieu meſme d'apporter un faux raiſonnement pour le faire croire tout de bon: Et de fait on dira.

*Un homme qui court au danger ſans neceſſité que ne fera-t'il point quand l'Honneur l'y appellera?*

On en dira autant du Prodigue en raiſonnant de la meſme ſorte.

*Celuy qui donne à tout venant & qui ne peut refuſer à perſonne, eſt-il croyable qu'il aban-*

*abandonne ſes amis au beſoin, & qu'il ne ſoit avare que pour eux?*
Et veritablement il ſemble que faire ainſi du bien à tout le monde eſt l'effet d'une Vertu extraordinaire, & d'une Bonté qui va juſqu'à l'excés.

Une autre obſervation encore à faire pour la Loüange, c'eſt de prendre garde Qui ſont ceux devant qui on doit parler: Car ce n'eſt pas ſans raiſon que Socrate diſoit: *Qu'il n'eſtoit pas difficile de loüer les Atheniens, en parlant aux Atheniens.* Ainſi donc ſelon les perſonnes devant qui on aura à paroiſtre, il faudra voir Quelles choſes particulierement ſeront chez elles en eſtime, & alors en parler comme ſi veritablement elles eſtoient à eſtimer; Par exemple chez les Schythes, au cas qu'on ait à parler devant eux, ou chez les Lacedemoniens, ou devant des Philoſophes. En un mot il faudra ramener à l'Honneſte & faire paſſer pour tel, ce qui ne ſera que ſimplement Honorable & eſtimé de quelques perſonnes: Et de fait il ſemble qu'il n'y ait pas grande difference de l'un à l'autre.

Outre ceci quand on aura à loüer quelqu'un, il ſera bon encore d'examiner S'il a fait en ſa vie des actions, & bienſeantes, & qui conviennent à une perſonne de ſa qualité. Par exemple S'il a fait des choſes dignes de ſa naiſſance & de ſes Anceſtres; ou ſi ce qu'il vient de faire répond à ſes actions paſſées & à l'attente qu'on avoit de luy: car non ſeulement il y a du bonheur à augmenter toûjours ſa reputation, & à entaſſer honneur ſur honneur, mais encore c'eſt une choſe glorieuſe.

Il ſera encore bon d'examiner le contraire: car ſans doute c'eſt une tres-belle occaſion de loüer

loüer un homme, que d'avoir à monſtrer Qu'il a eſté vertueux au delà meſme de ce qu'on en devoit attendre, & Que ce qu'il a fait, il l'a toûjours fait de mieux en mieux; comme de dire, *Qu'au milieu de la proſperité il ne s'eſt point oublié & qu'il a eſté auſſi modeſte que devant.* Ou au contraire, *Que dans l'adverſité & le malheur de ſes affaires il s'eſt toûjours ſouſtenu, & n'a pas moins paru genereux.* Ou enfin, Qu'*eſtant ſorti de bas lieu, à meſure qu'il eſt monté aux Charges & aux Honneurs il n'en eſt devenu que plus honneſte homme & plus facile à aborder.* Et de vray c'eſt là-deſſus qu'eſt fondée la Loüange qu'Iphicrate ſe donnoit à luy-meſme, comme nous avons déja remarqué, lors qu'il diſoit: *Qui eſtois-je autrefois pour eſtre maintenant ce que je ſuis*? Et encore celle qu'on lit dans l'Epigramme du Poiſſonnier d'Argos qui remporta le prix aux Jeux Olympiques,

*Auroit-on jamais crû qu'un jour j'euſſe la gloire....*
*Moy qu'on vit mille fois un panier ſur le dos.......*

Telle eſt encore la loüange que Simonide donne à Archedicé qui ſe montra ſi bonne & ſi obligeante à tout le monde, quoy qu'elle fuſt d'une tres-haute Naiſſance, & comme il l'aſſeure luy-meſme,

*Et Fille & Femme & Sœur de Monarques puiſſans..*

Apres tout, parce que la Loüange regarde principalement les actions de la vie, & que le propre d'un homme vertueux c'eſt d'agir toûjours de deſſein; il faudra tâcher en loüant une perſonne de monſtrer Que toutes les actions qu'elle a faites, elle ne les a point faites par hazard, mais de deſſein & de propos délibéré. Pour cela donc il ſera neceſſaire de faire voir Que ſouvent elle a fait de meſme; & alors

alors on ramaſſera tout ce qui luy ſera arrivé en ſa vie, ou fortuitement, ou par bonheur, le ſaiſant valoir comme des choſes qu'elle avoit reſoluës de faire & auſquelles elles s'eſtoit eſtudiée particulierement; car quand on peut alleguer d'une meſme perſonne pluſieurs actions toutes ſemblables, c'eſt en quelque façon un préjugé & une preuve certaine Que cette perſonne eſt vertueuſe effectivement, & qu'elle n'a rien fait que de deſſein & apres s'eſtre propoſé de le faire.

## *Eſpeces differentes de Loüange.*

AU reſte il y a pluſieurs ſortes de Loüanges; La premiere eſpece regarde les vertus Heroïques & confirmées par de longues habitudes: Elle eſt definie, *Un diſcours qui donne à connoiſtre une tres-haute Vertu.* Or pour faire qu'on puiſſe ajoûter foy à une Loüange de cette qualité, il faudra monſtrer Que toutes les actions de la perſonne qu'on loüe viennent d'habitude, & ſont des effets d'une Vertu éminente. ἔπαινος.

La ſeconde eſpece de Loüange regarde les Oeuvres & chaque action loüable en particulier. Pour tout le reſte qui a accoûtumé d'entrer dans la loüange, comme ſont les circonſtances; cela ſert ſeulement à rendre une choſe croyable & à la perſuader plus aiſément: Telles ſont la Naiſſance & l'Education, pour ce qu'il eſt vrai-ſemblable qu'un homme qui eſt ſorty d'honneſtes gens eſt honneſte homme; Et encore que celui qui a eu une telle éducation, eſt tel qu'on l'a eſlevé. Auſſi pour ἐγκώμιον.

cela toûjours loüons-nous bien davantage ces personnes quand elles font des actions qui répondent, ou à leur éducation, ou à leur naissance; puis qu'alors il y a lieu de faire voir Que de semblables actions viennent d'une nature confirmée au bien, & procedent d'habitude. Ce fondement est si veritable, que mesme nous ne laisserions pas de loüer un homme, quoy qu'il n'eust rien fait de remarquable en sa vie, si nous estions asseurez qu'il fust tel que nous venons de dire.

μακαρισμός. εὐδαιμονισμός.

La troisiesme espece de Loüange à qui les Grecs donnent deux noms, quoy qu'en effet ces deux noms n'ayent que la mesme signification, consiste à feliciter une personne & à la loüer comme souverainement heureuse. Cette Loüange est differente des deux autres, en ce qu'elle se propose un sujet plus vaste & plus estendu; Car tout ainsi que le souverain Bonheur & la Felicité comprennent en soy la possession de toutes sortes de Vertus, de mesme cette espece de Loüange renferme les deux autres, puis qu'elle n'a pas simplement pour objet une habitude vertueuse comme la premiere, ou quelque action loüable en particulier comme la seconde; mais toutes les Vertus generalement & les riches qualitez de l'Ame.

*Ressemblance du Genre Demonstratif avec le Deliberattf.*

UNE obserervation à faire touchant la Loüange & le Conseil, c'est que tous deux ont beaucoup de conformité; Car enfin ce

ce qu'on propose en conseillant quelqu'un & tout ce que l'Orateur alors met en avant comme des advis à suivre; cela mesme peut servir de Loüange en changeant simplement la façon de parler: D'où il s'ensuit qu'ayant la connoissance, comme nous avons, de tout ce qu'il faut qu'un homme fasse pour estre loüé, & des qualitez qu'il doit posseder, il nous sera tres-facile de former des preceptes de toutes ces matieres de loüange, puisqu'il n'y aura qu'à changer un peu la phrase. Donnons quelque exemple: Si donc on disoit ainsi,

*Jamais il ne se faut prévaloir, ni tirer avantage des biens que la Fortune nous donne, mais seulement de nostre Vertu, & des biens qui nous appartiennent en propre.*

Cela sans doute exprimé de la sorte est un precepte & un Conseil tout pur: cependant qu'on change un peu la façon de parler, ce sera une Loüange, car il n'y aura qu'à dire,

*Jamais cet homme n'a tiré avantage des faveurs qu'il a receuës de la Fortune, & quand il s'est voulu faire valoir, il ne s'est servi que de son merite & de sa propre Vertu,*

Toutes les fois donc que vous aurez à loüer quelqu'un, prenez garde au conseil que vous luy donneriez si vous aviez à luy faire entreprendre quelque belle action: Et au contraire quand vous aurez à donner un conseil, ou quelque advis jugez-en vous mêmes & examinez Quelle action meriteroit en effet d'estre loüée. A la verité l'expression sera differente, & doit estre opposée necessairement; car pour le Conseil, il faut qu'elle soit prohibitive, & pour la Loüange il ne le faut pas.

## *De l'Amplification.*

CE ne ſera pas encore une petite Adreſſe quand on voudra loüer quelqu'un d'uſer *d'Amplification*, & de ſe ſervir des circonſtances qui agrandiſſent une action & la font paroiſtre plus conſiderable : comme de dire, Qu'il a eſté le ſeul, ou le premier qui ait oſé faire une telle entrepriſe ; ou de monſtrer Qu'il l'a executée avec fort peu de monde ; ou Qu'il n'y en a point qui s'y ſoit plus ſignalé que luy : car ces circonſtances ſont glorieuſes à remarquer, & meritent une loüange particuliere.

Le *Temps* encore & les *Occaſions* peuvent beaucoup faire valoir une action, parce qu'alors elle paroiſtra extraordinaire, & ſera regardée comme une choſe qui a paſſé l'attente de tout le monde & l'eſperance qu'on en avoit conceuë.

On pourra auſſi agrandir la loüange d'un homme, en faiſant voir Qu'il a ſouvent reuſſi dans les mêmes entrepriſes; Car outre que l'action en ſera plus conſiderée & ſe fera davantage admirer ; jamais on ne pourra croire qu'elle ait eſté faite par hazard, & on l'attribuëra toûjours à l'adreſſe & à la Vertu de celuy qui y aura reuſſi.

Il ſera encore avantageux de remarquer Si quelqu'une des choſes ; qui ſont faites pour donner de l'émulation & pour porter les hommes aux belles actions, ont eſté inventées & établies pour faire honneur à celuy que nous aurons à loüer : ou S'il eſt le premier à qui on ait donné des Eloges en public, comme il eſt arrivé à Hippolochus ; enfin Si ſa gloire peut

eſtre

eſtre égalée à celle d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qui furent les premiers à qui les Atheniens dreſſerent des Statuës dans la Place publique. Or non ſeulement cecy aura lieu pour embellir une action & la faire davantage valoir, mais encore pour faire le contraire pouvant ſervir également à enlaidir la vie & les actions de ceux que nous voudrons blâmer.

### *Adreſſe pour loüer un homme qui n'a rien fait de loüable.*

Mais s'il arrive que la perſonne que nous aurons à loüer n'ait rien fait qui puiſſe fournir de matiere pour en parler glorieuſement, en ce cas il faudra avoir recours aux paralleles, & la comparer à d'autres, Ce qu'Iſocrate a fait ſouvent pour n'avoir pas pratiqué le Barreau, ni s'eſtre eſtudié au Judiciaire. Il y a ceci à obſerver touchant ces comparaiſons, Qu'il faut que les perſonnes qu'on choiſit ſoient illuſtres & d'une haute reputation, à cauſe qu'il n'y a rien qui agrandiſſe davantage la loüange d'un homme, que de faire voir Qu'il a des qualitez plus éclatantes, & qu'il a fait des actions plus vertueuſes, que ceux meſme qui paſſent pour eſtre tres-vertueux.

Or pour monſtrer que ce n'eſt pas ſans ſujet que l'Amplification a lieu particulierement dans la Loüange, c'eſt que la Loüange aime l'excés, & ne cherche que ce qui eſt excellent & qui paſſe l'ordinaire; or eſt-il que nous avons déja remarqué Que tout ce qui eſt excellent & qui paſſe à un excés loüable eſt du nombre des

choſes honneſtes. Pour cela donc, ſi celuy que nous aurons à loüer n'eſt pas aſſez conſiderable de luy-meſme pour eſtre comparé à des perſonnes illuſtres, il ne faudra pas laiſſer de le comparer à d'autres; Car enfin de quelque façon qu'on éleve un homme au deſſus d'un autre, toûjours cette élevation & ce degré d'éminence témoignent Qu'il a du merite.

## *Les choſes qui ſont particulieres à chaque Genre.*

EN un mot donc, & pour prononcer en general ſur chaque Partie de la Rhetorique, nous pouvons dire Que de tous ſes trois Genres il n'y en a pas-un à qui l'*Amplification* ſoit plus neceſſaire & plus propre qu'au Genre Demonſtratif. La raiſon eſt qu'un Orateur qui loüe, prend toûjours pour ſon ſujet des actions veritables, & reconnuës telles de tout le monde: De ſorte que ce qu'il luy reſte à faire, c'eſt d'embellir ces actions-là & de leur donner de l'éclat.

Pour les *Exemples* ils s'accommodent mieux avec le Genre Déliberatif, puis que les jugemens que nous formons dans nos entrepriſes & dans tous nos deſſeins ſe fondent ſur les conjectures que le Paſſé donne de l'Avenir, & ſur le rapport qui ſe remarque entre ce qui s'eſt déja fait & ce qui ſe peut faire.

Quant aux *Enthymêmes*, ils ſont plus propres au Genre Judiciaire; car comme là il s'agit de Fait, & de juger du Paſſé, qui eſt une choſe qu'on ne connoiſt pas toûjours & qui aiſément peut eſtre revoquée en doute; pour

cela

cela il eſt beſoin de rendre raiſon particulierement, Pourquoy une choſe a eſté faite, & d'en faire la preuve.

VOila à peu pres ce qui ſe peut dire ſur le ſujet du Blâme & de la Loüange, & tout ce que l'Orateur ſe doit propoſer quand il aura à loüer, ou à blâmer quelqu'un ; En un mot tous les Lieux & toutes les Adreſſes qu'il peuvent ſervir à embellir, ou à enlaidir quelque action que ce ſoit ; car pour blâmer & parler au deſavantage d'une perſonne, il ne faut point d'autres preceptes que ceux que nous avons donnez pour loüer. Tout Contraire ayant cela de propre, de donner la connoiſſance de ſon Contraire en meſme temps qu'il ſe fait connoiſtre.

Le Blâme donc aura pour ſon ſujet tout ce qui eſt contraire & oppoſé à la matiere de la Loüange.





# LE GENRE JUDICIAIRE.

## CHAPITRE X.

*Ce que c'est que Faire tort ou injure.*

MAINTENANT il s'agit de *l'Accusation* & de la *Defense*, & de donner à connoistre le nombre & la qualité des Lieux, dont le Genre judiciaire se sert pour tirer ses Argumens : mais auparavant il est important de sçavoir ces trois Poincts.

*Quelles choses portent les hommes à se nuire ; Et combien il y en a.*

*Qui sont ceux qui le font, & les dispositions qu'ils ont à ceci.*

*Enfin, A quelles personnes ils s'attaquent, & en quel estat il faut qu'ils les trouvent.*

Ce que nous tâcherons d'éclaircir aprés avoir expliqué ce que c'est que *Faire injure à quelqu'un.*

On appelle Faire injure *Quand volontairement on nuit à un autre contre la defense de la Loy.* Or il y a deux sortes de Loix, les unes *Particulieres*, & les autres *Communes* ; J'appelle Loix Parti-

Particulieres, celles qui sont écrites & qui servent de regle dans un Etat; Et j'appelle Communes, toutes celles qui ne sont point écrites, & qui semblent avoir esté établies du commun consentement de tous les Peuples.

Toute personne au reste *Agit volontairement* lors qu'elle sçait bien ce qu'elle fait, & qu'elle n'y est point forcée. Ce n'est pas que tout ce qui se fait volontairement, se fasse toûjours de dessein & de propos deliberé; mais bien ce qui se fait de propos deliberé & de dessein, se fait toûjours volontairement & avec connoissance de cause; puis qu'enfin il n'est pas possible Qu'un homme ignore la chose qu'il se propose de faire plûtost qu'une autre & à laquelle il se determine,

Or de sçavoir pourquoy on est porté à faire du mal & à nuire contre la deffence des Loix, cela vient de deux Causes, *du Vice* ou *de la Passion*. Car il se remarque que tous les vicieux generalement, soit qu'ils aient plusieurs vices, ou qu'ils n'en aient qu'un, jamais presque ne sont injustes ny mal-faisans, qu'en ce qui touche le vice qui leur commande. Ainsi *l'Avare* n'est gueres porté à mal-faire, qu'à cause de l'Argent; ni le *Débauché*, que parce qu'il espere joüir de quelque plaisir; ni le *Faineant*, qu'afin d'avoir dequoy flater sa paresse; ni le *Poltron*, que pour éviter quelque danger (car la crainte fait toûjours abandonner aux Lâches leurs compagnons dans le danger) ni *l'Ambitieux*, que lors qu'il y va de l'honneur; ni un *homme Prompt*, que dans les transports de sa colere; ni *Celuy qui aime à vaincre* que lors qu'il s'agit de la victoire; ni un *Vindicatif*, qu'a cause de la vangeance; ni *celuy qui*

*n'a point d'esprit*, que par sa bestise & sa stupidité; pour ne pas discerner ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas, & sans cesse s'y tromper; ni *l'Effronté* enfin & *l'impudent* que parce qu'il a toute honte perduë & qu'il se mocque de la reputation: Et ainsi en est-il de tous les autres vicieux à l'égard du vice auquel ils sont sujets. Tout cecy au reste nous est déja connu en partie par ce qui a esté dit de la Vertu, & le sera pleinement quand nous aurons à traiter des Passions. Il nous reste à faire voir, Pour quelle raison, & de quel esprit sont portez ceux qui font du tort, & à quelles personnes ils s'attaquent.

## *Actions humaines, & leurs Causes.*

DONNONS donc à connoistre en premier lieu les choses, que souhaitant d'avoir ou déviter, ensuite nous tâchons de nuire à nostre prochain & luy faire tort. Car sans difficulté tout Advocat qui accuse doit regarder principalement combien de ces choses là qui tentent les hommes & les portent à faire du tort donnent prise sur sa partie adverse. Comme au contraire c'est à l'Advocat qui défend, d'examiner en sa Partie combien elle est éloignée de soupçon touchant ces choses-là, afin de la justifier.

Il faut donc sçavoir, *Qu'absolument il n'y a rien que les hommes ne fassent*, & Que de tout ce qu'ils font, il y en a une partie *Qu'ils ne font point d'eux-mesme*; & l'autre, *Qu'ils font d'eux-mesme & de leur propre mouvement*..

De plus, Que ce qu'ils ne font point d'eux-mes-

mesmes, une partie se fait *par hazard*, & l'autre *par necessité*.

Et enfin Que ce qu'ils font par necessité, il y en a encore une partie où *ils sont violentez*; & l'autre qu'ils font *par Nature*.

De maniere, Que tout ce que les hommes ne font point d'eux-mêmes, peut estre rapporté à trois Causes principales, *au Hazard*, *à la Nature & à la Contrainte*.

Pour *les Choses que les hommes font de leur propre mouvement, & dont ils sont eux-mesmes les Autheurs*, elles sont de quatre sortes. Car il y en a une qu'ils font *par Coustume*, & l'autre *par Inclination & parce que leur Appetit les y porte*: mais comme il y a deux sortes *d'Appetits* dans l'homme, l'un *d'Animal* ou *Sensuel*, & l'autre *Raisonnable*; il se trouve que tantost ils suivent l'Appetit Raisonnable & tantost le Sensuel.

L'Appetit raisonnable au reste n'est autre chose que nostre *Volonté*, qui est definie, un *Appetit ou un Desir du Bien conduit & reglé par la Raison*; car il est certain Que jamais personne ne veut une chose, que parce qu'il croit que c'est son bien.

*L'Appetit sensuel* se partage en deux & reconnoist deux Principes differens; l'un de la *Colere*, & l'autre de la *Convoitise*. L'Appetit Irascible, & L'Appetit Concupiscible.

Si bien qu'à examiner les Causes de toutes nos actions, il ne s'en trouve que sept, puis qu'enfin Tout ce que les hommes font en leur vie doit estre rapporté,

Ou *au Hazard*,
Ou *à la Contrainte*,
Ou *à la Nature*,

Ou *à l'Accoûtumance*,
Ou *au Raisonnement*,
Ou *à la Colere*
Ou *à la Convoitise*,

Car de faire une plus longue division & de vouloir encore distinguer les Actions des hommes par les Ages differens, par les Habitudes ; & par telles autres qualitez, ce seroit une chose superfluë ; Estant certain Que s'il arrive aux Jeunes gens d'estre coleres ou adonnez à leurs plaisirs, ce n'est point à leur jeunesse qu'il s'en faut prendre ; mais à leur Passion boüillante & à leur Convoitise dereglée. Ainsi en est-il des Riches & des Pauvres, car ce n'est point leur Pauvreté ni leurs Richesses qu'il faut accuser : Et quoy qu'on puisse dire Que quelquefois les Pauvres ne souhaitent avec passion d'avoir de l'Argent, qu'à cause qu'ils sont dans la necessité ; ni les Riches, que parce qu'estant dans l'abondance, & en puissance de faire tout ce qu'ils veulent, ils viennent alors à former une infinité de vains desirs, & à rechercher des plaisirs qui ne sont point necessaires ; Ce n'est pas une consequence pour cela Que de tels desirs soient des effets de leurs richesses simplement, ou de leur pauvreté ; mais bien de leur Passion, & de leur Convoitise. On doit asseurer le mesme des personnes Justes, & Injustes ; & generalemenr de tous ceux que nous disons agir par quelque habitude de cette qualité ; veu que tout ce que ces gens-là font ne peut estre rapporté à d'autres Causes qu'à celles qui ont est remarquées ; puis qu'il faut toûjours que ce soit, Ou *parce qu'ils sont persuadez de quelque Raison*, Ou *parce qu'ils se laissent emporter à leurs Passions*. Toute la diffe-

difference qu'il y a, c'est que les uns ont des Mœurs & des Passions loüables, les autres au contraire en ont de mauvaises. A la verité je demeure d'accord Que chaque habitude ayant toûjours des accompagnemens & des suites conformes à sa nature, d'ordinaire il arrive Que telles ou telles actions en particulier ne sont faites, que parce qu'un homme a contracté telle ou telle habitude; Car par exemple il se peut faire Que cet homme ici qui est Temperant, n'aura d'abord tels desirs honnestes, & ne sera persuadé des sentimens qu'il faut avoir touchant les plaisirs de la vie, que parce qu'il est temperant; Et tout au contraire Que ce Débauché n'aura tels desirs & tels sentimens deshonnestes que parce qu'il est atraché à la débauche: neanmoins comme ces distinctions ne sont pas considerables, on les peut laisser-là.

Ce que nous aurions à faire icy maintenant, ce seroit d'examiner ce qui a accoustumé d'arriver à telles, ou telles sortes de personnes, ensuite de telle ou telle Qualité; Et cela à cause que tout ce qui met de la difference dans les hommes n'apporte pas toûjours du changement dans leurs sentimens & leurs Mœurs: car par exemple, Qu'un homme soit blanc ou noir, grand ou petit, tout cela de soy n'exige point Qu'il ait telles mœurs en particulier, ni telles passions; mais bien S'il est vieux ou jeune, S'il est homme de bien ou méchant: En un mot nous aurions à examiner tout ce qui arrivant à une personne pour la fortune, fait que d'ordinaire elle vient à changer de mœurs & de sentimens; comme quand cette personne s'imagine Qu'elle est riche, ou pauvre; Heureu-

reuſe, ou malheureuſe; Mais ce n'eſt pas encore icy le lieu de traiter cette matiere.

Achevons ſeulement d'expliquer ce qui nous reſte à dire touchant les Principes & les Cauſes des Actions humaines.

PREMIEREMENT donc on attribuë une choſe à la *Fortune*, & l'on croit qu'elle à eſté faite par hazard, Quand la Cauſe qui l'a produite eſt purement incertaine & indeterminée; Ou qu'on ne voit pas, ni à quel deſſein ni pourquoy elle a eſté faite; Ou quand elle n'arrive ni toûjours, ni d'ordinaire de cette façon-là; Ou enfin Quand elle ne ſe fait point reglement & avec un certain ordre: Toutes leſquelles conditions ont eſté remarquées axactement dans la définition que nous avons donnée ailleurs du Hazard & de la Fortune.

En ſecond lieu la *Nature* eſt Cauſe d'une choſe, lors que cette choſe a au dedans d'elle-même le Principe qui la produit, & que ce Principe en la produiſant obſerve un certain ordre; au reſte il n'importe que telle choſe arrive neceſſairement, ou pour l'ordinaire; puis que de quelque façon qu'elle arrive, toûjours elle ſe fera de la même ſorte. Quant aux effets extraordinaires de la Nature & qui ſemblent violer ſes regles, ou n'arriver pas ſelon ſon deſſein, ce n'eſt point icy le lieu de les examiner particulierement, ni de voir ſi leur production ſe fait veritablement ſelon le deſſein de la Nature, ou s'il faut en rechercher une autre Cauſe; quoy qu'aprés tout on puiſſe dire, Qu'aſſez ſouvent tels effets ſont un pur ouvrage de la Fortune & du Hazard.

A l'égard *de la Force & de la Contrainte*, nous

nous tenons Qu'une chose est fait avec Contrainte & par force, quand celuy qui la fait agit contre sa propre inclination, ou contre son advis.

Un homme agit *par Coustume* Quand il ne fait une chose, que parce qu'il l'a déja faite plusieurs fois.

On agit *par Raisonnement*, lors qu'on ne fait une chose Qu'en intention d'acquerir quelqu'un des biens que nous avons remarquez devoir apparemment apporter du profit & de l'avantage ; soit qu'on borne ses pretensions à posseder un tel Bien, & qu'on se le propose pour but & pour Fin ; soit qu'on ne le considere que comme un Moyen pour arriver à quelqu'autre chose qui tienne lieu de Fin & qui soit de plus grande importance. A condition neanmoins, comme j'ay dit, que cela se fasse à dessein seulement d'en tirer de l'utilité. Car il ne faut pas icy confondre ce que nous voyons faire assez souvent aux Débauchez, qui en apparence semblent faire beaucoup d'entreprises pour le gain seulemeut & pour le profit ; puis qu'en effet leur intention alors n'est autre, que de joüir apres plus à leur aise dés plaisirs qu'ils aiment, & pour donner lieu à une plus longue débauche.

Pour ce qni est de *la Colere & de l'Animosité*, elles regardent simplement la vangeance. Or il faut remarquer qu'il y a grande difference entre *la Vangeance* & *le Châtiment* ; puis que le Châtiment est toûjours pour le bien de celuy qu'on chastie ; & qu'au contraire la Vangeance n'a pour but que la satisfaction & le contentement de celuy qui se vange. De sçavoir maintenant ce que c'est que la Colere, & ce qui la fait naistre ; nous en parlerons amplement quand

quand nous ſerons au Traité des Paſſions.

Enfin on fait par *Convoitiſe* tout ce qui en apparence doit donner du plaiſir. Au reſte je mets au nombre des choſes agreables & qui donnent du plaiſir, toutes celles qu'on a accouſtumé de faire, & auſquelles on s'eſt habitué : car l'Accouſtumance a cela Qu'elle fait trouver du plaiſir même dans ce qui n'eſt point plaiſant à faire, ſi-toſt qu'on y eſt accouſtumé.

DONC pour trencher en un mot cette matiere, il eſt certain,

*Que de toutes les choſes que les hommes font d'eux-mêmes, il n'y en a pas-une qui ne ſoit ou veritablement* Bonne & Utile, *ou telle en apparence : Et encore qui ne ſoit ou en effet, ou apparemment* Agreable.

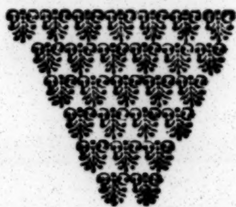
Et parce que tout ce que les hommes font d'eux-mêmes, ils le font toûjours volontairement : Et au contraire, Que ce qu'ils ne font point d'eux mêmes, c'eſt toûjours contre leur volonté & malgré eux qu'ils le font : Il eſt certain encore, à l'égard de ceux qui agiſſent volontairement.

*Que de tout ce qu'ils ſe propoſent de faire, il n'y a rien qui ne ſoit en effet, ou apparemment* Utile, *Et encore qui ne ſoit, ou* Agreable *veritablement, ou du moins en apparence.*

Apres tout, je mets au nombre des Biens & des avantages, non ſeulement la delivrance de quelque Mal que ce ſoit, reel ou apparent; mais auſſi l'échange d'un grand Mal pour un petit, parce que tout cela eſt à ſouhaiter. Et tout de même, je mets au nombre de

de ce qui eſt *Agreable* la Delivrance de tout ce qui eſt *Fâcheux*, ſoit qu'en effet il ſoit tel, ou ſeulement en apparence; Et encore l'Echange d'une choſe tres *Fâcheuſe* pour une qui le ſera moins.

Ainsi donc, Puiſque ce qui eſt *Utile*, & ce qui peut apporter du *Plaiſir*, eſt toûjours ce qui porte les hommes à faire ce qu'ils font: Pour cela l'Orateur doit s'eſtudier à connoiſtre & le Nombre, & la Qualité des choſes qui ſont *Utiles*, & qui ſont *Agreables*. Pour ce qui eſt de l'Utile nous en avons déja parlé en traittant du Genre Déliberatif; il ne reſte plus qu'à faire voir celles qui ſont Agreables & qui apportent du plaiſir. J'advertiray icy en paſſant Qu'on ne doit pas prendre garde de ſi prés aux définitions que nous donnons, puis qu'il importe peu à la Rhetorique qu'elles ſoient ſi exactes, pourveu qu'elles ne paroiſſent pas obſcures.



CHA-



# CHAPITRE XI

## *Des choses Agreables & qui donnent du plaisir.*



OSONS pour fondement que le Plaisir est, *Une certaine Emotion de l'Ame, ou un changement qui arrive tout à coup, qui se rend sensible, & qui met la Nature en l'estat qu'elle demande.* Et pour la Douleur, Que c'est tout le contraire. Que si le Plaisir est tel que nous venons de dire, il s'en suit

I. *Que tout ce qui sera capable de nous mettre en l'estat que nous venons de remarquer, sera tres-agreable.*

Et au contraire, tres-fâcheux,

*Tout ce qui détruira ce même estat, ou qui sera cause que nous tomberons dans l'autre qui lui est opposé,*

Il s'ensuivra aussi,

II. *Que pour l'ordinaire c'est une chose agreable de se sentir arriver à cet estat où nous devons estre naturellement, sur tout quand ce qui se fera selon le desir de la Nature aura attaint toute la perfection qu'il peut avoir·*

Il faudra mettre encore au nombre des choses qui apportent du plaisir.

III. *Toutes sortes d'Accoustumances,*

puis que l'Accoustumance est en quelque façon

une

une chose qui a passé en nature. Aussi n'y a-t'il rien qui ressemble davantage à la Nature que l'Accoûtumance; par la même raison Qu'il n'y a rien qui approche plus de ce qui se fait toûjours que ce qui se fait tres-souvent; Et de vrai *l'Accoûtumance* est pour les choses qui se font tres-souvent; & la *Nature* pour celles qui se font toûjours,

De plus il s'ensuivra,

*Que tout ce qui ne se fera point avec violence, sera agreable,* IV.

puis que la violence est ennemie de la Nature. Et c'est pour cette raison que toutes les Contraintes sont fâcheuses, & toutes les occasions où il y a necessité de faire quelque chose. Ce qu'un Poëte a tres-bien remarqué lors qu'il a dit,

*Tout ce qu'on fait par force incommode toûjours.* Evenus.

Or si cela est, il faudra encore tenir pour Faścheux, *les Inquietudes*, *les Soins*, *l'Estude*, *les fortes Applications d'esprit*, en un mot *toutes sortes d'Efforts*, à cause que de semblables actions tiennent toûjours de la Contrainte, si l'on n'y est accoustumé; veu qu'en ce cas l'Accoustumance les adoucit & les rend agreables.

D'où il faut conclure,

*Que ce qui sera contraire à tout ce que nous venons de dire apportera du plaisir.* V.

par exemple *la Paresse*; *l'Oisiveté*, *la Negligence*, *les Divertissemens*, *le Repos*, *le Sommeil*, puis qu'il n'y a rien de plus éloigné, ni de plus affranchi de la Contrainte que cela.

Il faudra encore tenir pour Agreable,

*Toutes les choses où le desir & l'Appetit nous portent,* VI.

veu

veu que le Desir n'est qu'un Apetit de joüir de ce qui est agreable, & qui peut donner du plaisir. Or comme nous avons déja remarqué il y a deux sortes d'Apetits dans l'Homme, l'un Sensuel ou d'Animal & l'autre Raisonnable: Par *Appetit Sensuel* j'entends tout ce que les hommes desirent sans faire de reflexion dessus ni l'examiner : Ces sortes de Desirs s'appellent proprement Naturels, & ne regardent que la satisfaction & les necessitez du Corps.

Tels sont Premierement, *la Faim* & *la Soif*, qui sont donnez au Corps pour luy faire songer en general aux alimens necessaires à l'entretien de sa vie; Et tous les autres encore qui regardent châque espece de Nourriture en particulier.

Tels sont en second lieu les Desirs qui tendent à l'Amour, & à la bonne chere; Bref tous ceux qui flatent les autres Sens, & qui peuvent contenter le toucher, l'odorat, l'oreille, & la veuë.

J'appelle *Appetit Raisonnable*, Ce qui fait desirer une chose seulement à cause qu'on est persuadé de sa bonté ; Car il se trouve beaucoup de choses dont on ne vient à desirer & la veuë & la possession, que parce qu'on en a oüy faire de l'estime, & que veritablement on croit qu'elles meritent d'estre possedées.

Or puis que le Plaisir consiste, à se sentir émouvoir en soy-même, & à estre touché de quelque passion; Outre cela Que nostre Imagination, à la bien considerer, soit je ne sçay quelle sorte de sentiment debile & imparfait; En un mot puis qu'il n'est pas possible d'esperer, ni de se souvenir de quoy que ce soit, qu'en même temps on ne forme dans son imagination

tion l'idée & l'image de la chose qu'on espere, ou dont on se souvient; Cela présupposé, il s'ensuit,

*Qu'il y aura du plaisir à se souvenir parfaitement d'une chose, & à estre dans une tres-grande esperance de l'avoir,* VII.

puis que, selon ce que nous venons de dire, ce sera en joüir alors en quelque sorte & l'avoir presente à ses sens, Tellement qu'il est necessaire que rien ne nous puisse donner du plaisir qu'en l'une de ces trois façons, Ou quand il sera present à nos sens & qu'en effet nous en joüirons; Ou quand il nous souviendra qu'autrefois nons en avons joüi; Ou enfin lors que nous aurons esperance d'en joüir quelque jour: car la *Joüissance* regarde toûjours le Present, la *Memoire* le Passé, & l'*Esperance* l'Avenir.

La *Memoire* donc ne represente jamais rien qu'elle n'apporte du plaisir: car non seulement elle donne du plaisir lors qu'elle rappelle les images des choses qui estoient agreables dans le temps qu'on en joüissoit; mais même encore lors qu'elle en represente d'autres d'une nature toute contraire & qui autrefois estoient tres-fâcheuses à supporter; principalement quand les personnes ont changé d'estat, & qu'à leurs travaux passez & à toutes leurs disgraces a succedé un grand repos ou beaucoup de gloire. C'est aussi ce qui a fait dire à Euripide,

*D'un peril évité le souvenir est doux.*

Et encore à Homere,

*Quiconque a veu ses jours autrefois traversez,* Odyss. 15.
*Prend plaisir de songer à ses malheurs passez,*
*Sur tout quand son adresse, & son propre courage,*

Apres

*Apres beaucoup d'efforts, ont ſurmonté l'orage.*

Et la raiſon de ceci eſt Qu'il y a même du plaiſir à n'avoir point de mal.

Quant à *l'Eſperance*, il eſt certain encore Qu'on ne ſçauroit jamais rien eſperer de tout ce qui ſemble, ou devoir réjoüir par ſa preſence, ou apporter quelque grand avantage, ou ſimplement eſtre utile ſans incommoder, qu'en même temps il n'en vienne du plaiſir. En un mot tout ce qui par ſa preſence cauſe de la joye, pour l'ordinaire apporte du plaiſir à ceux qui s'en ſouviennent, ou qui ſont dans l'eſperance de l'avoir. Et de fait c'eſt pour cela encore,

VIII. *Qu'il y a un tres-grand plaiſir à ſe mettre en colere*,

comme Homere a fort bien remarqué, quand parlant de cette paſſion il a dit,

Iliade 18. *Lors qu'en nous elle accroiſt ſon feu ſeditieux,*
*Le miel n'eſt pas ſi doux, ni ſi delicieux.*

à cauſe que jamais on ne ſe met en colere contre les perſonnes, de qui en apparence il eſt impoſſible de ſe vanger; non plus que contre ceux qui ont incomparablement plus de pouvoir & de credit que nous: car s'il arrive que nous nous mettions en colere contre eux; c'eſt toûjours bien moins que contre d'autres. Il eſt certain encore,

IX. *Que la pluſpart de nos deſirs ſeront accompagnez de plaiſir*,

car ſoit qu'alors on ſe ſouvienne d'avoir joüy autrefois de ce que l'on ſouhaite, ou qu'on eſpere d'en joüir bien-toſt; toûjours en cet eſtat on vient à gouſter je ne ne ſçay quel plaiſir; par exemple, Ceux qui ſont travaillez de la ſoif pendant une fiévre, ſoit qu'alors il leur ſou-

ſouvienne d'avoir beu autrefois à ſouhait eſtant extrémement alterez, ou qu'ils eſperent de boire encore de mêmes, toûjours à cela ils trouvent je ne ſçay quelle joye. Le même ſe remarque en ceux qui ſont paſſionnez d'amour; car ſoit que dans l'entretien ils viennent à parler de la perſonne qu'ils aiment, ſoit qu'ils luy écrivent, qu'ils ſongent à elle, ou qu'ils faſſent quelqu'autre choſe qui la regarde; toûjours alors ils ſont joyeux; Et ce qui fait leur joye en toutes ces rencontres, eſt qu'ayant cette perſonne preſente à la memoire, il leur ſemble que veritablement ils ſont avec elle: Auſſi eſt-ce à cela principalement qu'on reconnoiſt ſi l'amour commence à prendre empire ſur l'eſprit, Quand non ſeulement on ſe plaiſt à demeurer avec la perſonne qu'on aime, mais encore lors que l'affection perſiſte dans l'abſence, & qu'on ne ſe peut empeſcher d'y ſonger; & tout de même lors qu'en eſtant éloigné on s'attriſte de ne la plus voir.

Il faut dire encore,

*Qu'il y aura je ne ſçay quel plaiſir au milieu des plaintes & des ſoûpirs,* X.

car ſi d'un coſté la triſteſſe nous donne un déplaiſir ſenſible d'avoir perdu pour jamais la perſonne que nous pleurons; d'un autre coſté elle nous fait trouver du plaiſir & de la conſolation à nous la repreſenter telle qu'elle eſtoit dans toutes ſes actions, & comme ſi nous l'avions encore devant nos yeux. Ce qu'Homere juſtifie par ſes vers,

*Il dit, & ſon diſcours fit lors trouver des charmes,* Iliade 23.
*A pouſſer des ſoûpirs & repandre des larmes.*

On ne peut pas douter non plus,

*Que*

XI. *Que la vangeance ne ſoit tres-douce*, puis qu'autant qu'il eſt facheux de ne pouvoir venir à bout de ce qu'on ſouhaite, autant y a-t'il de douceur à le voir reüſſir : Or eſt-il que ceux qui ſont en colere ſe fâchent toûjours extraordinairement, lors qu'ils perdent l'occaſion de ſe vanger; & témoignent au contraire eſtre tres-contens lors qu'ils conçoivent le moindre eſpoir de vangeance.

Il faudra encore conclure,

XII. *Que la victoire ſera agreable*, non ſeulement à ceux qui aiment à vaincre, mais encore à toutes ſortes de perſonnes; puis qu'alors on s'imagine qu'on eſt plus excellent qu'un autre, qui eſt une choſe pour laquelle tous les hommes ſont paſſionnez; à la verité les uns plus, & les autres moins.

Que ſi en effet il ſe trouve du plaiſir à vaincre, il s'enſuivra encore,

XIII. *Que toutes ſortes de Jeux & de divertiſſemens où il y aura Deſſi & Partie faite, ſeront tres-agreables*, & cela ſans diſtinction, ſoit que la partie ait eſté faite entre Muſiciens, Athletes, ou Sçavans; puiſqu'il arrive toûjours en ces rencontres de remporter la Victoire.

Il en ſera de même,

XIV. *Des Dez, de la Paume, des Eſchets.*

Et encore,

XV. *Des Jeux les plus ſerieux & les plus graves*, car quoy qu'ils ne ſoient pas tous divertiſſans d'abord, on ne laiſſe pas neanmoins d'y trouver du plaiſir ſi toſt qu'on y eſt accouſtumé. Ceux qui d'abord apportent du plaiſir ſont la Chaſſe, & toute autre Adreſſe à prendre des Animaux. Ce qui fait donc qu'on trouve du plaiſir à toutes

ces

ces ſortes d'occupations, c'eſt que par tout où il y a du combat, là il y a de la Victoire.
Et ainſi il ſe voit encore,

*Que la profeſſion du Barreau, & la diſpute des Eſcoles ſont tres-agreables à ceux qui y reüſſiſſent & y ſont accouſtumez.* XVI.

De plus il faudra mettre au nombre des choſes qui apportent un tres-grand plaiſir,

*L'Honneur & la Reputation*, XVII.

à cauſe de l'opinion qu'alors chacun a de ſoy-même Que veritablement il eſt honneſte homme & tel qu'on le publie: à laquelle opinion on ſe laiſſe toûjours aller d'autant plus aiſément, qu'on penſe que ceux chez qui on eſt en eſtime ne loüent que parce qu'en effet c'eſt leur ſentiment & qu'ils croyent dire la verité: Tels que ſont des Voiſins plûtoſt que ceux qui ſont éloignez; Et plûtoſt encore les perſonnes avec qui on converſe familierement, ou qui ſont de connoiſſance, ou de la même Ville; que des Eſtrangers & des gens de dehors; Et encore plûtoſt ceux qui ſont vivans, que ceux qui ne ſont pas encore au monde; Bref les perſonnes ſages & d'une haute prudence, plûtoſt que des eſtourdis & des gens ſans jugement; Et enfin quantité de perſonnes, plûtoſt qu'un petit nombre: Parce qu'en effet il y a toûjours plus d'apparence que ces perſonnes-là diſent la verité, que non pas les autres. Et pour monſtrer que toute ſorte d'eſtime n'eſt pas également conſiderable, c'eſt qu'on ne ſe ſoucie point d'eſtre eſtimé ni honoré de ceux que tout le monde mépriſe & dont on ne tient compte; comme ſont les Enfans & les Beſtes; au moins eu égard ſimplement à leur eſtime & aux honneurs qu'ils peuvent rendre; puiſque s'il arrive quelque-

fois qu'on temoigne faire cas de leur estime & de s'en mettre en peine, c'est toûjours par interest, ou pour quelqu'autre raison.

Il faut dire encore,

XVIII. *Que la possession d'un Amy est une chose tres-douce*,

à cause qu'il y a beaucoup de plaisir à aimer; & de fait qui est l'yvrogne & la personne aimant le vin, qui ne se plaise pas à voir du vin?

D'où il s'ensuit.

XIX. *Qu'il y aura aussi du plaisir à estre aimé*,

à cause qu'on ne peut estre aimé sans s'imaginer en même temps Qu'on a en soy quelque bonne qualité, dont tous ceux qui ont la connoissance sont amateurs. *Estre aimé* au reste: proprement veut dire, estre cheri pour sa personne, & non point par interest.

XX. *Estre admiré encore doit estre tres-agreable*, puis qu'on ne peut pas estre admiré sans estre honoré en même temps.

XXI. *Estre flatté aussi & avoir des Flateurs, plaist encore beaucoup*,

car tout Flateur paroist en même temps, & Admirateur, & Ami de celuy qu'il flatte.

On pourra soustenir encore,

XXII. *Que faire les mêmes actions tres-souvent apporte du plaisir*,

puisque, comme nous avons déja remarqué, l'Accoûtumance est agreable.

Et tout au contraire,

XXIII. *Qu'il y aura du plaisir à ne pas toûjours faire la même chose, & à changer par fois.*

vû que tout changement semble s'accommoder au dessein de la Nature. Et de vrai, Faire toûjours la même chose engendre un certain dé-

dégousſt, & témoigne je ne ſçai quel excés dans l'habitude qu'on a contractée: Ce qui a fait dire à un Poëte, Eurip. in Oreſt.

*Le changement nous plaiſt en toutes choſes.*

Et effet c'eſt par cette raiſon Que tout ce qu'on eſt quelque temps ſans voir, par exemple un homme ou quelqu'autre choſe, en paroiſt plus agreable: Car outre ce qu'on n'a pas veu il y a long-temps, apporte du changement par ſa preſence; c'eſt que même il en paroiſt plus rare, à raiſon qu'on ne le voit pas toûjours.

*Apprendre encore, & avoir de l'admiration pour quelque choſe, d'ordinaire apporte du plaiſir,* XXIV.

puiſque tout ce qu'on admire, fait naiſtre à l'inſtant le deſir de ſçavoir ce que c'eſt? de ſorte qu'on peut aſſeurer Que tout ce qui ſe fait admirer eſt ſouhaitable. En apprenant auſſi on a cet avantage que l'Eſprit ſe perfectione, & arrive à cet eſtat excellent où il aſpire de ſa nature.

*Ce ſont encore deux choſes tres-agreables, que d'obliger & d'eſtre obligé.* XXV.

puiſqu'on ne peut eſtre obligé qu'en même temps on n'acquiere ce qu'on deſire. Et de plus qu'en obligeant on fait voir, Que non ſeulement on a dequoy obliger; mais même qu'en ce poinct on ſurpaſſe celuy qu'on oblige; qui ſont deux avantages que tous les hommes ſouhaitent paſſionnément.

Or les mêmes raiſons qui font dire Qu'il y a du plaiſir à obliger les mêmes font dire encore,

*Qu'il eſt tres-agreable de remonſtrer à ſon prochain, & de le corriger de ſes fautes.* XXVI.

Comme auſſi,

XXVII. *D'achever quelque chose qui aura esté commencé*,

Que s'il y a du plaisir à Apprendre, à Admirer, & autres choses semblables; Il s'ensuivra encore,

XXVIII. *Que tout ce qui sera imité parfaitement, sera tres-agreable*,

comme sont les ouvrages de Peinture, de Sculpture, de Poësie; en un mot tout ce qui consiste en Imitation, quand bien même ce qui auroit esté imité seroit tres-desagreable en soy: car enfin le plaisir qu'on a de voir une belle imitation ne vient point precisément de qui a esté imité, mais bien de nostre Esprit qui fait alors en luy-même cette reflexion & ce raisonnement. *Qu'en effet il n'est rien de plus ressemblant, & qu'on diroit que c'est la chose même, & non pas une simple representation*, de sorte qu'en telle rencontre il arrive qu'on apprend je ne sçai quoi de nouveau.

XXIX. περιπέτειαι. *Les Revers de Fortune encore, & ces Evenemens qui arrivent contre toute sorte d'attente, tels que d'ordinaire representent les Tragedies & les Theatres, doivent apporter du plaisir.*

Comme aussi,

XXX. *De s'estre veu en tres-grand danger, & si prés de perir, que peu s'en soit falu que cela ne soit arrivé*,

car tout ceci est surprenant & donne de l'admiration.

Et parce que Tout ce qui est selon la Nature & qui a de la conformité avec elle, est agreable; De plus Que toutes les choses qui sont de même genre & de même nature sont tres-conformes entr'elles, il s'ensuit encore,

*Que*

*Que tout ce qui ſera de même nature & de même genre ; Et auſſi Que toutes les choſes qui auront de la reſſemblance, ſe plairont entr'elles pour l'ordinaire.* XXXI.

par exemple un homme avec un autre Homme, un Cheval avec un Cheval, un Enfant avec un Enfant, & ainſi du reſte : & de fait c'eſt de-là que ſont venus tous ces Proverbes,

*Que chacun ſe plaiſt avec ſon pareil.*
*Qu'un ſemblable aime ſon ſemblable,*
*Qu'une Beſte connoiſt une autre Beſte & la cherche.*
*Que la Corneille eſt toûjours avec la Corneille.*

& beaucoup d'autres.

Davantage parce que Toutes les choſes qui ſe reſſemblent, ou qui ſont de même genre ſe plaiſent entr'elles ; & Qu'il n'y a rien qui nous ſoit plus ſemblable ou qui approche plus de noſtre nature que nous-mêmes ; il ſera encore neceſſaire de conclure,

*Que tous les hommes generalement, plus ou moins, s'aimeront eux-mêmes.* XXXII.

puiſqu'il n'y a rien qui ait plus les qualitez de conformité & de reſſemblance, qu'une perſonne comparée à elle-même.

Or s'il eſt vray que tous les hommes s'aiment eux-mêmes, il s'enſuivra encore ;

*Qu'ils aimeront tout ce qui viendra d'eux, & y prendront du plaiſir.* XXXIII.

comme ſont leurs ouvrages, leurs diſcours, leurs raiſonnemens. Ce qui doit encore ſervir de preuve pour monſtrer Que d'ordinaire ils aimeront les Flatteurs, & tous ceux qui auront pour eux de l'amour; enfin Qu'ils ſeront jaloux d'honneur, & Qu'ils auront une inclination particuliere pour leurs enfans ; car il n'y a rien

qui ſoit plus l'ouvrage d'un homme que ceux qu'il a mis au monde.
En un mot il s'enſuivra,

XXXIV. *Que tous les hommes ſeront ravis & auront du plaiſir d'achever un ouvrage qui aura eſté laiſſé imparfait*,

puiſque l'ayant achevé il ſemblera qu'il leur appartienne tout entier.

Et parce que l'Authorité & le Commandement ſont les choſes du monde les plus agreables, il faut dire encore,

XXXV. *Qu'il y aura un tres-grand plaiſir à paſſer pour un homme Sage & Prudent*,

puiſque la Prudence & la Sageſſe ſont des vertus Royales ſans leſquelles on eſt incapable de commander. La Sageſſe au reſte eſt définie *Une Science qui éclate par la diverſité & le grand nombre des Connoiſſances; & qui peut rendre raiſon des Effets les plus curieux & les plus propres à donner de l'admiration.*

De plus parce que d'ordinaire les hommes ſont ambitieux & tres-aiſes de recevoir de l'honneur, il ſera encore neceſſaire de conclure,

XXXVI. *Que non ſeulement il y aura du plaiſir à reprendre autruy & à le corriger de ſes fautes, comme nous avons déja remarqué; mais encore à s'occuper aux choſes où l'on croit reüſſir & eſtre plus excellent que les autres.*

comme a fort bien remarqué Euripide à l'endroit où il dit;

*Un Artiſan ſçavant ſe plaiſt à ſon ouvrage,*
*Il travaille ſans ceſſe & ne perd point courage;*
*Le deſir de la gloire & de ſe ſurpaſſer,*
*Lui fait cent fois le jour ſon travail repaſſer.*

Dailleurs parce que nous avons monſtré

Que

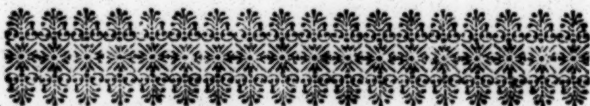
Que le Jeu eſt du nombre des choſes qui plaiſent, comme encore toutes ſortes de Relâches, & auſſi le Rire; Il ſera neceſſaire encore de tirer cette conſequence, XXXVII

*Que tout ce qui ſera facetieux & ridicule, ſoit hommes, diſcours, actions, apportera du plaiſir,*

Quand au Ridicule nous en avons traitté à part dans nos Livres de la Poëtique. Voilà pour ce qui regarde les choſes qui ſont agreables & qui apportent du plaiſir. A l'égard de celles qui peuvent eſtre facheuſes & qui attriſtent, il n'y a qu'à prendre le contraire.

Nous avons donc fait voir Quels ſont les Motifs qui d'ordinaire portent les hommes à faire injure à leur prochain.





# CHAPITRE XII.

## *Ceux d'ordinaire qui font injure à autruy*

FAISONS à present connoistre l'état & le raisonnement de ceux qui se proposent de faire injure à autruy. Et de plus à quelles personnes ils s'attaquent ordinairement.

Les hommes donc sont portez à faire injure en quatre façons.

*Ou quand ils croyent Que ce qu'ils veulent entreprendre est possible, & qu'eux-mémes en pourront venir à bout.*

*Ou qu'ils pensent Qu'aprés l'avoir fait on n'en sçaura rien, & qu'ils ne seront point découverts.*

*Ou si l'on vient à découvrir que c'est eux; Qu'ils n'en seront point punis.*

*Enfin s'ils en sont punis, Que la punition n'égalera point le profit qui leur en reviendra; soit à eux en particulier, ou à ceux qui les touchent & pour qui ils s'interessent.*

De sçavoir maintenant quelles choses sont *Possibles à faire*, ou *Impossibles*; c'est une matiere que nous ne traitterons pas encore si-tost, à cause qu'elle regarde en commun toutes les Parties de la Rhetorique.

*Ceux*

*Ceux qui ſe promettent l'Impunité.*

OR entre les perſonnes qui s'engagent à faire tort à autruy, *Ceux-là particulierement croyent le pouvoir faire avec impunité*, qui ſont Ou Eloquens, Ou Entreprenans & gens d'execution ; Ou qui ont acquis une grande experience dans le monde, & veu ou manié une infinité d'affaires ; en un mot, Ceux qui ont beaucoup d'amis, & qui ſont Riches. Mais ſur tout ils ſe promettront l'Impunité, s'ils ſe voyent fortifiez de tous les avantages que nous venons de remarquer, ou du moins quelqu'un de leurs Amis, ou de leurs Aſſociez, ou mêmes les perſonnes qui dépendent d'eux & qui ſont à leur ſervice : Car par le moyen de tous ces avantages, non ſeulement ils executeront leur mauvais deſſein, mais encore ils ne pourront ni eſtre découverts ni punis.

Ceux-là encore ſe promettront l'Impunité Qui ſeront Amis des perſonnes mêmes à qui ils voudront faire injure, ou des Juges devant qui ils auront à répondre. Car quant aux Amis il n'eſt rien de ſi aiſé que de leur faire tort, à cauſe qu'ils ne s'en défient point ; Joint Qu'ils ſont plûtoſt d'accord & reconciliez qu'ils n'ont ſongé à plaider ni à faire aucune pourſuite en Jugement. A l'égard des Juges, il eſt certain encore qu'ils font toûjours faveur à leurs Amis ; car de deux choſes l'une, ou ils les renvoient abſous, ou ils ne les condamnent que legerement.

### *Ceux qui croyent Qu'ils ne seront point découverts.*

CEUX-là aussi auront esperance de n'estre point découverts, de qui l'apparence sera si trompeuse, qu'à juger d'eux par l'exterieur, jamais on ne les prendroit pour avoir fait ce qu'ils auront fait effectivement ; comme quand quelqu'un en apparence tres-foible de corps en aura battu une autre outrageusement, qui paroistra de beaucoup plus fort que luy ; Ou quand un Gueux aura couché avec une Dame de condition ; ou un homme tres laid avec une fort belle femme.

Les choses encore qui sont trop en jour & exposées aux yeux de trop de monde, pourront faire croire à un meschant homme Qu'il ne sera point découvert s'il les prend ; la raison est Que personne ne s'en donne de garde, & qu'ordinairement on ne s'imagine pas qu'il y ait des gens assez hardis pour oser seulement y penser.

De plus on croira n'estre point découvert, Si le crime est de telle nature & si énorme, qu'on n'ait pas même connoissance que jamais il ait esté commis ; puisque c'est une chose à laquelle on ne songe point & dont personne ne se défie : Car les hommes n'ont point accoutumé de se preparer autrement contre les injures, qu'ils font contre les maladies ; pas-un ne craignant & ne tâchant d'éviter celles qu'il n'a pas encore éprouvées.

Tout homme encore qui n'aura point d'Ennemis, ou au contraire qui en aura beaucoup, croi-

croira n'estre pas découvert : Car d'un costé n'ayant point d'Ennemis, il luy sera tres-facile de surprendre & de faire son coup, parce qu'on ne se défiera point de luy. D'un autre costé aussi ayant beaucpup d'Ennemis, on aura de la peine à s'imaginer Qu'il ait osé s'attaquer à des personnes qui estoient sans cesse sur leurs gardes : Outre que pour sa deffense il aura cette raison à alleguer, *Qu'il se fust bien empesché d'entreprendre une action de cette qualité, quandbien même il en auroit eu envie, à cause qu'il devoit estre soupçonné plûtost qu'un autre.*

Ceux-là enfin se pourront persuader de n'estre point découverts en faisant tort à autruy, qui auront moyen, ou de cacher leur larcin, ou de le détourner, ou bien de luy faire changer de forme & de nature, ou de s'en défaire promptement.

### *Ceux qui ne craignent pas d'estre punis.*

D'Autres au contraire seront asseurez d'estre découverts & poursuivis en justice, qui n'entreprendront pas moins de faire du tort ; par exemple s'ils esperent, Ou d'échaper aux Juges & de décliner leur Jurisdiction, ou de faire durer le procés fort long-temps, Ou enfin de gagner les Juges & de les corrompre.

D'auttes encore *verront leur condemnation inévitable* ; mais parce qu'au plus il n'ira que d'une amande, ils ne s'en mettront pas en peine ; à cause qu'ils sçauront les moyens, Ou de s'en defendre & de jamais n'en rien payer ; Ou de se faire donner un long terme pour y satisfaire ; Ou bien même que leur pauvreté sera si grande, qu'ils n'auront rien à perdre,

Ceux-là encore ne craindront pas d'eſtre condamnez en faiſant tort, à qui le larcin promettra preſentement ou bien-toſt un profit aſſeuré, ou quelque avantage important; & cependant ſi on vient à les condamner, Qu'ils en ſortiront pour peu de choſe; ou même Qu'il ne leur en couſtera rien; en tout cas s'il leur en doit couſter, Qu'il ſe paſſera bien du temps avant que d'y avoir ſatisfait.

On mettra encore de ce nombre tous Ceux qui ſe propoſeront d'acquerir une choſe ſi conſiderable, que la punition pour grande qu'elle ſoit, ſuppoſé même qu'elle arrive, n'égalera jamais l'avantage ni le profit qu'ils en tireront. Tel eſt l'avantage que ſemble promettre la Tyrannie à ceux qui ont envie de ſe rendre Maîtres d'un Eſtat.

Ceux-là auſſi n'apprehenderont pas d'eſtre condamnez pour leur injuſtice, s'ils trouvent Qu'il y ait à gagner pour eux; & quant à la punition Qu'ils en ſeront quittes pour un affront & pour quelque peu d'injures. Ni tous Ceux au contraire dont le crime les fera eſtimer, & leur tournera à honneur; Comme quand un homme viendra à vanger en même temps la mort de ſon pere, ou de ſa mere, ainſi qu'il arriva à Zenon; & cependant Que la punition ne pourra aller au plus qu'à une amande, ou à un ſimple banniſſement, ou à quelqu'autre peine ſemblable. Car il eſt certain qu'en ces deux rencontres ces perſonnes là ſeront portées à executer leur mauvais deſſein; quoi qu'entr'elles il y ait cette difference que les derniers ſont loüables pour leurs mœurs, & les autres dignes de punition.

Ceux-là encore volontiers ſe hazarderont à fai-

à faire tort, qui jamais n'auront esté pris sur le fait, ni d'écouverts; ni punis; Et pareillement Ceux qui auront manqué plusieurs fois leur coup: car il en prend icy comme à la Guerre, où souvent il arrive aux vaincus de tenter la fortune de nouveau & de retourner au combat.

Ceux-là encore seront hardis qui auront esperance de joüir presentement, ou de tel plaisir en particulier, ou d'avoir un tel profit; à cause que s'il y a quelque chose à souffrir en punition, ou quelque perte à faire; ce ne sera qu'aprés: Tels sont d'ordinaire les Incontinens & les Débauchez. *L'Incontinence* au reste est un vice qui regarde les choses où nous portent toutes les Passions agreables, & le déreglement de la Convoitise.

Il s'en trouve d'autres qui font le contraire de ceux-ci; d'abord ils préferent d'endurer quelque chose, ou, de faire quelque perte, parce qu'ils esperent à l'avenir ou d'avoir un établissement assuré: ou de joüir d'un plaisir tres-durable. Et c'est ce que font ordinairement Ceux qui ont de la prudence, & qui ne sont pas adonnez à leur plaisir.

D'autres encore ne se soucieront pas Qu'on sçache que c'est eux qui ont fait tort, à cause qu'ils ne paroitront l'avoir fait Que par malheur; Ou par necessité; Ou dans un transport & un premier Mouvement, Ou par Accoustumance; En un mot parce qu'ils paroîtront avoir plûtost failly qu'offensé malicieusement.

Ceux-là encore seront de ce nombre, qui espereront en la bonté des Juges & qu'on ne les traittera pas à la rigueur. Comme aussi Ceux qui seront pauvres. Or il y a deux sortes
de

de *Pauvres* dans le monde ; Les uns le sont des choses necessaires à l'entretien de la vie, comme Ceux qui mendient ; & les autres des choses superfluës, comme la plusspart des Riches.

Enfin Ceux-là ne craindront point de faire du tort qui seront en tres-bonne estime ; ni Ceux au contraire qui seront tout à fait perdus de reputation : Car quant à ceux qui auront de l'estime, jamais on ne voudra croire que ce soit eux ; & pour les autres, ils n'en seront pas plus décriez.

Voilà ce que nous avions à dire touchant les personnes qui entreprennent de faire tort & injure à autrui. Voyons maintenans Ceux à qui on s'attaque ordinairement,

## *Les Personnes à qui d'ordinaire on fait tort.*

LES Meschans donc d'ordinaire s'attaquent aux personnes qui possedent les choses qu'ils n'ont pas & dont ils ont besoin ; soit qu'elles soient necessaires à l'entretien de la vie, ou superfluës, ou seulement pour la joüissance & le plaisir.

Ils attaquent encore également, & leurs Voisins, & Ceux qui sont d'un païs éloigné. Leurs Voisins ? parce que leur coup est bien tost fait ; Les Estrangers ? à cause que d'ordinaire la vangeance en est tardive, & qu'il leur faut beaucoup de temps pour tirer raison du tort qu'ils ont receu. Tels sont ceux par exemple qui attendent les Carthaginois au passage afin de les piller.

On fait tort encore ordinairement aux personnes negligentes & qui ne se tiennent point sur

ſur leurs gardes, ou qui ſont ſi ſimples qu'on leur peut faire acroire tout ce qu'on veut,pource qu'il y a lieu de s'imaginer qu'on ne ſera point découvert.

On s'adreſſe encore aſſez ſouvent à ceux qui ſont d'un naturel lâche & qui aiment à vivre en repos ; telles perſonnes n'eſtant pas d'humeur à s'embaraſſer d'un procés, à cauſe que la pourſuite en eſt difficile, & qu'il faut eſtre agiſſant pour en venir à bout.

Il en eſt de même de ceux qui ont beaucoup de pudeur, parce qu'ils ont l'honneur en recommandation & ſeroient honteux de paroître en jugement pour un leger intereſt, & de plaider pour peu de choſe.

On s'attaque encore d'ordinaire aux perſonnes que d'autres ont déja attaquées ou offenſées pluſieurs fois, ſans que jamais elles en ayent fait de pourſuite, comme eſtant du nombre de ceux que le Proverbe appelle, *La proye des Myſiens*.

Tous ceux encore à qui une perſonne n'a jamais fait tort, Et ceux au contraire à qui pluſieurs fois déja elle en a fait ; ſont en grand danger d'en eſtre attaquez : à cauſe que ni les uns ni les autres ne ſe tiennent point ſur leurs gardes : Ceux-ci, parce qu'ils ne croyent pas qu'elle leur en veüille plus faire ; les autres, parce qu'elle ne leur en a pas encore fait.

On ſe propoſe auſſi de faire injure à Ceux, qui ont déja eſté traduits en Juſtice pour pluſieurs crimes, ou à qui il eſt tres-facile de faire faire le procés ; à cauſe que telles gens n'oſeront pas s'en plaindre, ſoit pour la crainte qu'ils auront des Juges, ſoit pour n'eſtre pas en eſtat d'eſtre crûs. Ce qui ſe peut dire encore de tous ceux

ceux qui ſont haïs, ou enviez de tout le monde.

D'ordinaire encore on s'attaque à ceux contre qui on a quelque pretexte & quelque raiſon ſpecieuſe, ſoit qu'on aille rechercher l'hiſtoire de leurs Anceſtres, & qu'on déterre des querelles mortes & enſevelies; ſoit qu'on ſe plaigne d'eux en particulier, ou de quelqu'un de leurs Amis; par exemple, Ou pour eſtre en eſtat d'en recevoir preſentement du tort, Ou pour en avoir déja receu pluſieurs fois, ſoit en ſa propre perſonne, ſoit en celle de ſes Amis, ou de ceux de qui on prend les intereſts: Car comme dit fort bien le Proverbe, *La Malice n'a beſoin que de pretexte.*

On fait tort encore indifferemment, & à ſes Ennemis, & à ſes Amis propres; à ſes Amis? parce qu'il eſt tres-facile de le faire; à ſes Ennemis? à cauſe qu'il y a du plaiſir.

Il en eſt de même de Ceux qui n'ont point d'Amis, Et des autres qui ne ſont ni éloquens ni gens d'execution: car ou ces perſonnes-là n'auront pas ſeulement la hardieſſe de pourſuivre en Juſtice ceux qui leur auront fait tort; ou ſi elles le font, elles s'accorderont bien-toſt ou même ne gagneront rien à plaider.

Ceux-là auſſi ſeront ſujets à eſtre attaquez, à qui il n'eſt pas avantageux de s'arreſter long-temps en un même lieu dans l'attente qu'un procés ſoit terminé, ou qu'ils ſoient dédommagez & rembourſez de leurs frais: Tels ſont d'ordinaire les perſonnes de dehors, & Ceux qui n'ont autre revenu que le travail de leurs mains; car pour peu de choſe on compoſe avec eux, eſtant facile de les contenter.

On attaque encore volontiers Ceux qui ont fait

fait beaucoup de tort en leur vie, ou qui ont fait la même injure à d'autres qu'on a dessein de leur faire, à cause qu'il ne semble pas que ce soit une injustice de traiter un meschant homme de la même sorte qu'il a accoustumé de traiter les autres; comme quand quelqu'un, qui est connu pour un querelleur & pour battre ordinairement, viendra luy-même à estre tres-bien battu.

On tâche aussi de faire injure à Ceux de qui autrefois on a receu quelque déplaisir, Ou qui ont eu dessein d'en faire, Ou qui ne manquent pas de volonté pour cela, Ou même qui s'y préparent & qui font tout ce qu'ils peuvent pour en venir à bout; Car non seulement on y trouvera du plaisir, mais même cela fera honneur; Outre qu'il ne semblera pas qu'on ait fait une injustice.

C'est encore une occasion de faire injure à quelqu'un si en l'attaquant on est asseuré de faire une chose agreable & qui plaira extremément, Ou à ses Amis, Ou à ceux qu'on estime beaucoup, Ou aux personnes pour qui on a de l'amour, Ou à ses Maistres; En un mot à tous ceux dont on dépend, ou de qui on attend quelque faveur.

On cherche encore à nuire aux personnes qu'on a autrefois accusées de quelque crime, ou à l'amitié desquelles on a renoncé, témoin ce que fit Calippe contre Dion: Et ce qui donne d'autant plus de hardiesse alors, c'est que même il ne semble pas qu'on fasse une injustice.

On attaque encore les personnes qu'on sçait que d'autres sont tout prests d'attaquer si on ne les prévient, comme n'y ayant plus lieu de dé-

déliberer ſi on le doit faire ou non. De-là vient qu'Æneſideme envoya des preſens à Gelon, pour l'avoir prévenu en la reduction de certains Peuples, qu'il avoit deſſein d'aſſujettir luy-même.

On s'adreſſe encore à Ceux à qui on ne doit faire qu'une ſeule fois du tort pour eſtre en eſtat de leur faire aprés beaucoup de bien, à cauſe qu'il ſera facile alors de guerir le mal, & les recompenſer de leur perte. C'eſtoit ſur ce fondement que Jaſon le Theſſalien avoit accouſtumé de dire, *Qu'il eſt bon quelquefois de faire un peu de mal, pour eſtre en eſtat aprés de faire beaucoup de bien.*

### *Les Injuſtices qui ſe font d'ordinaire.*

POUR ce qui eſt des Injuſtices, D'ordinaire on ſe laiſſe aller à celles que la pluſpart, ou tout le monde fait; veu qu'alors on ſe perſuade qu'on aura ſa grace aiſément.

On cherche encore à faire tort dans les choſes qu'il eſt facile de cacher. Or ces choſes-là ſont de pluſieurs ſortes. Les unes ſe conſument en peu de temps, comme tout ce qui eſt bon à manger; Dautres ſont aiſées à déguiſer, ſoit qu'on leur donne une nouvelle figure, ou qu'on leur faſſe changer de couleur, ou qu'on les meſle. D'autres peuvent eſtre détournées en divers lieux, comme tout ce qui eſt facile à tranſporter, ou qui tient peu de place; Et quelques-unes enfin ſont telles, que comme celui qui les veut dérober en a beaucoup chez lui toutes ſemblables, jamais on ne pourra les reconnoiſtre lors qu'elles ſeront enſemble.

On fait encore injure dans les choſes qu'on
ſçait

sçait estre honteuses à dire aux personnes mêmes à qui l'injure est faite ; comme Quand on a abusé de la femme de quelqu'un ; ou Que luy-même ou ses enfans ont esté contraints de ceder à la brutalité d'un Infame.

On fait tort enfin & injure dans les choses pour lesquelles on ne peut intenter de procés sans se décrier & passer pour Chicanneur ; ou à cause qu'elles sont de peu d'importance, ou parce que ce sont des fautes pardonnables.

C'est à peu prés ce qui se peut dire sur cette matiere, Soit à l'égard de Ceux qui font tort, ou des choses qu'ils recherchent, ou des personnes qu'ils attaquent ; Soit à l'égard des motifs & des raisons qui d'ordinaire les portent à executer leur mauvais dessein.



CHA-



# CHAPITRE XIII.

## *Des Actions Justes & Injustes.*

EXAMINONS à present en quoy consiste ce qu'on appelle, *Avoir Droict* ou *Tort*, & ce qui doit passer pour *Juste* ou *Injuste* parmi les hommes. Voici par où je commence.

Je suppose, ce qui a déja esté remarqué, Que tout ce qu'il y a de Legitime ou d'Injuste dans le monde, est toûjours estimé tel à cause qu'il se rapporte à deux sortes de Loix, & à deux sortes de Personnes.

JE dis en premier lieu, *Qu'il y a deux sortes de Loix*, les unes Particulieres, & les autres Communes.

J'appelle *Loix Particulieres*, celles qui servent de regle dans un Etat & que chaque Peuple s'impose à luy-mesme: Et de celles-cy il y en a qui sont Ecrites, & d'autres qui ne le sont pas.

J'appelle *Loix Communes* celles que la lumiere naturelle nous découvre, & qu'il semble que la Nature elle même nous ait dictées. Car il faut demeurer d'acord, Qu'il y a je ne sçai quoi que tous les hommes devinent & reconnoissent naturellement estre Juste ou Injuste, quand bien même il n'y auroit eu jamais de societé entr'eux, & qu'ils fussent encore à contrac-

tracter pour la premiere fois. C'est ce qu'Antigone semble nous vouloir enseigner dans Sophocle, lors qu'elle soustient : *Qu'il estoit juste qu'elle enterrast le Corps de son frere Polynice*, *quelque defense & quelque commandement au contraire que le Roy en eust fait*; *comme estant*, disoit-elle, *une action de justice naturelle*, *dont l'authorité est au dessus des Loix*, *& qui absolument ne peut estre soumise à la volonté des hommes:* Car voici ce qu'elle dit.

*Ce n'est pas d'aujourd'huy que l'on commence à voir*
*L'usage d'un si juste & si pieux devoir ;*
*Aux Peuples de tout temps ce Droict s'est fait connoistre,*
*Et de tous les Mortels pas-un ne l'a veu naistre.*

Empedocle nous confirme cette verité à l'endroit où il prouve, Que c'est mal fait d'égorger les animaux & de leur oster la vie, à cause que cela est contre la Justice & la Loy naturelle; puisqu'enfin on ne peut pas dire Qu'il soit permis aux uns de le faire, & Qu'aux autres il ne le soit pas; car c'est de cette sorte qu'il s'explique,

*C'est un Droit établi par tout cet Univers*,
*Il s'estend aussi loin que l'espace des Airs*,
*Et ne sçauroit finir, qu'où finit la Lumiere.*

Cela se voit encore dans l'Oraison d'Alcidamas intitulée, *Le Messeniaque*.

Je dis en second lieu, *Qu'à l'égard des personnes*, on considere encore les Actions en deux manieres : car tout ce qui se doit faire ou ne pas faire, n'est jamais estimé tel, que parce qu'il regarde deux choses, Ou l'interest public & tous les hommes en general d'une Societé, Ou simplement un particulier de cette Societé. Surquoy il faut établir cette maxime, Que tout ce

qui

qui se fait, ou justement, ou injustement dans le monde, n'arrive jamais qu'en deux façons; car Ou il se rapporte à *Tel* en particulier, Ou à *Tous* en general; & qu'ainsi ne soit, Que quelqu'un en batte un autre, ou commette un Adultere, sans doute qu'en ces rencontres il ne fait tort qu'à un particulier; Mais s'il refuse d'aller à la guerre dans une occasion pressante, ou qu'il soit Deserteur, alors il commet un crime d'Estat & offense tout le Public.

CELA donc posé pour certain, *Que de toutes les Injustices qui se font, les unes regardent le Public, & les autres un Particulier seulement, ou plusieurs*; Aprés que nous aurons repeté en quoy consiste l'Injustice, & ce qu'on appelle Recevoir une injure, expliquons le reste ensuite.

Donc, *Recevoir une injure* proprement veut dire, *Estre offensé, & souffrir quelque chose d'injuste d'un homme qui attaque volontairement & de propos deliberé.* Car comme il a déja esté remarqué, Toute Action injuste est toûjours volontaire de la part de celui qui la fait.

Or puisqu'il est necessaire que ceux à qui on fait injure, non seulement soient offensez & qu'ils reçoivent quelque tort; mais encore que cela leur arrive malgré eux & contre leur volonté: Il est aisé à present de connoistre, par ce qui a esté dit, *Quelles sont les choses qui peuvent nuire & offenser*, puisque non contens d'avoir fait un dénombrement de tout ce qui est Bon ou Mauvais, il a encore esté monstré en quoy consiste une Action volontaire, & Qu'il n'y en a point d'autres que celles qui se font avec connoissance de cause.

Tel-

Tellement donc qu'il faut par necessité,

*Que tout crime regarde ou le Public, ou un Particulier.*

Et qu'il vienne toûjours,

*Ou de personnes qui pechent par ignorance & contre leur volonté.*

Ou tout au contraire,

*De personnes qui agissent volontairement & sçachant tres-bien ce qu'elles font. Avec cette difference neantmoins,*

*Que de ceux-ci les uns le feront de sang froid, & les autres transportez de Colere & dans la passion.*

Touchant la Colere, il en sera parlé quand nous serons au Traité des Passions. Qnand aux Offenses qui se commettent de dessein, & même de sçavoir De quel esprit on est toûjours porté en les commettant, c'est une matiere que nous avons amplement éclaircie.

Mais parce que bien souvent on avoüe avoir fait une chose, & qu'en même temps on ne demeure pas d'accord ni du nom dont on la qualifie, ni de toutes les circonstances du Fait;

Par exemple,

*On confessera avoir pris une chose, mais Que ce n'est point un Larcin;*

*Qu'on a frappé le premier, mais Qu'on a eu raison de le faire.*

*Qu'on a couché avec cette femme; mais Qu'on n'a point commis d'adultere;*

*Qu'on a dérobé, mais non pas fait un Sacrilege, puisque ce n'est point une chose sacrée ni dediée à Dieu;*

*Qu'on a passé ses bornes & labouré au-delà de ses*

*ses terres, mais Que cela ne s'est point fait dans les terres qui sont au Public;*

*Qu'on a eu conference avec les Ennemis, mais*

*Que ce n'a point esté avec intelligence, ni pour trahir le Parti.*

Pour cela il faudra sçavoir distinguer chaque Action particuliere,& monstrer en quoy consiste *le Larcin*, *l'Injure*, *l'Adultere*, & ainsi du reste; afin que si nous voulons prouver, Qu'une personne a commis quelqu'un de ces crimes, ou qu'elle ne l'a pas commis; nous puissions dire pourquoy? & faire voir clairement ce qui est de Droict ou contre la Justice. En effet dans tous les differends que nous venons d'alleguer, le nœud de la contestation & la principale difficulté se rencontrent à pouvoir dire: *Si telle action en particulier est malicieuse, ou non? Si elle a esté faite avec un mauvais dessein, ou autrement*: Veu que la Mêchanceté & l'Injustice viennent de l'Intention & du but qu'on s'est proposé: Or les noms que nous avons alleguez, par exemple celui de *Larcin*, celui *d'Injure*, & ainsi des autres, renferment tous dans leur propre signification & dans leur idée, *Un choix, une Détermination, & un Dessein formé de faire une Injustice.* Et pour monstrer que cela est ainsi, & qu'il n'y a que les Actions veritablement injustes & criminelles à qui ces noms conviennent; c'est que si un homme a frappé simplement, il ne s'ensuit pas qu'il soit coupable; mais bien s'il a frappé à tel dessein & pour tel sujet: Par exemple, pour faire affront, ou pour son plaisir. Et tout de même on ne pourra pas dire, Qu'un homme ait fait un Larcin,pour avoir pris quelque chose en cachette; mais bien s'il

s'il l'a prise en intention de faire tort & de se l'approprier : Enfin il faut juger de toutes les autres Actions comme de celles-cy.

## *De l'Equité.*

Mais dautant qu'il a esté monstré, Que tout ce qui se fait justement ou injustement, est de deux especes ; & de plus Q'une partie de ces Actions-là se rapporte aux Loix écrites, & l'autre aux Loix qui ne le sont pas : A l'égard des Actions que les Loix reglent & dont elles font mention, il en a esté parlé. Pour celles qui ne dépendent point des Loix établies ni du Droict écrit, Elles sont encore de deux especes & reduites à deux Chefs, Les unes de telle qualité, qu'en elles il se remarque toûjours un excés de vice ou de vertu d'où vient ensuite à la personne qui les fait, ou blâme, ou loüange ; honneur, ou infamie ; prix & recompenses ; Comme par exemple *De témoigner de la gratitude, De rendre la pareille à ceux qui nous ont fait du bien, D'estre prompt à obliger ses Amis*, & choses semblables. Les autres s'attachent à l'Equité, servant comme de supplément & de derniere perfection aux Loix particulieres & écrites : car tout ce qui est Equitable paroist Juste.

L'Equité au reste n'est autre chose, *Qu'une certaine raison de Justice qui supplée au defaut de la Loy écrite, parce que cette Loy n'en fait aucune mention.* Or ce defaut arrive à la Loy en deux façons, ou volontairement de la part du Legislateur, ou contre sa volonté. Ce defaut arrive à la Loy contre l'intention du Legislateur,

Quand une chose n'est pas venuë à sa connoissance ; Et il arrive de son consentement lors que luy estant impossible de remarquer tous les cas particuliers & les incidens qui pourroient naistre, il se voit reduit à la necessité de dire la chose en general, quoy que la Loy ainsi établie ne puisse estre juste dans l'application que pour l'ordinaire. Et non seulement ce defaut arrive à la Loy quand il est impossible au Legislateur de faire autrement, mais encore lors que la chose est difficile, à cause du grand nombre de circonstances qu'il faudroit comprendre qui iroient à l'infini : Car si un Legislateur estoit obligé de faire cette Loy, par exemple, *Que personne n'ait à frapper avec du fer*, sans doute qu'il perdroit son temps s'il vouloit s'arrester à remarquer, & de quelle grandeur le fer doit estre, & de quelle façon ; parce que ce ne seroit jamais fait.

De sorte donc Que quand un Legislateur sera obligé de faire une Loy, & que le sujet de sa Loy sera si vaste qu'il ne pourra pas luy donner des bornes ni le renfermer dans de certaines circonstances ; alors il faudra qu'il s'explique en termes generaux & qu'il prononce absolument. Et sur cela on peut voir en quoy consiste l'Equité ; Car supposé que la Loy dont nous venons de parler, soit établie ainsi generalement, *Que personne n'ait à frapper avec du fer*, Et que par hazard il arrive qu'un homme ayant un anneau de fer à son doigt, vienne à lever la main sur quelqu'un pour le frapper, ou même le frappe ; sans doute que s'arrestant aux termes de la Loy, cet homme alors est coupable & merite d'estre puny : cependant en effet & dans la verité, il est innocent. Or c'est

c'eſt proprement en ceci que l'Equité conſiſte.

Que ſi l'Equité ſe rencontre en ce que nous venons de dire, il eſt clair Quelles ſont les choſes qu'on doit croire équitables, ou non; & Quelles ſortes de perſonnes doivent paſſer pour Iniques.

l'Equité donc aura lieu premierement dans toutes les occaſions où il eſt à propos de pardonner.

Secondement elle conſiſte à ſçavoir diſtinguer une ſimple Faute d'avec une pure Méchanceté, & à ne les pas juger également puniſſables. Comme auſſi à ne pas confondre une Faute, avec un ſimple Accident & une choſe arrivée par malheur. J'appelle *Accident*, tout ce qui ſe fait ſans malice & ſans y penſer. J'appelle *Faute*, ce que veritablement on fait ſans malice, mais non pas ſans y avoir penſé, ni avoir crû qu'il faloit faire ainſi. Enfin j'appelle *Meſchanceté*, tout ce qu'on ne fait jamais ni ſans y penſer, ni ſans malice: Au reſte ſous le nom de Malice, je comprends tout ce que la Paſſion & l'Appetit deſordonné nous font faire.

De plus l'Equité ſe rencontre à donner quelque choſe à la fragilité & à la foibleſſe humaine; Et quelquefois encore, à moins conſiderer la Loy en elle-même, que le Legiſlateur qui l'a faite; Et auſſi à ne pas tant regarder ce qu'elle dit, que ce qu'il a voulu dire; Enfin à examiner plutoſt l'intention de l'Accusé, que ſon action.

L'Equité encore conſiſte à ne pas s'arreſter ſimplement au détail & au particulier d'une choſe, mais au gros & au general; Et encore à juger plus volontiers du Coupable par ce qu'il à

toûjours esté ou d'ordinaire, que par ce qu'il est presentement; En un mot à songer plûtost au bien qu'autrefois il nous a procuré, qu'au tort que nous en avons receu; Et plus encore au bien que nous en avons receu, qu'à celuy que nous luy avons procuré, ou fait autrefois.

En dernier lieu l'Equité se remarque à supposer que celuy qui a esté offensé est homme endurant, & que son dessein n'est pas de porter les choses à l'extremité; Et encore à rechercher les voyes de la douceur, plûtost que celles de la force; Enfin à mieux aimer en passer par Arbitres, que de plaider: Car tout Arbitre à égard à l'Equité, au lieu que le Juge ne s'attache qu'à la Loy: Et de fait l'usage des Arbitres n'a esté introduit que pour faire valoir l'Equité.

C'est-là ce que nous avions à dire touchant les Actions Equitables.



CHA-



## CHAPITRE XIV.

*A quoy l'on connoist qu'une Action est plus injuste qu'une autre.*

ENtre les Actions injurieuses & qui font tort, celles-là sont plus criminelles qui viennent d'une plus grande injustice; Aussi est-ce la raison pourquoy quelquefois les plus petites en effet, sont estimées les plus grandes; Comme ce qui se voit dans Calistrate accusant Melanopus; car l'endroit où il s'arreste davantage à exagerer la mauvaise foy de cet homme, est quand il monstre Qu'ayant eu à payer de pauvres Ouvriers employez au bastiment d'un Temple, il n'avoit pû s'empescher de leur faire tort de trois demi oboles, quoy que ce fust un argent sacré & donné aux Autels. Pour les Actions de Justice c'est tout le contraire. Ce qui oblige au reste à porter ce jugement des Actions injustes, est que d'ordinaire il se remarque en elles un dessein & une volonté qui vont au delà de ce qui a esté fait: Et de vrai toute personne qui dans la rencontre que nous venons de remarquer, a pû faire tort de trois demi-oboles seulement; sans doute quelle ne fera pas difficulté de prendre davantage quand l'occasion s'en presentera. Quelquefois donc l'on juge de cette sorte de la grandeur d'une injustice, & Quelquefois le jugement s'en fait par le

tort qu'on a receu & le préjudice qu'elle porte.

Un crime encore eſt bien plus grand, s'il eſt de telle qualité; Que le Coupable n'en puiſſe eſtre aſſez puni, & qu'il n'y ait point de ſupplice qui ne ſoit au deſſous de ce qu'il a merité.

Une Injuſtice encore eſt eſtimée plus grande à laquelle il n'y a point de remede: Car non ſeulement la choſe alors eſt fâcheuſe en ſoy, mais encore il eſt impoſſible de s'en exempter.

On tient encore qu'une Injuſtice eſt tres-grande, quand l'Autheur n'en peut eſtre pourſuivi en jugement; veu qu'alors on peut dire Que le mal eſt ſans remede. Je me ſers icy du mot de *Remede*, parce qu'en effet toute Condamnation & tout Chaſtiment, ſont à l'égard de l'Offenſe, ce que le Remede eſt à l'égard d'une Maladie.

Une Injure encore eſt plus atroce, quand celui qui l'a receuë de dépit s'eſt procuré plus de mal qu'il n'avoit, & s'eſt vangé ſur lui-même: Car quiconque offenſe alors, merite indubitablement une punition plus rigoureuſe. Et de fait c'eſt pour cela que Sophocle plaidant la Cauſe d'Euctemon, qui pour une offenſe receuë, s'eſtoit tué luy-même de deſeſpoir. *Quoy*, *Meſſieurs*, diſoit-il aux Juges, *ſeriez-vous moins ſeveres à l'endroit du Coupable qui a fait l'Injure*, *que celuy qui la receuë n'a eſté ſevere à luy-même*?

Un homme encore eſt plus puniſſable, & ſon action beaucoup plus à blâmer, S'il eſt le ſeul, ou le premier qui l'ait faite; ou s'eſt ſervi de peu de monde pour l'executer.

Retomber ſouvent dans les mêmes fautes, eſt auſſi une circonſtance qui agrave le crime & le rend plus puniſſable. Tou-

Toute action encore est plus criminelle, qui donne occasion à de nouveaux Edits, ou fait inventer de nouvelles peines pour la punir : Et de fait les Argiens punissent toûjours ceux qui sont cause qu'on fait de nouvelles Loix, & pour qui on est obligé de bastir de nouvelles prisons.

Ce qui se fait avec plus de brutalité merite encore une plus grande punition : Comme aussi toute mechanceté qui a esté medité long-temps auparavant & à laquelle on s'est preparé de longue-main : Enfin tout crime qui donne plus d'horreur, que de pitié, à ceux qui en entendent parler.

Outre ce que nous venons de remarquer, il y a encore des adresses dont la Rhetorique se sert quelquefois pour amplifier & faire paroistre une action plus méchante : Comme de dire, *Que celui qui l'a commise a renversé ou violé une partie des Loix, & de ce qui sert à entretenir la Justice parmi les hommes, comme sont les Sermens, l'Amitié, la bonne Foy, le Mariage*, & ainsi du reste; veu qu'il semble alors qu'un seul crime en renferme plusieurs, & même qu'il va au de-là.

C'est encore un surcroist de mechanceté, Que de commettre une injustice au lieu même où on punit les Coupables, comme font les faux Témoins : Car je vous prie en quel endroit sera-t'on retenu de faire mal, si on ne craint pas même de pecher à la face de la Justice & en la presence des Juges ?

Toute Action encore qui est particulierement honteuse à faire, sera aussi plus criminelle.

Et aussi toute offense qui est faite à son Bienfaicteur ; pource qu'alors on peche double-

ment; Car premierement on fait mal; Et de plus on fait tout le contraire de ce qu'on devroit.

On peut asseurer encore en un sens, *Que pecher contre les Loix qui ne sont pas écrites, est l'effet d'une ame tres-méchante; à cause que c'est le propre d'un honneste homme de se porter au bien de soy-méme, & non pas par contrainte ni par necessité: Or est-il qu'il y a toûjours necessité d'obeïr aux Loix écrites, au lieu qu'il est libre d'obeïr aux autres si on veut.*

Dans un autre sens aussi on pourra dire, *Que violer les Loix écrites est l'effet de la plus haute malice, & de la derniere détermination au mal; car si un méchant homme ne peut estre détourné de commettre une mauvaise action par la peur des supplices difficilement pourra-t'il s'en empescher lors qu'il n'aura rien à craindre.*

VOILA ce que nous avions à remarquer touchant les sortes d'Injustices qui sont ou plus grandes, ou plus petites.



CHA-



# CHAPITRE XV.

*Des Preuves qui ne dépendent point de l'Artifice de l'Orateur.*

APRES ce qui a esté dit jusqu'à present, il ne reste plus qu'à parcourir les Preuves qui ne dépendent point de l'Artifice de la Rhetorique, veu que c'est icy le lieu d'en traiter, comme appartenant toutes au Genre Judiciaire. Or ces Preuves là se reduisent au nombre de cinq: Sçavoir,

les *Loix*,
les *Témoins*,
les *Contracts*,
les *Tortures*,
le *Serment*.

Parlons donc premierement des Loix, & montrons comment il s'en faut servir, soit qu'on ait à persuader, ou dissuader; soit qu'on entreprenne d'accuser, ou de deffendre.

## LES LOIX.

DONC quand un Advocat verra que quelqu'une des Loix écrites n'est pas favorable à sa Cause & fait contre lui, il faut qu'il ait recours aux Loix communes & à l'Equité, & qu'il soûtienne: *Que ce sont des Regles incomparablement plus certaines, & beaucoup plus*

*amies de la Justice.* Il pourra soustenir encore, *Que quand un Juge doit juger en conscience & dans l'Equité, cela ne signifie autre chose sinon, Que son authorité ne releve point des Loix écrites, & qu'il n'est pas obligé de s'y attacher servilement.* De plus il dira en faveur de l'Equité, *Que c'est un Droit qui demeure à jamais & qui ne change point non plus que les Loix Communes, à cause que ces Loix-là sont conformes à la Nature; au lieu que les Loix écrites changent le plus souvent & sont de peu de durée.* Ce qui peut estre confirmé par l'Antigone de Sophocle, où cette Princesse pour sa justification allegue, *Que si elle a contrevenu à la Loy de Creon, ç'a esté pour obeir à une Loy plus authorisée que la sienne, quoy qu'elle ne soit pas du nombre des Loix écrites*; car c'est ainsi qu'elle parle.

*Ce n'est pas depuis peu que l'on commence à voir*
*L'usage d'un si juste & si pieux devoir.....*

Et un peu apres elle ajoûte,

*Je ne le cele point, je l'ay fait hardiment,*
*Sans craindre ni Creon, ni son commandement.*

Outre cela il pourra remonstrer, *Que tout ce qui est juste, doit estre quelque chose de veritable & de réel, qui effectivement apporte de l'utilité aux hommes; & non pas une chose imaginaire, qui ne subsiste que dans l'opinion ou en apparence. Qu'ainsi donc ces conditions ne se roncontrant point dans la Loy dont il s'agit, on a raison de pretendre, Que même le nom de Loy ne luy appartient point, à cause qu'elle n'en fait aucunement la fonction.* En un mot il dira, *Que le Juge est étably sur les matieres qui regardent la Justice; comme un homme entendu à connoistre l'Argent l'est sur la Monnoye; afin de faire le discernement de tout ce qui sera faux & de mauvais alloy, d'avec ce qui sera bon & authori-*

*thorisé*. Enfin il soûtiendra, *Qu'il est d'un honneste homme, non seulement de faire plûtost valoir les Loix qui ne sont pas écrites que les autres; mais même de s'y attacher & de ne suivre qu'elles.*

Ce sera encore à l'Advocat à prendre garde si la Loy qui fait contre luy n'est point contraire a quelque autre qui soit en estime, ou si elle-même ne se contrarie pas: car quelquefois il arrive qu'une Loy ordonne par exemple: *Que toutes sortes de Conventions & de Traitez soient valables*; & qu'en même temps une autre fait deffense, *Que personne n'ait à contracter au prejudice des Loix & des Ordonnances établies.*

Il tâchera d'observer encore, Si la Loy, dont il s'agit, n'est point ambiguë & sujette à diverse interpretation; afin de voir de quelle façon on la pourra tourner: car s'il y a lieu de lui donner un sens, Ou qui établisse tout à faict son droict, Ou qui soit utile à sa Cause, alors il s'en doit servir & en tirer avantage.

De plus il faudra qu'il considere Si la Loy qu'on luy oppose & dont on veut faire valoir l'authorité, n'a point esté faite pour des considerations qui ne puissent plus avoir lieu, ou pour des choses qui ne soient plus. Car l'ayant fait voir, il doit insister là-dessus pour la détruire & luy oster tout credit.

Mais aussi s'il arrive que la Loy fasse pour luy, alors il peut remonstrer à l'avantage des Loix écrites, *Que quand les Juges font serment de juger en leur conscience & dans l'Equité, cela ne veut pas dire qu'ils aient absolument la liberté de juger comme bon leur semble & de se dispenser des Loix; mais bien que cela se fait ainsi, afin que si par hazard le sens d'une Loy*

*estoit si caché qu'ils ne pûssent pas en avoir l'intelligence, alors ils se ressouvinssent de leur serment, de crainte de le violer & de commettre une injustice.*

Pour faire encore valoir l'authorité d'une Loy, l'Advocat pourra soûtenir, *Que comme jamais personne ne se propose d'acquerir ce qui est bon simplement en general, mais toûjours ce qui luy est propre & utile en particulier; c'est ce qui doit davantage obliger à maintenir les Loix écrites, puis qu'elles ne sont établies dans un Estat que pour quelque necessité particuliere.*

Il pourra dire encore en leur faveur, *Qu'en vain un Legislateur établit des Loix, si jamais elles ne doivent estre observées; puis que faire des Loix & ne les pas observer, est la même chose que si l'on n'en faisoit point.*

Il dira outre cela, *Que si dans tous les Arts generalement il est dangereux de vouloir paroistre plus sçavant que les Maistres, par exemple dans la Medecine de pretendre encherir sur l'advis & l'Ordonnance de son Medecin: à plus forte raison cela arrive-t'il dans les Loix, puis qu'en effet on peut dire, Que la faute du Medecin n'est jamais si prejudiciable à la guerison d'un malade, que l'accoustumance de contrevenir aux Loix du Prince & de s'en écarter, est contraire au bien de l'Estat*, Enfin il pourra ajoûter, *Que de chercher à raffiner sur les Loix & pretendre estre plus sage qu'elles, est une chose que les Loix les plus estimées ont de tout temps deffendu.*

C'est-là en gros ce qui se peut dire touchant les Loix.

LES

## LES TEMOINS.

Pour les Témoins il s'en trouve de deux ſortes, les uns ſont *Anciens*, & les autres *Modernes*; Et de Ceux-cy il y en a qui ſont en danger & qui courent même fortune que l'Accuſé; Et d'autres qui ſont hors de danger. J'appelle Témoins Anciens, les Poëtes, & tout ce qu'il y a eu de grands hommes autrefois, dont le jugement ou les écrits ſont en reputation: Et leur authorité eſt ſi conſiderable, que Quand les Atheniens eurent different pour l'Iſle de Salamine, ils ne ſe ſervirent point d'autres témoignages que de celuy d'Homere; Comme depuis peu Ceux de Tenedos ont oppoſé aux habitans de Sigée le ſentiment du ſage Periander de Corinthe: Enfin Cleophon, plaidant contre Critias & l'accuſant d'eſtre un Débordé, cita principalement une des Elegies de Solon, pour monſtrer Que ce vice même luy eſtoit hereditaire, & que de tout temps il avoit eſté reproché à ceux de ſa maiſon: car, diſoit-il, ſi cela n'eſtoit vrai, quelle apparence qu'un perſonnage comme Solon ſe fuſt aviſé de faire ce Vers ici.

*Dis au blond Critias qu'il écoute ſon Pere.* Dis à ce beau Blondin.

Tels ſont donc les Témoins Anciens, & qui font foy pour le paſſé. A l'égard de Ceux dont le témoignage eſt conſiderable pour l'avenir, ce ſont les Interpretes des Oracles; Ainſi l'on ajouſta foy à Themiſtocle quand il fit ſçavoir, *Que les murailles de bois, dont parloit l'Oracle, ne donnoient autre choſe à entendre ſinon, Qu'il faloit équipper des Vaiſſeaux & ſe battre ſur Mer.*

Les Proverbes encore, comme nous avons remarqué ailleurs, peuvent faire foy dans les reu-

rencontres & servir de témoignage : car si quelqu'un, par exemple, vouloit conseiller à un autre *De jamais ne faire amitié avec des personnes d'âge*, il pourroit alleguer ce Proverbe, *Ne fais jamais plaisir à un Vieillard.* Ou encore si l'on avoit à persuader, *Qu'il ne faut point laisser vivre les Enfans dont on a tué les Peres*, le Vers suivant qui a passé en Proverbe serviroit de Preuve.

*Sot, qui tuant le Pere épargne les Enfans.*

QUANT aux Témoins Modernes, on entend par-là Ceux qui ayant de la reputation, ont porté jugement & donné leur advis sur quelque chose ; car sans doute leur jugement ne servira pas peu aux Parties qui auront le même differend. De-là vient qu'Eubulus fit en plein Barreau la même repartie à Chares, que Platon avoit déja faite auparavant à Archibius, *Qu'il estoit cause qu'à Athenes on faisoit profession publique de méchanceté, & que personne ne s'en cachoit.*

Au reste entre les Témoins Modernes, ceux-là sont en danger d'estre punis & courent même fortune que l'Accusé, s'il paroist qu'ils soient faux Témoins & Calomniateurs ; Et cette sorte de Témoins ici ne sert qu'a faire connoistre, *Si un tel crime en particulier a esté commis, ou non ; Si telle chose est, ou n'est pas* ; veu que jamais on ne prend l'avis de ces gens-là sur la qualité d'aucune action que ce soit ; par exemple pour sçavoir Si telle action est criminelle, ou innocente ; si elle est avantageuse, ou porte préjudice. Il n'en va pas ainsi des autres Témoins qui ne sont pas presens au procés & qui n'y ont aucune part, puisque c'est deux prin-

principalement que le témoignage est considerable en ces rencontres : En effet il n'y a rien de si digne de foy que les Anciens, comme estant personnes incorruptibles & hors d'estat d'estre subornées ; car enfin il faut demeurer d'accord Que la preuve par Témoins n'est pas tout à fait inutile, & que souvent on y ajoûte foy aussi-bien qu'à d'autres preuves plus fortes.

Or s'il arrive qu'un Advocat n'ait point de Témoins pour luy, il peut remonstrer alors, *Que jamais on ne doit fonder de jugement certain sur un simple rapport, mais seulement sur la force des raisons & la Vrai-semblance ; & que juger de cette sorte est proprement ce qu'on appelle juger en conscience & dans l'Equité.* Il dira de plus à l'avantage de la Vrai-semblance, *Que jamais elle n'a esté corrompuë par argent, & qu'on ne la sçauroit convaincre d'aucun faux témoignage.*

Un Advocat au contraire qui aura des Témoins à produire contre un autre qui n'en aura point, doit soustenir, *Que ce seroit estre ennemy de la Justice, de pretendre qu'on pût condamner un homme sur de simples conjectures, ou sur quelques raisons apparentes & Vray-semblables ; puisque la Vrai-semblance, toute trompeuse qu'elle est déja d'elle-même, n'estant point sujette au châtiment, comme les Témoins, il arriveroit tous les jours que la Calomnie triompheroit de l'Innocence.* En un mot il soustiendra, *Qu'en vain les Juges auroient de tout temps introduit cet usage si necessaire de produire des Témoins, si absolument les raisons toutes seules avoient esté suffisantes pour convaincre d'un crime & en faire la Preuve.*

Tout témoignage au reste regarde, Ou nostre

tre personne, Ou la Partie adverse; & regarde encore, Ou le sujet de la Cause, Ou la vie & les mœurs; d'où il se voit, Que de quelque façon qu'on puisse rendre témoignage dans une affaire, toujours il y aura lieu de s'en servir & d'en tirer avantage; Car si le témoignage qui aura esté rendu ne fait rien au sujet de nostre Cause, soit pour lui estre favorable, ou contraire aux pretentions de la Partie adverse; Au moins fera-t'il quelque chose à la vie & aux mœurs, ou de nostre Partie pour prouver son innocence, ou de la Partie adverse pour la charger & la rendre criminelle. Je sçay qu'il y a encore d'autres raisons qu'on peut alleguer touchant la personne & la qualité des Témoins, afin d'affoiblir ou fortifier leur déposition, comme de monstrer: *Qu'ils sont amis, ou ennemis, ou qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre*; *Qu'ils ont mauvais bruit, ou sont en bonne reputation, ou qu'on n'a jamais oüy parler d'eux ni en bien ni en mal*, & telles autres differences semblables; Mais il seroit superflu d'en traiter à part, puisque pour cela il ne faut qu'avoir recours aux Lieux d'où se tirent les Enthymêmes.

## LES CONTRACTS.

QUANT aux Contracts & aux Conventions, tout ce qui s'en peut dire aboutit, Ou à en agrandir la validité, Ou à en monstrer la nullité; & consiste encore, Ou à empécher qu'on n'y croye, Ou à leur faire ajoûter foy. Que si les Contracts qu'on aura produits sont pour nous, il faut tâcher de leur faire ajoûter foy, & d'en agrandir l'authorité; Et s'ils sont contre nous, il faut faire le contraire. De sçavoir

voir maintenant comment on leur fera ajoûter foy ou non ? c'est la même adresse que celle qui a esté remarquée en parlant des Témoins pour rendre leur témoignage croyable ou suspect; car il est certain, Que tels d'ordinaire qu'on aura crû Ceux, ou qui auront signé un Contract, ou qui en garderont la Minute; tel sera crû ce Contract-là, & la même foy luy sera ajoutée.

Que si en plaidant on demeure d'acord de la validité d'un Contract, au cas qu'il fasse pour nous, il faut tâcher d'en agrandir l'authorité; car il y aura lieu de dire, *Que tout Contract & toute Convention sont à proprement parler des Loix, mais des Loix qui ne regardent que certaines choses en particulier, & certaines personnes. A la verité qu'il n'y a point de Convention ni de Contracts assez considerables pour donner de l'authorité à quelque Loy que ce soit; mais au moins qu'ils ont cet avantage, qu'estant faits legitimement & dans les formes, ils deviennent aussi inviolables & authorisez que les Loix mêmes.* En un mot il faudra soûtenir, *Que châque Loy en particulier n'est autre chose qu'un Contract; de maniere que quiconque est assez injuste pour n'y avoir aucun égard & pour en empescher l'execution; celuy-là s'attaque directement aux Loix, & les détruit autant qu'il peut.* On soustiendra enfin, *Que la pluspart des affaires qui se traitent dans le monde, que les Negociations par exemple, les Societez, & tout ce qui s'établit d'un commun consentement, n'est jamais fondé que sur la bonne foy, & ne subsiste que par les Conventions; de sorte que si on veut qu'elles n'ayent point de credit, l'on veut en même temps qu'il n'y ait plus ni de communication, ni de commerce parmy les hommes.* On pourra dire encore bien d'autres

cho-

choſes ſur ce ſujet que la Cauſe fournira d'elle-même, & dont il ſera facile dans la rencontre de faire l'obſervation.

MAIS s'il arrive qu'un Contract faſſe contre nous, & ſoit à l'avantage de la Partie adverſe, pour le combatre il faudra premierement ſe ſervir des mêmes armes que nous avons déja données pour attaquer une Loy qui nous ſeroit contraire; car nous dirons alors, *Qu'il ſeroit eſtrange! ſi croyant, comme nous faiſons, qu'il n'y a jamais d'obligation d'obeir à des Loix qui n'ont pas eſté établies comme il faut, ou qu'un Legiſlateur n'a faites que par intereſt & pour abuſer les Peuples; nous puiſſions croire pourtant qu'il y eût quelque neceſſité de ſatisfaire à des Contracts frauduleux, & qui pecheroient contre les formes? Joint que ſi tout Juge eſt diſpenſateur de la Juſtice, il eſt de ſon devoir, de ne pas tant regarder à ce qui eſt porté par un Contract, qu'à ce qui ſe doit faire & qui eſt davantage dans l'Equité*, On dira enfin, *Que tout ce qui eſt juſte veritablement, jamais ne peut eſtre perverti par aucune fineſſe, ni par aucune violence; parce qu'il a ſon fondement dans la Nature: Mais pour les Conventions, Que la fourbe le plus ſouvent y preſide, & qu'ordinairement les hommes ne contractent que parce que la neceſſité les y force.*

Outre ce que nous venons de remarquer, il faudra prendre garde, Si le Contract dont on ſe voudra ſervir contre nous n'eſt point contraire à quelqu'une des Loix écrites, ou des Loix Communes & naturelles; Et encore s'il ne choque point l'Equité, ou les bonnes Mœurs. Il faudra auſſi obſerver ſi ce même Contract ne déroge point à quelqu'autre qui ait eſté fait depuis

puis luy, ou auparavant ; car il s'ensuivra, Que si le dernier Contract est valable, le premier sera nul ; & au contraire, Si le premier est bon & dans les formes, que le dernier sera frauduleux & contre la bonne foy. Pour lors donc nous nous en servirons selon que nous le jugerons à propos & qu'il fera à nostre Cause. Enfin il faudra prendre garde de quelle utilité pourra estre un tel Contract, & s'il ne contient rien de contraire aux Arrests & à l'authorité des Juges, & telles choses semblables qu'il sera aisé de voir alors, & que la matiere qu'on traitera découvrira assez d'elle-même.

## LES TORTURES,

A L'égard des Tortures & de la Question, on peut asseurer Que c'est une espece de Témoignage, auquel même il semble qu'on doive ajoûter d'autant plus de foy, que par leur moyen un homme est forcé à declarer la verité. Au reste il n'est pas difficile de voir ce qui s'en peut dire de part & d'autre.

Si donc il est avantageux à nostre Cause de nous en servir, alors il en faudra faire valoir l'usage & soustenir, *Que de tous les Témoignages c'est le seul veritable, & qu'il n'y en a point de si fidelle que celui-là.*

Que si au contraire la Partie adverse s'en doit servir contre nous, il faut tâcher d'en rendre l'usage suspect & monstrer, Que les Tortures ne sçauroient jamais faire connoistre la verité. Et en même temps il sera à propos de traiter en general de leur nature, car il y aura lieu de pretendre, *Que la violence des tourmens qu'elles font souffrir, peut aussi-tost porter un homme à*

*dire ce qui n'est pas, qu'à dire ce qui est. Joint qu'il n'arrive que trop souvent à la Question, que des Criminels, pour estre robustes & capables de supporter la douleur, n'avouënt rien de leurs crimes : Et qu'au contraire des personnes tres innocentes; forcées par le mal qu'on leur fait souffrir, s'accusent d'abord faussement afin d'estre soulagées.* Ensuite de ces raisons, il faudra rapporter les exemples de ceux, à qui telles choses seront arrivées, & dont on sçaura que les Juges auront une connoissance particuliere.

## LE SERMENT.

POUR le Serment il peut estre consideré en quatre façons, car,

*Ou en méme temps nous demamdons Que la Partie adverse ait à faire le Serment, & qu'à son refus nous soyons receus à le faire.*

*Ou absolument nous ne voulons pas un des deux.*

*Ou bien seulement nous voulons l'un & non pas l'autre.*

Et cette troisiéme façon arrive encore en deux manieres, car,

*Ou nous voulons bien nous en rapporter au Serment de nostre Partie adverse, sans vouloir jurer nous-mêmes.*

*Ou nous ne voulons pas qu'elle jure & nous demandons d'estre crûs seuls à nostre serment.*

Outre ces quatre façons, le Serment peut estre encore consideré autrement, pour sçavoir si quelqu'une des Parties a juré; & cela estant, ce sera à l'Advocat de voir si c'est sa Partie qui a juré, ou l'autre.

Donc s'il arrive que ce soit nous qui refusions de

de nous en rapporter au ſerment de la Partie adverſe, alors il faudra ſouſtenir, *Que ce refus eſt legitime, puis qu'il y a ſi peu de gens qui faſſent difficulté de ſe parjurer. Joint qu'en matiere de preſt ce ſeroit un mauvais recours pour un Creancier de vouloir s'en rapporter au Serment de ſon debiteur, qu'on ſçait ne demander pas mieux que d'avoir occaſion de ſe parjurer afin d'eſtre quitte. Apres tout, que nous ſommes trop bien fondez en noſtre demande, pour ne pas attendre des Juges un Arreſt favorable & qui porte condemnation contre la Partie adverſe, ſans s'arreſter à ſon Serment ni à toutes ſes proteſtations frivoles. En tout cas s'il faut hazarder, que nous aimons beaucoup mieux nous en rapporter à nos Juges, qu'à noſtre Partie; attendu que ſa mauvaiſe foy ne nous eſt que trop connuë, & qu'au contraire nous avons tout ſujet de prendre confiance en la vertu de nos Juges & en leur équité.*

S'il arrive au contraire que la Partie adverſe veüille bien s'en rapporter à noſtre Serment, & que ſur ſon offre nous refuſions de jurer : Pour noſtre deffenſe nous alleguerons, *Qu'il eſt indigne d'un honneſte homme d'accepter une offre de cette qualité lors qu'il s'agit d'argent. Qu'aſſeurement ſi nous eſtions méchans & que noſtre demande fuſt mal fondée, nous n'aurions garde de laiſſer échaper une ſi belle occaſion; & d'autant plus qu'il vaut mieux eſtre méchant pour quelque choſe, que pour rien: Or eſt-il qu'en cette Cauſe l'on voit, que nous n'avons qu'à jurer pour avoir ce que nous demandons, au lieu que ne jurant pas, nous nous mettons même en eſtat de perdre tout. Et partant que la Partie adverſe ne doit point tirer avantage de noſtre refus, puiſque ſi nous refuſons ſon offre, c'eſt parce que nous faiſons profeſſion d'honneur, & non point pour aucune crainte que nous*

ayons

*ayions de blesser nostre conscience ni de faire un faux serment.* Et là-dessus on pourra alleguer ce que disoit Xenophanes, *Qu'en matiere de Serment il n'y a nulle comparaison à faire d'un homme de bien à un méchant homme; puisqu'alors la partie est aussi inégale, que si un homme fort & robuste demandoit à se battre contre un autre qui fust de beaucoup plus foible que luy.*

Mais au cas que ce soit nous qui demandions à prester le Serment, il faudra remonstrer, *Que ce que nous en faisons c'est parce que nous sommes tres-asseurez de dire la verité, & que nous nous deffions de la Partie adverse.* Et pour lors renversant la raison de Xenophanes, nous soustiendrons, *Que la partie n'est jamais plus égale, que lors qu'un méchant homme offre de s'en rapporter au serment d'un homme de bien, & que l'homme de bien accepte son offre.* Enfin nous pourrons ajoûter, *Qu'il seroit bien estrange que nous refusassions de faire un Serment que nos Juges mêmes n'ont pas fait difficulté de faire avant nous, & sans quoi nous ne croirions pas qu'ils fussent capables de nous juger.*

Que si c'est nous-mêmes qui fassions offre à la Partie adverse de nous en rapporter à son Serment, nous pourrons dire, *Qu'asseurément il n'est rien de plus digne de la pieté & de l'esprit d'un homme de bien, que de vouloir remettre ses interests entre les mains des Dieux. Qu'il n'est pas besoin que la Partie adverse ait recours à d'autres Juges, puisque nous sommes tous prests d'en passer par ce qu'elle dira. Apres tout qu'il seroit ridicule qu'elle refusast de prester un Serment, qu'elle même croit que ses Juges sont obligez de faire pour estre capables de la juger.*

Ayant la connoissance comme nous avons de

de ce qui se peut dire de part & d'autre touchant les quatre façons de considerer le serment, à les prendre chacune en particulier, l'on voit encore ce qu'il y aura à dire lors qu'on viendra à les accoupler & qu'il en faudra considerer plus d'une à la fois; Par exemple, lors qu'il se rencontrera, *Que nous voudrons bien faire le Serment, & que nous ne voudrons pas que la Partie adverse le fasse.* Ou au contraire, *Lors que nous voudrons bien qu'elle le fasse, & que nous-mêmes ne voudrons pas le faire.* Bref *lorsque nous voudrons bien tous les deux, ou que nous ne voudrons ni l'un ni l'autre.* Car comme de necessité tous ces accouplemens, ou combinaisons, seront composez des mêmes choses qui ont esté remarquées separement; sans doute aussi les raisonnemens seront les mêmes, hormis qu'ils seront joints ensemble.

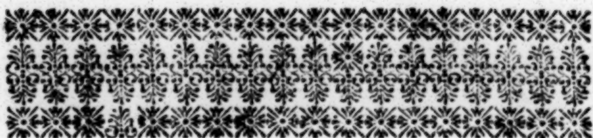
OR s'il arrive que le Serment que nous aurons fait soit contraire à ce que nous aurons dit auparavant, pour avoir sujet de nous en dédire, il faudra soustenir *Qu'absolument en cette rencontre on ne peut pas nous accuser d'estre parjures, puisqu'en verité le Serment que nous avons fait n'a esté fait que par contrainte & par surprise. Que qui dit* Parjure, *dit un homme qui fait une injustice; & qui dit* Injustice, *dit une chose qu'on a fait volontairement. Or est-il qu'il n'y a rien de plus opposé à une action volontaire, que ce qui se fait par surprise & par contrainte.* Et là-dessus il faudra conclure, *Que jamais la langue ni la parole ne sont capables toutes seules de faire un faux Serment; mais seulement l'intention, & la volonté.*

Mais au cas que ce soit la Partie adverse qui se veüille dédire de son serment, nous soustiendrons

drons alors, *Que c'est renverser tout ce qu'il y a de mieux étably & de plus saint parmy les hommes, que de ne se pas tenir à son Serment, Que l'usage du Serment a esté crû de tout temps si necessaire & si religieux, que même on n'a pas voulu permettre aux Juges de faire leur fonction, qu'ils n'eussent auparavant juré & promis solemnellement de s'acquitter de leur devoir.* Et alors s'adressant aux Juges mêmes, *Quoy, Messieurs, il seroit dit, que vous qui estes nos Juges, vous seriés obligés étroitement de vous tenir à ce que vous avez jugé, à cause du Serment que vous avez fait? Et à nous autres, qu'il nous sera permis de violer nôtre Serment quand bon nous semblera, & de nous y tenir s'il nous plaist?* Et telles choses semblables qu'on pourra dire afin de donner plus d'aversion du Parjure, & de rendre sa Partie odieuse.

VOILA ce que nous avions à remarquer touchant les Preuves qui ne dépendent point de l'Artifice ni de l'adresse de la Rhetorique.





# LA RHETORIQUE D'ARISTOTE.

## LIVRE SECOND.

---

## CHAPITRE I.

*Que l'Orateur doit connoître les Mœurs & les Paſſions.*

POUR ce qui regarde les Choſes qu'il faut ſçavoir afin d'eſtre en eſtat de *Perſuader ou Diſſuader*; *Blâmer ou Loüer*; *Accuſer ou Deffendre*; Et même pour ce qui eſt des *Opinions* & des *Propoſitions* utiles en telles rencontres afin de faire croire ce qu'on dit; c'eſt ce que juſques ici nous avons tâché d'expliquer, car c'eſt delà ſeulement & des Lieux que nous avons donnez que ſe tirent tous les argumens & les Enthymêmes que demande à part chaque Nature de Diſcours & chacun des trois Genres.

Mais parce que la Rhetorique eſt inſtituée pour porter l'Auditeur à donner ſon jugement

ſur ce qui luy eſt propoſé; car & les Reſolutions qui ſe prennent en plein Conſeil ſont de veritables Jugemens, & le Barreau encore n'eſt celebre que par ſes Arreſts; Pour cela il ſera neceſſaire, Que l'Orateur non ſeulement ait ſoin d'aporter de bonnes raiſons & de prouver ce qu'il dit, mais auſſi de donner une bonne opinion de luy en parlant; & de plus de gagner l'eſprit de ſes Juges & de les faire tourner de ſon coſté. Car en matiere de perſuaſion il eſt tres-important; ſur tout dans les Aſſemblées publiques & apres dans le Barreau, Premierement de donner toûjours bonne opinion de ſoy en parlant à ſes Auditeurs (c'eſt à dire de paroître tout enſemble & habile homme, & homme d'honneur, & porté pour leur bien,) En ſecond lieu de diſpoſer & preparer les eſprits d'une certaine maniere.

Quant à l'adreſſe de donner une bonne opinion de ſoy en parlant à ſes Auditeurs, elle eſt plus propre à la Deliberation; Et pour ce qui eſt de preparer les eſprits, c'eſt un artifice qui fait plus ſon effet dans le Barreau & en plaidant devant des Juges. Auſſi une perſonne prevenuë de colere, ou d'amour, prend bien les choſes d'un autre biais & d'un autre eſprit, que celui qui n'eſt touché d'aucune de ces deux Paſſions, & qui n'a ni haine ni colere; attendu que les choſes alors ou paroiſſent tout autres, ou en tout cas bien plus grandes ou bien moindres. Et de fait qu'un homme ait à juger ſon amy convaincu d'avoir fait une injuſtice, Ou il luy ſemblera que ce qu'il a fait n'eſt rien, ou que c'eſt peu de choſe: cependant un ennemy qui auroit à juger la même perſonne porteroit un jugement tout contraire.

re. Il en eſt de même de ceux qui ſouhaitent quelque choſe avec paſſion, ou qui ſont dans l'eſperance de l'avoir; car ſi ce qu'ils eſperent, ou ſouhaitent, eſt pour leur apporter du plaiſir, non ſeulement en cet eſtat ils ne douteront point que cela ne leur arrive, mais encore ils s'imagineront que ce leur ſera un tres-grand avantage & un tres-grand bonheur. D'autres au contraire qui regarderont la même choſe avec indifference, ou qui n'en auront pas une ſi bonne opinion, ſeront tout d'un autre advis.

TRois choſes donc ſont cauſe qu'on ajoûte foy au Diſcours d'un Orateur; car il en faut autant pour pouvoir ajoûter foy aux paroles de qui que ce ſoit; je dis même ſans avoir égard à ſes preuves ni aux raiſons qu'il apporte. Ces choſes-là ſont,

*La Prudence & Capacité de celui qui parle.*

*Sa Probité.*

*Sa Bien-veillance, ou l'Inclination qu'il ſemble avoir pour nous.*

Car il eſt certain que ſi l'Orateur en quelque occaſion manque a dire la verité touchant la matiere qu'il traite, c'eſt toûjours, ou pour ces trois raiſons-là enſemble, ou pour quelqu'une; puiſqu'enfin ſi les advis qu'il donne ſont mauvais, cela arrive, Ou parce qu'il eſt ignorant & ne ſçait pas juger des choſes; Ou bien par méchanceté, au cas que ce ne ſoit pas faute de connoiſſance; Et ſi ce n'eſt ni par malice, ni par ignorance qu'il le fait; c'eſt qu'il n'eſt point affectionné. Et voilà donc toûjours pourquoy il arrive que des perſonnes qui pourroient donner de bons Conſeils ne le font

pas ; car apres ces raiſons ici il n'en faut point chercher d'autres.

Neceſſairement donc tout Orateur qui paroiſtra avoir en lui ces trois qualitez que nous venons de remarquer, ſera toûjours conſideré par ſes Auditeurs comme un honneſte homme & digne qu'on ajoûte foy à ſes paroles.

De ſçavoir maintenant ce qui eſt requis pour paroiſtre habile homme, & homme de bien tout enſemble ; cela dépend de ce que nous avons dit dans le Genre Démonſtratif, en traitant des Vertus ; car les mêmes Lieux, & les mêmes moyens qu'un Orateur doit employer pour faire éclater ces qualitez en autruy, ces mêmes moyens-là encore luy doivent ſervir pour les faire éclater en ſa perſonne.

Touchant la Bienveillance, & la qualité d'Amy, c'eſt dequoy il nous faut parler ; ſur tout à preſent que nous avons à traitter des Paſſions. Au reſte on appelle *Paſſions*, tout ce qui eſtant ſuivi de douleur & de plaiſir, apporte un tel changement dans l'eſprit qu'en cet eſtat il ſe remarque une notable difference dans les jugemens qu'on rend : telles ſont *la Colere*, *la Pitié*, *la Crainte*, & autres Paſſions ſemblables, y comprenant encore celles qui leur ſont contraires.

Au reſte pour bien traiter des Paſſions, il eſt à propos de les diviſer chacune en trois parties, Je dis, par exemple, Que pour bien expliquer ce que c'eſt que la Colere, je dois premierement monſtrer,

*En quel eſtat ſe trouvent ceux qui ſont ſujets à cette Paſſion*,

Secondement,

*Con-*

*Contre quelles ſortes de perſonnes ils ſe faschent.*

Et enfin,

*A quelle occaſion & pour quelle raiſon ils le font.*

Car il eſt certain que ſi nous ne connoiſſons qu'une ou deux de ces choſes-là, ſans les connoître toutes, il nous ſera impoſſible d'émouvoir noſtre Auditeur, & de le porter à la Colere. Il en faut dire autant de toutes les autres Paſſions en particulier.

Donc en la même maniere que nous avons déja donné des Propoſitions ſur toutes les matieres qui ont eſté traittées, continuons de même & ne changeons point de Methode.





# LES PASSIONS.

## CHAPITRE II.

### *De la Colere.*



UPPOSONS que la Colere est *Un desir de Vangeance de laquelle nous croïons pouvoir venir à bout, mais un desir triste & meslé de deplaisir, dans la pensée que nous avons qu'on nous a méprisé & traitté indignement, ou quelqu'un de ceux qui nous appartiennent.*

Que si la Colere est ce que nous venons de dire, il est necessaire premierement,

*Que quiconque se met en Colere, s'y mette toûjours contre une certaine personne.*

Par exemple contre Cleon en particulier, & jamais indeterminément ni contre l'homme en general: Et alors il faut qu'il se fâche contre luy, pource qu'il luy a fait à luy-même ou à quelqu'un des siens, ou est prest de luy faire une chose qu'il croit ne devoir point souffrir.

Il est necessaire en second lieu,

*Que toute sorte de Colere soit suivie de quelque plaisir,*

A cause de l'esperance qu'on a alors de se vanger, puisqu'il y a grand plaisir à s'imaginer qu'on aura les choses que l'on souhaite avec passion; Et d'autant plus que jamais personne ne vient à souhaiter ce qu'il croit luy estre impossible d'avoir. Or est-il que celuy qui est en colere, souhaite toûjours ce qu'il croist estre en son pouvoir d'executer; & ainsi il y trouve du plaisir. Aussi est-ce à ce propos qu'Homere a dit judicieusement en parlant de cette passion.

*Lors qu'en nous elle accroist son feu seditieux,* Iliad. 18.
*Le miel n'est pas si doux ni si delicieux.*

Car il est si vrai que la Colere est toûjours accompagnée de plaisir, que non seulement il le faut croire pour la raison que nous venons d'alleguer; mais encore parce que la vangeance qu'on se propose alors, est tellement presente à l'imagination, que veritablement on croit se vanger déja; ce plaisir-là au reste est un plaisir trompeur qui ressemble à un songe & à une réverie agreable.

## *Le Mépris & ses especes.*

Mais parceque ce qu'on appelle *Mépris*, est lors qu'actuellement on vient à former cette opinion d'une chose & témoigner Qu'elle ne merite pas qu'on en fasse estat: car enfin tout ce que nous jugeons estre bon, ou mauvais; ou qui regarde quelque Bien ou quelque Mal & y a du rapport; jamais nous ne pensons qu'il le faille negliger; attendu qu'il n'y a que les choses de neant, ou de peu de consideration, dont on croye ne devoir point faire d'estat; il s'ensuit, Qu'il y a trois sortes de Mépris, sçavoir *le Dédain*, *l'Importunité*, & *l'Affront*.

Car premierement il eſt conſtant que tout homme qui dédaigne, mépriſe; veu que jamais on ne dédaigne que ce qu'on croit ne rien valoir, & que tout ce qu'on croit ne rien valoir, eſt toûjours méprisé.

De plus toute perſonne qui ſe rend importune & qui incommode, ſemble toûjours mépriſer alors; puiſque l'Importunité n'eſt autre choſe, Qu'un certain empéchement ou obſtacle qu'on apporte au vouloir d'autrui; non point par intereſt, mais ſimplement afin qu'il n'ait pas ce qu'il veut: Or ſi ce n'eſt point par intereſt qu'il le fait, ni afin qu'il luy en revienne rien; aſſeurément, c'eſt qu'il le mépriſe: puiſque s'il avoit opinion que ce fuſt une perſonne à luy nuire, loin de le mépriſer il le craindroit. On ne dira pas non plus qu'il le juge capable de l'obliger en rien, pource que tant s'en faut qu'alors il le mépriſaſt, que même il tâcheroit d'en faire un Amy.

Enfin il eſt certain Que tout homme qui fait affront mépriſe, puiſque l'Affront conſiſte à fâcher & à nuire en des choſes qui tournent à deshonneur & qui font de la honte; non pas que celui qui fait affront pretende alors en devenir plus riche, ou veüille rendre la pareille; mais il le fait, parce que c'eſt ſon plaiſir; Et de vray ceux qui rendent la pareille ſe vangent plutoſt, qu'ils ne font affront veritablement.

Or ce qui eſt cauſe que ceux qui font affront y prennent du plaiſir, c'eſt qu'en mal-traitant ils croyent avoir un grand avantage & eſtre bien plus que les autres: Auſſi eſt-ce pour cette raiſon-là que les jeunes gens & les Riches d'ordinaire ſont inſolens & outrageux, à cauſe qu'en faiſant affront ils s'imaginent ſe faire valoir & en

en estre bien plus considerables. Le propre donc de l'Affront est d'oster l'honneur, or quiconque oste l'honneur, méprise toûjours; Et de fait tout ce qui n'est bon à rien, est laissé-là & l'on n'en tient compte, comme ne pouvant faire ni bien ni mal; Et c'est aussi ce qui fait dire à Achille, lorsqu'il est en colere contre Agamemnon.

*Eust-il pû me traiter avec plus de mespris?* Iliade 1.
*L'usurpateur qu'il est, il me retient mon prix.*
Homere encore luy fait dire en un autre endroit.

*Ainsi que si j'estois un homme sans honneur.* Iliade 9.
Or Achille dit tout ceci comme si c'estoit principalement ce qui le mit en colere.

Tous les hommes au reste ont cette opinion-là d'eux-mêmes, Qu'ils croyent toûjours devoir estre considerez & respectez de ceux qui leur sont inferieurs, ou en naissance, ou en credit, ou en merite; en un mot dans toutes les choses en quoi ils excellent & qui leur donnent quelque avantage sur les autres. Par exemple un Riche pretend à cause de ses richesses Que le pauvre luy doit rendre de l'honneur. Autant en croit un Orateur de celuy qui est incapable de parler en public: Il en est de même d'un Prince à l'égard de son sujet, & de quiconque est jugé digne de commander à l'égard d'un autre qui est né pour obeïr. C'est aussi à l'occasion d'un Roy en colere qu'il a esté dit,

*Des Rois enfans du Ciel la colere est extreme.* Hom. Il. 2.
Le même Poëte dit encore ailleurs.

*Il feint d'estre appaisé pour mieux prendre son temps.* Iliade 1.
Car certainement le mépris est insupportable aux Rois & aux Princes, à cause de leur dignité & du haut rang qu'ils tiennent.

Et non ſeulement nous ſommes dans cette opinion à l'égard de nos inferieurs, mais encore à l'égard des perſonnes de qui nous penſons n'en devoir attendre que de bons traittemens; Tels que ceux à qui autrefois nous avons fait du bien, ou à qui preſentement nous en faiſons, ou quelqu'un des noſtres, ou à qui d'autres n'en font qu'en noſtre conſideration; En un mot toutes les perſonnes à qui nous avons toûjours témoigné de la bonne volonté; ou qu'en effet nous voudrions ſervir ſi l'occaſion s'en preſentoit. De-là il ſe voit en quel eſtat ſe trouvent ceux qui ſe mettent en colere; Et même contre quelles gens ils s'y mettent, & pour quelles raiſons.

### *Les Perſonnes ſujettes à ſe mettre en colere.*

CErtainement tous ceux qui patiſſent & qui ſouffrent, ſont tres-aiſez à ſe mettre en colere; à cauſe que tout homme qui ſouffre, ſouhaite quelque choſe. Et en cet eſtat ils ſe mettent toûjours en colere, lorſque directement on s'oppoſe à ce qu'ils veulent; comme ſi quelqu'un empêchoit de boire un homme qui euſt grand ſoif; ou ne le faiſant pas ſi ouvertement, qu'il ſemblaſt faire quelque choſe d'approchant.

Il en faut dire autant de tout autre, ſi ſe trouvant en pareil eſtat que celuy que nous venons de dire, quelqu'un traverſe ſes deſſeins, ou pouvant l'y ſervir qu'il ne le faſſe pas; enfin lors qu'il luy nuira de quelque façon que ce ſoit. Auſſi eſt-ce ce qui fait que les Malades, les Pauvres; ceux que l'Amour ou la Soif

Soif travaillent, tous ceux en un mot qui desirent quelque chose ardemment & qu'ils ne peuvent avoir, sont tres-coleres & bien plus aisez à fâcher que d'autres ; sur tout contre les personnes qui ne tiennent compte d'eux en l'estat où ils sont ; Par exemple un Malade se fâche toûjours pour les choses qui regardent sa maladie ; un Pauvre pour celles qui regardent sa pauvreté ; un Soldat à l'occasion de la guerre, un Amant pour ce qui touche sa passion ; & generalement en est-il de même de tous les autres : Car il est constant que dans toutes les rencontres où nous nous mettons en colere, chacun de nous y est comme acheminé & preparé par la passion qui le travaille, & par ce qu'il sent d'affligeant en luy-même.

D'ordinaire encore on se fâche lors que tout le contraire arrive de ce qu'on attendoit ; car sans doute un accident inopiné & auquel on ne s'attendoit pas, afflige bien davantage ; par la même raison qu'un bonheur qui arrive contre toute esperance & sans s'y estre attendu, donne plus de joye, sur tout quand il produit l'effet qu'on veut. D'où il est aisé de remarquer Quelles peuvent estre les occasions, les saisons, les dispositions, les âges qui sont plus propres à mettre en colere ; & même précisement quand, & en quel lieu. Et non seulement cette remarque est aisée à faire, mais encore il paroist Que plus une personne sera sollicitée & pressée par des circonstances de cette qualité, & plus alors il sera facile de la fâcher.

Tous ceux donc qui seront en l'estat que nous venons de dire, seront tres propres à estre mis en colere.

*Ceux contre qui on se met en colere.*

AU reste nous nous mettons toûjours en colere contre ceux qui se prennent à rire en nostre presence, ou qui se mocquent de nous ouvertement, ou bien qui nous attaquent avec des railleries piquantes; car il est certain que ces personnes-là alors nous offensent.

On se met encore en colere contre ceux qui nuisent en des choses où il se remarque visiblement Que c'est à dessein d'offenser: Or il faut que ces choses-là soient telles qu'on ne voye pas Qu'il leur en revienne rien, ni que ce soit à dessein de se vanger: Si bien qu'alors il paroist Que c'est purement pour offenser qu'ils le font & pour faire dépit.

Nous nous fâchons encore contre les personnes qui parlent mal de nous, ou qui nous méprisent dans les choses dont nous faisons nostre principale occupation. Par exemple, un homme passionné pour la Philosophie & qui cherche à acquerir de la reputation par-là, s'offensera extraordinairement si quelqu'un vient à choquer cette profession; Il en est de même d'une Dame qui se pique de beauté, si quelqu'un n'en parle pas comme elle le souhaite; Et ainsi en est-il de tout le reste. Mais sans doute leur colere s'allume bien davantage en ces rencontres, si telles personnes ont quelque soupçon, que ces choses-là ne se trouvent point du tout en elles, ou bien moins qu'elles ne s'imaginent; en tout cas qu'elles ne passent point pour cela: car quand quelqu'un croit exceller en la chose même sur laquelle on le raille, jamais alors il ne s'en fâche.

On

On ſe fâche encore plus ordinairement contre ſes Amis, que contre ceux avec qui l'on ne fait point amitié ; à cauſe qu'on croit devoir attendre plûtoſt de ſes Amis un bon traitement, qu'un mauvais.

Nous nous mettons auſſi en colere contre ceux qui ayant accouſtumé de nous rendre de l'honneur, ou d'avoir ſoin de cultiver noſtre connoiſſance & de ſe mettre bien avec nous, ceſſent d'en uſer de la ſorte ; parce qu'il y a lieu de croire alors qu'ils nous mépriſent, n'y pouvant avoir d'autre raiſon que celle-là qui les empéche de faire encore de même, & d'agir avec nous comme auparavant.

On ſe fâche encore toûjours contre ceux qui apres avoir receu quelque plaiſir, ſont aſſez ingrats pour nous abandonner dans l'occaſion, ou qui ne font pas autant pour nous, que nous avons fait pour eux; Enfin contre tous ceux qui ont des deſſeins contraires aux noſtres, particulierement ſi ce ſont perſonnes inferieures & bien au deſſous de nous pour la condition : car il ſemble alors que toutes ces ſortes de gens nous mépriſent, Ceux-ci, parce qu'il nous traitent tout à fait d'inferieurs, & comme perſonnes qu'on ne ſe ſoucie pas de choquer ; Les autres, parce qu'ils vivent avec nous, comme ils vivroient avec un inferieur qui les auroit obligez.

Nous ſommes encore bien plus touchez du mépris de Ceux qui ne ſont en aucune conſideration dans le monde, que du mépris des autres; & cela conformément à la ſuppoſition que nous avons faite, *Que la colere vient toûjours d'un mépris indigne, & fait à des perſonnes qu'on devroit traiter tout autrement.* Car il eſt de la bienſean-

ſeance qu'un homme qui n'eſt pas tant que d'autres, reſpecte ceux qui ſont plus que luy.

Nous nous fâchons encore contre nos amis; lors qu'ils ne diſent pas du bien de nous, ou qu'ils n'ont pas ſoin de nous obliger; mais bien plus incomparablement, lors qu'ils font tout le contraire, ou qu'ils ne s'apperçoivent pas de noſtre beſoin; & c'eſt ainſi que Plexippe, dans Antiphon, ſe fâche contre Meleagre. Auſſi eſt-ce toûjours une marque qu'on ne ſe ſoucie pas d'une perſonne & qu'on n'en tient point de compte, lors qu'on ne s'apperçoit pas même qu'elle eſt en neceſſité; puis que d'ordinaire on n'ignore pas l'eſtat des choſes dont on ſe ſoucie particulierement & qu'on eſtime.

Nous nous fâchons auſſi contre les perſonnes qui ſe réjoüiſſent de nos diſgraces, & generalement contre tous ceux qui ne ſont point touchez des malheurs qui nous arrivent: Car c'eſt une preuve alors, ou qu'ils ſont nos ennemis, ou qu'ils ne tiennent compte de nous.

Nous nous mettons encore en colere contre ceux qui ne ſe ſoucient pas de nous fâcher, & c'eſt pour cela que le meſſage des perſonnes qui apportent de mauvaiſes nouvelles eſt toûjours ſi mal receu.

Noſtre colere encore s'allume contre ceux qui écoutent le mal qu'on dit de nous, ou qui ſont attentifs à regarder celui qui nous eſt arrivé; veu que telles actions ſemblent venir, ou d'un homme qui nous mépriſe, ou d'un ennemy: Car ſans doute ſi c'eſtoient de vrais amis, ils compatiroient alors à noſtre affliction & la regarderoient comme la leur; puiſque jamais perſonne ne peut regarder ſes propres maux ſans s'attriſter.

Nous

Nous ne pouvons encore souffrir d'estre méprisez en presence de cinq sortes de personnes, qui sont,

*Nos Competiteurs & ceux avec qui nous disputons du rang.*

*Ceux de qui nous faisons une tres-grande estime.*

*Toutes les personnes chez qui nous voulons nous mettre en credit & en reputation.*

*Ceux à qui nous portons un grand respect.*

*Enfin tous ceux qui nous respectent.*

Car il est certain que quand on vient à mépriser dans quelqu'une de ces rencontres-là, le mépris alors est tout autrement sensible que devant d'autres.

Ceux-là encore nous mettent en colere qui offensent en certaines choses des personnes qu'honnestement nous ne pouvons pas abandonner en de telles rencontres, & où il y auroit de la honte pour nous de ne pas prendre leur deffense ; Ces personnes-là sont, nos peres & meres, nos enfans, nos femmes, nos domestiques, & tous ceux qui dépendent de nous.

Nous nous fâchons encore contre ceux qui sont insensibles à nos bienfaits & qui ne nous en sçavent pas de gré ; car le mépris de telles gens est toûjours d'autant plus injurieux, qu'il est sans fondement & contre toute sorte de raison.

On se fâche encore contre ceux qu'on apperçoit se mocquer dans le temps qu'on pense traiter serieusement avec eux : car l'Ironie a cela qu'elle est extraordinairement méprisante.

On se met aussi en colere contre les personnes qui se monstrent obligeantes & font du bien à tous les autres, excepté à nous ; car sans doute il n'y a rien qui fasse plus connoistre qu'on nous

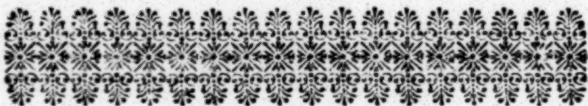
nous méprise, que lors qu'on ne juge pas devoir faire pour nous, ce qu'on croit devoir faire pour tous les autres.

L'oubliance encore est une chose qui excite la colere, comme si un homme, se mettoit si peu en peine d'un Amy, qu'il oubliast son nom; car il semble alors que cette oubliance soit un effet de son mépris, puisque l'oubliance ne vient jamais que de negligence, & que la negligence est toûjours un mépris.

Nous avons donc monstré, non seulement Quelles sont les personnes contre qui nous nous mettons en colere; mais encore en quel estat se trouvent ceux qui s'y mettent, & pour quelles raisons ils le font. Et par-là il se voit ce que l'Orateur doit se proposer; car ce qu'il aura à faire d'abord c'est, De manier avec telle adresse l'esprit de ses Juges, qu'il les amene au poinct où se trouvent toûjours ceux qui sont prests de se mettre en colere; En second lieu, de faire éclater en la personne de l'adverse Partie des choses qui ayent de coustume de les irriter; Et enfin, de le representer tel à leurs yeux, qu'ils puissent le regarder comme un de ceux contre qui ils s'emportent ordinairement.



CHA-



# CHAPITRE III.

## *De l'Humeur paisible ou Douceur d'Esprit.*

MAis parce que se *Fâcher & s'appaiser*, sont choses contraires, & tout de même *la Colere & la Douceur d'esprit*; pour cela trois poincts seront à examiner. Premierement, *En quel estat se trouvent ceux qui ont l'esprit doux & paisible.* En second lieu, *Avec quelles sortes de personnes on vit d'ordinaire paisiblement.* Et enfin, *A quelle occasion, & pour quelles raisons la Colere s'appaise.*

Supposons donc que la Douceur d'esprit soit, *Cet estat où on se trouve lorsque la Colere cesse.* Que si cela est, & qu'on se mette toûjours en colere contre ceux qui méprisent; de plus Que le Mépris de sa nature soit toûjours volontaire: Il faut dire, Que jamais personne ne se mettra en colere contre ceux qui n'auront rien fait de semblable, où l'auront fait malgré eux, ou paroistront l'avoir fait ainsi.

Il est certain encore qu'on ne se mettra point en colere contre ceux qui voudroient avoir fait tout le contraire de ce qu'ils ont fait, ou qui n'auront rien fait à nostre égard qu'ils n'ayent fait souvent à eux-mêmes; à cause qu'il n'est pas croyable qu'une personne soit pour se mépriser elle-même.

On

On ne ſe fâche pas non plus contre ceux qui reconnoiſſent nous avoir offensé, & s'en repentent ; car comme ſi nous croyions alors qu'ils fuſſent aſſez punis de leur repentir, nous nous appaiſons auſſi-toſt. Cela ſe peut remarquer aux valets que nous chaſtions ; parce que plus ils s'opiniaſtrent à nous mentir & à nous contredire, & plus nous continuons à les chaſtier, au lieu que noſtre colere ceſſe lors qu'ils avoüent qu'ils ſont punis juſtement : Et la raiſon pourquoy alors nous en uſons ainſi, eſt parce qu'il y a de l'impudence & de l'effronterie à dénier une choſe qu'on a veuë, ou qui eſt claire d'elle-même: Or l'Impudence eſt toûjours une ſorte de mépris & de dédain, puis qu'il n'y a que les perſonnes que nous mépriſons beaucoup, pour qui nous manquions de reſpect & devant qui nous ne nous ſoucions pas de faire paroiſtre de l'impudence.

Noſtre colere encore ne peut durer contre ceux qui nous font des ſoumiſſions, ou écoutent tout ce que nous leur diſons ſans repartir ; à cauſe que par-là ils ſemblent avoüer qu'ils ſont nos inferieurs, Or eſt-il que tout homme qui ſe croit inferieur à un autre, craint toûjours de l'offenſer ; & craignant de l'offenſer aſſeurément il ne le mépriſe point : Et une preuve Qu'on ne peut eſtre en colere contre ceux qui s'humilient, c'eſt que les Chiens mêmes nous le monſtrent, ne mordant jamais ceux qui ſont couchez par terre.

On ne ſe fâche point encore contre les perſonnes qui ne tournent point en raillerie un diſcours ſerieux, à cauſe que faiſant eſtat en apparence de ce qu'on leur dit, il n'y a pas lieu de croire alors qu'ils mépriſent.

Nous

Nous ne pouvons encore nous fâcher contre ceux qui nous ont beaucoup plus obligé par le paſſé, qu'ils ne nous ont deſobligé preſentement. Non plus que contre les perſonnes qui nous viennent demander pardon, ou qui nous prient de quelque choſe; attendu que la qualité de ſuppliant les abaiſſe, & les fait humilier devant nous.

Perſonne encore ne ſe met en colere contre ceux qui ne ſont point injurieux ni mocqueurs, & qui ne mépriſent jamais perſonne; ou bien qui ayant à mépriſer quelqu'un, ne s'adreſſent point aux honneſtes gens, ni à ceux de noſtre ſorte. En un mot le ſecret d'appaiſer la colere eſt d'avoir égard à tout ce qui eſt contraire aux choſes qui la font naiſtre.

On ne ſe fâche point encore contre les perſonnes qu'on craint, ou pour qui l'on a beaucoup de reſpect; veu que la colere ne peut jamais rien ſur l'eſprit tandis qu'on eſt en cet eſtat; eſtant impoſſible d'eſtre ſaiſi de peur & de colere en même temps.

On ne ſe fâche point encore, ou du moins tres peu, contre ceux qui n'ont offenſé que parce qu'ils eſtoient en colere; à cauſe qu'il ne ſemble pas alors que ce ſoit par mépris qu'ils l'aient fait; veu que perſonne ne peut jamais mépriſer dans le temps qu'il eſt en colere, puiſque le mépris de ſa nature eſt froid & ſans trouble; au lieu que la colere eſt turbulente & pleine de reſſentiment.

Enfin nous ne nous mettons jamais en colere contre ceux qui ſont honteux en noſtre preſence, & qui nous portent du reſpect.

Il eſt certain encore Que les perſonnes qui ſeront dans une diſpoſition contraire à celle

où

où il faut estre pour se fâcher, auront alors l'esprit doux & paisible; Par exemple, tous ceux qui se divertiront à quelque jeu, qui riront, qui assisteront à une feste, qui seront dans un jour de réjoüissance, ceux à qui il sera arrivé quelque heureux succés, ceux qui seront saouls; en un mot les personnes qui gousteront certains plaisirs dont on ne peut pas s'offenser & qui ne font aucun tort, enfin ceux qui auront une juste occasion de bien esperer.

Ceux-là aussi seront disposez à la douceur, de qui la colere aura eu du temps pour se reposer, & même encore qui tout fraischement ne viendront pas de s'y mettre, car le Temps appaise la colere.

C'est encore une disposition à faire perdre la colere; pour grande qu'elle soit, que de s'estre vangé d'un autre un peu auparavant: Et pour cela Philocrate avoit raison, lorsque le Peuple estoit animé le plus contre luy, & qu'un certain luy demandoit, pourquoy il ne se presentoit pas pour se justifier? *Il n'est pas encore temps*, dist-il. Et comme l'autre luy eut reparti, *Et quand pensez-vous donc qu'il sera temps*? *Il sera temps*, répondit-il, *quand j'auray veu faire le Procez à quelqu'autre*. Et certainement, comme j'ai dit, il avoit raison; car d'ordinaire le Peuple en est bien plus doux, lors qu'il a déchargé sa colere sur quelqu'un, ainsi qu'il arriva à Ergophile: Car quoy que les Atheniens fussent beaucoup plus irritez contre luy que contre Callisthene, ils ne laisserent pas neanmoins de le renvoyer absous, à cause que le jour d'auparavant ils avoient condamné Calisthene à mort.

C'est encore une occasion à n'estre plus en cole-

colere, que d'avoir convaincu & mis à leur tort, des personnes qui nous avoient offensé; Ou bien même d'apprendre que ces personnes-là ont beaucoup plus souffert de mal que nous ne leur en eussions fait, si nous nous fussions vangez; veu qu'alors on se croit comme vangé de telles gens par le mal qui leur est arrivé.

Nous ne nous mettons point encore en colere, lors que nous croyons avoir tort, & souffrir justement ce que nous souffrons; puis que jamais on ne se peut fâcher pour des choses qui sont justes, à cause qu'on n'a aucun sujet de se plaindre ni de pretendre être traité indignement, en quoy principalement nous avons remarqué que consistoit la colere. C'est aussi la raison pourquoy il est toûjours à propos avant que de chastier quelqu'un, de luy faire quelque reprimande & luy remonstrer ses fautes, car il se remarque, Que les valets même qu'on chastie de la sorte, en sont beaucoup plus aisez à chastier & supportent la peine bien plus patiemment.

Nostre colere cessera encore contre les personnes, de qui même nous voudrions bien nous vanger, lors que nous croirons qu'en les maltraittant, elles ne sçauroient, ni de quelle part cela leur viendroit, ni pourquoy; car la colere est de telle nature, qu'elle est toute renfermée dans le particulier, ainsi qu'il se voit par sa définition. C'est aussi sur ce fondement qu'Homere fait dire tres-à propos à Ulysse, lors qu'il fuit de Polyphême, Odyss. 9.

*Cyclope, en cet estat ayant l'œil hors du front,*
*Si quelques Estrangers, ou des gens de ton Isle,*
*Vouloient sçavoir l'Autheur d'un si cruel affront;*
*C'est Ulysse, entens-tu? ce destructeur de Ville.*

Com-

Comme ſi Ulyſſe euſt crû ne s'eſtre pas vangé de Polyphême, s'il ne luy euſt fait connoiſtre, & pourquoy ſon œil avoit eſté crevé, & qui l'avoit fait. De ſorte donc, Que non ſeulement on ne ſe fâchera point contre les perſonnes qui ne pourroient pas s'appercevoir qu'on ſe vangeroit d'elles; mais encore contre tous les autres qui ne ſentiroient pas le mal qu'on leur feroit; non plus que contre les Morts, comme ſi l'on avoit cette penſée des Morts Qu'ils doivent eſtre épargnez pour avoir paſſé par la plus grande de toutes les extrémitez & éprouvé le dernier des malheurs: Joint à cela, qu'ils ne ſont plus en eſtat ni de ſouffrir, ni de rien ſentir; qui ſont des conditions ſans leſquelles la vangeance ne peut eſtre douce, & que ſouhaitent particulierement ceux que la colere porte à ſe vanger. Auſſi eſt-ce la raiſon pourquoy le Poëte voulant appaiſer Achille qui ſe vangeoit encore du pauvre Hector, tout mort qu'il eſtoit, dit à ce propos,

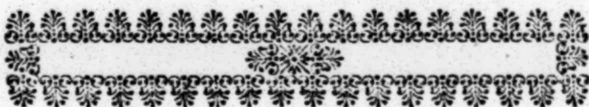
Iliad. 24. *Il frappe de la terre, inſenſible à ſa rage.*

IL eſt donc clair Que pour appaiſer ſes Auditeurs & pour porter leur eſprit à la douceur, il ne faut point d'autres Lieux que ceux que nous venons de donner. Car premierement pour ce qui regarde la perſonne des Auditeurs, on n'aura qu'à preparer leur eſprit de la même ſorte, qu'on voit ceux qui n'ont pas ſujet de ſe mettre en colere. En ſecond lieu à l'égard des autres contre qui ils ſeront en colere, on monſtrera, *Ou que ce ſont gens à craindre, ou perſonnes qu'ils doivent reſpecter; ou à qui ils ont obligation, ou même*

*me que leur dessein n'estoit point de les offenser, & que ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait malgré eux; En un mot Qu'ils sont tres-fáchez de ce qui est arrivé, & voudroient que la chose n'eust point esté faite,*



CHA-



# CHAPITRE IV.

## *De l'Amour & de la Haine.*

TOUCHANT les personnes qu'on aime ou qu'on hait, & pour quelle raison ; c'est ce qu'il faut examiner, aprés que nous aurons defini l'*Amitié*, & monstré ce que c'est que d'*Aimer*.

Supposons donc qu'*Aimer*, soit, *Desirer à quelqu'un, & vouloir qu'il luy arrive tout ce qu'on croit luy devoir estre avantageux ; & cela, non point à cause de soy même, ni pour aucune pretention qu'on ait ; mais en sa seule consideration.* Et non seulement pour l'aimer il faut luy desirer ceci, mais encore *S'employer de tout son pouvoir afin de le lui procurer.*

La qualité d'*Amy* consiste, *à Aimer & à estre Aimé reciproquement.* Or ceux-là pensent estre Amis qui se croyent tels entr'eux que nous venons de remarquer.

Cecy presupposé, & Qu'un veritable amy doive toûjours vouloir du bien à son amy, il sera necessaire de tirer cette consequence. Premierement,

I. *Que quiconque témoignera à un autre de la joye lorsqu'il luy sera arrivé du bien ; & au contraire qui fera paroistre de la tristesse lorsqu'il luy sera arrivé du mal ; celuy-là sera son Amy ;*

A con-

A condition pourtant comme j'ay dit qu'il ne le fasse point pour aucun interest, mais seulement en consideration de cette personne-là. La raison est Que tous les hommes ont de la joye lors qu'ils voyent arriver les choses qu'ils veulent, & ont de la tristesse lors que tout le contraire arrive ; De maniere qu'on peut dire Que la Tristesse & la Joye sont des marques comme infaillibles pour connoistre de quel esprit une personne est portée pour un autre, & si elle luy veut du bien, ou du mal.

En second lieu il faudra tirer cette autre consequence,

*Que ceux à qui presentement les mêmes choses sont bonnes, ou mauvaises, seront Amis entr'eux.* II.

Comme aussi,

*Tous ceux qui auront les mêmes personnes pour amis, ou ennemis.* III.

attendu qu'il sera necessaire alors qu'ils soient unis de volonté, & qu'ils desirent les mêmes choses : Tellement qu'il est certain *Que quiconque veut & desire pour un autre les mêmes choses qu'il desire & veut pour luy-même, Celuy-là paroistra toûjours estre son Amy.*

*Les Personnes qu'on aime.*

Quant aux personnes qu'on aime d'ordinaire, on peut mettre au premier rang Ceux qui nous ont fait du bien, Soit qu'ils nous en aient fait à nous mêmes, ou aux personnes qui nous touchent & de qui nous prenons les interests; Soit qu'ils nous aient rendu des services signalés, ou simplement obligé de bonne grace & sans nous faire attendre ; Soit enfin qu'ils nous

aient ſervi en des occaſions preſſantes, Ou qu'en faiſant quelque choſe pour nous, ils aient témoigné que c'eſtoit en noſtre ſeule conſideration & purement pour l'amour de nous qu'ils le faiſoient. Et non ſeulement nous aimons les perſonnes qui nous ont obligé en effet; mais encore tous ceux que nous croyons en avoir la volonté.

Nous ſerons encore portez d'affection pour les amis de nos Amis, & pour quiconque aimera les mêmes perſonnes que nous aimons, ou qui en ſera aimé. Comme auſſi nous aimerons tous ceux qui auront les mêmes ennemis que nous, ou qui haïront les mêmes perſonnes que nous haïſſons, ou qui en ſeront haïs; Et cela à cauſe que tout ce qui paroiſtra eſtre un Bien à ces gens-là, ſemblera auſſi eſtre un bien pour nous; de maniere qu'en cet eſtat il n'eſt pas poſſible qu'on ne leur ſouhaite du bien, qui eſt une choſe que nous avons remarqué ne pouvoir venir que d'un amy.

Nous aimons encore tous ceux qui volontiers aſſiſtent de leur argent, ou qui ne craignent point d'expoſer leur vie pour les autres: De-là vient qu'on porte honneur principalement aux perſonnes liberales, ou qui font profeſſion de valeur, ou qui ſont amies de la Juſtice; au nombre deſquels l'on met Ceux qui ne vivent point aux dépens d'autruy, comme ſont les gens qui gagnent leur vie à travailler; or ceux-ci font deux corps, ſçavoir les *Laboureurs* & les *Artiſans* particulierement.

On aime auſſi ceux qui ſont Temperans & dont la vie eſt reglée; à cauſe que d'ordinaire ils ne font tort à perſonne. Et par la même raiſon encore tous ceux qui ménent une vie paiſible, & qui ne ſe meſlent de rien. Nous

Nous aimerons encore les perſonnes avec qui nous voudrions avoir fait amitié, ſur tout s'il nous paroiſt que de leur coſté elles ſouhaitent la même choſe. Ces perſonnes-là ordinairement ſont ceux qui éclatent par leur vertu, ou qui ont acquis de la reputation, ſoit qu'ils ſoient eſtimés de tout le monde, ou des plus honneſtes gens; ſoit de ceux que nous eſtimons beaucoup, ou qui ont une tres-grande eſtime pour nous.

On aura encore de l'inclination pour toutes les perſonnes qui ſont d'une converſation agreable, ou avec qu'il y a grand plaiſir de vivre, tels que ceux qui ont l'humeur douce & facile, ou qui n'aiment pas à reprendre les fautes qu'on fait, ou qui jamais ne veulent avoir le deſſus ni l'emporter ſur les autres; En un mot qui ne ſont point opiniâtres; à raiſon que ces gens-là ne ſont ni querelleurs, ni ne ſe plaiſent à conteſter: Car tout homme qui aime à conteſter eſt toûjours fâcheux, puis qu'il ſemble vouloir le contraire de ce qu'on veut.

Ceux-là encore nous paroiſtront aimables qui ſçauront railler avec adreſſe, ou ſouffrir une raillerie ſans ſe fâcher; pource que telles perſonnes s'eſtudient à deux choſes qui plaiſent extrémement en compagnie, car les uns veulent bien eſtre raillez, & les autres raillent de bonne grace.

Nous ſerons portez encore à aimer tous ceux qui feront valoir les bonnes qualitez qui ſont en nous & les loüeront; ſur tout ſi entre celles-là qu'ils loüeront, il s'en trouve quelqu'une, que nous craignons de ne pas avoir effectivement.

On aura auſſi de l'inclination pour ceux qui ſont de bonne mine, & bien mis, ou fort propres en tout ce qu'ils font; Et encore pour tous

les autres qui ne ſeront point ſujets à reprocher les fautes d'autruy, ni le bien qu'ils ont fait; à raiſon que ceux qui font telles choſes ſont importuns, & chechent à reprendre.

On aimera encore les perſonnes qui n'ont point de rancune, ou qui ne ſont pas gens à s'offenſer de peu de choſe, mais avec qui il eſt toûjours tres-aiſé de ſe réconcilier; Veu qu'il y a lieu de croire Qu'ils vivront avec nous comme ils font avec les autres.

Et tout de même nous aimerons ceux qui ne ſont point médiſans, ou qui ne ſe plaiſent pas à entendre dire du mal de nous, ni de qui que ce ſoit, mais ſeulement du bien : à cauſe qu'il n'y a que les honneſtes gens qui faſſent cela.

Nous aimons encore les perſonnes qui ne nous reſiſtent point quand nous ſommes en colere, ni lors que nous ſommes occupez ſerieuſement à quelque choſe ; parce que ceux qui font telles actions, ſe plaiſent d'ordinaire à choquer & à contredire.

Nous aurons encore de l'affection pour tous ceux dont la façon d'agir & de ſe comporter avec nous témoignera,Ou qu'ils font eſtime de noſtre merite, Ou qu'ils nous tiennent pour gens d'honneur & de probité; Ou enfin qu'ils ſe plaiſent en noſtre compagnie: Mais ſur tout nous ſerons portez à les aimer,ſi cette inclination & cette eſtime qu'ils feront paroiſtre, leur vient pour des choſes où principalement nous voulions eſtre conſiderez, ou paſſer pour vertueux, ou pour agreables.

Nous aimerons encore nos pareils, & ceux de même profeſſion que nous; pourveu qu'en ceci ils ne nous nuiſent en rien; & que leur vie & la noſtre ne dépendent pas du même exercice;

car

car autrement ce que dit Hesiode des Potiers auroit lieu.

*Le Potier d'ordinaire, ou Potier porte envie.*

Nous aimerons encore tous ceux qui souhaitent les mêmes choses que nous ; à condition que ces choses-là soient de telle nature, qu'elles puissent estre possedées, & par eux & par nous en même temps : Car autrement il arriveroit encore ce que nous venons de remarquer des Potiers.

Nous aimerons aussi les personnes avec qui nous vivrons si familiairement & de sorte, que nous ne craindrons point de faire en leur presence toutes les choses qui ne sont honteuses à faire que dans l'opinion du peuple ; pourveu neantmoins que ce ne soit point par mépris que nous le fassions : Et de même encore nous aimerons ceux en presence de qui nous serions bien fâchez d'avoir rien fait qui fust honteux à faire veritablement.

Toutes les personnes aussi avec lesquelles nous aurons à contester pour le rang, Et ceux encore que nous voudrions avoir pour émulateurs, mais non pas pour envieux ; ces gens-là toûjours, ou nous engageront à les aimer, ou du moins feront souhaiter leur amitié.

Nous aimerons aussi ceux à qui volontiers nous préterions la main pour leur faire avoir les avantages qu'ils poursuivent, si ce n'estoit qu'en le faisant, il nous pourroit arriver plus de perte, ou de mal, que nous ne leur procurions de bien.

On aura encore de l'inclination pour ceux qui aiment leurs amis, autant absens, que presens : Aussi est-ce la raison pourquoy tout le monde cherit les personnes qui se mon-

trent telles à l'endroit des Morts & qui n'enterrent point leur affection avec leurs amis. En un mot on aimera tous ceux qui ſont paſſionnez pour leurs amis, & qui jamais ne les abandonnent quoy qu'il arrive; à cauſe que de tous les biens qui ſont au monde, il ny en a point qu'on croye comparable à celuy d'avoir un parfait amy.

On aimera encore toutes les perſonnes qui ne ſont point diſſimulées, tels que ceux qui ne cachent rien à leurs amis, non pas même leurs propres imperfections; Car comme il a déja eſté remarqué, jamais nous n'avons honte de dire à nos amis les choſes qui ne ſont blâmables que chez le vulgaire & par opinion. Sur quoy on peut fonder cette maxime en argumentant par les Contraires.

*Que s'il eſt vray que quiconque a honte de découvrir certaines choſes à une autre, n'eſt pas ſon amy.*

Il s'enſuivra,

*Que celuy qui n'aura pas honte de le faire & qui les luy découvrira franchement, fera paroiſtre qu'il l'aime.*

Enfin nous aimerons toutes les perſonnes & Qui ne ſeront point redoutables, & En qui nous pourrons avoir confiance; car pour ceux qui ſe font redouter, il eſt certain que jamais perſonne ne les aime.

## *Les differentes ſortes d'Amitié.*

L'*Amitié* au reſte a ſous ſoy pluſieurs eſpeces. Les plus remarquables ſont *la Societé, la Familiarité, la Parenté, l'Alliance & choſes ſemblables.*

Quant

Quant à ce qui peut faire naiſtre l'Amitié, c'eſt *d'Obliger & de faire du bien*; De plus, *d'Obliger de ſi bonne grace, qu'on le faſſe même ſans en eſtre prié*; Et enfin, *de ne s'en pas vanter apres l'avoir fait:* car ſans doute obliger de cette ſorte, donne à connoiſtre qu'on le fait en conſideration ſeulement de la perſonne qu'on oblige, & non pas pour autre raiſon.

### *La difference qu'il y a entre la Haine & la Colere.*

DE ſçavoir cela apres ce que c'eſt que *l'Inimitié*, & en quoy conſiſte ce que nous appellons *Hair*; il eſt aiſé de le connoiſtre, puis qu'il n'y a qu'à prendre le contraire de ce qui a eſté dit de l'Amitié,& de ce qui fait aimer. A l'égard des choſes qui ſont naiſtre la Haine ou l'Inimitié, il s'en trouve trois, qui ſont, *La Colere*, *l'Importunité*, *& la Calomnie* ou *Médiſance*.

Au reſte il y a une ſi grande difference entre la *Colere* & la *Haine*, Que jamais nous ne nous mettons en colere que pour des choſes qui ont eſté faites à noſtre perſonne & qui nous regardent; Au lieu que nous pouvons avoir de la haine, ſans même qu'il nous ait eſté rien fait, puis qu'il ne faut qu'avoir opinion qu'un homme ait tel ou tel vice en luy, pour en avoir averſion & le haïr.

De plus la colere eſt remarquable en ce point, Que jamais elle n'en veut qu'à certaines perſonnes, par exemple, à Callias, ou à Socrate: Pour la haine, elle va plus loin, elle ſe prend même au general & à la nature des choſes; attendu qu'il n'y a perſonne qui n'ait de la haine

pour un Larron & pour un Calomniateur, même ſans les connoiſtre. Joint que la colere eſt de telle qualité, que le Temps la peut guerir, au lieu que la haine eſt incurable.

La Colere encore a cela, que jamais elle n'en vient à l'extremité, ſe contentant de faire des choſes qui ſimplement fâchent. Il n'en eſt pas ainſi de la Haine, car ſon but eſt plûtoſt de faire du mal, que de fâcher ſimplement: Et de vray le deſſein d'un homme en colere, lors qu'il ſe vange de quelqu'un, eſt de luy faire ſentir Que c'eſt luy qui ſe vange; mais pour celui qui a de la haine, peu luy importe Que l'autre le ſçache ou ne le ſçache pas.

A l'égard des choſes qui ſont ſimplement *Fâcheuſes*, ou tout à fait *Mauvaiſes*, il faut remarquer Que les Facheuſes ſont toutes ſenſibles de leur nature; & pour les autres au contraire il ſe trouve, Que même celles qui ſont principalement Mauvaiſes, ne ſe font point ſentir: car la Folie & l'injuſtice, qui ſans contredit ſont les deux plus grands maux qui puiſſent arriver à l'homme, ne ſont nullement ſenſibles; veu qu'en devenant méchant, on ne ſens pas plus de douleur qu'on faiſoit.

La Colere encore eſt differente de la Haine en ce poinct, Que celle-cy eſt exempte de trouble & de fâcherie; au lieu que la Colere eſt toûjours dans la fâcherie & dans le trouble; car enfin un homme en colere ſent toûjours au dedans de luy même je ne ſçay quoy qui l'afflige, ce qui n'arrive pas à quiconque a de la haine.

Enfin l'homme en colere eſt ſi different de celuy qui hait, qu'il peut ſe laiſſer aller à la com-

compassion, au cas que son Adversaire se trouve attaqué de plusieurs maux; mais pour l'autre nulle consideration ne le touche, & quoy qu'il arrive, jamais il n'aura de pitié. La raison de cela est, Que celui qui est encolere n'a dessein que de rendre la pareille & de faire connoistre qu'on ne s'est pas addressé à qui on pensoit; Au lieu que celui qui a de la haine veut entierement la perte de la personne qu'il hait, & n'est point satisfait qu'elle ne perisse.

PAR ce que nous venons de dire donc, & par les Lieux que nous avons donnez, il se voit, Que non seulement il sera facile de monstrer Quand il y aura Amitié ou Inimitié entre des personnes qui veritablement sont Amies ou Ennemies; mais encore De faire passer pour Amis, ou Ennemis, des gens qui ne le seront point; & même De convaincre de mensonge & de refurer les raisons de ceux qui voudroient passer pour tels & s'attribuer faussement la qualité d'Amy. En un mot, lors qu'il y aura contestation entre des personnes, & qu'à leur égard on sera en doute si une chose aura esté faite simplement par Colere, ou par Inimitié, il est évident encore De quelle adresse il se faudra servir pour porter l'esprit des Juges à croire lequel des deux on voudra.



# CHAPITRE V.

## *De la Crainte & de l'Aſſeurance.*

POUR ce qui eſt des choſes & des Perſonnes qu'on craint, & en quel eſtat on ſe trouve alors ; c'eſt ce que nous allons faire connoiſtre. Suppoſons donc que la Crainte ſoit *Une certaine affliction ou trouble d'eſprit, lors que nous venons à nous imaginer qu'il nous doit arriver du mal, mais du mal qui regarde noſtre perte & menace noſtre vie, ou du moins qui nous doit afliger beaucoup.* Car il ne faut pas penſer qu'on craigne indifferemment toute ſorte de maux ; par exemple, de devenir méchant, ou d'avoir l'eſprit lourd ; mais ſeulement on apprehende ceux qui ſont capables de cauſer une grande affliction, ou de perdre tout à fait ; principalement ſi ces maux-là ne ſemblent pas fort éloignez, mais tout proches & comme ſur le point d'arriver ; car jamais on n'a peur d'un mal qui paroiſt tres-éloigné : & de vrai tout le monde ſçait qu'il faut mourir, .cependant par ce qu'on ne croit pas que ce doive eſtre ſi-toſt, perſonne ne s'en met en peine.

Que ſi la crainte eſt ce que nous venons de dire, il s'enſuit Qu'il faudra craindre

I. *Tout ce qui paroiſtra eſtre en puiſſance de nous perdre, ou du moins de nous nuire en des cho-*

*ſes*

*ses qui seroient capables de nous affliger beaucoup.*

Et de fait c'est pour cela même que ce qui n'est qu'un Signe & une marque simplement que de semblables malheurs doivent arriver, est toûjours redoutable; à cause qu'ils semblent tout proches. Et c'est-là proprement ce qu'on appelle *Danger*, car qui dit Danger, dit l'Approche & le voisinage d'une chose à craindre. On peut donner pour exemple de tels Signes.

*L'Inimitié & la Colere de ceux qui sont en quelque puissance de faire du tort*, II.

puis qu'alors on ne peut pas douter qu'ils n'en ayent tout ensemble, & la volonté & le pouvoir: de maniere qu'en cet estat on les doit toûjours considerer, comme gens tout prests d'executer leur mauvais dessein.

De plus on pourra alleguer

*L'Injustice, lors qu'elle aura de l'authorité & sera en puissance d'agir.* III.

à cause que tout méchant homme n'est tel, que parce qu'il a la volonté portée au mal, & ne songe qu'a en faire.

On en dira autant,

*Du Merite offensé & d'un grand Courage, lors que des personnes de cette sorte viendront à avoir du credit, & se verront en puissance de se vanger.* IV.

Car on ne pourra pas douter, que ces personnes-là n'ayent protesté en elles-mêmes & resolu de se vanger dans le temps, & toutes les fois qu'elles se sont veuës traitées indignement: Or maintenant nous supposons qu'elles sont en pouvoir de s'en ressentir.

Enfin on mettra de ce nombre,

V. *L'apprehension qu'auront de nous tous ceux qui pourront nous nuire*,

comme estant sans cesse à chercher les moyens de se défaire de nous, afin de n'avoir plus rien à craindre.

OUTRE ce que nous venons de dire, Parce que la pluspart des hommes s'adonnent plus volontiers au mal qu'au bien; & de plus, Qu'ils sont si attachez à leur interest qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent pour de l'argent; Enfin qu'ils sont lâches & poltrons dans toutes les rencontres où ils croyent qu'il y a du danger; on doit conclure encore,

VI. *Que c'est une chose bien à craindre, de se voir à la mercy d'autruy.*

Et par consequent,

VII. *Que nous n'aurons pas peu à apprehender ceux qui seront complices avec nous de quelque grand crime, ou qui nous l'auront veu commettre.*

à cause que nous ne serons pas asseurez qu'ils ne nous découvrent enfin, ou qu'au besoin ils ne nous abandonnent.

Il faut dire encore,

VIII. *Que quiconque peut faire du mal, doit estre apprehendé de ceux à qui il est aisé d'en faire*,

puis que d'ordinaire les Hommes ne laissent point échapper d'occasion de nuire quand il s'en presente.

Il faudra craindre encore également,

IX. *Et ceux qu'on aura offensé en effet, & ceux qui penseront l'avoir esté*,

veu que ces gens-là seront sans cesse à espier l'occasion de se vanger.

Il en est de même,

*Des autres qui nous auront fait autrefois du tort, s'ils viennent à estre puissans*, X.

attendu qu'ils seront toujours en apprehension que nous ne leur rendions la pareille: Car entre les choses que nous avons remarquées estre à craindre, il a esté dit que celle-là en estoit une.

Nous aurons encore à apprehender,

*Tous ceux qui seront nos Competiteurs en des choses que nous ne pourrons pas avoir tous ensemble*, XI.

pource que sans cesse on est en guerre avec eux.

*Tous ceux encore qui sont redoutables à de plus puissans que nous, le seront aussi à nous-mesmes.* XII.

à raison qu'il leur sera plus aisé de nous faire du tort, qu'à ceux qui auront plus de credit que nous & plus de moyen de resister.

On en pourra dire autant,

*Des personnes que de plus puissans que nous craindront, pour la mesme raison.* XIII.

Et encore,

*De quiconque aura osté la vie à d'autres qui avoient plus d'adresse & de force que nous n'avons.* XIV.

Et mesme,

*De tous ceux qui en auront attaqué de plus foibles que nous.* XV.

puis qu'alors il sera à craindre, ou que presentement ils ne nous attaquent nous-mesmes, ou qu'ils ne le fassent quand les forces leur seront venuës.

Enfin de tous ceux que nous aurons à redouter, soit pour avoir esté offensez de nous, ou pour estre nos ennemis, ou simplement nos adver-

verſaires ; ſans doute Qu'il faudra bien moins ſe donner de garde des perſonnes promptes & ſujettes à ſe mettre en colere, ou qui diſent tout ce qu'elles penſent,

XVI. *Que de ceux qui ne temoigneront aucun reſſentiment, ou même qui diſſimuleront & ne feront pas ſemblant de rien ; en un mot qui ſeront fins & malicieux.*

Car comme alors nous ne pourrons pas ſçavoir leur deſſein, & ſi préſentement ils ne ſont point déja tout preſts de nous nuire, il n'y aura aucune apparence de croire qu'ils different leur vangeance, & que le mal qui nous doit venir d'eux ſoit bien éloigné.

Au reſte entre les choſes qui ſont à craindre, celles-là incomparablement le ſont plus que d'autres,

XVII. *Que manquant une fois à faire comme il faut ; on ne ſera plus en eſtat d'y remedier,*

ſoit parce que la choſe de ſoy ſera impoſſible, ou qu'elle ne ſera plus en noſtre pouvoir, mais au pouvoir de nos ennemis, ou de nos adverſaires.

On en doit dire autant,

XVIII. *De celles où nous ne pourrons avoir ſecours de perſonne, ou difficilement.*

En un mot il faudra craindre,

XIX. *Tout ce qui arrivant, ou eſtant preſt d'arriver à autrui, nous donnera de la compaſſion.*

A l'égard donc des choſes qui ſont à craindre, & qu'en effet nous craigons toûjours, c'eſt-là à peu pres ce qui ſe peut dire de plus remarquable. Expliquons maintenant comment ſont diſpoſez pour l'eſprit, & en quel eſtat ſe trouvent Ceux qui craignent.

Les

*Les Personnes qui ont de la Crainte.*

DONC s'il est vrai que la Crainte nous tienne toûjours dans l'attente de souffrir quelque mal dangereux & capable de nous perdre entierement, il est sans difficulté,

*Que pas-un de ceux qui ne pensent pas qu'il leur doive arriver mal, n'aura de crainte.* I.

Et tout de même,

*Qu'aucun ne craindra les maux qu'il ne s'imaginera pas devoir jamais souffrir.* II.

Non plus,

*Que les personnes dont on ne se défiera point & qui ne sont nullement suspectes.* III.

Enfin,

*Qu'on sera toûjours sans apprêhension dans le temps où on s'attendra le moins qu'il doive arriver de mal.* IV.

D'où necessairement il s'ensuit,

*Que non seulement ceux-là auront de la crainte, qui croiront avoir à souffrir quelque chose en geueral.* V.

Mais encore,

*Tous ceux qui auront à souffrir quelque chose en particulier, ou de telle & telle personne, ou précisément en tel temps.* VI.

*Ceux qui sont sans crainte.*

QUANT aux personnes qui ne croyent pas estre en estat de rien souffrir, il faut mettre de ce nombre premierement.

*Ceux qui se voyent dans la prosperité & élevez à une haute fortune.*

Et de fait c'est pour cela que telle gens d'ordinai-

dinaire ſont inſolens, audacieux, & ſujets à mépriſer les autres. Et ce qui les rend de cette humeur, ſont les Richeſſes, la Force, le Credit, le grand nombre d'Amis, & la puiſſance.

Secondement ceux-là ſeront en eſtat de ne rien apprehender,

*Qui croiront avoir ſouffert tout ce qu'il y a de rude dans la vie, ou qui auront perdu toute eſperance à l'avenir, tels que ſont les Criminels au ſupplice.*

Car on ne peut pas dire de ceux-ci qu'ils ayent de la crainte en cet eſtat; puiſque la Crainte a cela de propre, que jamais elle n'abandonne une perſonne au poinct, qu'elle ne luy laiſſe toûjours quelque petite eſperance de ſortir des malheurs qui l'affligent. Et pour marque de cela, c'eſt que ſi on obſerve de prés la nature de la Crainte & les effets qu'elle produit, il ſe trouvera Qu'elle nous fait toûjours conſulter & penſer aux moyens d'éviter les maux qui nous menacent: Or eſt-il que jamais perſonne ne conſulte ni ne délibere ſur les choſes où il n'y a plus du tout d'eſperance.

Donc toutes les fois que l'Orateur jugera eſtre à propos & plus utile à ſa Cauſe de porter ſes Auditeurs à la Crainte, il faudra qu'il tâche de leur faire croire, *Qu'en l'eſtat où ils ſont ils ont ſujet d'apprehender qu'il ne leur arrive du mal*; *& cela pource qu'il en eſt arrivé à d'autres bien plus puiſſans qu'eux, & qui s'en pouvoient beaucoup mieux défendre*; Et là-deſſus il leur repreſentera, *Que tels, & tels qui ſont leurs égaux ſont en telle peine preſentement, ou y ont eſté autrefois*; *& de plus Que cette diſgrace leur a eſté procurée par des perſonnes dont jamais ils ne ſe fuſſent doutez, & de qui ils eſtoient bien éloignez d'avoir une*

*une telle pensée ; & même encore en des choses, & dans un temps où ils s'y attendoient le moins.*

## *De l'Asseurance.*

Or puis qu'à present nous sçavons, non seulement *Ce que c'est que la Crainte, & quelles choses sont capables d'en donner*; mais encore *Comment sont disposez pour l'esprit, & en quel estat se trouvent ceux qui craignent*; Sans doute que nous sçavons aussi par même moyen, *Et ce que c'est que l'Asseurance, Et à l'occasion de quelles choses nous nous tenons asseurez, Et en quelle disposition il faut estre pour cela:* car il est certain que l'Asseurance est contraire à la Crainte, comme tout ce qui peut asseurer l'esprit est contraire à ce qui nous donne de la peur.

*L'Asseurance* donc peut estre définie, *Un certain espoir qui nous vient, lors que nous nous imaginons que les choses d'où dépend nostre conservation, sont proches & sur le point d'arriver. Et au contraire; Que celles qui pourroient nous nuire & nous faire apprehender, ou ne sont point du tout, ou du moins ne sont pas prestes de venir.*

Les choses au reste qui peuvent donner de l'asseurance sont, Premierement,

*De se voir éloigné de toute sortes de malheurs, & proche au contraire de tout ce qui peut asseurer l'esprit & chasser la crainte.* I.

Secondement,

*De se voir en estat de reparer sa faute, & de remedier aux disgraces qui sont arrivées.* II.

De plus,

*D'avoir presentement ou beaucoup de secours, ou de tres-considerables, ou tout cela à la fois.* III.

Et encore,

De

IV. *De n'avoir receu aucun tort en sa vie, & de n'en avoir jamais fait à personne.*
Enfin,
V. *Dans toutes ses pretentions, de ne se voir ni Rivaux ni Competiteurs; Ou si l'on en a, que ce soient gens sans credit; Ou s'ils ont du credit, qu'ils soient de nos amis, ou personnes qui nous aient obligation, ou à qui nous en ayons; Ou si rien de tout cela ne se rencontre, qu'en recompense il y ait bien du monde interessé à prendre nostre party, ou du moins de plus puissans que ceux qui nous traversent, ou toutes ces deux choses-là ensemble.*

## *Les Personnes qui se croyent en asseurance.*

AU reste toutes les Personnes dont l'esprit sera disposé de la maniere que nous allons dire, ne craindront rien, & se croiront toûjours en asseurance:
Premierement,
I. *Ceux qui pensent avoir reüssi en beaucoup d'occasions sans jamais avoir trouvé de difficulté dans ce qu'ils entreprenoient, ni rien souffert.*
En second lieu,
II. *Toutes les personnes qui s'estant trouvées souvent en danger & en de facheuses rencontres, en sont toûjours sorties heureusement.*
Car il faut remarquer, Qu'on ne peut estre sans crainte & mépriser les dangers, que pour deux raisons; Ou parce qu'encore on n'en a pas fait l'experience, Ou pource qu'on croit avoir assez d'adresse & de secours pour s'en tirer au besoin: Cela se voit ordinairement sur la mer lors qu'il y fait dangereux; car d'un costé ceux qui n'ont jamais veu de tempeste, ne s'imaginent

nent pas que le danger ſoit ſi grand qu'il eſt, & croyent toûjours que ce ne ſera rien : Et pour les autres qui ont de l'adreſſe & qui ſont entendus au meſtier de la Navigation, il eſt certain encore qu'ils n'en ſont pas plus étonnez, à cauſe de leur experience.

De plus ceux-là auront de l'aſſeurance au milieu des dangers,

*Qui ſçauront que tels dangers n'ont pas fait peur à leurs Pareils, ni aux perſonnes qui ne les valent pas, ou de qui ils n'ont pas ſi bonne opinion que d'eux-mêmes.* III.

On a toûjours meilleure opinion de ſoy que d'un autre pour trois raiſons; Ou lors que déja on a eu l'avantage ſur lui, ou ſur de plus conſiderables, ou ſur ſes Pareils.

On ſe tiendra encore toûjours aſſeuré;

*Lors que de toutes les choſes qui rendent les hommes redoutables quand ils les poſſedent avec éclat & avec avantage au deſſus des autres, on croira les avoir & plus excellantes, & en plus grand nombre que qui que ce ſoit.* IV.

Telles choſes ſont, D'eſtre riche en argent; d'avoir beaucoup d'hommes à ſoy, & un païs bien fortifié; d'eſtre puiſſant en Amis; Et pour ce qui regarde la guerre, de ſe voir tous les appareils neceſſaires, ou les principaux.

Ceux-là encore ſe tiendront aſſeurez,

*Qui n'ont jamais fait tort à perſonne, ou à peu de monde, ou qui n'en ont fait qu'à certaines gens qu'ils ne croyent pas devoir craindre.*

En un mot on ſe tiendra aſſeuré contre les menaces & les entrepriſes des Méchans.

*Lors qu'on ſe croira eſtre bien avec les Dieux & les avoir pour Protecteurs; particulierement ſi cette creance eſt fondée ſur quelques au-*

*augures favorables, ou sur la responſe même des Oracles.*

Car il faut remarquer qu'en ces rencontres deux choſes ſervent extremement à nous aſſeurer. L'une eſt la Colere à laquelle nous nous emportons alors: car la Colere eſt une paſſion pleine de confiance, puiſque jamais on ne ſe met en Colere pour avoir fait une injure, mais pour l'avoir receuë. L'autre eſt l'eſpoir qu'on a en l'aſſiſtance du Ciel, pource que d'ordinaire on croit Que Dieu prend en ſa protection & vange toſt ou tard ceux à qui on fait injuſtice.

Enfin on ſera toûjours hardy & plein d'aſſeurance,

VI. *Lors qu'attaquant le premier on s'imaginera, Ou n'eſtre point en danger, Ou qu'il n'en pourra arriver de mal, Ou qu'on viendra à bout de ſon deſſein.*

Voilà ce que nous avions à dire touchant les choſes qui peuvent donner de la Crainte ou de l'Aſſeurance.



CHA-



# CHAPITRE VI.

## *De la Honte, & de l'Impudence.*

CE que nous allons dire fera connoistre & *Ce qui donne de la Honte ou n'en donne point*; & *Devant quelles personnes on en a*; & *Comment sont disposez & faits pour l'esprit*, *ceux qui ressentent les effets de cette passion.*

SUpposons que la Honte est, *Une certaine affliction ou trouble d'esprit qu'on a pour quelque malheur qui semble nuire à la reputation*, *soit que presentement un tel malheur soit arrivé*, *ou doive arriver.* Supposons encore que l'Impudence est, *un Mépris & une indifference pour de semblables disgraces.* Que si la *Honte* est en effet ce que nous venons de dire, il s'ensuit Que nous aurons de la honte.

*Pour tous les maux & les malheurs, qui en apparence doivent tourner à nostre deshonneur : soit qu'ils nous regardent en nostre personne, ou Ceux qui nous touchent & de qui nous prenons les interests.* I.

Et tels maux sont, Toutes les OEuvres & les Actions qui procedent de vice, par exemple,

*A la guerre lors qu'il faut donner bataille, de jetter là les armes, ou de s'enfuir.* I.

à cause que cela vient de lâcheté.

Et tout de même, De

2. *De ne vouloir pas rendre un Dépost, & de dénier qu'on l'ait receu.*

Puisqu'enfin il n'y a rien de plus injuste.

Comme aussi,

3. *De coucher avec des personnes avec qui il est deffendu; & même de coucher en certain temps, & en certain lieu avec celles avec qui il est permis.*

parce que c'est un effet d'Intemperance, & qui monstre qu'on ne peut pas se commander.

Et encore,

4. *De tirer du profit de petites choses, ou de choses deshonnestes, ou d'autres de telle nature qu'il semble comme impossible d'en pouvoir rien tirer, tels que sont les Pauvres, & les Morts.*

Aussi est-ce de-là qu'est venu le Proverbe, *Trouver à prendre sur un Mort*, car sans difficulté tous ces gains-là sont honteux & indignes d'un honneste homme.

On en peut dire autant de toutes les actions suivantes, premierement,

5. *De ne pas assister d'argent un Amy au besoin, estant en puissance de le faire; Et même de ne l'assister pas autant qu'on devroit.*

En second lieu,

6. *De tirer de l'assistauce de personnes bien moins accommodées que soy.*

En troisieme lieu,

7. *De demander à emprunter à un homme, lors qu'on croit qu'il vient luy-même pour emprunter.*

Ou bien,

8. *De demander à emprunter de nouveau, lors qu'on pense qu'une personne vient redemander ce qui luy est dû.*

Ou même tout le contraire de cela.

*De*

*De redemander ſa debte, lors qu'on croit qu'une perſonne vient pour emprunter de nouveau.* 9.

Il en ſera de même,

*De loüer une choſe de telle ſorte; qu'il ſemble en la loüant qu'on ait envie de la demander à donner.* 10.

Et encore,

*De ne pas laiſſer de demander en don une choſe, quoy qu'on ait eſté déja refusé.* 11.

Car aſſeurément toutes ces actions-là témoignent de l'avarice, & qu'on a l'ame baſſe.

Ainſi en ſera-t'il,

*De loüer quelqu'un en ſa preſence.* 12.

A cauſe que cela tient du Flateur.

Et même,

*De trop loüer l'action d'un homme, lors qu'il a fait quelque choſe de bien.* 13.

Ou au contraire, lors qu'il a fait mal,

*De déguiſer ſon action, & la vouloir faire paſſer pour bonne.* 14.

Ou bien encore,

*Lors qu'une perſonne ſera affligée, de faire beaucoup plus l'affligé qu'elle même.* 15.

Et un mot il en faut dire autant de toutes les autres actions de cette nature, puis que ce ſont autant de marques de flateries.

Comme encore,

*De ne pouvoir endurer les mêmes choſes ni ſupporter le même travail, que des perſonne, Ou beaucoup plus âgees, Ou qui ont toûjours eſté nourries délicatement, Ou qui ſont de plus haute condition, En un mot que d'autres ſans comparaiſon plus foibles ſupportent bien.* 16.

Parce que cela ſent ſa Molleſſe & tient de l'Effeminé.

Il en sera de même,
17. *De recevoir trop souvent du plaisir d'une personne.*
Et encore,
18. *De reprocher le bien qu'on a fait.*
Puis que c'est une marque qu'on a l'esprit petit & l'ame basse.

Ce sera toute la même chose,
19. *De se loüer soy-même.*
20. *De promettre plus qu'on ne peut.*
21. *De s'attribuer la gloire d'une chose qu'on n'a pas faite.*
A raison que toutes ces actions marquent un esprit arrogant & plein de suffisance. En un mot il en est ainsi de tous les autres defauts, ou imperfections qui pechent contre les belles moeurs & la maniere d'agir des honnestes gens. Et non seulement ceci se doit entendre des Actions vicieuses & des Deffauts que nous venons de dire; mais encore de leurs moindres Signes; & même de tout ce qui en approchera, & y aura du rapport: parce qu'en effet tout cela est laid & honteux.

IL y aura encore de la honte,
II. *De se voir privé des avantages honnestes, dont tout le monde, ou ses Semblables, ou la pluspart de ses Pareils sont participans.*
Au reste j'appelle *Pareils* & *Semblables* les personnes qui sont de même Nation, ou de la même Ville, ou de même âge, ou de même extraction, en un mot tous ceux qui passent pour égaux: Car asseurément alors c'est une espece d'affront & de tache, de n'y pas participer comme les autres; Par exemple, *De n'avoir pas autant estudié qu'il est bien seant à un honneste hom-*

*me*; & ainſi du reſte. Mais ſans doute l'affront ſera bien plus grand, s'il paroiſt que ce ſoit par noſtre faute & qu'il n'ait tenu qu'à nous: puis qu'alors cela ne pourra venir que d'un vice, mais d'autant plus blâmable, qu'on verra Que c'eſt nous-mémes qui ſommes cauſe pourquoy Telles & telles choſes enſuite nous ſont arrivées déja, ou nous arrivent preſentement, ou nous arriveront.

On témoignera encore de la honte, lorſqu'on ſouffrira, ou qu'on aura ſouffert, ou qu'on aura à ſouffrir.

*Des choſes qui ſont pour tourner à blâme, ou à deshonneur*,

Comme tous les ſervices indignes que le Corps peut rendre, & toutes les Actions deshonneſtes ſujettes à eſtre reprochées, & qui peuvent faire affront. A la verité il y a cette difference touchant les actions *Laſcives* & d'Incontinence, qu'abſolument il n'y en a pas une qui ne ſoit honteuſe & qui n'apporte de l'infamie; qu'on les ſouffre volontairement, ou non. Pour les autres où il y a de la *Violence* & de la force, celles-là ſeulement ſont honteuſes qu'on ſouffre en ſa perſonne. La raiſon eſt, Que ſouffrir une injure de cette qualité ſans ſe vanger, témoigne de la lâcheté & qu'on n'a point de cœur; puiſqu'enfin il y a lieu de croire Qu'on n'auroit rien ſouffert ſi l'on avoit voulu ſe deffendre.

Voilà a peu prés les choſes à remarquer qui cauſent de la honte. Venons aux perſonnes.

### *Ceux devant qui on a de la Honte.*

DONC puis que la Honte eſt *Une certaine imagination qu'on a, qui fait apprehender le ſcandale & la perte de la reputation*; & cela ſeulement *à cauſe d'un tel ſcandale, & non point pour ce qui en peut arriver.* D'ailleurs, *Puiſque jamais perſonne ne ſe met en peine ſimplement de l'opinion qu'on peut avoir de luy; mais toûjours à cauſe de ceux qui viendroient à l'avoir.*
Il faudra neceſſairement,

*Qu'on ait toûjours de la honte en preſence des perſonnes de qui on fait eſtat.*

Ces perſonnes-là ſont, Ceux chez qui on eſt en eſtime; ou que l'on eſtime ſoy même; ou de qui on veut eſtre eſtimé; ou avec qui on eſt en conteſtation pour le rang & qu'on regarde avec emulation; En un mot tous Ceux de qui on ne mépriſe point le jugement.

Les perſonnes au reſte *qu'on eſtime, & de qui on veut eſtre eſtimé*, ſont Ceux qui éclatent par quelqu'un des avantages qu'on honore dans le monde, ou qui ſont maiſtres des choſes dont on a un tres-grand beſoin & qu'on ſouhaite avec paſſion, comme il arrive aux Amans: Pour les autres *avec qui nous avons à diſputer du rang, & que nous regardons avec émulation*, ce ſont nos Pareils & nos Egaux. Enfin *Les perſonnes qu'on ne mépriſe point & de qui nous faiſons toûjours eſtat pour le Jugement*, ſont Ceux qui ont de la prudence, comme gens qui ſçavent juger des choſes ſelon la verité, tels que les Vieillards d'ordinaire & les Sçavans.
De plus il y aura lieu d'aſſeurer,

*Que les choſes qui ſeront à découvert & à la veuë*

*veuë de tout le monde, donneront de la confusion*

Aussi est-ce de-là qu'est venu le Proverbe, *Que la Honte loge dans les yeux.* Et même encore c'est la raison pourquoy l'on a toûjours beaucoup plus de honte devant Ceux qui sans cesse ont à estre avec nous, & qui sont pour prendre garde à toutes nos actions, que devant d'autres; pource qu'alors on est à découvert & exposé aux yeux d'autruy.

Nous aurons encore honte devant les personnes qui ne seront pas sujettes aux mêmes vices que nous, puis qu'on ne peut pas douter qu'ils ne les blament en eux-mêmes, & n'ayent des sentimens contraires aux nostres.

Il en sera de même à l'égard de ceux qui n'excusent jamais rien, & ne pardonnent point lors qu'ils croyent qu'on a failly; car si ce qu'on dit d'ordinaire est veritable, *Que jamais un homme ne reprend son prochain des fautes qu'il fait luy-même*, assûrement il le reprendra toûjours de celles qu'il ne fait point.

De plus en faisant une chose, on se cachera toûjours des personnes qui vont redire aux autres tout ce qu'elles sçavent; car sans doute devant des personnes secrettes jamais on n'en auroit honte, à cause qu'on ne paroistroit pas l'avoir faite; attendu qu'il ny a point de difference, entre *Ne paroistre pas avoir fait une chose, & l'avoir faite devant des personnes qui n'en diront jamais rien.* A ce propos il faut remarquer Qu'il y a deux sortes de gens qui publient & vont rapporter aux autres tout ce qu'ils sçavent. Premierement, *Ceux qu'on a offensés*, puisqu'ils sont toûjours à épier ce qu'on fait. En second lieu; *les Médisans*, car si les Médisans

disent du mal de ceux même en qui il n'y a rien à reprendre, à plus forte raison en diront-ils des autres en qui il y a à reprendre veritablement.

On se cachera encore des personnes qui mettent toute leur estude à remarquer les fautes qu'on fait, tels que sont les Bouffons & les Poëtes Comiques ; car en quelque façon on peut dire de ces gens-là, que ce sont des Médisans, & qu'ils publient tout ce qu'ils sçavent.

On aura honte encore en presence de Ceux de qui jamais on n'a esté refusé, quelque chose qu'on leur ait demandée ; à cause qu'en cet estat on se regarde comme ayant part à leur estime. Et cela est si vrai, que c'est pour cette raison-là Que nous avons toûjours honte de refuser les personnes qui nous viennent prier de quelque chose pour la premiere fois, comme ne leur ayant point encore donné sujet d'avoir mauvaise opinion de nous. Au reste les personnes que nous avons ainsi honte de refuser sont de deux sortes ; Premierement, *Ceux qui depuis peu recherchent nostre connoissance & témoignent vouloir estre de nos Amis*, puis qu'alors il semble qu'ils ne nous connoissent que par les bonnes qualitez qui paroissent en nous & par ce que nous avons d'éclatant : car c'est là dessus qu'est fondée cette belle réponse d'Euripide au peuple de Syracuse. En second lieu, les personnes que nous avons honte de refuser pour la premiere fois sont *Ceux que nous connoissons depuis long-temps, & qui ne peuvent pas dire que jamais ils aient reconnu du mal en nous.*

Or non seulement on aura honte *des choses que nous avons dites estre honteuses à faire*, mais encore de tout ce qui en aura l'apparence, & qui en donnera le moindre signe, par exemple,

ple, Non ſeulement on aura honte d'eſtre trouvé couché avec une femme, mais encore de tout ce qui fera ſoupçonner qu'on couche avec elle : Et non ſeulement encore on ſera honteux d'eſtre ſurpris en faiſant quelque choſe de deshonneſte, mais auſſi d'eſtre trouvé s'en entretenant. Il en ſera de même à l'égard *des Perſonnes*; car non ſeulement nous aurons honte en preſence de Ceux que nous avons remarquez, mais encore de quiconque leur ira redire, comme ſont leurs Valets, & leurs Amis.

Apres tout, jamais on n'a honte devant des gens de qui perſonne ne fait eſtat pour le jugement, lorſqu'il s'agit de connoiſtre une choſe au vray; car on n'a point accouſtumé de rougir devant des Enfans, ni devant des Beſtes.

Ils n'arrive point encore non plus, Qu'on ſoit honteux pour de mêmes choſes, Ni devant ceux qu'on connoiſt de longue main, Ni devant des Inconnus : Car enfin devant des perſonnes de connoiſſance, jamais on n'a honte que de ce qui veritablement eſt blâmable : A l'égard des Inconnus & des Eſtrangers, d'ordinaire c'eſt pour des choſes qui dépendent purement de l'opinion.

## *Les Perſonnes qui ont de la Honte.*

AU reſte Quiconque ſe trouvera en l'eſtat que nous allons dire ſera ſujet à témoigner de la Honte : premierement, *Tous ceux qui auront à paroiſtre devant des perſonnes de la qualité de celles que nous avons remarquées à qui on porte du reſpect*; Tels que ceux chez qui on eſt en eſtime, ou qu'on eſtime ſoy-même, ou de qui

l'on veut eſtre eſtimé, ou de qui on attend quelque faveur que jamais on n'obtiendroit ſi on venoit à eſtre mal dans leur eſprit, & qu'ils perdiſſent la bonne opinion qu'ils ont de nous.

Or ces gens-là ſont de deux ſortes, ſçavoir,

*Ceux qui ſeront preſens à tout ce qu'on fera & le verront de leurs yeux.*

De-là vient que Cydias; lors qu'il s'agiſſoit d'envoyer des Colonies à Samos, & de donner les poſſeſſions des habitans, ayant deſſein de retenir les Atheniens par la honte & les empeſcher de rien déterminer mal à propos ſur cette affaire; Il les prie, avant que de paſſer outre, de ſe repreſenter en cette action tous les Grecs aſſemblez autour d'eux, & que non ſeulement ils entendront parler du Jugement qu'ils vont rendre; mais même verront tout ce qui ſe paſſera dans ce Jugement.

Les autres dont on a honte d'eſtre veu, ſont

*Ceux qui ſeront ſi proche & ſi voiſins qu'on ne pourra rien faire qu'auſſi-toſt ils ne s'en apperçoivent,*

Et de fait, c'eſt pour cela que les perſonnes qui ont eſté dans l'éclat & élevez à quelque fortune, lors qu'ils viennent à déchoir, font tout ce qu'ils peuvent afin de ne point paroiſtre devant ceux qu'auparavant ils traitoient d'Egaux, & pour qui ils avoient de l'émulation; car ceux pour qui on a de l'émulation & qu'on ſe propoſe d'imiter, ſont gens que l'on eſtime.

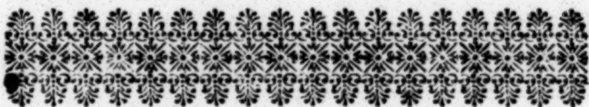
Nous ſerons encore diſpoſez à avoir de la honte, lors qu'en noſtre propre perſonne, ou en celle de nos Anceſtres, ou en d'autres qui nous toucheront de prés, il ſe rencontrera des choſes, ou des actions qui nous feront du deshonneur. En un mot nous deviendrons honteux

teux & rougirons pour toutes les perſonnes en l'honneur de qui nous ſerons intereſſez,& dont l'affront réjaillira ſur nous-mêmes. Or telles perſonnes ſont, & Celles que nous venons de remarquer ; & tous Ceux qui dependent de nous en quelque façon, ou avec qui nous avons de la liaiſon ; par exemple, les perſonnes qui ſe ſeront toûjours ſervies de noſtre conſeil, ou de qui nous aurons eſté les Maiſtres.

Ceux-là encore ſeront ſujets à avoir de la honte, qui auront des Pareils avec qui ils ſeront en conteſtation pour le rang ; car il eſt certain qu'en bien des rencontres la honte retient ces perſonnes ici de faire beaucoup de choſes que ſans cela elles feroient ; comme elle leur en fait faire beaucoup que jamais elles n'auroient faites.

Enfin Ceux-là ſeront en eſtat d'eſtre beaucoup plus honteux que les autres lorſque leur eſtant arrivé de faire quelque choſe de reprochable, ils auront à eſtre vûs ſouvent de gens qui le ſçavent. Auſſi eſt-ce la raiſon qui obligea le Poëte Antiphon, lors que par l'ordre de Denis le Tyran on le conduiſoit au ſupplice, de dire à ceux qui devoient eſtre executez avec luy, qu'il appercevoit ſe cacher le viſage au ſortir de la priſon ; *Et qu'avez-vous*, dit-il, *à vous cacher ? Eſt-ce que vous craignez que quelqu'un de ceux qui ſont icy & qui vous regardent, ne vienne demain à vous reconnoiſtre ?*

C'Est-là ce que nous avions à remarquer touchant la Honte. Pour l'Impudence il n'eſt pas beſoin d'en parler, puis qu'on ſçaura aſſez ce que c'eſt en examinant le contraire de ce qui vient d'eſtre dit.



# CHAPITRE VII.

## *Du Bien-fait.*

DE sçavoir maintenant *Qui sont ceux à qui on a obligation*, & *Pour quelles choses*, & *Ce qui les a portez à cela*; C'est une matiere qui paroistra facile quand nous aurons monstré en quoy consiste le *Bien-fait*, & donné sa definition.

Supposons donc que le Bien-fait soit, *Une chose à l'occasion de laquelle nous disons qu'un homme qui a moyen d'obliger & est en puissance de faire du bien, en fait veritablement à un autre qui en a besoin; Et cela non point par interest ni parce qu'il en espere du profit; mais simplement à cause qu'il est bien aise d'obliger cette personne-là & de luy faire du bien.*

Or il faut remarquer qu'un Bien-fait est considerable en quatre façons, Ou à raison des *Personnes que l'on oblige*, si ces personnes-là sont dans une extrême necessité; Ou à raison des *Choses*, si elles sont importantes, ou difficiles à avoir; Ou à raison du *Temps*; si l'on vient à obliger en telle & telle occasion; Ou enfin à raison de *Celuy qui oblige*; par exemple, s'il est le premier, ou le seul qui ait jamais fait une chose semblable, ou si de sa part il y a plus contribué que pas-un.

Au reste par le mot de *Necessité* ou *Besoin*, on doit entendre tous les desirs de l'Appetit sensuel; mais principalement ceux qui donnent de l'impatience, & qui fâchent toûjours lors qu'on n'a pas ce qu'on voudroit. Tels desirs sont celuy de l'Amour; ceux que d'ordinaire on a pendant les maladies, ou lors qu'on se trouve en danger; car tout homme qui est en danger souhaite quelque chose en cet estat; & tout de même celui qui souffre: Aussi est-ce pour cette raison que les personnes qui sont dans une extréme necessité, ou en exil, pour peu de secours qu'on leur donne, pensent toûjours avoir beaucoup receu: Et de cela il ne faut point d'autre exemple que ce morceau de Natte qu'on donna dans le Lycée à celuy qui en avoit si grand besoin.

Pour faire donc plaisir veritablement, on doit obliger dans les choses, & aux occasions que nous avons dites, sinon en d'autres, ou pareilles, ou plus considerables.

Or puis qu'à present nous connoissons non seulement, *Quelles sont les occasions & les choses où on oblige*; mais encore *En quel estat se trouvent ceux à qui le plaisir est fait*; Il est évident, Que lors qu'on aura dessein de faire croire qu'une personne a obligation à un autre, il n'y a qu'à monstrer, en se servant de ces mêmes Moyens, *Que cette personne a esté en telle affliction, ou en tel besoin; & que celuy à qui elle a obligation, en cet estat-là luy a donné tel secours & telle chose afin de la soulager.*

On voit encore ce qu'il faudra dire alors qu'on voudra faire évanoüir les Bien-faits d'une personne, & prouver qu'on ne luy a point

d'obligation; puis qu'il n'y aura qu'à remonſtrer, *Que tout ce qu'elle a fait pour nous*, *ou fait preſentement*, *n'eſt que par intereſt*: ce qui ne peut eſtre reputé un Bien-fait, ſelon ce que nous avons remarqué. On pourra remonſtrer auſſi, *Que tout ce qu'elle a fait*, *ç'a eſté par hazard*, *ou par force*, *ou même qu'elle n'a fait que ce qu'elle devoit*, *attendu que nous avions fait la même choſe pour elle auparavant*; Et peu importera alors qu'elle l'ait ſçeu, ou non, puis que de quelque façon qu'on le prenne, il paroiſtra toûjours Que c'eſt une choſe donnée pour une autre, & un Preſté pour un Rendu: & ainſi l'on ne pourra pas dire Que ce ſoit un Bien-fait, à proprement parler.

Un autre moyen pour diminuer les Bienfaits d'une perſonne ou les aneantir, c'eſt de parcourir les Categoriens, & d'examiner ce qui ſera en queſtion par toutes ſes circonſtances: car enfin toute Obligation & tout Bienfait ſuppoſent, Qu'une choſe a eſté donnée, ou de telle nature, ou en telle quantité, ou de telle qualité; ou bien en tel temps, & en tel lieu.

QUANT aux Signes ſimplement & aux Marques qui peuvent faire croire Qu'on n'a point d'obligation à une perſonne de ce qu'elle a fait, c'eſt de monſtrer, *Qu'en des occaſions de bien moindre importance elle n'a jamais voulu rien faire pour nous*, *Ou qu'elle a fait la même choſe pour ſes ennemis*, *en tout cas autant*, *ou davantage*: car on verra par-là Que tout ce qu'elle a fait de la ſorte, n'a point eſté fait en noſtre conſideration, ni à deſſein de nous obliger. Il en ſera de même de monſtrer, *Que les*

*les choses que cette personne a données*, *elle ne les a données que parce qu'elles ne valoient rien & n'en sçavoit que faire*; veu que jamais personne n'est pour demeurer d'accord Qu'il ait pû avoir besoin de choses inutiles; ou qui ne valent rien.

Nous avons donc fait voir ce que c'est que le *Bien-fait*, & en quoy consiste ce que nous appellons *Obliger*, ou *ne pas Obliger*.





# CHAPITRE VIII.

## *De la Compassion.*

MONSTRONS ensuite, & *Quelles choses donnent de la Compassion*: & pour *Quelles personnes on en a*; & *En quel estat il faut estre pour en avoir.*

Supposons donc, Que la Compassion est, *Une certaine affliction qu'on a pour un mal qui semble menacer quelqu'un de sa perte, ou du moins de le faire beaucoup souffrir, quoy qu'il ne merite nullement qu'un tel malheur luy arrive. A condition pourtant que celuy qui a de la compassion se trouve en tel estat; que luy-même apprehende qu'il ne luy en arrive autant, ou à quelqu'un des siens; comme n'en estant pas trop exempt, ni bien éloigné*: car afin d'estre capable de pitié, il est necessaire qu'un homme soit tel; Qu'il croye qu'en l'estat où il est, il luy peut arriver ou à quelqu'un des siens, un malheur de la qualité de ceux que nous avons remarquez dans nostre Définition; en tout cas un semblable, ou quelque chose d'approchant. Aussi est-ce la raison pourquoy ceux qui sont tout-à-fait perdus & tres-miserables, n'ont jamais pitié de personne, à cause qu'en l'estat où ils se voyent, ils ne croyent pas avoir plus rien à souffrir, pour l'avoir déja souffert. Il en est de même de Ceux

Ceux qui penſent eſtre arrivez au comble du bonheur; veu que d'ordinaire telles gens, loin d'avoir de la compaſſion, ſont inſolens & injurieux: Et de vray puis qu'ils croyent que rien ne leur manque, & qu'ils ont toute ſortes de biens à ſouhait; ſans doute ils doivent encore s'imaginer qu'il ne leur peut arriver de mal; attendu que ce n'eſt pas un petit Bien que d'avoir cette penſée, ainſi que nous avons remarqué ailleurs.

A L'égard des perſonnes *qui croyent avoir à apprehender pour elles-mémes le mal qu'elles voyent ſouffrir à d'autres*, Premierement ce ſont Ceux qui déja ont éprouvé la même diſgrace & en ſont échappez; En ſecond lieu les Vieillards tant à cauſe de leur prudence, que parce qu'ils ont une grande experience de la vie. De plus toutes les perſonnes ſujettes à des infirmitez, ou extraordinairement craintives, Et même encore les Sçavans; car les Sçavans ont cela, qu'ils ſont plus conſiderans que d'autres, comme gens qui connoiſſent les choſes en elles-mêmes & par raiſon. On en doit dire autant de tous Ceux qui ont pere & mere, ſemmes, ou enfans; puis que ce ſont perſonnes qui les touchent de prés, & à qui il peut arriver de pareils accidens que ceux que nous avons remarquez.

Entre les autres qui ſont à mettre de ce nombre, il eſt certain que ce ne peuvent eſtre, Ni ceux qui ſe trouvent emportez de ces paſſions hardies qui donnent du courage, telles que ſont la Colere & la Confiance; veu que ces paſſions-là ne font jamais faire de reflexion ſur l'avenir; Ni encore les gens orgueilleux & in-

insolens, puis que telles personnes ne songent jamais aux malheurs qui leur peuvent arriver; Mais bien tous ceux qui tiennent un milieu entre ces deux extremitez.

On en doit encore excepter Ceux qui seront dans une grande frayeur, à raison que tant qu'on est en cet estat, jamais on n'est capable d'aucune pitié, pour estre entierement possedez de cette passion, & n'avoir d'autres pensées que celles qu'elle donne.

Ceux-là enfin seront sensibles à la pitié, qui croiront Qu'il se trouve des gens de bien; puis que tout homme qui n'est pas dans ce sentiment, loin de compatir aux afflictions d'autrui, s'imagine que toutes les personnes qu'il voit souffrir n'ont que ce qu'elles meritent.

En un mot quiconque se trouvera en tel estat, qu'il luy souviendra que les mêmes maux qu'il voit devant ses yeux, luy sont déja arrivez, ou à quelqu'un des siens; Ou croira qu'ils peuvent leur arriver, ou à lui-même; toûjours en cet estat celuy-là aura de la Compassion.

Nous avons donc fait voir comment sont disposez pour l'esprit, & dans quels sentimens se trouvent ceux qui sont touchez de pitié.

### *Les choses qui donnent de la Compassion.*

DE sçavoir maintenant *A quelle occasion, & pour quelles choses on est touché de pitié*, c'est une matiere qui ne reçoit aucune difficulté, aprés la definition que nous avons donnée: Car entre les choses qui sont fâcheuses & tristes à supporter, celles-là particulierement sont pitoyables,

*Qui*

*Qui portent la corruption avec elles, ou menacent d'une totale deſtruction.*

Comme encore,

*Tous les malheurs conſiderables qu'on peut attribuer à la Fortune, & dont on croit qu'elle eſt la cauſe.*

Les choſes au reſte qui portent avec elles la corruption ou détruiſent entierement, ſont,

*Tous les genres de mort, les Bleſſûres, les Douleurs, & les autres incommoditez qui affligent le Corps.*

Et encore;

*La Vieilleſſe, les Maladies, & le Manque de nourriture.*

Pour les Maux qui viennent de la Fortune, il faut mettre au premier rang,

*Celuy de n'avoir point d'Amis, ou peu;*

De-là vient que d'eſtre arraché d'entre les bras des perſonnes qu'on aime, ou avec qui on a accoûtumé d'eſtre: eſt toûjours une choſe digne de compaſſion.

En ſecond lieu il faudra mettre,

*La Laideur, la Foibleſſe, la Mutilation des membres.*

Comme encore,

*Certaines avantures remarquables,*

par exemple, lors qu'il ſe rencontre malheureuſement pour une perſonne Que du même endroit dont elle devoit attendre du bien, il ne luy en vient que du mal; ſur tout ſi la choſe n'arrive pas pour une fois, mais ſouvent.

Il en ſera de même,

*Lors que le malheur en voudra tant à quelqu'un, qu'ayant à eſperer un Bien qui le pouvoit garantir du mal dont il ſe voit preſſé, ce bien ne*

luy

*luy vient que quand il n'en a plus que faire & que le mal eſt déja ſouffert.*

Telle fut l'avanture de Diopithes qu'on trouvá mort dans le temps que les Preſens du Roy de Perſe luy furent apportez.

Enfin on aura pitié de toutes les perſonnes,

*A qui jamais il ne ſera arrivé de bien en leur vie, ou leur en eſtant arrivé; qui n'en auront pû joüir.*

Ce ſont-là choſes qui ordinairement donnent de la Compaſſion.

## *Les Perſonnes de qui on a compaſſion.*

QUANT à Ceux qui font pitié, ce ſont,

*Toutes les perſonnes de connoiſſance & qu'on hante,*

Pourveu que ces gens-là ne nous touchent pas de trop prés; car alors nous conſidererions leur malheur comme le noſtre propre, & il nous ſeroit auſſi ſenſible qu'à eux-mêmes. De vray l'on raporte d'Amaſis, Qu'il ne verſa point de larmes, lors qu'il vit paſſer ſon fils qu'on menoit au ſupplice, & que cependant il pleura à la veuë d'un de ſes Amis qu'il trouva demandant l'aumone: En effet l'avanture de celui-ci eſtoit ſeulement pitoyable, au lieu que l'autre eſtoit effroyable pour un pere & pleine d'horreur: car il faut ſçavoir Qu'il y a grande difference entre une choſe *qui fait horreur*, & une autre *qui ne fait que pitié*; puis que tout ce qui fait horreur, non ſeulement chaſſe la pitié d'un eſprit, mais même aſſez ſouvent fait tout le contraire.

Et non ſeulement on aura pitié des perſonnes à qui il ſera arrivé quelque grand malheur, mais encore,

*De*

*De ceux qui en ſeront menacez & tout preſts d'y tomber.*

Il eſt certain auſſi,

*Qu'on aura toûjours pitié de ſes Semblables.* Comme ſont toutes les perſonnes de même âge, de même humeur, qui ont contracté les mêmes habitudes, enfin qui ſont de même qualité, & de pareille naiſſance: Et de fait en ces rencontres-là, nous avons toûjours plus grand ſujet de croire que leurs malheurs nous peuvent auſſi arriver; car c'eſt une maxime, *Que tout ce que nous craignons qu'il ne nous arrive, cela-même eſt ce qui nous donne de la compaſſion quand il arrive à d'autres.*

Et dautant Qu'il n'y a que les choſes que nous voyons de prés, ou qui ſemblent proches, qui donnent de la compaſſion; Et tout au contraire qu'un malheur tres-éloigné, par exemple, qui eſt arrivé il y a mille ans, ou qui n'arrivera de mille ans d'ici, ſoit qu'on croye qu'il doive arriver en effet, ou ſimplement qu'on ſe ſouvienne qu'il eſt arrivé autrefois, Ou ne touche point du tout, ou bien moins; Il eſt neceſſaire de tirer cette conſequence, I.

*Que toutes les perſonnes qu'on viendra à repreſenter ou du geſte, ou de la voix, ou de l'habit; en un mot qu'on imitera parfaitement: ſans comparaiſon feront plus de pitié que d'autres.*

A cauſe que mettant la choſe devant les yeux, le malheur qui ſera repreſenté paroiſtra comme tout proche; n'importe au reſte Qu'il doive arriver, ou qu'il ſoit déja arrivé autrefois.

D'où il faut encore conclure,

*Qu'un malheur qui ſera arrivé il y aura fort peu de temps, ou qui ſera ſur le poinct d'arriver, en doit eſtre beaucoup plus pitoyable.* II.

Et

Et cela pour la même raiſon.

Et non ſeulement un malheur de cette qualité ſera plus pitoyable, mais encore,

III. *Tous les Signes qu'on aura de luy: & toutes les actions qui donneront à connoiſtre que veritablement il eſt arrivé à une perſonne.*

Par exemple, les habits tout ſanglans d'un homme qui aura eſté tué, & choſes ſemblables; Ou encore les plaintes & les diſcours d'une perſonne extrémement affligée; Enfin tout ce qu'on aura pû dire lors que la douleur & le mal preſſoient; telles que ſont les dernieres paroles eſtant à l'article de la mort. Mais particulierement l'affliction d'une perſonne ſera touchante, lors qu'on monſtrera Qu'elle a fait paroiſtre une grande vertu & temoigné une haute conſtance au milieu de ſes malheurs; parce que toutes ces circonſtances faiſant voir les choſes de prés, pour lors on a d'autant plus de compaſſion; qu'il ſemble que celuy qu'on repreſente en cet eſtat, n'avoit point merité qu'un tel malheur luy arrivaſt: Joint que ce malheur eſtant ainſi dépeint, on s'imaginera l'avoir devant ſes yeux.



CHA-



# CHAPITRE IX.

## *De l'Indignation.*



La *Pitié*, est opposé principalement ce qu'on appelle, *Avoir de l'Indignation*; car sans doute *s'affliger du malheur d'autruy*; *lors qu'il arrive à une personne qui en est indigne*, est une passion en quelque façon opposée *au Déplaisir qu'un homme ressent lors qu'il voit arriver du bonheur à un qui ne l'a point merité*; De plus elle part d'un même esprit & suppose les mêmes mœurs. Ces deux passions au reste viennent d'un bon principe & font voir un bon naturel; car enfin il est d'un honneste homme *D'estre touché de compassion pour Ceux qui sont affligez sans l'avoir merité*: Et tout de même, *D'avoir dépit & estre indigné de voir dans la prosperité & en honneur des personnes qui ne le meritent pas*. La raison est, Que tout ce qui arrive sans qu'on l'ait merité, soit bien, soit mal, est une chose injuste & qui choque; & cela est si vrai, Que même c'est ce qui nous fait attribuer aux Dieux l'Indignation.

On pourroit s'imaginer ici Qu 'envie est aussi de la même sorte opposée à la Pitié, comme estant une même chose que l'Indignation, ou du moins pour en approcher beaucoup; mais il y a bien à dire: Car quoy que l'Envie, aussi bien

bien que l'Indignation, soit, *Un certain regret accompagné de trouble, & un déplaisir de voir prosperer autruy*: neanmoins elle est differente de l'Indignation en ce poinct, Que jamais elle n'en veut à une personne, parce qu'elle est indigne du bonheur qu'il luy est arrivé, mais parce que c'est un Egal & un Pareil. A la verité ces deux passions ont ceci de commun, que tous ceux qui se laissent toucher à l'Envie & à l'Indignation, jamais ne doivent estre fâchez qu'il soit arrivé du bien à quelqu'un, pource que cela leur porte prejudice & qu'il peut leur en arriver du mal; mais simplement à cause de la personne à qui ce bien arrive, & qu'ils l'ont en aversion; car autrement si ce trouble & ce déplisir leur venoient d'apprehension qu'il ne leur en arrivast du mal; pour lors ce ne seroit plus ni Envie, ni Indignation, mais une pure Crainte.

## *En quoy la Pitié & l'Indignation sont semblables.*

PAR là nous voyons que la Pitié & l'Indignation seront toûjours suivies d'une passion contraire, car il faut de necessité, *Que quiconque s'afflige de voir arriver du mal à un homme qui ne l'a point merité*, ce qui est l'effet de la Pitié, *Le même ait de la joye, ou du moins ne soit point touché voyant arriver du mal à un autre qui le merite.* Par exemple, Jamais un honneste homme ne s'attristera de voir punir un Meurtrier, ni un Parricide; à cause que c'est une chose dont tout le monde doit estre bien aise. Et pareillement il ne s'affligera pas de voir prosperer les gens de merite & recompenser la vertu; d'autant que l'un n'est pas moins juste que l'autre,

tre, & même que ce doit estre toûjours un sujet de joye & de consolation pour un homme de bien ; puis qu'alors il a une juste occasion d'esperer *Que ce qu'il voit arriver à ses Semblables, luy pourra arriver aussi.* Telles passions au reste viennent d'un bon principe, & supposent les mêmes mœurs ; Comme les passions qui leur sont contraires viennent d'un principe contraire, & ont des mœurs opposées. En effet, *La même personne qui malignement se réjoüit du mal d'autruy, La même est toûjours Envieuse.* Attendu qu'il faut par necessité Que quiconque s'afflige de voir arriver du Bien à quelqu'un, ou de ce qu'il est en estat de cela ; le même ait de la joye lorsque ce Bien-là viendra à estre perdu ou à deperir. Ainsi ces passions sont incompatibles avec la Pitié, & l'empeschent d'avoir entrée par tout où elles se rencontrent. A la verité elles sont differentes entr'elles pour les raisons qui ont esté dites.

Donc toutes ces Passions ici sont propres à endurcir le cœur & à empescher qu'on n'ait de la Pitié.

## *Les choses qui donnent de l'Indignation.*

FAISONS sçavoir premierement ce que c'est, qu'*Avoir de l'Indignation* ; de plus *Contre quelles personnes on en a* ; & *pour quelles raisons* ? Et enfin, *En quel estat on se trouve alors.* Ensuite de quoy nous traiterons des autres passions qui sont contraires à la Pitié. Au reste ce que nous avons dit jusques icy éclaircit beaucoup cette matiere : car s'il est vray qu'*Avoir de l'Indignation*, ne soit autre chose qu'*Estre fâché, & avoir dépit qu'il soit arrivé du bien à une personne qui paroist en estre indigne*, Il s'ensuit d'abord.

*Qu'il*

I. *Qu'il n'est pas possible que toutes sortes de Biens soient capables d'attirer l'Indignation.*

Car sans doute jamais personne ne sera choqué ni ne trouvera mauvais, si quelqu'un est honneste homme; s'il est vaillant, ou s'il a quelqu'autre bonne qualité en lui; puis qu'autrement, par la maxime des Contraires, les vices opposez à ces vertus donneroient de la commiseration, ce qui n'arrive jamais : Mais bien toûjours on sera porté d'indignation contre un homme, *S'il a des Richesses & qu'il ne les merite pas*, *S'il a de la Puissance* & autres choses semblables, qui toutes à vrai dire devroient estre la recompense des honnestes gens ; & de Ceux encore à qui en naissant la Nature a donné certains avantages considerables, tels que sont la *Noblesse*, la *Beauté*, & ainsi des autres.

## *Ceux pour qui on a de l'Indignation.*

ET parce que tout ce qui est ancien dans une Famille & qu'on possede depuis long-temps, semble comme naturel, & pour ainsi dire nous estre dû : Il faut conclure necessairement.

II. *Que de plusieurs qui possederont un Bien de même qualité, Ceux qui ne l'auront que depuis peu & qui par ce moyen-là arriveront aux plus hautes Charges & aux plus grands emplois attireront sur eux beaucoup plus d'indignation que d'autres.*

A raison qu'on trouve bien plus à redire & beaucoup plus de choses qui choquent dans la fortune des nouveaux Riches, qu'on ne fait pas en ceux qui éclatent de tout temps par leurs grands biens & les possedent de Pere en fils.

On en doit dire autant,

*De tous ceux qui depuis peu seront venus à avoir du commandement, qui auront beaucoup de puissance ou d'amis, qui seront heureux en enfans, & ainsi du reste; particuliirement si Ces avantages leur en ont procuré d'autres depuis.* III.

A cause qu'on a beaucoup plus de peine à souffrir l'authorité des nouveaux Riches, quand leurs richesses viennent à leur donner du commandement, qu'on n'a pas des personnes qui ont toûjours été dans l'opulence: en un mot il en est ainsi de tous les autres qui depuis peu auront acquis des choses qu'ils n'avoient pas auparavant. La raison est, Que ceux qui sont en possession d'un Bien il y a fort long-temps semblent le posseder legitimement & comme leur appartenant en propre; au lieu que les autres passent pour des Usurpateurs. Et de vrai il semble que ce qui n'a jamais changé, & qu'on a toûjours veu dans le même estat, est tel qu'il doit estre; de sorte que c'est ce qui fait croire toûjours de ceux qui ne possedent un Bien que depuis peu, Qu'absolument ce Bien-là ne leur appartient point.

Et dautant encore qu'il se remarque, Que tous les biens generalement à les prendre châcun en particulier, n'ont point esté faits pour le premier venu, ni pour toutes sortes de personnes; & qu'en cela il y a je ne sçay quel ordre & bienseance à garder: Par exemple il est certain qu'une belle paire d'Armes ne convient point à un homme de robe, mais à un homme d'épée; ni encore les hautes alliances aux nouveaux Riches, mais seulement aux personnes de condition & d'une naissance illustre; De-là il faut con-

conclure, que c'eſt un ſujet à donner de l'Indignation,

IV. *De voir arriver à un honneſte homme toute autre choſe que ce qu'il merite & qui eſt à ſa bienſeance.*

Comme encore,

V. *De voir un Ignorant, ou un homme mediocrement habile vouloir l'emporter ſur un plus habile homme que luy, particulierement ſi tous deux ſont de même profeſſion, & que leur conteſtation ſoit fondée ſur quelque poinct qui la regarde.*

D'où vient que le Poëte a dit de Cebrion le Troyen,

Hom. Il. 11.
*Tout brave qu'il puiſſe eſtre au milieu des alarmes*
*Il fuit du fort Ajax la rencontre, & les armes;*
*Car Jupiter s'offenſe, & ne ſçauroit ſouffrir*
*Qu'un combat inégal vienne à ſes yeux s'offrir.*

Et non ſeulement ceci paroiſtra indigne, mais encore;

VI. *Toutes les fois qu'un Inferieur, & un qui ne ſera pas tant qu'un autre pretendra faire comparaiſon, ou ne voudra pas ceder à un qui ſera plus que luy, de quelque façon même que la choſe puiſſe arriver.*

Comme ſi un ſimple Muſicien oſe s'attaquer à un homme de Juſtice, à cauſe que ſans difficulté la Juſtice eſt bien autrement à conſiderer que la Muſique.

On connoiſt donc maintenant par ce que nous venons de dire, Quelles ſont d'ordinaire les perſonnes qu'on regarde avec indignation, & pour quel ſujet; car c'eſt à peu prés ce qui ſe peut remarquer ſur cette matiere.

*Les*

*Les personnes sujettes à avoir de l'Indignation.*

ENtre les personnes qui sont sujettes à avoir de l'Indignation, on doit mettre au premier rang;

*Ceux qui ayant des qualitez à posseder ce qu'il y a de plus grand & de plus eslevé, le possedent en concurrence avec d'autres qui n'ont pas le même merite.* I.

Puis qu'en effet il n'est pas juste que des personnes de cette suffisance voyent tenir en même consideration & accorder les mêmes honneurs à des gens qui ne leur ressemblent point, & qui sont bien au dessous d'eux.

En second lieu il y faudra mettre,

*Les honnestes gens, & tous ceux qui aiment la vertu,* II.

A cause que telles personnes sçavent juger du merite, & ne peuvent souffrir d'injustice.

Il faudra mettre encore de ce nombre,

*Ceux qui ont beaucoup d'ambition & qui briguent certains Emplois afin de se mettre par là en credit; sur tout s'il arrive que ces Emplois-là soient obtenus par d'autres qui en soient indignes.* III

En un mot,

*Tous ceux qui se croiront dignes de posseder des choses, dont ils jugeront que d'autres seront tout-à-fait indignes; ces gens-là toûjours à l'occasion de semblables choses & contre telles personnes seront portez d'indignation.* IV.

Aussi est-ce la raison pourquoy les ames basses & serviles, les gens de mauvaises vie, & tous ceux qui n'aiment point l'honneur, ne sçavent ce que c'est que cette passion; à cause qu'ils ne vo-

yent rien en eux qui leur puisse faire croire qu'ils soient dignes d'aucun rang considerable.

PAR ce que nous venons de monstrer, il est aisé de voir, Quelles sont les personnes de l'affliction de qui il se faudra rire, ou du moins n'estre point touché quand quelque malheur leur arrivera, ou que leurs affaires n'iront pas bien, ou qu'elles seront décheuës de leurs esperances; puis que ce qui a esté dit fait assez connoistre son contraire.

De maniere donc que si nostre Discours est tel qu'il porte l'esprit des Juges à croire Que ceux qui pretendent qu'on leur doit faire grace, non seulement en sont indignes, mais même que tout ce qu'ils exposent, loin d'y obliger, merite tout le contraire; pour lors il sera impossible aux Juges de pancher à la misericorde n'y d'avoir aucune pitié d'eux.



CHA-



# CHAPITRE X.

## *De l'Envie.*



A Present il n'est pas difficile de connoistre, *Ni quelles choses d'ordinaire attirent l'Envie; Ni quelles personnes sont sujettes à estre enviées; Ni enfin quel est l'esprit d'un Envieux, & quelles dispositions l'acheminent à cette passion.*

### *Les personnes qui sont Envieuses.*

En effet puis que l'Envie n'est autre chose, qu'*Un chagrin & un déplaisir qu'on a de voir ses Egaux joüir en apparence des biens & des avantages que nous avons remarquez; Et cela non pas à cause qu'on y est interessé, mais seulement parce qu'on ne sçauroit souffrir que ces personnes-là se trouvent en cet estat*, Il faut dire,

*Que tous ceux qui auront des Egaux, ou qui croiront en avoir, pour la pluspart seront Envieux.* I.

J'appelle *Egaux*, les personnes ou de pareille naissance, ou de même famille, ou de même âge, ou de même profession, ou de même reputation, ou qui ont du bien également.

Ceux-là encore seront sujets à porter envie,

*A qui peu s'en faudra qu'ils n'ayent tout ce qu'on peut avoir.* II.

De-là vient que les perſonnes qui entreprennent les grandes choſes & qui y reüſſiſſent, ſont ordinairement envieuſes, à cauſe qu'elles s'imaginent que tout leur eſt dû, & qu'on ne peut rien donner aux autres ſans leur faire tort.
Il faudra mettre encore au nombre des Envieux,

III. *Ceux qui pour quelque qualité recommandable ſe voyent traiter par tout avec grand honneur & reſpect; particulierement ſi c'eſt en conſideration de leur ſageſſe, ou parce qu'ils ſont dans une fortune à ne rien ſouhaiter audelà & où l'on fait conſiſter tout le bonheur de la vie.*

IV. *Les Ambitieux encore ſont beaucoup plus ſujets à porter envie que les perſonnes qui n'ont point d'ambition.*

Et tout de même,

V. *Ceux qui affectent de paſſer pour ſages.*
parce qu'ils mettent-là toute leur ambition.
En un mot,

VI. *Quiconque ſera paſſionné pour quelque choſe & qui voudra ſe faire valoir par-là, celuy-là toûjours à l'occaſion de telles choſes ſera ſujet à porter envie.*

Il en faut dire autant,

VII. *De tous Ceux qui ont l'ame baſſe & petite.*
A cauſe que tout ce qu'ils voyent leur paroiſt grand.

### *Les choſes qui attirent l'Envie.*

POUR ce qui regarde les Biens qui attirent l'Envie, il en a eſté parlé. Car enfin toutes les choſes où on veut avoir la gloire d'exceller, les Ouvrages, les entrepriſes; & toutes les Actions par où l'on cherche à acquerir de l'eſti-

l'eſtime & où l'on met toute ſon ambition; Comme encore toutes les bonnes fortunes & les rencontres heureuſes qui arrivent; tout cela d'ordinaire eſt ce qui occupe l'Envie & où elle s'attache le plus. Mais ſur tout l'Envie ſe fait remarquer dans une perſonne quand c'eſt pour des choſes qu'elle ſouhaite avec paſſion, ou qu'elle pretend luy devoir appartenir, ou dont elle a un peu plus, ou un peu moins que les autres.

*Les Perſonnes à qui on porte Envie.*

ON ne peut pas douter non plus Quelles ſont les perſonnes à qui on porte Envie, puis qu'il en a eſté auſſi déja parlé: car premierement ce ſont Ceux de qui on eſt fort proche, ſoit à raiſon du temps, du lieu, de l'âge, de la reputation, & ainſi du reſte. D'ou eſt venu le Proverbe,

*Qui dit Parent, dit ſouvent Envieux.*

En ſecond lieu on porte envie aux Perſonnes avec qui on eſt en conteſtation pour le rang, puiſque c'eſt toûjours avec les gens que nous venons de dire & de qui on eſt proche, que cela arrive; Car pour ceux qui ſont tout à fait éloignez, par exemple, qui vivoient il y a mille ans, ou qui ne ſont pas encore au monde, ou qui ſont morts, il eſt certain que jamais perſonne ne porte envie à ces gens-là; Non plus qu'à ceux qui habitent aux extremitez du monde, comme aux Colomnes d'Hercule; ou qui au jugement des autres, ou au noſtre propre paſſent pour eſtre, ou beaucoup au deſſous de nous, ou beaucoup au-deſſus. Et ce qui ſe dit icy des perſonnes, ſe doit auſſi entendre de toutes les choſes où d'autres ont tres-grand avantage ſur nous, ou nous ſur eux.

Et parce que jamais on n'eſt en conteſtation pour le rang qu'avec des Competiteurs ou des Rivaux, & enfin avec des perſonnes qui briguent & pourſuivent les mêmes choſes; Il faut dire encore Que telles gens ſeront particulierement Envieux les uns des autres; auſſi eſt-ce ce qui a donné lieu au Proverbe,

Hesiod. l. 1. *Et toûjours le Potier porte envie au Potier.*

Tous ceux auſſi qui verront obtenir ſans peine à d'autres les choſes qu'ils n'auront obtenuës qu'avec grande difficulté, ou même qu'ils n'auront pû obtenir; telles gens toûjours ſeront portez d'envie contre ces perſonnes-là.

Ceux-là tout de même auront de l'Envie lors qu'il arrivera Que d'autres viendront à ſe procurer certains avantages, ou à reüſſir en certaines choſes, & que ce leur ſera une honte de n'en pas faire autant, Tels que ſont des Proches ou des Pareils: à cauſe qu'il paroiſtra Qu'il n'a tenu qu'à eux: Et comme c'eſt une choſe qui les fâchera, auſſi les portera-t'elle à l'Envie.

On porte encore envie, Ou quand des perſonnes ont les mêmes choſes qu'on a, Ou qu'elles en ont obtenu d'autres qu'il euſt eſté beaucoup plus dans la bienſeance qu'on euſt eû qu'elles, Ou parce qu'elles ont à preſent ce qu'autrefois on a eu; & de là vient que les Vieillards ſont fort-ſujets à porter envie aux jeunes gens.

Enfin tous ceux qui n'auront pû avoir certaines choſes qu'en faiſant une tres grande dépenſe, porteront toûjours envie aux autres qui pour les avoir n'auront preſque rien dépenſé.

DE tout ce que nous avons dit on voit ſans doute, *Et quelles choſes donnent de la joye aux*

*aux Envieux, Et à l'occasion de quelles personnes cette joye leur vient, & enfin de quelle sorte ils ont l'esprit fait en cet estat.* Car si les Envieux s'affligent toûjours lors qu'il arrive à une personne toute autre chose que ce qu'ils luy souhaitent, asseurément ils doivent avoir de la joye quand tout le contraire arrivera.

Ainsi donc l'Orateur qui sçaura ménager avec telle adresse l'esprit de ses Juges qu'il les ameine au poinct où se trouvent les Envieux quand ils portent envie à quelqu'un; Outre cela qu'il vienne à representer les personnes qui tâchent à les toucher de compassion, ou veulent obtenir d'eux quelque faveur, tels que sont ceux qu'on regarde toûjours avec envie, & que nous avons remarquez; il est certain que les Juges en cet estat n'auront aucune pitié d'eux.





# CHAPITRE XI.

## *De l'Emulation.*



E sçavoir *Quel est l'esprit de ceux qui sont portez d'Emulation*; *&* *Pour quelles personnes ils en ont*, *Et à l'occasion de quelles choses*, c'est ce que nous allons monstrer.

Donc s'il est vrai que l'Emulation soit *Un certain déplaisir de voir nos Pareils & ceux à qui la Nature n'a pas esté plus liberale qu'à nous, obtenir des avantages qui les font considerer, que nous pourrions avoir aussi-bien qu'eux*; *Et cela non pas qu'en effet nous voulussions que cela ne leur fust point arrivé, mais parce que nous serions bien aises d'en avoir autant*; Si, dis-je, cette supposition est vraye, Il s'ensuit,

> *Que l'Emulation est une passion équitable, & qui jamais ne se rencontre que dans les honnestes-gens*; *Et l'Envie au contraire une passion maligne, & qui ne peut venir que d'un meschant esprit & adonné au mal.*

Et qu'ainsi ne soit, c'est que tout homme qui est touché d'Emulation, jamais n'a d'autre pensée que de se mettre en estat de parvenir aux mêmes honneurs où il voit ses Pareils, sans du tout songer à leur faire tort: Au lieu que l'Envieux, par son envie, ne tâche & ne s'estudie qu'à les déposseder, & à leur faire perdre ce qu'ils ont.

*Les*

*Les Perſonnes qui ont de l'Emulation.*

Au reſte ceux-là ſeront enclins à avoir de l'Emulation, qui ſe jugeront dignes d'avoir certains avantages qu'ils n'ont pas ; car cela ſuppoſe qu'ils les peuvent acquerir, puis que jamais perſonne ne vient à s'eſtimer digne d'une choſe quand il croit qu'il luy eſt impoſſible de l'avoir. Et de-là vient que les jeunes-gens, & les perſonnes qui ont quelque grandeur d'ame, ſont fort ſujets à cette paſſion ; Comme encore tous ceux qui ſe voyent poſſeſſeurs de certains Biens qui en effet ne dévroient appartenir qu'au merite, & à des gens conſiderables. Ces biens-là ſont, *les Richeſſes*, *le Credit*, *le Commandement* , & choſes pareilles ; car comme ceux-ci alors ſe croyent obligez de devenir honneſtes-gens, parce qu'en effet ces biens-là ne devroient point appartenir à d'autres : c'eſt auſſi ce qui les pique d'Emulation pour les avoir.

Il en faut dire autant de toutes les perſonnes que d'autres jugeront dignes de poſſeder de ſemblables avantages.

Enfin tous ceux de qui les anceſtres, ou les parens , ou les gens avec qui ils demeurent, ou même la Nation de laquelle ils ſont, ou la Ville, ſeront en eſtime pour quelque choſe ; Ces gens-là d'ordinaire pour la même choſe témoigneront beaucoup d'Emulation. La raiſon eſt, que non ſeulement ils la regardent comme un bien domeſtique & qui leur appartient en propre, mais encore ils s'en croyent dignes.

*Les choses qui donnent de l'Emulation.*

QUE si les avantages qui font considerer dans le monde & mettent en honneur, meritent qu'on soit touché pour eux d'Emulation. Il est necessaire premierement,

*Que toutes les Vertus soient de cette qualité.*

En second lieu,

*Tout ce qui apportera de l'utilité aux autres, & nous mettra en estat de faire du bien.*

Puis que sur tout on honore les gens vertueux, & ceux qui sont bien-faisans.

Enfin,

*Tous les Biens dont la joüissance n'est pas seulement pour ceux à qui ils appartiennent, mais qui s'estend encore aux proches.*

Par exemple, les Richesses, & encore la Beauté beaucoup plus que la Santé.

*Les Personnes pour qui on a de l'Emulation.*

PAR ce que nous venons de dire il est aisé de voir Qui sont ceux de qui on doit estre Emulateur; car d'ordinaire ce sera des personnes qui auront de pareils ou semblables avantages que ceux qui ont esté remarquez, comme sont, *la Valeur*, *la Sagesse*, *les hautes Charges*; car sans difficulté tout homme qui est dans les hautes Charges & qui commande aux autres, peut obliger bien du monde.

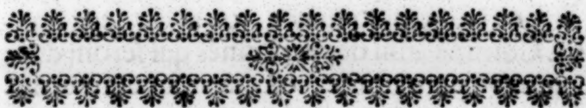
Il faudra mettre encore de ce nombre les grands Capitaines; les Orateurs celebres; en un mot tous ceux qui ont de semblables avantages.

On sera encore Emulateur de ceux à qui la plus-

plusſpart du monde voudroient reſſembler, ou eſtre de leur connoiſſance, ou avoir leur amitié. Comme auſſi des perſonnes qui ſeront dans une tres-haute eſtime, où que nous eſtimerons particulierement, ou dont le Nom retentira dans tous les Vers, & qui ſeront le ſujet ordinaire des Panegyriques.

Or par la même raiſon qu'on a de l'Emulation pour les perſonnes que nous venons de dire, par la même raiſon auſſi on a toûjours du mépris pour ceux qui ont des qualitez oppoſées ; attendu que le *Mépris* de ſa nature eſt contraire à *l'Emulation*, comme *Avoir de l'Emulation* eſt contraire à ce que nous appellons *Mépriſer* ; d'où il s'enſuit, Que quiconque ſera en eſtat d'avoir des Emulateurs ou de l'eſtre luy-même, celuy-là traitera de mépris tous ceux qui auront des vices & des qualitez contraires aux qualitez excellentes & aux grands avantages qui donnent de l'Emulation. Et de fait voyons-nous aſſez ſouvent mépriſer des perſonnes que la Fortune a comblé de biens, à cauſe qu'il ne ſe remarque rien en eux de conſiderable que ce qu'elle leur a donné.

Voila ce que nous avions à dire touchant les Moyens qui peuvent faire naiſtre ou appaiſer les paſſions afin d'eſtre plus en eſtat de perſuader.



# LES MOEURS.

## CHAPITRE XII.

### *Le Naturel des Jeunes Gens & leur Humeur.*

FAISONS maintenant connoiſtre l'humeur des perſonnes, Soit à l'égard des paſſions qui leur commandent, ou des habitudes qu'elles ont contractées; ſoit à l'égard de l'âge, & de la fortune ou elles ſe trouvent. Au reſte j'appelle *Paſſions*, la Colere, la Convoitiſe, & autres ſemblables dont nous venons de parler; Et j'appelle *Habitudes*, les Vertus & les Vices, dont il a eſté auſſi déja parlé en un autre endroit, où nous avons fait voir *Toutes les choſes, & auſquelles chacun de nous ſe determine particulierement, & Qu'on fait toûjours plus volontiers.* Les *Ages* ſont, la Jeuneſſe, l'Age viril, & la Vieilleſſe. Par la *Fortune* j'entends, la Naiſſance, les grands Biens, l'Authorité, & tout ce qui leur eſt contraire; en un mot, La bonne & la mauvaiſe fortune.

DONC

DONC quant à l'humeur des Jeunes gens, d'ordinaire ils ſont attachez à leurs plaiſirs & fort ſenſuels, ne trouvant rien de difficile quand il s'agit de contenter leur paſſion & cette ardente convoitiſe qui les preſſe. Mais de tous les plaiſirs qu'ils recherchent, il n'y en a pas un auquel ils ſoient plus adonnez qu'à celuy des femmes qui les tient aſſervis tellement, qu'ils s'y portent avec excez. Au reſte fort changeans de leur naturel, & qui ſe laſſent aiſément des choſes mêmes qu'ils ont le plus deſirées. Ce qu'ils ſouhaittent c'eſt toûjours paſſionnément; mais cela ne dure gueres; à cauſe que tels ſouhaits ſont beaucoup plus aigus & plus preſſans, que grands en effet ni de durée; car il en eſt de leurs ſouhaits, comme de la ſoif & de la faim des malades.

Les Jeunes gens ſont encore fort ſujets à ſe mettre en colere, & ne ſçauroient s'y mettre qu'ils ne s'emportent; & même eſt-il toûjours à craindre qu'ils ne ſuivent leur emportement & ne paſſent outre. Or ce qui fait que ſi aiſément ils ſe mettent en colere, c'eſt qu'aimant l'honneur avec paſſion come ils font, ils ne peuvent ſouffrir qu'on les mépriſe; Et de fait pour peu qu'ils ſe croyent offenſez, ils font éclater leur reſſentiment.

Que ſi les Jeunes gens aiment l'honneur, ils aiment encore bien plus la victoire; car la jeuneſſe a cela, qu'elle eſt ravie d'exceller & d'avoir le deſſus, ce qui ſe rencontre dans la Victoire particulierement, comme n'eſtant autre choſe, *Qu'une certaine maniere d'exceller & de paſſer les autres.* Mais ce qui eſt d'autant plus loüable en eux, c'eſt qu'ils ont encore beaucoup plus de paſſion

pour

pour ces deux choses qu'ils n'en ont pour les Richesses ; & de vrai l'argent les touche si peu, qu'ils ne s'en soucient presque pas, à cause qu'ils n'ont point encore éprouvé ce que c'est que la necessité, comme il se peut voir dans l'Apophthegme de Pittacus contre Amphiaraüs.

Une autre bonne qualité des Jeunes gens, c'est qu'ils ne sont point malicieux ; mais simples & francs, pour n'avoir pas encore veu beaucoup de méchancetez en leur vie. Ils sont aussi fort-credules, pour n'avoir pas non plus esté trompés beaucoup de fois. D'ailleurs qui fondent toûjours des esperances sur rien; car comme ils sont dans un âge où on a le sang chaud, la Nature alors fait en eux le même effet que le vin fait dans les yvrognes: Ajoûtez à cela que si leur esperance les a trompez, cela ne leur est pas encore arrivé beaucoup de fois.

Or non seulement les Jeunes gens sont prompts à esperer, mais même la pluspart du temps ils vivent d'esperance ; Et ce qui en est la cause, c'est Que comme l'Esperance regarde l'Avenir, & la Memoire le Passé ; les Jeunes gens venant à considerer l'avenir, trouvent qu'ils ont beaucoup à vivre; & trouvent au contraire, considerant le Passé, qu'ils ont tres-peu vécu: d'où il arrive Que ne tenant aucun compte du passé, & ne croyant pas même s'en devoir souvenir, comme si ce n'estoit encore qu'un petit commencement, & pour ainsi dire un des premiers jours de leur vie, ils viennent alors à fonder sur l'avenir de grandes esperances & à s'en promettre toutes choses ; & c'est ce qui fait que si souvent on les trompe, à cause qu'il est aisé de les amuser & de leur faire esperer ce qu'on vent.

Les Jeunes gens encore ont du cœur & ſont vaillans, puiſque non ſeulement la colere à laquelle ils ſont ſujets les y porte, mais encore cette facilité qu'ils ont à eſperer & à croire que tout leur reüſſira; car d'un coſté la Colere éloigne la crainte, & de l'autre l'Eſperance aſſeure l'eſprit, qui eſt tout ce qu'il faut pour avoir de la hardieſſe. Et de fait quiconque eſt en colere ne craint rien; comme de ſe voir dans l'attente de quelque Bien, eſt ce qui rend hardi & donne de la reſolution.

Les Jeunes gens outre cela ſont fort-ſujets à témoigner de la honte; car comme ils n'ont point encore d'autre idée de l'Honneur ni de tout ce qui eſt loüable, que ce que l'Education ordinaire & la Coûtume leur en ont appris, ils ſe tiennent à cela & croyent blâmable tout le reſte.

D'ordinaire encore ils ſont genereux & magnanimes, comme n'ayant point encore eſté humiliez par les diſgraces de la vie, & ne ſçachant ce que c'eſt que de neceſſité. Outre que la Magnanimité conſiſte à s'eſtimer capable de grandes choſes, qui eſt le propre de ceux qui croyent devoir tout eſperer, comme ſont les Jeunes gens.

Les Jeunes gens auſſi ſont loüables en ce poinct, Qu'ils preferent l'honneur au profit; pource que de la façon qu'ils vivent, ils ſuivent beaucoup plus la Coûtume, qu'ils ne font les choſes par raiſonnement. Or eſt-il que le Raiſonnement va à l'Utile; au lieu que la Vertu ſur laquelle la Coûtume ſe fonde ne propoſe de faire que ce qui eſt Honneſte.

Dans cet âge-là encore il eſt certain Qu'on cherit beaucoup plus ſes Connoiſſances & ſes Amis,

Amis, qu'on ne fait pas dans les autres âges; ce qui vient de ce que les Jeunes gens aiment à vivre en compagnie, & qu'ils ne se sont pas encore avisez de considerer les choses par interest; de sorte que ce n'est non plus jamais par-là qu'ils considerent leurs Amis.

Les fautes aussi dans lesquelles tombent les Jeunes gens sont beaucoup plus lourdes & plus grandes que celles des autres, contre le precepte de Chilon: car il y a de l'excés à tout ce qu'ils font; lors qu'ils aiment, ils aiment trop; & quand ils haïssent, ils haïssent trop aussi; & de même en est-il de toutes leurs autres actions.

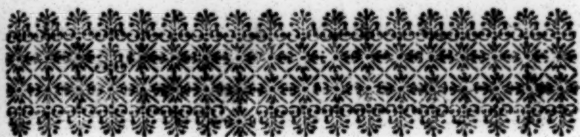
Les Jeunes gens encore ont une telle présomption, Qu'ils croyent tout sçavoir, & même ils ne disent jamais rien, qu'ils ne l'asseurent comme vrai; ce qui vient encore de ce qu'ils font tout par excés.

Quand ils offensent, c'est toûjours plûtot à dessein de faire affront que de nuire. Apres tout ils sont fort pitoyables, à cause qu'ils ont bonne opinion de tout le monde, & meilleure même qu'il ne faudroit avoir; car comme ils n'ont point de meschanceté, ils s'imaginent qu'on n'en a pas plus qu'eux; de sorte Qu'ils ne croyent jamais qu'une personne ait merité le mal qu'ils luy voyent souffrir.

Enfin les Jeunes gens sont de bonne humeur, & aiment à rire, d'où vient aussi Qu'ils sont railleurs: car la Raillerie n'est autre chose Qu'une certaine maniere galante de dire des injures sans offenser, & sans aller contre le respect.

Telles sont donc d'ordinaire les Mœurs des Jeunes gens.

CHA-



# CHAPITRE XIII.

## *L'Humeur des Vieillards.*

QUANT aux Vieillards & ceux qui n'ont plus cette vigueur accoustumée, leurs mœurs d'ordinaire sont opposées à celles des Jeunes gens ; Car parce qu'ils ont long-temps vécu, & qu'on les a trompez plusieurs fois, Qu'assez souvent même ils se sont mépris aux choses où ils croyoient le mieux reüssir ; en un mot Que la pluspart des affaires qui se font sont mauvaises ; pour cela jamais ils n'asseurent de rien, & se rendent si difficiles, Qu'ils trouvent à redire à tout : Leur langage ordinaire, c'est de dire, *Je pense*, comme gens qui ne sçavent jamais rien ; Et parce qu'ils sont fort irresolus dans toutes les affaires qu'ils traitent, ils ajoûtent toûjours *Il faudra voir*, *Cela se pourroit bien faire* & jamais ne disent autrement, de crainte de s'engager & de donner une parole asseurée.

Les vieillards aussi ont l'esprit Malin, puisque la Malignité consiste à prendre les choses en mauvaise part, & à faire un mauvais jugement de tout.

Ils sont encore fort Soupçonneux, à cause de la grande deffiance où ils sont; & ils sont deffians

fians parce qu'ils ont de l'experience. Ce qu'ils aiment, ils ne l'aiment gueres; & par la même raison ce qu'ils haïssent ils ne le haïssent gueres aussi, suivant en cela le precepte de Bias, car ils aiment une personne, comme si quelque jour ils la devoient haïr, & la haïssent, comme si quelque jour ils devoient l'aimer.

De plus les Vieillards ont l'ame basse & petite, pour avoir esté humiliez plusieurs fois & ravalez par les miseres de la vie; aussi ne souhaitent-ils jamais rien de grand ni de superflu, mais seulement les choses necessaires & dont on ne se peut passer.

Ils sont encore Avares & n'aiment pas à donner, à cause que le Bien est une des choses necessaires à la vie, outre qu'ils sçavent par experience, combien il est difficile d'acquerir; & combien au contraire il est aisé de perdre.

Les Vieillards outre cela sont fort-timides, & si timides même qu'ils ont peur de tout; car leur temperament est opposé à celuy des Jeunes gens; les Jeunes gens ont le sang chaud & boüillant, & les Vieillards l'ont refroidi & glacé: de sorte qu'on peut dire de la Viellesse, Que c'est-elle qui la premiere a frayé le chemin à la Timidité & qui luy a donné l'entrée dans le monde; aussi est-il vrai Que la Crainte n'est qu'un certain refroidissement.

Les Vieillards encore aiment beaucoup la vie, sur tout lors qu'elle est sur le poinct de les quitter & qu'ils n'ont plus qu'un jour à vivre: Et la raison pourquoy ils aiment la vie & la souhaitent tant, c'est qu'il est de la nature du Desir de ne se porter qu'aux choses qu'on n'a pas & qui sont absentes. Joint que c'est l'or-

l'ordinaire, Que plus une chose manque & qu'on en a besoin, & plus témoigne-t'on de passion pour l'avoir.

Les Vieillards encore ont ce defaut, qu'ils se plaignent sans cesse, & même plus qu'il ne faudroit; ce qui fait voir Qu'ils ont l'ame petite.

Dans tout ce qu'ils font aussi, ils n'ont rien tant en recommandation que leur interest; car pour l'honneur, jamais ils ne s'en mettent trop en peine, comme gens qui n'aiment qu'eux-mêmes : aussi y a-t'il cette difference entre une action *Honneste*, & une qui est *Utile simplement*, que celle qui est utile, d'ordinaire n'est bonne que pour celuy qui la fait; au lieu que celle qui est honneste est bonne absolument.

Les Vieillards encore sont beaucoup plus sujets à n'avoir point de honte, qu'à en avoir; car comme en toutes choses ils font sans comparaison plus d'estat du profit que de l'honneur; d'ordinaire ils se soucient fort peu Quelle opinion l'on ait d'eux, pourveu qu'ils fassent leurs affaires.

Difficilement aussi les Vieillards mettent-ils leur esperance à quelque chose, à cause de l'experience qu'ils ont; car ils sçavent que la pluspart des affaires sont mauvaises, & qu'ainsi le succés n'en est pas toûjours si heureux qu'on s'imagine : Ce n'est pas que cela ne vienne encore en partie de leur timidité.

Davantage les Vieillards ont ceci de particulier, Qu'ils vivent beaucoup plus de memoire & de souvenir, qu'ils ne font d'esperance; & cela arrive ainsi, à cause que ce qui leur reste de vie est tres-peu de chose à compa-

paraiſon de ce qu'ils ont vécu ; Or eſt-il que l'Eſperance regarde *l'Avenir* & la Memoire le *Paſſé*. Et de fait c'eſt la raiſon pourquoy les Vieillards ſont ſi grand parleurs, car ils ont ce defaut-là Que jamais ils ne ſe laſſent de raconter ce qu'ils ont veu & fait autrefois, tant ils ont de joye à s'en ſouvenir.

Pour leur Colere, elle a de la pointe & quelque aigreur, mais jamais elle n'eſt bien forte. Quant à leurs autres paſſions, une partie les a déja quittez, & l'autre qui reſte eſt affoiblie: De maniere qu'il ne faut point conſiderer les Vieillards comme gens qui ſouhaitent les plaiſirs de la vie, ni qui s'en mettent en peine; mais comme perſonnes attachées au gain & qui ne penſent qu'à cela: Et c'eſt auſſi pourquoy ſi ſouvent l'on ſe trompe au jugement qu'on fait d'eux, & que cette inſenſibilité où l'impuiſſance les a reduits paſſe pour une vertu & un effet de Temperance: car comme ils ne ſont plus en eſtat d'avoir encore ces deſirs violens qui les preſſoient dans la jeuneſſe, l'Argent alors prend un tel empire ſur leur eſprit, qu'ils en deviennent eſclaves.

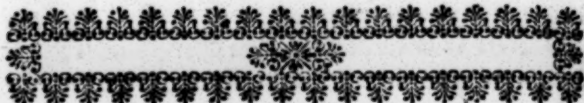
La vie des Vieillards encore eſt en ce poinct contraire à celle des Jeunes gens, Que dans tout ce qu'ils font ils ſuivent beaucoup plus leurs maximes particulieres & le raiſonnement, qu'ils ne ſuivent la Couſtume, & la commune façon d'agir: Or eſt-il que tel raiſonnement eſt intereſſé & tend à l'utile ; au lieu que l'autre maniere eſt loüable & tient de la vertu.

Quand ils offenſent c'eſt toûjours plûtoſt par malice & à deſſein de nuire, que ce n'eſt par bravade, ni pour faire affront. Au reſte ils

ils ſont auſſi pitoyables, mais par une autre raiſon que les Jeunes gens ; car quand les Jeunes gens ſe laiſſent aller à la compaſſion, c'eſt toûjours par un veritable ſentiment d'humanité & qu'ils ſont d'un bon naturel ; au lieu que les Vieillards n'y ſont portez que par foibleſſe En effet cette foibleſſe eſt ſi grande en eux, qu'ils ne ſçauroient voir de mal à perſonne, qu'auſſi-toſt ils ne s'imaginent eſtre à la veille d'en avoir autant ; qui eſt une choſe que nous avons remarquée entre les principaux motifs qui portent les hommes à la compaſſion. Et de-là vient auſſi qu'ils ſe plaignent continuellement, & que tout au contraire des Jeunes gens, ils ſont de mauvaiſe humeur & n'aiment point à rire : car il n'y a rien de plus oppoſé à l'eſprit d'une perſonne enjoüée & qui aime à rire, qu'une autre qui rechigne & ſe plaint ſans ceſſe.

CE ſont-là à peu prés les Mœurs des Vieillards & des Jeunes gens. De maniere donc que puis que tous les hommes ſont ainſi faits qu'ils preſtent toûjours l'oreille & ſe rendent aux perſuaſions de ceux qui paroiſſent de même humeur qu'eux dans leurs diſcours & eſtre de même ſentiment ; il n'eſt pas difficile de voir à preſent, De quelle adreſſe il ſe faudra ſervir quand nous voudrons paroître tels qu'il vient d'eſtre remarqué, & faire que noſtre Diſcours ſe trouve dans ce caractere-là.

CHA-



# CHAPITRE XIV.

## *Les Mœurs de l'Homme fait & qui a atteint l'âge de perfection.*

POUR ceux qui sont dans la vigueur & la force de leur âge, on voit sans doute Que leurs Mœurs tiennent le milieu entre celles dont nous venons de parler, retranchant d'ordinaire cet excés où si souvent tombent les Vieillards & les Jeunes gens.

Car premierement ils ne sont ni dans une trop grande confiance d'eux-mêmes, pour ce qu'alors ce seroit audace, qui est le vice des Jeunes gens; ni aussi dans une trop grande crainte, comme les Vieillards; mais d'ordinaire ils se gouvernent de sorte qu'ils gardent la mediocrité, & ne font que ce qu'un honneste homme doit faire.

Ce ne sont pas gens non plus, ni à croire indifferemment toute sorte de personnes, ni à se défier de tout le monde; mais plûtost ils examinent châque chose en elle-même, & en jugent selon la verité.

Ils ne se piquent pas aussi tellement d'honneur qu'ils negligent tout-à- fait leur interest; mais ils ont soin de l'un & de l'autre.

Ils ont encore cela de bon, Qu'ils n'inclinent ni trop du costé de l'avarice, ni trop du costé de

de la profusion ; mais ils font les choses à propos & dans la bienseance.

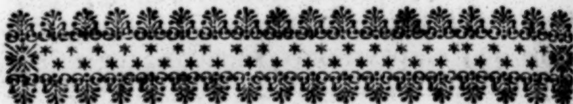
Ils ne sont pas moins judicieux à regler leur colere & leurs desirs ; leur moderation d'ordinaire estant si raisonnable, qu'elle ne les fait point manquer au devoir d'un homme de cœur ; & quand ils font paroistre du courage, c'est avec tant de conduite, qu'ils sont presque toûjours à loüer pour leur moderation. Il n'en va pas ainsi des autres âges, ces qualitez estant separées dans les Vieillards, & dans les Jeunes gens ; car si d'un costé les Jeunes gens sont vaillans, ils sont le plus souvent débauchez & travaillez de leurs passions ; & d'un autre costé si les Vieillards ont les passions reglées, ils manquent de cœur & sont timides.

Enfin pour dire la chose en un mot, Tout ce que la Jeunesse & la Vieillesse ont de bon separément, d'ordinaire ceux-ci l'ont à la fois : & de plus Tout ce qui peche dans ces deux âges, soit par defaut, soit par excés ; le plus souvent se corrige dans celuy-ci & est ramené à une certaine mediocrité qui est toûjours à loüer.

Au reste il est à remarquer, Que le Corps commence à être dans sa vigueur depuis l'âge de trente ans jusques à trente-cinq : Pour l'Esprit, il se maintient plus long-temps & continuë dans sa force jusqu'à l'âge de quarante-neuf ans, ou environ.

Voila ce que nous avions à dire touchant les Mœurs qui conviennent à châque âge en particulier, sçavoir à la Jeunesse, à l'Age viril, & à la Vieillesse.

CHA-



# CHAPITRE XV.

## *L'Humeur des Nobles.*

PARLONS apres cela des Biens de la Fortune, ſur tout de ceux qui ſont cauſe ordinairement que les hommes changent d'humeur. Et pour commencer par la *Nobleſſe*, il eſt certain Que la Nobleſſe rend ceux en qui elle ſe rencontre beaucoup plus ambitieux que d'autres : car les hommes ont cela lors qu'une choſe eſt à eux, qu'ils veulent toûjours l'augmenter & y ajoûter de nouveau ; Et comme la Nobleſſe eſt un certain honneur qui vient des Anceſtres, il ne faut pas s'étonner ſi les Nobles cherchent toûjours à eſtre plus qu'ils ne ſont.

La Nobleſſe encore a ceci de mauvais, qu'elle porte les Nobles à mépriſer les autres, ſur tout ceux qui tiennent le même rang & ont les mêmes Charges que leurs peres avoient, ou qui ſont en eſtime pour les mêmes choſes : Car comme ces choſes-là ſont plus d'honneur quand il y a long-temps qu'elles éclatent dans une Maiſon que lors qu'elles n'y ſont que depuis peu ; auſſi portent-elles ceux qui depuis long-temps en joüiſſent, à trancher beaucoup plus des Grands & à s'en faire accroire.

Au reſte il y a grande difference entre un *Noble ſimplement* ; & un qui ne *Dégenere point* : Le pre-

premier doit tout à ſa naiſſance & à la vertu de ſes Anceſtres; mais le ſecond eſt encore conſiderable par luy-même, pour ne point s'écarter de la vertu de ſes peres & en ſouſtenir l'éclat par ſes propres actions; ce qui n'eſt pas ordinaire aux perſonnes qui ſe piquent le plus de nobleſſe, en qui la pluſpart du temps il ne ſe remarque rien d'élevé, ni qui merite qu'on en faſſe eſtat: Car enfin les grands hommes ont ce malheur, qu'ils ne mettent pas toûjours au monde des ſucceſſeurs qui leur reſſemblent; comme il n'arrive pas toûjours aux meilleures terres de produire d'excellens fruits. Quand une Race eſt bonne, d'ordinaire elle eſt quelque temps à porter des perſonnes rares & d'un haut merite; apres quoy elle ſe laſſe & fait tout le contraire de ce qu'elle faiſoit. Ainſi voyons nous Que les beaux eſprits & qui ont le plus de vivacité, d'ordinaire apres un certain temps ne donnent plus que des Extravagans & des Frenetiques, témoin les enfans d'Alcibiade, & ceux du vieux Denis de Syracuſe; & tout de même que les hommes de grand jugement & d'un eſprit poſé; la pluſpart n'ont pour ſucceſſeurs que des ſtupides & des ſots; telle a eſté la poſterité de Cimon, de Pericles, & celle de Socrate.



# CHAPITRE XVI.

## *L'Humeur des Riches.*

IL n'y a perſonne qui ne voye d'abord, Quelles ſont les Mœurs qui accompagnent d'ordinaire les Richeſſes.

Premierement les Riches ſont inſolens, & fort orgueilleux ; & le tout à cauſe des grands biens qu'ils poſſedent, ſe regardant en cet eſtat comme des gens qui n'ont que faire de perſonne, & qui ont tout ce qu'on peut ſouhaiter : car comme les Richeſſes ſemblent renfermer en elles-mêmes le prix de toutes les autres choſes, ils s'imaginent qu'il n'y a rien qu'ils ne puiſſent avoir pour de l'argent.

Les Riches outre cela aiment à vivre délicatement, & ont une vanité ſi inſuportable, Qu'ils ne font que parler de ce qu'ils ont & de ce qu'ils doivent avoir. Ils aiment à vivre délicatement, à cauſe du luxe où ils ſont, & même pour monſtrer qu'ils peuvent faire de la dépenſe & vivre comme il leur plaiſt. Ils ſont pleins d'oſtentation & arrogans, à cauſe qu'on a accouſtumé de s'attacher aux choſes qu'ils aiment & qui ſeules ſont dans leur eſtime : car ils croient tout le monde de leur humeur, & qu'on n'eſt pas moins paſſionné qu'eux pour ces choſes-là. Et veritablement ils ont quelque ſujet de

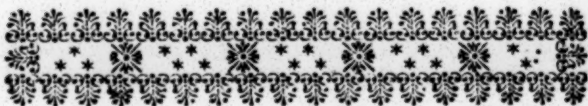
le

le croire, puis qu'il se trouve tant de gens qui ne sçauroient se passer de ceux qui ont du bien, & pour cela tous les jours estant obligez de les rechercher. De-là vient aussi ce qui a esté dit par Simonide à l'occasion des Riches & des Sçavans, car comme la femme du Roy Hieron luy eut demandé, *Lequel des deux estoit le plus à souhaiter? d'estre Riche ou Sçavant?* Il répondit, Qu'il valoit beaucoup mieux estre Riche, *puisque*, dit-il, *tous les jours à la porte des Riches on ne voit autre chose que des Sçavans.* Pour preuve encore que les Riches sont fort arrogans, c'est que d'ordinaire ils s'imaginent qu'il n'y a personne qui soit plus digne de commander qu'eux ; & se l'imaginent ainsi, pource qu'ils croyent avoir les choses, qui font qu'on est digne de commander aux autres.

Enfin pour faire au vray le portait des Riches, Qu'on se figure un Fou à son aise & qui a tout à souhait.

Veritablement il y a cette difference entre les personnes nouvellement riches & celles qui l'ont toûjours esté, Que les mœurs des premiers sont sujettes à de plus grands defauts & péchent beaucoup plus en tout que les mœurs des autres: Et de vrai, dire d'une personne Qu'elle est nouvellement riche, c'est comme si l'on disoit Quelle ne sçait pas encore se servir de ses richesses.

Apres tout il arrive rarement que les Riches offensent par malice, mais bien comme ils sont fort sensuels & insolens, d'ordinaire c'est pour faire affront, ou pour joüir de quelque plaisir; par exemple, ils feront donner des coups de bastons, ou coucheront avec la femme de quelqu'un.



# CHAPITRE XVII.

## *L'Humeur des grands Seigneurs.*



L n'eſt pas difficile de découvrir les Mœurs qui d'ordinaire accompagnent la Puiſſance, puis qu'en partie ce ſont les mêmes que celles qui ont eſté attribuées aux Richeſſes, horſmis que la Puiſſance en a d'autres beaucoup meilleures.

En effet il ſe remarque Que les perſonnes d'authorité & qui poſſedent les hautes Charges, ſont plus attachées à l'honneur, & font paroiſtre dans leurs mœurs je ne ſçay quoy de bien plus grand & de plus noble que les Riches; car comme ils ſe voyent en eſtat de faire des choſes conſiderables, ils ne forment point de deſſeins qui ne ſoient proportionnez à leur pouvoir.

On ne voit gueres auſſi les Grands vivre dans l'oiſiveté comme font la pluſpart des Riches; eſtant obligez d'avoir du ſoin à cauſe de leurs hauts emplois; & même pour ſe maintenir & conſerver leur credit.

Leur façon encore de converſer n'eſt pas ſi incommode, & a quelque choſe de plus familier; pour agir d'un certain air qui tient plus du Majeſtueux que du Rogue & du Fier; car comme ils ſe voyent beaucoup au deſſus des autres,

autres, pour cela ils ſont bien aiſes de faire paroiſtre de la modeſtie ; Or cette maniere d'agir n'eſt autre choſe qu'une certaine gravité qui ſied bien à la perſonne, & qui ne ſent point ſon affectation.

Au reſte il faut bien ſe donner de garde de choquer les grands Seigneurs, parce que quand ils deſobligent ce n'eſt jamais en de petites choſes, mais en des choſes d'importance.

## *L'Humeur de ceux qui ſont dans une haute proſperité.*

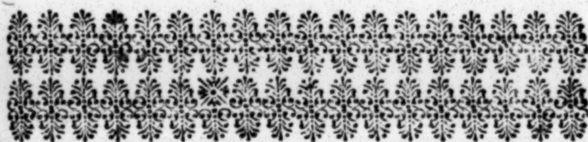
POUR ce qui regarde la haute proſperité, c'eſt à dire cet eſtat heureux où il ſemble que la Fortune ait pris plaiſir à donner tout ce qui eſtoit en ſon pouvoir ; les Mœurs qui la ſuivent d'ordinaire ſont les mêmes que celles que nous avons remarquées en particulier dans les Nobles, dans les Riches, & dans les Puiſſans ; puis que les avantages que poſſedent ces perſonnes-là comprennent à peu prés tout ce que la Fortune peut donner de plus conſiderable, n'ayant gueres rien à y ajoûter, ſi ce n'eſt une Lignée heureuſe & floriſſante, & ce qui ſert à embellir le Corps, & à le contenter.

Ces gens ici au reſte d'ordinaire ſont inſupportables pour la gloire, & fort inconſiderez ; comme perſonnes qui ſe fient du tout à leur fortune. Une choſe pourtant ſe trouve aſſez bonne en eux, c'eſt qu'ils aiment Dieu en quelque façon & ſont portez à l'honorer ; ce qu'ils croyent devoir faire à cauſe des grands biens qu'ils en ont receu, & de ce que la Fortune leur a eſté ſi liberale.

VOILA ce que nous avions à dire touchant les Mœurs qui regardent l'Age & la Fortune; car pour les autres qui leur ſont oppoſées, dont nous n'avons point parlé, Par exemple celle des Pauvres, des perſonnes tout-à-fait malheureuſes, ou qui n'ont aucun pouvoir dans le monde ni aucun credit; il ſeroit inutile de s'y arreſter; puis que *les Contraires* ont cela que l'un fait connoiſtre l'autre.



LIEUX



# LIEUX ET AUTRES PREUVES QUI REGARDENT LES TROIS GENRES EN COMMUN.

## CHAPITRE XVIII.

*Recapitulation Sommaire de ce qui a esté dit jusques ici, & De la necessité de ces Lieux.*

DONC puisque tout Discours fait pour persuader, n'a d'autre Usage ni d'autre but que de porter l'Auditeur à donner son Jugement sur ce qui lui est proposé; car une chose que nous sçavons bien & qui a passé par nostre Jugement, n'a plus besoin d'estre persuadée ni qu'on parle d'elle: Ceci au reste est aisé à prouver par tous les trois Genres, & de fait,

*Qu'on ait à Déliberer*, il est certain, Que non seulement l'Auditeur est Juge dans les ma-

tieres d'importance & qui se traitent en public, mais même en châque rencontre particuliere; soit qu'une personne entretenant un autre lui persuade de faire une chose, ou l'en détourne, comme font ceux qui remontrent à quelqu'un, ou qui l'exhortent de se porter à quelque action; car il ne faut pas s'imaginer que pour n'avoir à faire alors qu'à une personne, elle en soit moins Juge pour cela; puis qu'absolument, Tout homme à qui on persuade quelque chose, est toûjours Juge de la chose qu'on lui veut persuader. Il en est de même encore du *Genre Judiciaire*, & cela generalement, soit qu'il s'agisse de se deffendre contre une Partie, ou de traiter quelque sujet inventé, veu qu'alors il n'est pas moins necessaire de bien établir son opinion & de refuter les raisons contraires, que si effectivement on avoit un Adversaire en teste. Enfin il en est de même à l'égard *du Genre Demonstratif* & des discours qui ne sont faits que pour loüer, ou blâmer: car quoy qu'icy l'Auditeur n'ait aucun interest à tout ce qui se dit, & qu'il n'écoute que pour son plaisir; le discours neantmoins qu'il entend est toûjours conceu de sorte, qu'il semble alors que l'Orateur lui parle comme à son Juge.

Apres tout neantmoins touchant l'Auditeur on peut dire, Qu'à proprement parler il n'y a de Juge que celui qui connoist des matieres civiles qui sont en contestation, & sur lesquelles il faut qu'il prononce; puis que ce n'est que dans le Barreau & aux Assemblées où se font les déliberations que les choses sont examinées de prés, & où l'on cherche à connoistre la verité.

ET d'autant Qu'en ces deux rencontres, mais sur tout lors qu'il s'agit de déliberer, il

il eſt tres-important à l'Orateur de paſſer pour honneſte homme, & qu'il ne ſçauroit donner cette opinion-là de lui qu'en faiſant paroiſtre des mœurs conformes à celles de l'Eſtat dans lequel il parle: Pour cela donc, en traitant du Genre Déliberatif, il a auſſi eſté traitté des mœurs qui conviennent à châque Eſtat; de ſorte qu'à preſent on ne peut plus douter, ni de la maniere, ni des moyens qui doivent eſtre employez pour donner bonne opinion de ſoi, & faire paroiſtre à l'Auditeur des mœurs qui lui agréent.

ET dautant encore que châque Genre a un but & une Fin à part qu'il ſe propoſe, & qu'il a eſté donné des Lieux particuliers où ſe trouvent recueillies toutes les opinions & les propoſitions dont les Orateurs ſe ſervent & apportent toûjours pour preuve; ſoit qu'ils plaident, qu'ils louënt, ou qu'ils déliberent; Enfin parce que tout ce qui regarde les Mœurs de châcun & l'adreſſe de les faire éclater dans le diſcours, a eſté ſuffiſamment expliqué; il ne nous reſte plus qu'à parler des matieres & des Lieux qui ſont communs à tous les Genres.

*Lieu touchant la Poſſibilité.*

A L'égard du premier Lieu qui examine ce qui eſt *Poſſible* ou *Impoſſible*: il eſt certain Qu'il n'y a point d'Orateur qui ſe puiſſe paſſer des preuves qui font connoiſtre ſi une choſe eſt poſſible ou non. Les uns, comme ceux qui plaident, ayant toûjours beſoin de monſtrer Que telle choſe eſt arrivée, ou a eſté faite; Les autres, comme ceux qui déliberent, ayant à faire voir Que telle choſe ſe fera, ou arrivera infailliblement. M 5 *Lieu*

## *Lieu du Plus & du Moins.*

A L'égard encore du ſecond Lieu, qui eſt pour examiner Si une Affaire eſt *Conſiderable*, ou *de peu d'importance*, il eſt certain que la matiere n'en eſt pas moins commune ni moins neceſſaire à tous les Genres, que la precedente: Car tout Orateur, ſoit Qu'il perſuade ou diſſuade; Qu'il accuſe ou deffende, Qu'il louë ou blâme, ſe ſert toûjours d'Amplification, tantoſt agrandiſſant une choſe, & tantoſt la faiſant paroiſtre plus petite qu'elle n'eſt.

Au reſte apres que ces matieres ici auront eſté expliquées; nous tâcherons enſuite de traiter *des Enthymémes en commun*, & *des Exemples*; afin que paſſant au reſte, il ne manque rien au deſſein que nous nous ſommes propoſez dés le commencement, & que nous nous acquittions de noſtre promeſſe.

OR quant à ces deux Lieux communs dont nous venons de parler, il faut ſçavoir Que celuy de l'Amplification eſt plus neceſſaire au Genre Démonſtratif, ainſi qu'il a déja eſté remarqué ailleurs. A l'égard de l'autre, comme il a deux parties, & qu'il embraſſe deux temps, le *Paſſé* & *l'Avenir*; La partie qui fournit des preuves pour connoiſtre *Si une choſe s'eſt paſſée ou non*? eſt plus propre au Genre Judiciaire; Et l'autre qui donne des conjectures pour l'Avenir, & qui fait connoiſtre *Si une choſe arrivera ou n'arrivera pas*? celle-là ſert davantage au Genre Déliberatif & luy eſt plus utile.

CHA-



# CHAPITRE XIX.

## *Lieu pour connoiſtre ſi une choſe eſt Poſſible ou Impoſſible.*

PARLONS premierement de ce qui eſt *Poſſible* ou *Impoſſible*. Pour prouver qu'une choſe eſt poſſible, on raiſonnera ainſi,

*Que de deux choſes Contraires, ſi l'une peut eſtre, ou eſtre faite, auſſi pourra eſtre l'autre.* I.

Par exemple, ſi un homme a pû revenir en ſanté, il a pû eſtre malade; puis que telle eſt la nature des Contraires, Que même, en qualité de Contraires, un ſujet qui eſt en puiſſance de recevoir l'un, eſt toûjours en puiſſance de recevoir l'autre.

Et tout de même,

*Que de deux choſes Semblables, ſi l'une eſt poſſible, l'autre auſſi le ſera.* II.

De plus ce raiſonnement aura lieu.

*Que ſi ce qui eſt plus difficile à faire, peut eſtre fait; le plus facile auſſi ſe pourra faire.* III.

On ſoûtiendra encore,

*Que ſi on peut faire une choſe fort bonne, ou fort belle; on pourra auſſi la faire ſimplement,* IV.

vû qu'il eſt plus facile de faire une ſimple Maiſon que d'en faire une belle.

Cette conſequence encore ſera bonne.

V. *Que ſi le commencement d'une choſe ſe peut faire, auſſi ſe pourra faire la fin.*

attendu que ce qui eſt du tout impoſſible ne ſçauroit ni jamais eſtre, ni jamais commencer; Par exemple, Que pour le diametre d'un Quarré on puiſſe trouver une meſure qui lui ſoit commune avec les coſtez du même Quarré, c'eſt ce qui ne ſe fiſt jamais & qui jamais ne ſe fera. Et tout de même au contraire,

VI. *Que ſi la fin d'une choſe ſe peut faire, auſſi ſe pourra faire le commencement*,

pource que rien ne ſe fait au monde ſans commencer par quelque choſe.

On pourra encore inferer,

VII. *Que ſi une choſe, qui dans l'ordre de l'eſtre ou de la Generation eſt poſterieure à une autre, ſe peut faire; auſſi ſe pourra la premiere.*

Par exemple, *Si l'Homme peut eſtre, l'Enfant peut eſtre*; à cauſe qu'on ne ſçauroit arriver à l'âge d'Homme, ſans paſſer par l'enfance. Et reciproquement *Si l'Enfant peut eſtre, l'Homme peut eſtre*; puis que l'Enfance eſt le commencement pour arriver à cet âge de perfection.

On mettra encore au nombre des choſes poſſibles,

VIII. *Celles que naturellement nous aimons, & que nous ſouhaitons avoir*,

vû que d'ordinaire perſonne n'aime, ni ne deſire ce qui eſt impoſſible.

Il ſera vray encore,

IX. *Qu'une choſe pourra eſtre ou ſe faire, qui ſert d'objet à quelque Art ou à quelque Science.*

De plus une choſe ſera toûjours faiſable à noſtre égard,

X. *Si ceux en qui reſide l'adreſſe & le pouvoir de*

*de la faire, sont personnes que nous puissions contraindre à cela, ou du moins les y engager par nostre persuasion.*

Or pour estre en cet estat il faut, ou que nous ayons avantage sur eux pour l'esprit, ou qu'ils dépendent de nous, ou soient de nos amis.

Il y aura lieu encore de soustenir.

*Que si une chose peut estre faite en ses parties, elle pourra aussi l'estre en son total; & si en son total, pareillement en ses parties.* XI.

Car sans doute si on peut bien faire l'empeigne, le quartier, & la semelle d'un soulier, on pourra bien faire aussi une paire de souliers; Et si on peut faire une paire de souliers, on pourra faire en particulier la semelle, le quartier & l'empeigne.

On soûtiendra encore,

*Que si le Genre d'une chose se peut faire, aussi se pourra faire l'Espece; & si l'Espece, le Genre.* XII.

Par exemple, si on peut faire un Navire, on pourra faire une Galere; Et si une Galere, un Navire.

Ce raisonnement encore peut servir.

*Que de deux choses Relatives & qui se regardent respectivement si l'une peut estre, aussi peut estre l'autre.* XIII.

Par exemple, si le Double de quelque chose se peut faire, aussi se pourra faire la Moitié; Et si la Moitié, le Double tout de même.

Cette consequence encore sera bonne.

*Que si une chose se peut faire sans art, ou sans préparatif; à plus forte raison quand on y employera beaucoup d'art & de soin.* XIV.

De-la vient qu'Agathon a dit,

*On voit beaucoup d'effets arriver par hazard;*
*Mais pour le Necessaire, on a recours à l'Art.*

On

On pourra encore ainsi raisonner,

XV. *Que si une chose peut estre faite par des personnes ou beaucoup inferieures, ou qui n'ont ni adresse ni jugement à comparaison d'autres; à plus forte raison le pourra-t'elle estre par ceux qui seront à considerer tout au contraire.*

Et c'est en ce sens-là qu'Isocrate disoit; *Qu'il eust esté bien estrange qu'un homme comme Euthyme eust pû apprendre une chose, & que lui n'eust pas esté capable de l'inventer.*

POUR prouver qu'une chose est *Impossible*, il ne faut que prendre le contraire de ce que nous venons de dire.

*Pour sçavoir si une chose a esté faite ou non.*

A L'égard du *Passé*, & de sçavoir, *Si une chose aura esté faite, ou non.* Voicy comme on peut raisonner: Premierement,

I. *Que si une chose, qui naturellement n'est pas si faisable qu'une autre, a pû estre faite; sans doute la plus faisable l'aura aussi esté.*

On pourra encore tirer cette consequence,

II. *Que si ce qui n'a accoûtumé de se faire qu'aprés quelqu'autre chose, a esté fait; ce qui se fait toûjours auparavant, l'aura esté aussi,*

Par exemple, il est vray de dire, Que quiconque a oublié une chose qu'il sçavoit, il l'avoit apprise autrefois.

Et tout de même on soûtiendra.

III. *Que si quelqu'un a voulu faire une chose, & qu'il l'ait pû faire, infailliblement il l'a faite,*

puis que quand on peut quelque chose & qu'on

la

la veut faire, jamais on n'y manque; n'y ayant rien alors qui en empesche.

Il en sera de même,

*Si une personne a voulu faire une chose, & que rien ne l'en ait empeschée au dehors.* IV.

Et encore,

*Si pouvant la faire, elle s'est mise en colere pour cela,* V.

Comme aussi,

*Si elle l'a desirée, & qu'elle l'ait pû faire.* VI.

Vû que d'ordinaire les hommes se portent aux choses qu'ils desirent, qu'and ils le peuvent; Les vicieux parce que la passion les emporte; Les gens de bien parce qu'ils se plaisent à faire de bonnes actions & que c'est tout leur contentement.

On pourra encore pretendre qu'une chose a esté faite,

*Si tout s'est trouvé disposé pour cela, & que quelqu'un ait esté tout prest de la faire,* VII.

estant vrai-semblable qu'un homme qui se prepare à faire une chose ne change pas de dessein.

Il y aura lieu d'en dire autant de toute autre chose,

*Si ce qui de sa nature se doit faire auparavant, ou à cause d'elle, a esté fait.* VIII.

par exemple, S'il a éclairé, on peut dire Qu'il a tonné; Et si quelqu'un s'est efforcé de faire quelque chose, cela a esté fait asseurément.

Et tout aucontraire,

*Que si des choses, qui ne se doivent faire qu'aprés une autre ont esté faites, ou celles pour qui ces choses-là se font toûjours; tout ce qui se fait auparavant ou à l'occasion de celle-ci, l'aura aussi esté.* IX.

Par exemple, S'il a tonné, on peut dire Qu'il a éclai-

éclairé; Et tout de même, Si quelqu'un a fait une chose, on peut asseurer Qu'il ne l'a pas faite sans auparavant s'en estre mis en peine, ni avoir fait son possible pour en venir à bout.

Au reste touchant la qualité de toutes les propositions que je viens d'apporter, il faut sçavoir Qu'il n'y en a qu'une partie qui Prouve necessairement, & que l'autre est purement probable.

POUR connoistre *Si une chose n'a pas esté faite*, l'on voit Qu'il n'y a qu'à prendre le contraire de ce qui vient d'estre dit.

*Pour connoistre quand une chose arrivera.*

A L'égard de *l'avenir*, les conjectures qu'on en doit tirer sont fondées sur les mêmes Propositions que nous venons d'apporter. Car enfin il sera vrai d'asseurer.

I. *Que si un homme a la volonté de faire une chose & qu'il la puisse faire, il la fera asseurément.*

Comme aussi qu'il la fera,

II. *S'il la desire, & que la colere jointe au pouvoir, ou son interest l'y portent.*

Et tout de même on tiendra pour chose faite,

III. *Tout ce qui sera sur le point de se faire, ou dans l'acheminement.*

Parce que d'ordinaire les choses qui sont en tel état se font bien plûtost que celles qui n'y sont pas; comme devant arriver, & les autres, non. Il en faudra dire autant,

IV. *De tout ce qui n'a accoustumé de se faire qu'aprés certaines choses, si ce qui se fait auparavant l'est déja.*

par exemple, si le Temps est couvert, vraisemblablement il pleuvra.

En

Enfin cette conſequence ſera bonne, V.

*Que ſi une choſe qui ne ſe fait jamais qu'à cauſe d'une autre, eſt faite ; apparemment celle pour qui elle eſt faite, ſe fera auſſi.* par exemple, Si le fondement d'une Maiſon eſt déja fait, ſans doute la Maiſon ne mettra gueres à eſtre faite.

### *Lieu Commun du Plus & du Moins.*

Pour ce qui eſt de la *Grandeur* d'une choſe, & de ſa *Petiteſſe* ; De ce que nous appellons *Plus grand* ou *Plus petit* : Et enfin de tout ce qui a la qualité de *Petit* ou de *Grand* ; c'eſt une matiere qui maintenant n'a pas beſoin d'eſtre éclaircie apres ce qui a eſté dit ; puis que dans le Genre Déliberatif il a eſté donné des Lieux, non ſeulement pour juger de l'importance & de la grandeur de quelque Bien que ce ſoit, mais encore de tous ceux qui comparez à d'autres doivent eſtre rejettez comme moindres, ou préferez comme plus conſiderables. Or cela eſtant, & de plus Puiſque châque Genre ſe propoſe toûjours pour but un certain Bien, par exemple, ou ce qui eſt *Utile*, ou ce qui eſt *Juſte*, ou ce qui eſt *Honneſte* ; l'on voit manifeſtement Que quelque ſujet qu'on ait à traiter où il faille uſer d'Amplification, on ne doit point conſulter d'autres Lieux que ceux que nous avons donnez ; Car de vouloir chercher quelque choſe au delà, & de pretendre encherir ſur ce qui a eſté dit de la Grandeur en general, & de tout ce qui peut faire conſiderer un Bien plus qu'un autre ; ce ſeroit parler en l'air & ſe donner de la peine inutilement, attendu que pour l'uſage il vaut beaucoup mieux s'attacher

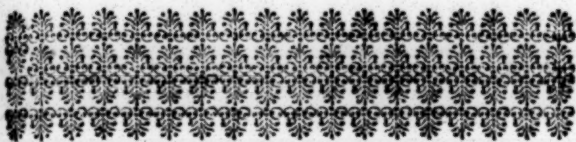
à ſon

à son sujet, & se restraindre au particulier, que de recourir au general.

DONC pour connoistre Si une chose est Possible, ou Impossible; Si elle a esté faite, ou non? Si elle arrivera, ou n'arrivera pas? De plus pour sçavoir en quoy consiste la grandeur d'une chose & sa Petitesse, ce que nous avons dit suffit.



CHA-



# CHAPITRE XX.

## *De l'Exemple.*

APRES avoir traité des Preuves qui regardent châque Genre ſeparément, il ne reſte plus qu'à parler de celles qui ſont communes à tous les Genres enſemble.

Or de ces Preuves-là qui ſont generales il y en a deux ; *l'Enthymême* & *l'Exemple :* Car pour la *Sentence*, comme ce n'eſt qu'une partie de l'Enthymême, elle n'eſt point à mettre au rang des Preuves. Parlons donc premierement de l'Exemple, puis que l'Exemple eſt ſemblable à l'Induction, & que l'induction en eſt le commencement.

## *Ses Eſpeces.*

L'*Exemple* donc comprend deux Eſpeces. La premiere eſt lors qu'on allegue pour preuve des choſes qui veritablement ſont arrivées. La ſeconde, quand on a recours à la fiction & qu'on en invente; Et celle-cy eſt encore de deux ſortes : l'une s'appelle *Parabole*, & l'autre *Fable*, telles qu'en a fait Eſope, & que ſont *les Fables Africaines*.

Voicy à peu prés de quelle façon doit eſtre

un *Exemple*, comme si donc quelqu'un avoit à prouver aux Grecs, *Qu'il est de leur interest de s'opposer aux desseins du Roy de Perse & d'empécher qu'il ne se rende maistre de l'Egypte*; premierement il monstreroit, *Que Darius ne voulut point attaquer la Gréce, qu'auparavant il n'eust assujetty l'Egypte, & que si-tost qu'elle fut à luy, en même temps il tourna ses armes contre les Grecs.* Il diroit la même chose de Xerxes, *Que ce Prince nôsa rien entreprendre contre les Grecs, qu'il n'eust l'Egypte, & ne l'eut pas si-tost qu'il passa en Grece avec une puissante Armée*; *de sorte*, ajoûteroit-il, *Qu'il ne faut point douter que celui-cy n'en fasse autant, si une fois il peut venir à bout de son dessein. Ainsi, Messieurs, c'est ce qu'il ne faut point souffrir.*

### *La Parabole.*

LA *Parabole* est cette maniere de prouver dont Socrate se servoit si ordinairement. Comme si quelqu'un avoit à monstrer *Qu'on ne doit pas tirer les Magistrats au sort*, Il diroit, *Que faire telle chose est tout de même que si un homme qui auroit affaire d'Athletes, au lieu de choisir les plus excellens, faisoit tirer au sort & prenoit les premiers venus.* Ou encore il pourroit dire, *Que c'est la même chose, que si un Maistre de Navire ayant besoin de Pilote, pour en avoir un, faisoit tirer ses Matelots à qui le seroit; comme si c'estoit-là ce qu'il faudroit faire & non pas choisir un habile homme & le plus entendu à conduire un Vaisseau.*

## *La Fable.*

ON peut juger de la *Fable*, par celle de Stesichore contre Phalaris, ou de cette autre d'Esope pour un Magistrat. Voicy celle de Stesichore. Stesichore voyant que les Himeriens non seulement avoient élû Phalaris pour leur General avec plein pouvoir, mais encore qu'ils estoient tout prests de luy donner des Gardes pour sa personne; apres leur avoir remonstré la faute qu'ils faisoient, il ajousta cette Fable.

*Autrefois*, dist-il, *le Cheval avoit un Pré qui estoit à luy seul, le Cerf un jour y estant entré & gastant tout le foin, il vient trouver l'Homme, & luy propose S'il n'y auroit pas moyen, se joignant ensemble, de faire repentir le Cerf de ce qu'il avoit fait. L'Homme répondit Qu'oüy; pourveu qu'il voulust souffrir un mords & permettre qu'il montast sur lui l'arc à la main & des fléches pour tirer. Ceci accordé, il arriva Qu'au lieu de punir le Cerf, le Cheval se vit assujetti & contraint depuis de servir l'Homme. Messieurs les Himeriens*, ajoûta Stesichore, *prenez garde Qu'en voulant vous vanger de vos Ennemis, il ne vous en prenne comme au Cheval: Vous avez déja un mords, ayant éleu un General avec plein pouvoir; que si avec cela vous luy donnez des Gardes, & luy permettez de monter sur vous, sçachez Que c'est fait de vostre liberté, & qu'il faudra que vous reconnoissiez Phalaris pour vostre Maistre.*

Eso-

Esope aussi estant à Samos, où il avoit à deffendre un des premiers Magistrats de l'Isle qu'on vouloit condamner à mort pour ses concussions, se servit de cette Fable.

*Un Renard*, dist-il, *traversant une riviere tomba dans une fosse d'où ne se pouvant tirer, il y demeura fort long-temps à beaucoup souffrir, certaines Mouches fâcheuses s'estant attachées à luy qui le piquoient de tous costez. Un Hérisson qui passoit par-là, le voyant en cet estat, en fut touché; & luy demanda s'il ne vouloit pas bien qu'il chassast ces Mouches qui l'incommodoient: Le Renard le remercia de sa bonne volonté, & ne voulut en aucune façon qu'il luy touchast. Le Hérisson étonné en voulut sçavoir la raison.* C'est dist le Renard, *que ces Mouches ici sont déja saoules & ne me piquent presque plus; or si, tu les chassois, il en viendroit d'autres affamées qui acheveroient de succer si peu de sang qui me reste. Messieurs de Samos*, ajoûta Esope, *ce que je viens de dire du Renard, se peut dire de vous aujourd'hui: Cet homme que vous voulez condamner, tout coupable qu'il est, est à present en un estat où il ne vous fait plus gueres de tort, parce qu'il est riche & comblé de biens; Que si vous le faites mourir, il en viendra d'autres à sa place qui seront pauvres; & qui pour s'enrichir acheveront par leurs larcins d'épuiser vostre Espargne.*

## *L'Usage de la Fable & de l'exemple,*

L'OCCASION au reste où la Fable est plus de mise, & où l'on s'en peut servir avec plus de succés, est lors qu'on a à parler devant le Peuple & qu'il s'agit de deliberer sur quelque grande affaire. De plus elle a cecy de

de bon que l'exemple n'a pas, c'est que comme il est difficile de trouver dans l'Histoire des choses qui ayent un parfait rapport avec celles qu'on doit prouver; Tout le contraire se trouve de la Fable, qui de soy est aisée à inventer; puisqu'enfin pour feindre une Fable, il ne faut point s'y prendre autrement que pour feindre une Parabole, tout homme estant capable d'y reüssir qui sçaura connoistre en quoy consiste une Ressemblance, ce qui n'est pas difficile à quiconque est un peu versé dans la Philosophie.

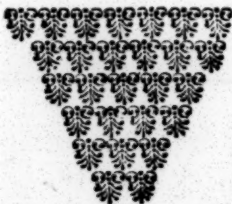
Il est donc constant que la Fable est plus aisée à trouver que l'Exemple; mais aussi l'Exemple la surpasse en ce poinct, Que les Preuves comme les siennes; qui sont fondées sur la verité de l'histoire & qui alleguent des évenemens certains, sont d'un plus grand effet dans les Deliberatious, & beaucoup plus propres à persuader; & cela à cause de la grande ressemblance qui se remarque dans la pluspart des choses qui arrivent, en sorte qu'on peut dire, Que le Passé d'ordinaire est un préjugé de l'Avenir, & que rien presque ne se fait que comme il s'est fait autrefois.

Ce qui est à observer touchant l'usage des Exemples, c'est que si l'on n'a point d'Enthymémes pour sa preuve, mais des Exemples simplement; alors il s'en faudra servir au lieu d'Enthymémes, & les faire valoir comme si c'estoient autant de Démonstrations & de preuves convainquantes. Que si l'on a des Enthymémes, pour lors les Exemples leur doivent ceder la place & estre mis aprés comme de simples Témoignages afin de confirmer ce qui aura esté établi : car de les mettre devant il y

au-

auroit cela de mal, Qu'il sembleroit que ce fust une Induction ; ce qu'il faut éviter avec d'autant plus de soin Que l'Induction n'est point propre à la Rhetorique, n'y pouvant estre employée que rarement : Or cet Inconvenient n'arrivera pas, si l'on fait préceder les Enthymêmes, & que les Exemples soient mis apres ; estant comme j'ay dit pour servir simplement de Témoignage, & confirmer ce qui aura esté prouvé ; ce qu'on ne peut pas dire estre une chose inutile, puis que le Témoignage est une preuve qu'on admet par tout, & qu'il n'y a point de rencontre où un Témoin ne soit écouté. Ajoûtez à cela, Que si l'on mettoit les Exemples les premiers, on seroit obligé d'en apporter plusieurs ; au lieu qu'estant aprés, un seul suffit ; car enfin le Témoignage est considerable à ce poinct, que pourveu qu'il vienne d'une personne croyable, un seul même n'est pas de petite authorité.

Voilà pour ce qui regarde l'Exemple & ses especes ; Et de plus l'occasion & la maniere avec laquelle s'en faut servir.



CHA-



# CHAPITRE XXI.

## *Des Sentences.*

QUANT à l'usage *des Sentences*, nous n'aurons pas plustost fait sçavoir ce que c'est que Sentence & donné sa définition, qu'il sera aisé de connoistre, non seulement Sur quelles matieres elle s'appliquent, & en quel temps il s'en faut servir; mais encore Queilles sont les personnes à qui il est bien-seant de les employer dans le discours.

*La Sentence* donc proprement est *Une certaine maniere de dire les choses affirmativement & en forme de verité*; non pas en particulier, comme de faire sçavoir *Quel homme c'est qu'Iphicrate?* mais en general; & encore faut-il distinguer, puis qu'enfin cela ne se doit pas entendre de toutes sortes de matieres en general, comme de dire, *Que tout ce qui est droit est contraire à ce qui est courbé*, mais simplement des choses qui regardent les actions de la vie, & que les hommes se proposent dans tous leurs desseins, comme à fuïr, ou à rechercher. Or parce que tous les Enthymêmes presque sont autant de Syllogismes qui s'appliquent sur telles matieres; il s'ensuit Que toutes les Conclusions des Enthymêmes, & les Propositions qui leur servent de fondement,

la forme du Syllogisme en estant separée, seront autant de Sentences; par exemple qui diroit ainsi.

Euripid. in Medea. *L'Homme bien avisé qui se voit des enfans,*
*Doit empescher sur tout qu'ils ne soient trop sçavans.*

Cela sans doute est une Sentence toute pure, Que si l'on vient à ajouster la raison, & monstrer pourquoy telle chose se doit faire; alors le tout pris ensemble sera un Enthymême; Par eyemple,

*Outre qu'ils sont oisifs tout le temps de leur vie,*
*De tout le monde encore ils s'attirent l'envie.*

Il en sera de même du Vers qui suit.

Euripid. in Hecuba. *Personne absolument ne se peut dire heureux.*

Et encore de cet autre.

Ibid. *Il n'est point d'homme libre en sa condition.*

Pource qu'à en demeurer là c'est une Sentence, mais y ajoûtant la suite, alors c'est un Enthymême: Par exemple,

*Car chácun obéit à quelque passion,*
*Esclave de l'Argent, ou bien de la Fortune.*

### *Qu'il y a plusieurs sortes de Sentences.*

QUE si la Sentence est ce que nous venons de dire, il s'ensuit Qu'il y en aura de quatre sortes, puisqu'il s'en trouve Qu'on ne sçauroit alleguer *sans Preuves & sans donner une raison*; & d'autres Qu'on allegue *toutes seules sans rien ajoûter.*

Toutes les Sentences qui tiennent du Paradoxe, c'est à dire qui avancent quelque chose de contraire à l'opinion commune, ou qu'on peut revoquer en doute; celles-là ont toûjours besoin de preuve & d'une raison.

Pour

Pour les autres qui ne contiennent rien de ſemblable & qui ne ſoit conforme au ſentiment de tout le monde, elle s'alleguent toutes ſeules, & n'ont que faire de preuve.

Or ces dernieres ici ſont differentes entr'elles; car il faut de neceſſité *Qu'elles n'ayent pas beſoin de preuve* pour deux raiſons, ou parce qu'elles avancent des choſes dont l'Auditeur eſtoit déja perſuadé & qu'il connoiſſoit auparavant: comme ſi quelqu'un venoit à dire,

*Le plus grand avantage qu'un homme puiſſe avoir au monde, c'eſt de ſe bien porter & d'avoir la ſanté*;

car ſans doute il y a peu de gens à qui ceci ne paroiſſe vray. Ou bien enfin *Elles n'ont que faire de preuve*, à cauſe qu'elles ſont ſi claires, qu'il ne faut qu'eſtre attentif quand on les prononce pour en demeurer d'accord; comme celle-cy.

*Ce n'eſt point bien aimer, que d'aimer pour un temps.*

Les Sentences qu'on ne ſçauroit alleguer ſans donner une raiſon, ſont auſſi de plus d'une ſorte; attendu qu'il y en a *qui ſont partie d'Enthymême*; par exemple celle que nous avons déja alleguée.

*L'homme bien aviſé qui ſe voit des enfans.*

Et d'autres *qui valent preſque autant qu'un Enthymême & qui n'en ſont point partie*; Et celles-là ſans difficulté ſont les plus eſtimées, à cauſe qu'elles contiennent la raiſon de ce qu'elles avancent, comme il ſe peut voir en la ſuivante.

*Mortel ne garde point une haine inmortelle.*

Car de dire ſeulement; *Qu'il ne faut pas toûjours garder ſa colere*, c'eſt une ſentence toute

ſimple; mais d'y ajoûter le mot de *Mortel*, pour lors cela augmente le ſens & montre pourquoy la choſe ne doit point eſtre faite. En voicy une pareille.

*Il ne faut pas qu'une perſonne qui eſt ſujette à la mort ait l'inſolence d'aſpirer à l'immortalité, ni qu'elle porte ſes penſées aux choſes qui ſont tout-à fait au deſſus d'elle.*

PAR ce que nous venons de dire il ſe voit, non ſeulement Combien il y a d'eſpeces de Sentences, mais encore Quelle eſt la maniere de s'en ſervir. Car premierement pour celles qui ſont douteuſes ou paradoxes, il eſt certain Que jamais on ne les doit alleguer toutes ſeules & ſans donner une raiſon; ce qui ſe peut faire en deux façons, Où plaçant la raiſon devant, & ſe ſervant de la Sentence apres en forme de concluſion; comme ſi quelqu'un venoit à dire ainſi,

*Quant à moy, puis que je reconnois qu'il ne faut ni s'expoſer à l'envie, ni vivre dans l'oiſiveté; pour cela je ſouſtiens qu'on doit laiſſer là les Sciences, & ne s'y point amuſer.*

Ou tout au contraire cela ſe fait en mettant la Sentence devant, & la Raiſon aprés.

Pour les autres Sentences qui n'avancent rien d'extraordinaire ni de paradoxe, mais qui ont ce defaut-là ſeulement de n'eſtre pas aſſez claires; il ne faudra pas manquer non plus en les alleguant d'apporter une raiſon, neantmoins avec adreſſe & d'une façon un peu fine: Et pour cela il ſera bon d'imiter les Lacedemoniens dans leur maniere de dire les choſes, Ou bien de ſe faire entendre en termes couverts & par enigme, à peu prés comme fit Steſichore pour détourner les Locrois de faire injure à leurs voi-

voisins; car voici de quelle façon il s'y prit. *Messieurs*, leur dist-il, *Il n'y a pas lieu de faire tant les mauvais, ni d'attaquer personne; de crainte qu'enfin les Cigales ne fussent contraintes de chanter à terre.*

### *L'Usage des Sentences.*

Apres tout il ne faut pas penser Qu'il soit libre à tout le monde d'user, de Sentences, attendu que cela n'appartient qu'aux personnes d'âge, & encore faut-il que ce soit sur des matieres qu'ils connoissent & où ils soient experimentés. Et de vray il n'y a rien de si indécent que de voir un jeune homme, & tout autre à qui l'âge ne donne aucune authorité, se mesler de dire des Sentences; & tout de même de faire application de Fable: Comme il n'y a rien de plus sot ni de plus impertinent, que d'en apporter sur des matieres où on est tout à-fait nouveau & sans experience: ce que font assez voir les Villageois qui entr'autres sont grands forgeurs de Sentences & en disent à tout propos.

Une seconde observation à faire touchant les Sentences, c'est que jamais on ne doit énoncer en termes generaux une chose particuliere; si ce n'est dans une plainte, ou quand il s'agit d'exagerer quelque crime; & pour lors il faudra que cela se fasse d'abord, ou apres que la chose aura esté prouvée:

Ce qui doit estre sceu encore touchant les Sentences, c'est qu'on se peut servir des plus triviales & des plus communes, pourveu qu'elles soient utiles & fassent au sujet; car même d'estre communes, c'est ce qui fera qu'elles en seront mieux receuës puisqu'on les prendra pour des veritez approuvées de tout le monde: Par exem-

exemple, un Capitaine qui auroit à attaquer les ennemis, n'ayant auparavant ni consulté les Augures, ni fait de sacrifices; pour oster ses soldats de scrupules & les encourager à bien faire, pourroit alleguer ce vers qui est si commun,

Hom. Il. 12. *Defendre son Païs est un tres-bon augure.*

Un autre aussi qui voudroit combattre des ennemis plus forts que luy & en plus grand nombre, n'auroit qu'a dire à ses soldats pour leur donner du cœur, *Les armes sont journalieres.*

Il en seroit de même d'un homme qui voudroit faire mourir les enfans de ses ennemis quoy qu'innocens & qu'ils ne luy eussent jamais fait de tort; car pour trouver quelque pretexte à sa cruauté il pourroit alleguer ce vers qui a passé en Proverbe.

*Sot qui tuant le pere épargne les enfans.*

Outre ces differentes sortes de Sentences que nous avons remarquées, il se trouve encore certains Proverbes qui sont de veritables Sentences, & dont on se peut servir en cette qualité. Par exemple celui qui se dit communément à l'occasion des mauvais voisins, *Voisinage d'Athenien.*

OR non seulement on se pourra servir des Sentences les plus communes & les plus triviales, mais encore quelquefois il sera permis de les choquer & d'en alleguer de contraires; à la verité il faudra bien prendre garde de le faire à propos, puisque cela n'a lieu que dans la passion, ou quand on cherche à paroistre honneste homme en apportant de meilleurs sentimens que les autres. Au reste j'appelle Sentences proverbiales celles-cy.

*Con-*

*Connoy-toy toy-méme.*

*Rien de trop*, & ainsi du reste.

Voicy un exemple de ce qui se pourroit dire dans la passion. Comme si donc quelqu'un estoit en colere, il pourroit soustenir contre cette premiere Sentence que nous venons d'alleguer,

*Qu'absolument il est faux de croire qu'il se faille connoistre soy-même, car*, diroit-il, *si cela estoit, & que celui-cy* (en designant une certaine personne) *se fust bien connu, jamais il n'eust eu la hardiesse de demander la conduite de l'Armée qu'il commande à present*

Pour ce qui est de donner bonne opinion de soy & de faire paroître de meilleurs sentimens que ceux qu'on a d'ordinaire, c'est comme si quelqu'un venoit à dire contre ce qui s'allegue communément de l'Amitié,

*Qu'il faut aimer comme si quelque jour l'on devoit haïr. Mais bien plustost*, diroit-il, *doit-on haïr comme si quelque jour l'on devoit aimer.*

Aprés tout quand on en viendra-là, il faut bien prendre garde à l'expression, afin de faire paroistre que c'est du cœur qu'on parle & qu'on est persuadé de ce qu'on dit; autrement on seroit obligé d'apporter une raison & de faire sçavoir pourquoy? Par exemple de cette sorte,

*Oüy, Messieurs, j'avoüe Qu'on doit aimer, mais non pas de la façon qu'il se dit d'ordinaire*, Comme si quelque jour l'on devoit haïr, *Mais bien plustost comme si l'on devoit toûjours aimer; car sans doute aimer de l'autre sorte, est plûtost aimer en Traistre, qu'aimer veritablement.*

Ou bien encore cela se pourroit dire ainsi,

*Pour moy je ne sçaurois approuver ce qu'on dit d'ordinaire de l'Amitié*, Qu'il faut aimer comme si quelque jour l'on devoit haïr; *Car tant s'en faut que cela soit, que je soustiens au contraire, Qu'un veritable Amy doit aimer son Amy avec la même tendresse, que si leur amitié devoit durer éternellement.*

Il pourroit aussi choquer l'autre Proverbe de la même sorte.

*Tant s'en faut*, diroit-il, *qu'on puisse asseurer* Qu'on ne doit rien faire de trop, & que l'excés est à condamner en tout, *Que je soûtiens au contraire, Qu'on ne sçauroit jamais trop haïr les Meschans.*

## *L'avantage qu'apportent les Sentences.*

AU reste à bien considerer les Sentences, il s'y trouve deux avantages qui ne sont pas petits, pour faire valoir un Discours. Le premier vient de la sotte vanité de l'Auditeur, qui est ravy quand disant une chose en general on vient à faire paroistre Qu'on est de même opinion que luy touchant certaines choses dont il est persuadé. Mais sans doute que ce que je dis sera plus clair en l'expliquant d'une autre façon; Outre que par même moyen on sçaura comment il se faut prendre à chercher des Sentences & à les trouver.

Donc, comme nous avons fait voir, la Sentence proprement est *Une sorte d'Enonciation ou maniere de s'exprimer, qui prononce absolument & dit les choses en general*; De plus nous avons remarqué, Qu'il n'y a rien qui donne davantage de joye à l'Auditeur, que quand il entend prononcer en general sur les choses qu'il croit vra-

vrayes dans le particulier, & dont il a formé une opinion. Par exemple, si quelqu'un avoit de mauvais voisins, ou des enfans desobéïssans; sans doute qu'il presteroit volontiers l'oreille à quiconque viendroit à dire,

*Qu'il n'y a rien de si importun que du voisinage.*

Ou bien,

*Que c'est la plus sotte chose du monde d'avoir des enfans.*

De-là il s'ensuit Que le veritable secret de trouver des Sentences, c'est de tâcher à découvrir les sentimens de ses Auditeurs, & les opinions particulieres dont ils sont prévenus; & quand on l'aura découvert, de faire apres des maximes generales de ces opinions-là particulieres, & les alleguer comme si elles estoient vrayes absolument. Voilà un des avantages qu'apportent avec soy les Sentences quand on sçait bien s'en servir.

Un autre avantage encore qui s'y rencontre, mais beaucoup plus considerable que celuy-cy, est que dans le discours elles laissent apres elles un certain caractere des mœurs de celuy qui parle, & font juger Quel il est. Ce caractere au reste est visible dans le discours, toutes les fois que l'Orateur donne à connoistre ses propres maximes, & les actions que dans sa vie il propose de faire plûtost que d'autres; or est-il que c'est principalement ce que font voir les Sentences; puisque tout homme qui dit une Sentence, en la disant ne fait rien davantage Que de prononcer en general sur les choses qui regardent nostre choix dans la conduite de la vie, & que nous nous proposons de faire ou de ne pas faire.

D'où il s'ensuit. Que si les Sentences qu'on apporte sont loüables pour le sentiment & tiennent des bonnes maximes, alors elles font paroistre celuy qui parle, homme de bien, & en donnent bonne opinion.

VOILA ce que nous avions à dire touchant la Sentence, non seulement afin de connoistre Quelle est sa nature, & Combien il s'en trouve d'especes; mais encore pour sçavoir Comment il s'en faut servir, & à quoy elle est utile.



CHA-



## CHAPITRE XXII.

### *Des Enthymêmes en general.*

PARLONS maintenant des Enthymêmes en general, & de la methode dont il se faut servir pour les trouver ; Apres cela nous donnerons les Lieux d'où ils se tirent, car ce sont matieres differéntes, & qui doivent estre traittées separément.

Au reste Que l'Enthymême ne soit une sorte de Syllogisme, non seulement c'est ce qui a déja esté monstré ; mais encore nous avons remarqué de quelle façon la qualité de Syllogisme luy convient, & même en quoy il est different des autres Syllogismes de la Dialectique. Car l'Enthymême a cela de particulier, Que jamais ses preuves ne veulent estre tirées de loin ; Non plus que pour venir à sa conclusion il ne faut pas énoncer toutes ses propositions, ni dire tout ce qui se pourroit dire ; Le premier pour estre obscur, à cause de sa longueur & de la suite d'Argumens qu'il traisne aprés soy ; Et l'autre importun, pour dire des choses que tout le monde sçait, & qui sont claires d'elles-mêmes. Aussi est-ce la raison pourquoy d'ordinaire nous voyons Que les personnes qui n'ont aucune estude, lors qu'il s'agit de parler en public, sont plus persuasifs, ou pour parler aux termes

des Poëtes, *ont un discours plus Harmonieux & gagnent plûtost l'oreille*, que ceux qui sçavent une infinité de choses & qui ont beaucoup étudié. Et ce qui en est cause, est Que les Sçavans ont recours à l'universel,& se jettent dans les Lieux communs; au lieu que les autres ne s'écartent point de leur sujet, & ne parlent que de ce qu'ils sçavent.

Tellement que la veritable façon de prouver en Rhetorique; n'est pas d'alleguer toute sorte de preuves, quelques probables qu'elles soient, mais simplement celles qui sont receuës & approuvées, par exemple, Ou des Juges devant qui on a à parler, Ou de ceux dont ils font estime;& cela encore pourvû qu'il paroisse que tous sont pour en demeurer d'accord, ou la plusspart.

De plus ce qui est à observer touchant les Enthymémes, c'est que non seulement leur preuve doit estre fondée sur des propositions certaines & necessaires, mais encore sur la Vraysemblance & ce qui n'est vray que pour l'ordinaire.

POUR raisonner donc sur une matiere & argumenter, premierement il faut sçavoir, Que quelque sujet qu'on ait à traiter où il soit besoin d'employer la force des Argumens, n'importe au reste de quel endroit soient tirez tels argumens, soit qu'ils soient tirez de la Politique, ou d'ailleurs; absolument il sera necessaire de connoistre toutes les choses qui appartiennent à ce Sujet-là, ou du moins la plus grande partie; car enfin si on n'a rien, le moyen de rien prouver & de fonder aucun argument? Je dis; par exemple, comment pourrions-nous faire connoistre aux Atheniens, *S'il est à propos qu'ils*

*qu'ils fassent la guerre, ou non*, si nous ne sçavons au vray les forces qu'ils ont; Si c'est par mer qu'ils sont puissans, ou par terre; ou tous les deux ensemble. Et non seulement cela, mais aussi si nous ne sçavons precisément le nombre de leurs Troupes, & de leurs Vaisseaux; l'Argent qui a accoustumé d'entrer dans leur Epargne, & tous ceux qu'ils ont pour Alliez, ou pour Ennemis; Et même encore si nous ne sommes instruits de toutes leurs Guerres; de quelle façon ils s'y sont conduits, & avec quel succés, & ainsi du reste.

Ce sera la même chose si nous avons à les *Loüer*; car comment en venir à bout? Si nous ne sçavons ce qui se passa à la journée de Salamine, & à celle de Marathon; ce qu'ils firent en faveur des Heraclides, & telles autres actions remarquables: Et de fait tous ceux qui loüent ne font point autrement, & n'employent pour loüer que ce qu'ils trouvent de loüable dans leur sujet, soit qu'en effet la chose soit telle, ou seulement qu'elle en ait l'apparence.

C'est encore la methode de tous ceux qui *Invectivent* & *Blâment*, horsmis que la matiere qu'ils traittent est opposée; puisque leur principal soin est de voir ce qu'il y a de blâmable dans leur sujet, soit qu'en effet ce soit la verité, ou qu'il y ait lieu de le croire ainsi. Par exemple, ayant à parler contre les Atheniens, ils leur reprocheront leur injustice, d'avoir assujetty les autres Grecs, sur tout les Æginétes & les Potideates, qui s'estoient monstrez si secourables à repousser l'Ennemy commun, & qui avoient fait des merveilles. Et ainsi en feront-ils de leurs autres actions qui peuvent estre blâmées, & de tout le reste en quoy ils paroistront avoir failly.

La

La même chose encore se pratique par tous ceux qui *Defendent* ou *Accusent*; pour ce que jamais ils n'entreprennent d'accuser ni de défendre quelqu'un, qu'apres avoir examiné en luy ce qui est capable de le faire paroistre criminel, ou de le justifier; Enfin cela est si vrai qu'il n'importe quel sujet l'on traite, puisque la chose aura lieu également, soit qu'on ait à parler des Atheniens, des Lacedemoniens, d'un Homme, d'une Divinité, en un mot de quelque matiere que ce soit: car, par exemple, Qu'on ait à donner conseil à Achille, ou si vous voulez Qu'on ait à le loüer, ou le blâmer; à l'accuser ou le défendre; il est certain qu'il ne faudra se servir d'autre chose que de ce qui se rencontre effectivement en sa personne, ou du moins qui paroist s'y rencontrer. Ainsi pour le loüer ou le blamer, il faudra voir ce qu'il a fait de glorieux, ou de blâmable en sa vie, Pour le defendre, ou l'accuser, on prendra ses plus justes actions, ou les injustices qu'il a faites; Enfin pour luy donner conseil dans quelque entreprise, on regardera Quels sont ses interests? afin de luy faire connoistre si ce qu'il veut entreprendre luy est avantageux ou préjudiciable. Et ce que je dis icy d'Achille se doit entendre de tout autre sujet; par exemple de la Justice, qui est une vertu: car pour sçavoir Si en effet c'est une bonne chose, ou non? il faudra avoir recours aux qualitez qui luy sont propres, ou à la nature du Bien en general.

CELA estant donc, & puis que par la pratique de tous ceux qui se meslent de prouver démonstrativement une chose & par argument, de quelque façon même qu'ils s'en acquit-

quittent, soit qu'ils le fassent avec plus d'exactitude, ou plus foiblement, (car on sçait qu'il n'est pas au choix de l'Orateur de prendre tout ce que bon luy semble, mais seulement ce qui se rencontre dans son sujet) puisque, dis-je, c'est une methode approuvée & suivie par tout ce qu'il y d'Orateurs, & même si certaine, que la raison nous monstre qu'il est impossible d'en user autrement, Il s'ensuit Que pour bien traiter une matiere il sera necessaire premierement, ainsi qu'il a déja esté remarqué dans les Topiques, d'examiner châque partie de son sujet, & de faire choix des preuves qui y viennent le mieux & qui sont plus à propos. Et pour ce qui est des rencontres inopinées, où on est obligé de parler sur le champ, on doit encore s'y prendre de la même sorte; puis qu'alors il ne faudra point recourir à des preuves vagues & indeterminées, mais regarder ce qui sera au sujet, & comprendre le plus de particularitez qu'on pourra: car plus on aura de choses de cette qualité, & plus il sera facile de prouver ce qu'on aura envie de prouver; & même plus ce qu'on alleguera sera précis & approchant de son sujet, & plus les preuves seront propres, & moins communes. J'appelle *Preuves communes*, par exemple, *De loüer Achille de ce qu'il est homme*, *De ce que sa naissance l'éleve au rang des demi-Dieux*, *De ce qu'il a esté de ceux qui furent au Siege de Troye*; parce qu'en effet toutes ces choses-là luy sont communes avec beaucoup d'autres: de sorte que qui loüiroit ainsi Achille ne diroit pas plus à son avantage que s'il parloit de Diomede. J'appelle au contraire *Preuves particulieres & Propres*, tout ce qui n'est arrivé à pas-un autre qu'à luy; comme *D'avoir tué Hector le plus vail-*

*vaillant des Troyens*; *D'avoir tué ce fameux Cycnus, qui pour estre invulnerable, empescha luy seul toute l'Armée des Grecs de descendre des vaisseaux & de mettre pied à terre.* Comme aussi *D'estre venu fort jeune à cette guerre*; *D'y avoir persisté jusqu'à la fin, quoy qu'il fust simple Volontaire*, & telles choses semblables.

Voilà donc un des Lieux à consulter pour le choix des Enthymêmes & des argumens en general; mais un Lieu si considerable, qu'il tient le premier rang entre ceux qu'enseignent les Topiques.

### *Elemens d'Enthymêmes.*

VENONS maintenant aux Elemens des Enthymêmes. Par *Element* j'entends la même chose que ce que j'entends par le mot de *Lieu*: mais avant que d'en venir-là, commençons par le plus necessaire.

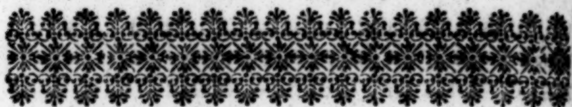
Il faut donc sçavoir Qu'il y a deux sortes d'Enthymêmes; Les uns pour prouver *Qu'une chose est ou n'est pas*; Les autres pour *Refuter simplement*; & sont à peu prés differens entr'eux, comme dans la Dialectique l'Argument qu'on appelle *Elenque* est different du Syllogisme.

*L'Enthymême Demonstratif* & qui sert à prouver, fonde toûjours ses consequences sur des propositions qu'on a accordées & qui passent pour vrayes. *L'autre* au contraire *qui Réfute*, infere toutes consequences absurdes, & n'assemble que des propositions qui se contredisent.

Or touchant ces Elemens ou Lieux d'Enthymêmes il peut dire, Que c'est une matiere épuisée & traitée à fonds, puisqu'il a esté donné des

des Lieux presque pour toutes les choses necessaires à châque Genre ; car enfin il n'y en a pas un qui n'ait ses propositions à part & choisies : de sorte qu'à present quelque preuve dont on ait affaire qui regarde la matiere des trois Genres, & quelque Enthymême qu'il faille employer, il y a des Lieux pour cela, & choisis expres ; par exemple pour sçavoir *Si une chose est Bonne*, ou *Mauvaise* ; *Honneste* ou *Blamable* ; *Juste* ou *Injuste*. Et non seulement il y en a pour ces matieres ici ; mais encore pour les *Mœurs*, pour les *Passions*, & pour toutes sortes *d'Habitudes*.

CE qui nous reste à faire, c'est de parler encore de tous ces Lieux-là en general, mais d'une autre façon que nous n'avons pas fait ; ayant dessein à mesure que nous les examinerons, de faire remarquer ceux qui ne sont que pour refuter, & les autres qui servent à prouver. Et non seulement ceci, mais encore de donner à connoistre tout ce qu'il y a de lieux d'Enthymêmes faux, c'est à dire de ces Enthymêmes qui n'en ont que l'apparence & le nom, puisque même la qualité de Syllogisme leur manque. Et apres que nous aurons monstré ces choses, nous traiterons des *Solutions* en suite, & expliquerons ce que c'est qu'*Objet* & *Instance*, avec la maniere de s'en servir pour opposer à quelque Enthymême & argument que ce soit.



# CHAPITRE XXIII.

*Lieux pour les Enthymémes veritables & qui prouvent.*

I. DONC *Un des Lieux* propres à établir une chose par raisonnement & à fournir d'Enthymême démonstratif & qui prouve, c'est *d'Argumenter par les Contraires*; & pour lors il faudra voir si l'un des Contraires n'est point compris dans son Contraire, c'est à dire si l'un ne s'ensuit pas nessairement de l'autre. Que si la raison des Contraires a lieu, l'Argument servira à celuy qui prouve; Sinon il ne sera propre que pour celuy qui refute. Par exemple, ce sera bien raisonné de dire,

*Que commander à ses passions, & mener une vie reglée, est une fort bonne chose; puisqu'en fin il n'y a rien de si nuisible ni qui fasse plus de tort, que d'estre attaché à son plaisir & de suivre aveuglément ses passions.*

Ou bien encore comme il se lit dans l'Oraison intitulé *Le Messeniaque.*

*S'il est vray que la Guerre est cause de tous les desordres & de tous les maux que nous voyons à present; asseurément il n'y a que la Paix qui puisse rétablir les Affaires, & remettre les choses en l'estat qu'elles estoient auparavant.*

Ou

Ou même comme a dit un Poëte.

*Si jamais on n'a droict de se mettre en colere,*
*Quand quelqu'un fait du tort, un malheur l'y forçant;*
*Nul ne doit d'un Bienfait estre reconnoissant,*
*Si celuy qui le fait, est contraint de le faire.*

Et encore,

*Si par fois un Discours est trompeur à ce poinct,*
*Que pour faux qu'il puisse estre, on le croit veritable;*
*L'on peut dire au contraire estre assez vraysemblable,*
*Qu'il est des Veritez souvent qu'on ne croit point.*

UN *autre Lieu* est celuy qu'on appelle *des Cas semblables*, autrement *des termes Conjuguez*; mais il faut bien prendre garde que ce qui se dira d'un seul de ces Termes se puisse dire de tous les autres; soit qu'on tienne l'Affirmative, ou la Negative. Par exemple, ayant à monstrer, *Que tout ce qui est juste n'est pas toûjours un Bien ni une chose à souhaiter*; On diroit qu'il s'ensuivroit de là, *Que tout ce qui nous arriveroit justement seroit un avantage. Or est-il qu'il n'est point avantageux, de souffrir la mort justement.* II.

UN *troisiéme Lieu* est celuy *des Relatifs*; car on pourra pretendre à l'égard de deux personnes, III.

*Que s'il a esté juste ou glorieux à l'une, d'avoir fait une chose; il n'y aura pas moins de justice ni de gloire pour l'autre de l'avoir soufferte.*

Et de même en sera-t'il.

*De quiconque aura commandé de faire quelque*

*que chose, & d'un autre qui aura executé son commandement.*

Car c'est ainsi que pretendoit se justifier Diomedon le Partisan, & avec luy tous ses Associez, lors qu'un jour le peuple luy reprochoit ses grands biens & l'appelloit Maltotier.

*Quoy, Messieurs*, disoit-il, *s'il ne vous est pas honteux de traiter avec nous, ni de nous vendre les choses que vous nous vendez? pourquoy faut-il qu'il nous soit honteux de les acheter & de traiter avec vous?*

Et tout au contraire sur ce même fondement on pourra dire,

A la Guerre c'est une chose également glorieuse de blesser ou d'estre blessé.

*Que s'il est juste & glorieux à une personne, d'avoir receu tel tort & tel dommage; Il le sera encore à celui qui le luy aura fait.*

Et reciproquement,

*S'il est glorieux & juste pour celuy qui l'a fait, il le sera aussi pour celuy qui l'aura receu.*

Il faut pourtant remarquer que ce raisonnement ici n'est pas toûjours si vray, qu'il ne s'y trouve quelquefois de la fausseté: Car encore bien qu'on ne puisse pas nier, *Que tout homme qui est mort justement, n'ait souffert justement ce qu'il a souffert*, Neanmoins il se pourroit rencontrer que vous en particulier qui l'auriez fait mourir, auriez grand tort de l'avoir fait. Pour cela donc il sera bon d'examiner chacune de ces choses separément, & voir d'un costé, *Si celuy qui a souffert la mort, avoit merité de la souffrir*; & d'un autre costé, *Si celuy qui la luy a fait souffrir avoit droit de le faire*; & apres en venir à l'application selon qu'il sera jugé à propos & que cela fera à la Cause; car il est certain que ces choses-là ne s'accordent pas toûjours, puisque rien n'empesche que par fois il n'arrive ce qui se voit

voit dans *l'Alcmeon* de Theodecte. Et de vray Alphesibée voulant persuader à Alcmeon Qu'il avoit bien fait de tuer sa mere, alleguant pour raison, *Que c'estoit une tres-meschante femme*, *Que même il y avoit eu Arrest de mort contr'elle*, & *Qu'enfin elle estoit haie de tout le monde*: car c'est ainsi qu'elle parle.

*Se voyoit-il quelqu'un qui n'eust ta mere en haine?* A cela Alcmeon répond, *Qu'elle a tort de vouloir ainsi confondre les devoirs*, & *de ne pas faire distinction des personnes*: Et comme là-dessus Alphesibée témoigne de ne pas entendre ce qu'il dit s'il ne s'explique, Il ajoûte,

*Un Arrest, il est vray, demandoit son trépas,*
*Mais il n'ordonnoit point que ce fust par mon bras.*

Il se trouve encore d'autres exemples sur ce sujet, Comme ce qui arriva au jugement de Demosthene & de ceux qui avoient tué Nicanor; car ayant esté jugé *Que leur action estoit juste*, & *qu'ils avoient eu raison de le tuer*, Pour cela tout le monde crût depuis Qu'il estoit mort justement, & n'avoit eu que ce qu'il meritoit. La même chose encore s'est veuë au procez de celuy qui avoit esté tué à Thebes, où l'on ordonna, *Qu'il seroit informé si le Défunt avoit merité qu'on le fist mourir?* comme voulant donner à connoistre, Qu'absolument ce n'est point une injustice d'oster la vie à un homme qui a merité la mort.

Un autre Lieu est d'argumenter *du Plus au Moins*: Par exemple qui raisonneroit ainsi, IV.

*S'il est vray que les Dieux mêmes, tout éclairez qu'ils sont, ne peuvent pas tout sçavoir? à plus forte raison les Hommes.*

Car

Car ceci est le même Argument que de dire en termes plus genereux,

*Que si une chose qui devroit plûtost se rencontrer en certain sujet ne s'y roncontre pas; Elle se rencontrera bien moins ailleurs où elle ne doit pas si-tost se rencontrer.*

Pour l'autre exemple qui suit,

*Que quiconque a la hardiesse de battre son Pere, ne sera pas grande difficulté de battre ses autres Parens.*

C'est nu Argument tiré *du Moins au plus*, & qui est pris de cette autre regle plus generale.

*Que si une chose à l'endroit où elle se dévroit bien moins rencontrer, s'y rencontre; A plus forte raison se rencontrera-t'elle ailleurs, où elle doit bien plûtost se rencontrer.*

Telle sorte d'Argument au reste peut servir *Pour* & *Contre*, & estre aussi bien employé pour monstrer *Qu'une chose est*, que pour monstrer *Qu'elle n'est pas.*

V. UN *autre Lieu* est, celuy *de Parité*, lorsqu'on argumente sur des choses égales entr'elles & où il ne se trouve ni *plus* ni *Moins*. D'où vient qu'un Poëte a dit,

*Que si ton pere est plaint pour son sort rigoureux,*
*D'avoir à regretter deux Fils si genereux;*
*Quoy? le triste Oeneus ne sera pas à plaindre?*
*Luy qui pleure un trépas, qu'il ne pouvoit trop craindre,*
*De ce Fils, l'ornement & la gloire des Grecs,*

Les raisonnemens qui suivent sont tous de cette qualité.

*Si Thesée ne peut estre blâmé ni accusé d'injustice pour avoir enlevé Helene; Ni Pâris non plus pour avoir fait le même enlevement.*

*Si Castor & Pollux ne sont point à condamner pour l'enlevement des Filles de Leucippe; Ni Pâris non plus pour le ravissement d'Helène.*

*Si Hector est loüable d'avoir tué Patrocle, aussi le sera Pâris d'avoir tué Achille.*

Et tout de même Ceux-cy.

*S'il ne se trouve pas que les autres Professions soient à blâmer, pourquoy blâmer celle des Philosophes?*

*Si un General d'Armée ne perd rien de sa reputation pour avoir quelquefois du pire à la guerre; Un Sophiste non plus ne perdra rien de son estime, pour estre quelquefois vaincu à la dispute.*

Ou bien encore comme il fût dit en pleine Assemblée des Atheniens,

*Que si, Messieurs, il n'y a point de Particulier qui ne soit obligé de faire son possible pour maintenir vostre gloire & vostre reputation, Sans doute aussi qu'il n'y a personne qui ait plus d'obligation de maintenir celle des Grecs, & qui doive en avoir plus de soin que vous.*

Un autre *Lieu* est d'*Avoir égard au Temps*. VI.
C'est ainsi qu'Iphicrate en use dans l'Oraison contre Harmodius.

*Quoy*, *Messieurs*, dit-il aux Atheniens, *s'il est vray que la statuë que je demande aujourd'hui que vous m'erigiez, est une récompense si juste, que vous n'eussiez fait aucune difficulté de me l'accorder si je vous l'avois demandée avant que d'entreprendre ce que j'ay fait; Quoy à present que l'action a réüssi & que je vous en fais la priere, il sera dit que vous me refuserez? Certes, Messieurs, si cela est, Jamais ne*

*ne promettez rien ayant à esperer quelque faveur, si en même temps que vous l'aurez receuë, vous ne faites estat de tenir parole, & d'executer ce que vous aurez promis.*

Un autre exemple de cecy est, quand Philippe de Macedoine demanda passage aux Thébains par leurs terres pour entrer dans l'Attique; car afin de l'obtenir on se servit de ce raisonnement.

*Que si ce que demande le Roy à Messieurs de Thébes est une chose si juste, qu'elle luy eust esté accordée sans difficulté; si dans le temps qu'ils avoient besoin de son secours contre les Phociens il se fust avisé de la demander; Ne seroit-il pas estrange & ridicule à present, à cause qu'en ce temps-là il a negligé de la demander, & qu'il s'est fié à eux; pour cela qu'ils voulussent aujourd'huy la luy refuser?*

VIII. UN *autre Lieu* est, De *retourner contre l'Adversaire les choses mémes qu'il aura avancées contre nous.* La maniere au reste en est excellente, comme il se peut voir dans *le Teucer.* Iphicrate s'est servy de la même adresse contre Aristophon qui l'accusoit d'avoir trahy pour de l'argent la Flote qu'il commandoit, car il luy demande à luy même, *S'il auroit esté personne a faire une trahison de cette qualité?* Et comme l'autre eut répondu, *Que non, & qu'il estoit trop homme d'honneur.* Là-dessus Iphicrate repartit *Quoy, vous qui n'estes qu'Aristophon, vous ne l'auriez pas fait? & moy qui suis Iphicrate, je l'aurois pû faire?* Or il faut remarquer que pour en venir-là, il est necessaire d'avoir de la reputation, & estre asseuré que les Juges à qui on parle ne sont

point en doute, Que si l'occasion se presentoit de commettre une injustice l'Adverse Partie ne fust personne à la faire plûtost que nous ; autrement la chose paroistroit ridicule: par exemple, comme si ce qui vient d'estre dit contre Aristophon, avoit esté dit contre Aristide, supposé qu'il fust l'Accusateur ; car enfin telle adresse n'a esté inventée que pour empescher qu'on n'ajoûtast foy aux paroles d'un Accusateur, & pour le rendre suspect ; ce qui a d'autant plus de fondement, Qu'absolument tout Accusateur veut & doit paroistre plus homme de bien que celuy qu'il accuse ; De sorte que ce que l'Accusé se doit proposer, c'est de tâcher de trouver à reprendre à ce qu'il dit ; & par-là donner à connoistre qu'il n'est pas si homme de bien qu'on le croit ; Et de vray celuy-là est bien impertinent qui veut se méler de reprendre en autrui les choses mêmes qu'il fait, ou ne feroit pas difficulté de faire ; Ou encore de conseiller aux autres de faire ce qu'il ne fait pas, ou ne voudroit pas faire absolument.

UN autre Lieu est, *d'Argumenter par la Definition*; Par exemple, comme ce qui a esté dit à l'occasion du Démon de Socrate contre ceux qui l'accusoient d'estre un Impie & de ne croire point de Dieux ; car se servant de la definition du mot de *Démon*, on argumentoit ainsi. VIII.

*De deux choses l'une, Ou ce que vous appellez Démon, est un Dieu effectivement, Ou l'ouvrage d'un Dieu ? or est-il que quiconque admet l'ouvrage d'un Dieu, celui-là necessairement croit Qu'il y a des Dieux.*

On peut encore alleguer ce que répondit

Iphicrate à un certain Noble de la famille d'Harmodius qui luy reprochoit la bassesse de sa Naissance.

*Mon Amy*, luy dist-il, *celuy-là est le plus Noble qui est le plus Vertueux & le plus honneste homme ; Et de vray Harmodius dont vous faites vanité d'estre descendus, & Aristogiton même, n'ont commencé à estre Nobles, que depuis qu'ils ont commencé à faire de belles actions:* & ajoûta. *C'est bien*, dit-il, *plutost à moy à me vanter d'estre de la race d'Harmodius & d'Aristogiton, que non pas à vous; puis qu'enfin les actions que j'ay faites approchent bien plus de celles de ces grands hommes que les vostres.*

Ou bien encore comme il se trouve dans l'Oraison intitulée *Alexandre*, où il est dit pour la justification de ce Prince,

C'est à dire Paris.

*Que cette forte inclination qu'il avoit à l'Amour, n'estoit point une passion brutale ni qui sortist des regles, comme quelques-uns se l'imaginent ; puisque tout le monde doit demeurer d'accord Que l'Amour n'est dereglé dans un homme, que lors qu'il ne se peut contenter d'une seule Beauté & qu'il luy en faut plusieurs pour satisfaire sa passion.*

C'est encore là-dessus qu'est fondée la réponse de Socrate, lorsqu'il refusa d'aller trouver le Roy Archélaüs qui l'en sollicitoit par toutes sortes d'ofres.

*Parce*, dist-il, *qu'il n'est pas moins honteux à un honneste homme, d'estre sans deffense contre les Bien-faits que contre les Injures, & de ne pas rendre la pareille.*

Car tous ceux que nous avons alleguez dans ces Exemples, ayant premierement étably la dé-

définition de la chose sur laquelle ils ont à raisonner, & monstré ce que c'est; ils viennent ensuite à former leur Argument.

UN autre Lieu encore est, *d'apporter les differentes Significations d'un mot quand il en a plusieurs*, comme il se peut voir dans nos Topiques sur le mot *Orthos*. IX.

UN autre Lieu est, *d'user de Division*. Par exmple. X.

*Il est certain que tous ceux qui font tort ou injure à quelqu'un, n'y sont jamais portez que par l'un de ces trois motifs, Ou par celuy-cy, Ou par celui-là, Ou par cet autre. Or est-il qu'il est impossible que ma Partie ait pû faire ce qu'on pretend par aucun des deux premiers; Et pour le dernier, c'est ce que nos Adversaires même ne disent pas.*

UN autre Lieu est, quand on se sert *d'Induction*, comme dans l'Oraison intitulée *Peparethias*, ou il s'agit de connoistre, Si c'est aux Meres à qui il se faut rapporter pour, sçavoir à qui appartient un Enfant. L'Orateur soustient par une Induction qu'il fait, Que c'est un usage receu par tout, & qu'il n'y a point de Lieux où cela ne se fasse. XI.

*Car*, dit-il, *à Athénes, lors que l'Orateur Manthias pretendoit que l'Enfant qu'on luy vouloit faire prendre, n'estoit point à luy; pour lors on s'en rapporta à ce que dist la Mere. La même chose arriva à Thébes, lors qu'Ismenias & Stilbon estoient en contestation pour sçavoir à qui appartenoit Thessaliscus; car Dodonis Mere de l'Enfant, venant à declarer qu'il estoit à Isme-*

*menias, alors fut crû le veritable Pere & l'Enfant luy fut adjugé.*

Ou bien encore comme il se trouve dans Theodecte en l'Oraison pour *la Loy.*

*S'il est vray*, dit-il, *qu'on ne se fie pas volontiers à un homme pour ses propres Chevaux quand on sçait qu'il a eu peu de soin de ceux des autres. Et si encore personne ne veut donner ses Vaisseaux à conduire à celuy qui en a déja fait échoüer plusieurs. En un mot, s'il en est ainsi de toutes les autres choses, certainement on auroit tort de remettre le soin de son salut entre les mains de gens qui n'auroient servy qu'à faire perdre ceux qui se seroient fiez à leur conduite.*

Et tout de même comme fait Alcidamas pour prouver que les Sçavans sont estimez & honorez de tout le monde.

*Car*, dit-il, *ceux de Pare ont honoré particulierement le Poëte Archiloque, quoy que médisant. Autant en ont fait pour Homere ceux de Chios, bien qu'il fust estranger & né hors de leur Isle. Autant les Mytilenéens pour Sappho, encore que ce ne fust qu'une femme. Les Lacedemoniens même, quelque mépris qu'ils fissent des Lettres, furent touchez à ce poinct du merite de Chilon, que pour l'honorer davantage ils l'admirent au nombre de leurs Senateurs. De plus on sçait quel honneur l'Italie a rendu à Pythagore, Et quel estat ont fait d'Anaxagore les Lampsaciens tout estranger qu'il estoit; qui non contens de luy dresser un tombeau magnifique apres sa mort, ont encore aujourd'huy une particuliere veneration pour sa memoire.*

Il se trouve encore une autre Induction pour prouver Que les Estats sont heureux où les Philosophes commandent; car-là il est remarqué, *Que*

*Que les Atheniens n'ont jamais esté plus heureux ni leur Republique plus florissante, que tandis qu'ils ont esté attachez aux Loix de Solon. Que la même chose est arrivée aux Lacedemoniens, quand ils ont exactement observé les Loix de Lycurgue. En un mot, que Thebes n'a commencé à estre heureuse que depuis que les Philosophes luy ont commandé & ont eu les premieres Charges.*

Un *autre Lieu* est, quand on se sert *De ce qui a esté jugé*; Par exemple pour monstrer, XII.

*Ou que la même chose a déja esté jugée, ou une semblable, ou tout le Contraire; Particulierement s'il se trouve que tout le monde l'ait jugée ainsi, & toûjours; sinon la pluspart, ou les plus habiles gens, Et cela soit que ç'ait esté leur advis à tous, ou seulement du plus grand nombre, ou des plus gens de bien.*

Ou encore pour monstrer,

*Que c'est la même chose que ce que les Juges à qui on parle ont déja jugé, ou ceux de qui ils suivent les sentimens en tout, ou à qui ils n'oseroient avoir contredit, Tels que sont leurs Souverains, & tous les autres à qui par respect il n'est pas bien-seant de faire paroistre qu'on est d'avis contraire au leur; comme sont les Dieux, un Pere, un Maistre, & ainsi du reste.*

Aussi c'est-là dessus que se fondoit Autocles pour obliger Menexides à venir plaider à l'Areopage, dont celui-cy vouloit décliner la Jurisdiction, car il disoit.

*Quoy, Messieurs, si des Déesses* (parlant des Eumenides) *n'ont pas crû qu'il fust indigne d'elles de paroistre devant ce Senat auguste & d'en subir le Jugement; Quelles raisons aujourd'hui peut*

*avoir Menexides pour ne vouloir pas faire la même chose?*

Ou bien encore comme raisonne Sapho, quand elle pretend prouver que la Mort est un mal.

*Car*, dit-elle, *c'est une chose si veritable, que les Dieux même l'ont ainsi jugé; puis qu'enfin pas-un d'eux n'a encore voulu mourir.*

Ou bien de la maniere qu'Aristipe reprit un jour Platon lors qu'il lui entendit dire je ne sçai quoy qui tenoit un peu du suffisant, à ce qu'il croyoit. *Oüy mais*, dit-il, *nostre Amy n'a jamais parlé comme vous faites*, entendant par-là Socrate, qui avoit esté leur Maistre à tous deux, & de qui la façon d'agir estoit tout-à-fait éloignée de la suffisance & de la presomption.

Ce que fit encore Hegesippe est de même, lors qu'il fut à Delphes consulter l'Oracle, apres avoir déja consulté celuy d'Olympe; car il demanda à Apollon, *S'il pourroit estre d'un autre advis que son Pere touchant la difficulté qu'il avoit à luy proposer?* comme s'il eust crû que ce fust une honte à Apollon, & paroistre injurieux à Jupiter, d'avoir des sentimens opposez aux siens & d'avancer le contraire de ce qu'il auroit dit.

C'est encore une pareille preuve que ce qu'Isocrate écrit d'Helene lors qu'il la veut faire passer pour une personne tres-vertueuse; *A cause*, dit-il, *que Thesée avoit porté d'elle ce jugement.*

Il en est de même de ce qu'il dit à l'avantage de Paris,

*Qu'il faloit que ce fust un excellent homme, puisque trois Déesses le voulurent avoir pour Juge de leur differend.*

De même en est-il encore de ce qu'il dit d'Evagoras,

*Qu'asseurément ce devoit estre un honneste hom-*

*homme, veu que Conon dans le temps de ſa diſgrace & le malheur de ſes affaires, aima mieux ſe retirer chez luy, que chez pas-un autre Prince de ſes Amis.*

Un *autre Lieu* encore pour prouver eſt, *De prendre les Parties d'une choſe*, comme il ſe peut voir dans nos Topiques où il eſt examiné Quelle ſorte de mouvement doit eſtre attribué à l'Ame, XIII.

*Car*, diſions-nous alors, *ſi l'Ame de ſoy n'eſt qu'un ſimple Mouvement, il faut de neceſſité que ce ſoit, ou celuy-cy, ou celui-là?*

Un autre exemple eſt celuy qui ſe trouve dans l'Apologie de Socrate faite par Theodecte; lorſqu'il monſtre qu'on ne ſçauroit rien reprocher à ce grand homme touchant la Religion & le culte qui eſt deu aux Autels.

*Car*, dit-il, *Quels Temples a-t'il profanez jamais? & Quels Dieux n'a-t'il point honorez de ceux qu'adore la Republique?*

Et parce que la pluſpart des choſes ſont de telle nature, que toûjours elles ſont ſuivies de quelque bien & de quelque mal; Il ſe trouve *Un autre Lieu* qui conſidere chaque choſe par ſa ſuite, & monſtre Qu'elles ſont bonnes ou mauvaiſes par ce qui les accompagne d'ordinaire: Et ce Lieu aprés tout eſt de tel uſage, qu'il eſt propre également à tous les trois Genres; ſoit pour Perſuader ou diſſuader; Loüer ou blâmer; Accuſer ou défendre Par exemple, à cauſe que d'un coſté la Science a ce malheur, Que ceux qui en ſont profeſſion ſont ordinairement enviez; Et d'un autre coſté auſſi, Que l'avantage en eſt ſi grand, qu'elle XIV.

nous donne la connoissance d'une infinité de belles choses ; & que sans elle il est impossible d'arriver à la Sagesse ; pour cela on pourra tirer ces deux consequences contraires.

*Donc il ne faut point estre sçavant, ni s'adonner à l'estude, puisqu'on doit éviter les occasions d'estre envié.*

Et tout au contraire :

*Donc il faut estudier & tâcher d'estre sçavant, puisque la Sagesse est si necessaire, que sans elle un homme est malheureux & méprisable.*

Ce Lieu au reste est quasi tout ce que Calippe enseigne dans sa Rhetorique, si ce n'est qu'il traite encore de quelques autres matieres particulieres, comme *De ce qui est possible*, *ou Impossible*, & autres semblables dont il a esté parlé.

XV. UN *autre Lieu* encore assez semblable au precedent est, *Quand de deux effets opposés qui s'ensuivent d'une mesme chose, on a à se servir de tous les deux pour persuader à une personne de faire la même chose, ou de ne la pas faire*, & cela autant d'une part que d'autre, & en la même maniere qu'il a esté remarqué pour l'autre Lieu. Veritablement il y a cette difference entre ces deux Lieux, que dans le premier les choses y sont opposées comme elles se trouvent ; & dans celuy-cy il faut toujours qu'elles soient contraires & dans une parfaite opposition. Comme quand la Prestresse voulut détourner son fils de parler en public & de suivre la profession d'Orateur, elle se servir de ce raisonnement.

*Ou bien*, dist-elle, *tu parleras pour la Justice, ou contre? Si tu es pour la Justice les hommes t'en voudront du mal & te hairont : Et au contraire si tu*

*si tu defends l'Injustice, tu auras les Dieux pour ennemis & attireras leur colere sur toy.*

*Et c'est pour cela*, dist alors un autre à ce fils, *Que vous devez plûtost faire ce que vostre Mere ne veut pas, car si vous parlez pour la Justice, vous aurez les Dieux pour Amis; Et au contraire si vous deffendez l'Injustice, les hommes vous en aimeront & vous voudront du bien.* Or telle maniere de raisonner est à peu prés ce qui se dit en commun Proverbe, *Acheter l'huile & le sel.* Et c'est encore ce qui s'appelle *Donner le change* ou *Argument renversé*, par exemple lors qu'il arrive comme icy, Que deux choses estant contraires & se trouvant également suivies de bien & de mal; ce Mal & ce Bien se trouvent aussi tous deux opposez également & contraires l'un à l'autre. βλαίσωσις.

XVI.

ET parce que les hommes sont dissimulez à ce poinct, que le plus souvent le cœur dement la bouche, & que ce qu'ils loüent en public & devant le monde n'est pas toûjours ce qu'ils loüent dans le particulier: Par exemple en compagnie ils feront les honnestes gens & ne témoigneront de l'estime que pour la Justice & les sentimens d'honneur; cependant dans l'ame ils seront attachez à leur interest, & ne feront estat que du profit; Pour cela il y aura occasion de faire fondement là-dessus, & de monstrer quelquefois par ce qu'un homme fait, que ses actions & ses sentimens ne répondent pas toûjours à ses paroles: *Et ce Lieu* apres tout est de tel usage, que c'est un des plus forts moyens que nous ayons pour combattre des sentimens extraordinaires, & rendre ridicule un homme qui veut faire croire qu'il est bien plus vertueux & plus parfait que les autres.

XVII. UN *autre Lieu*, eſt de voir *Si de ce qu'on dit, d'autres choſes ne devroient pas s'enſuivre à proportion*? Ainſi Iphicrate, voyant qu'à toute force on vouloit obliger ſon fils, qui n'eſtoit encore qu'un enfant, de faire les fonctions de Citoyen & d'avoir ſa part des charges comme les autres; & le tout à cauſe de ſa taille & qu'il eſtoit grand, repartit,

*Que s'ils pretendoient qu'on deuſt faire paſſer pour des hommes faits les Enfans qui eſtoient grands; il failoit en même temps qu'ils declaraſſent, Qu'à l'avenir les petits hommes ne paſſeroient plus que pour des Enfans.*

Ou bien encore comme il ſe trouve dans Theodecte en l'Oraiſon *pour la Loy*.

*Que ſi, Meſſieurs, c'eſt avec raiſon que vous avez crû qu'il faloit recompenſer les bons ſervices & la fidelité de quelques Eſtrangers qui eſtoient à voſtre ſolde; comme d'un Strabax & d'un Charidéme en les honorant de la qualité de Citoyens & leur donnant chez vous droict de Bourgeoiſie. Pourquoy je vous prie en même temps ne pas punir & chaſſer honteuſement de vos Eſtats tous ceux qui ont manqué à leur devoir & qui ſe ſont mal comportez.*

XVIII. UN *autre Lieu* eſt *quand un même effet s'enſuit de deux Cauſes differentes, de monſtrer que ces Cauſes-là ſont de même nature & ne different point.*

De-là vient que Xenophanes aſſeuroit,

*Qu'il n'y avoit pas moins d'impieté à dire Que les Dieux prennent naiſſance, qu'à dire; Qu'ils mouront un jour; puiſque de quelque façon qu'on le prenne, il ſe trouvera un temps où il n'y aura point de Dieux.*

En

En un mot, Tout ce qui s'ensuivra de l'une & de l'autre de ces deux Causes, pourra estre pris pour un seul & même effet; ainsi qu'il se peut voir dans l'Apologie de Socrate.

*L'Arrest, Messieurs, que vous allez prononcer est de telle consequence, Qu'il ne s'agit pas icy simplement de la personne de Socrate, mais de sa profession; & de sçavoir absolument si c'est une bonne chose de s'adonner à la Philosophie.*

C'est encore comme qui diroit.

*Que donner Terre & Eau, est renoncer à sa liberté.*

Ou bien,

*Que de se laißer comprendre dans les articles d'une Paix commune, est Recevoir la Loy, & faire ce qu'un autre commande.*

Pour ce qui est de se servir de l'un ou de l'autre de ces deux raisonnemens, cela se fera selon qu'on le jugera à propos & qu'il viendra mieux à la Cause.

UN autre Lieu est celuy qui se fonde *Sur la bigearrerie de nostre choix, qui fait que tantost nous ne voulons plus ce que nous voulions bien auparavant; & tantost tout le contraire.* L'Enthymême qui suit servira d'Exemple, XIX.

*Que si, Messieurs, pendant tout le temps de nostre exil nous avons eu les armes à la main, combattant genereusement afin de nous faire rétablir; Quoy aujourd'huy que nous nous voyons rétablis il seroit dit que nous serions assés lâches pour nous exiler de nous mémes, de crainte de donner le moindre combat?*

Car par cet Argument il paroist, Que tantost ceux dont il est parlé, aimoient mieux en venir à un combât & mourir genereusement, que de

demeurer toûjours exilez; & tantost au contraire, Qu'ils aimoient beaucoup mieux retourner en exil & ceder à leurs ennemis, que de mettre leur vie en danger par un combat.

XX. UN autre Lieu est, *Quand simplement ce qui pourroit avoir esté cause Qu'une chose est, ou a esté faite, quoy que cela ne soit pas; de l'alleguer neantmoins comme si elle en estoit la cause.* Comme si quelqu'un par exemple avoit donné quelque chose à une personne, & que là-dessus on voulust soûtenir,

*Que telle chose ne luy auroit esté donnée, qu'à dessein de l'attrister davantage & luy faire plus de dépit, en la luy ostant.*

D'où vient qu'un Poëte a dit,

*La Fortune souvent ne nous paroist Amie,*
*Et n'éleve d'abord aux suprémes honneurs,*
*Que pour précipiter avec plus d'infamie.*

Ai si en est-il de cet endroit *du Meleagre* d'Antiphon.

*Non pas que leur dessein soit de percer le flanc*
*Du Monstre furieux, ni de verser son sang;*
*Mais de voir Meleagre afin que son adresse*
*Soit par tout publiée, & vantée à la Grece.*

Theodecte dans son *Ajax* nous fournit encore d'un semblable exemple, lorsqu'il dit,

*Que si quelquefois Diomede a choisi Ulysse pour compagnon dans une entreprise considerable, il ne faut pas croire que ce fust parce qu'il le preferast à d'autres, ni pour témoigner qu'il l'eust plus en estime; Mais simplement pour se faire honneur & n'avoir aucun Rival qui pust partager sa gloire avec luy.*

Car enfin il se pouvoit faire Que ce fust-là son veritable motif, & qu'il n'en eust point d'autre.

*Un*

UN *autre Lieu* de grand uſage dans le Barreau & dans les Déliberations eſt, *De prendre garde aux choſes qui achevent de confirmer une perſonne dans ſon deſſein, ou qui l'en détournent. Comme encore aux motifs qui ſont ordinairement cauſe qu'on fait une choſe ou qu'on évite de la faire*; car toutes ces choſes-là ſont de telle qualité, que lors qu'elles ſemblent favoriſer une entrepriſe, jamais on ne doute qu'il ne s'y faille porter. Par exemple. XXI.

*Quand telle entrepriſe eſt poſſible, ou facile à faire; Ou qu'il en doit revenir de l'avantage à celuy qui la fait, ou à ſes Amis; Ou du dommage & de la perte à ſes ennemis; Enfin quand il y a beaucoup plus à gagner qu'à perdre.*

Et de vray pour *Perſuader* jamais on n'allegue d'autres raiſons que celles-ci; comme pour *Diſſuader*, on a recours aux raiſons contraires. Et tout de même en eſt-il du Barreau pour Accuſer & pour Deffendre; puiſqu'enfin les mêmes raiſons qui ſervent à *Perſuader* ſervent encore à *Accuſer*; & les mêmes qui ſervent à *Diſſuader* ſervent à *Deffendre auſſi*. Ce Lieu au reſte eſt tout ce qui ſe trouve de plus remarquable dans l'Art que nous ont donné Pamphile & Calippe.

UN *autre Lieu* eſt, *Quand pour preuve on apporte des choſes qui ſemblent eſtre à la verité, & pourtant qui ſont incroyables; puiſque jamais on ne les croiroit ſi elles n'étoient effectivement, ou du moins en eſtat d'eſtre bien-toſt.* Or c'eſt ce qui fera qu'on y ajoûtera dautant plus de foy; veu qu'on ne croit les choſes que pour deux raiſons, ou parce qu'elles ſont en effet, ou à cauſe qu'elles parois- XXII.

roiſ-

roiſſent vrai ſemblables. Si donc celles-cy dont nous parlons, tout incroyables qu'elles ſoient & contraires à la vrai ſemblance ne laiſſent pas d'eſtre creuës, il faut dire Que c'eſt purement parce qu'elles ſont veritables, puiſque d'elles-mêmes elles ne ſont ni probables, ni capables d'eſtre perſuadées. Un exemple de cecy eſt celuy d'Androcles Pitheus lors qu'il vint à s'élever contre je ne ſçay quelle Loy: car voyant que le Peuple murmuroit, & trouvoit étrange qu'il euſt dit,

*Que de toutes les Loix qu'ils faiſoient il n'y en avoit pas-une qui n'euſt beſoin d'une autre Loy pour la corriger:* Il ajoûta, *Qu'il ne s'en faloit pas étonner & que le poiſſon qu'on tire de la Mer a bien beſoin de ſel.*

Or eſt-il qu'il n'y a rien à quoy la Raiſon reſiſte plus, ni qui ſoit moins vrai-ſemblable; que de dire, Qu'un Poiſſon nourry & élevé dans la Mer ait beſoin de ſel. Et tout de même de dire, *Que les Olives ont beſoin d'huile*, puiſque c'eſt une choſe aſſez difficile à croire Que ce qui produit l'huile en ait beſoin luy-même.

XXIII. UN *autre Lieu* encore, mais qui n'eſt propre qu'à refuter, eſt *D'avoir égard aux choſes qui ſont incompatibles, & qui marquent de la contradiction.* Et pour cela il en faudra examiner toutes les circonſtances, ſoit du Temps, des Actions, des Paroles, & voir s'il ne s'y rencontre rien qui choque & qui ſe démente. Ce qui premierement ſe pourra faire en la perſonne de l'Adverſaire: Par exemple.

*Il dit, Meſſieurs, qu'il vous aime & eſt porté pour voſtre Bien; mais je voudrois ſçavoir ſurquoy ſeroit fondée cette affection, luy*

*luy qui a esté de la conjuration des Trente, & qui a fait tout ce qu'il a pû pour vous oster la liberté.*

En second lieu cela se pourra faire séparément en nostre personne.

*Il dit, Messieurs, que je suis un Chicaneur & que j'aime les procés; cependant il ne sçauroit monstrer que jamais j'aye plaidé en ma vie, ny que par mon moyen personne ait esté appellé en Jugement.*

Enfin cela se pourra faire conjointement & en nôtre personne, & en celle de l'Adversaire; Par exemple de cette sorte.

*Pour luy, Messieurs, on sçait que ce n'est qu'un vilain, & que jamais il n'a rien presté à personne; Et moy au contraire j'ay esté obligeant à ce poinct, que plusieurs d'entre vous ne sçauroient nier que s'ils sont sortis des mains des Ennemis, ce n'est que par mon moyen, & par l'argent que j'ay donné pour les racheter.*

UN autre Lieu est, *Quand une personne, ou quoy que ce soit, viendra à estre soupçonné d'une chose qu'on aura de la peine à croire; De faire voir sur quoy est fondé un soupçon si incroyable, & d'en apporter la raison*; car il est certain qu'il faudra qu'il y ait une raison de cela, puis qu'enfin un tel soupçon ne se sera pas formé de luy-même, ni sans qu'il y ait eu quelque fondement; par exemple, Une certaine femme transportée de joye de voir son fils qu'elle n'avoit pas vû il y avoit longtemps, l'embrassa si amoureusement & de sorte que ceux qui la virent en cet estat, & qui ne sçavoient pas que c'estoit la mere & le fils, s'imaginerent Qu'il y avoit du mal, & que c'estoit tout de bon qu'ils se baisoient; mais la XXIV.

rai-

raiſon n'en fut pas plûtoſt ditte, que la calomnie ceſſa. Ou bien encore comme il ſe trouve dans l'*Ajax* de Theodecte, ou Ulyſſe rend la raiſon à Ajax pourquoy eſtant plus vaillant que luy, neantmoins on ne le croit pas tel.

XXV. UN *autre Lieu* eſt, *De juger de l'Effet par ſa Cauſe*, comme de dire, *Que ſi la Cauſe eſt, l'Effet eſt; Et ſi la Cauſe n'eſt point, que l'Effet auſſi n'eſt point:* attendu que toute Cauſe & tout Effet ne vont jamais l'un ſans l'autre, & qu'abſolument nul Effet ne peut eſtre produit, qu'il n'y ait quelque Cauſe qui le produiſe. Par exemple, Leodamas ayant à ſe defendre contre Thraſibule qui dans ſon accuſation luy reprochoit entr'autres choſes, Qu'il eſtoit un infame, & que ſon nom ſe liroit encore ſur le pilier de l'Hoſtel de Ville, s'il n'avoit eu ſoin de le faire effacer pendant la Tyrannie, & du temps que les Trente eſtoient en authorité.

*Cela*, diſt-il, *Meſſieurs, ne peut eſtre, puis qu'enfin les Trente ſe ſeroient plus fiez en moy qu'ils n'ont fait, voyans par cette inſcription la haine que toute ma vie j'eſtois obligé de porter au Peuple.*

XXVI. UN *autre Lieu* en matiere d'accuſation, eſt *De voir, S'il n'euſt pas mieux valu donner un tel conſeil, que celuy qui a eſté donné ou que l'on donne? Ou ſi telle choſe qui a eſté faite, n'euſt pas eſté mieux en la faiſant d'une autre façon?* Car il y aura lieu de pretendre Que cela n'a point eſté fait abſolument, puiſque perſonne n'aime à faire mal une choſe quand il ſçait qu'il la peut mieux faire. Il y a pourtant ici de

la

la fausseté puis qu'assez souvent il arrive, Qu'on ne s'apperçoit qu'une chose pouvoit estre mieux, qu'aprés qu'elle est faite, ce qu'on ne connoissoit pas auparavant.

Un *autre Lieu* est, *Lorsqu'on sera prest de faire quelque chose, de prendre garde si dans ce qu'on va faire il n'y aura rien qui soit contraire à ce qu'on a fait auparavant*; Ainsi Xenophanes consulté par les Eleates, Si sacrifiant à Leucothée, ils devoient la pleurer ou non? répondit, XXVII.

*Si vous la croyez Déesse, il ne la faut point pleurer. Et si vous pensez que ce ne soit qu'une femme, il n'est point besoin de sacrifices.*

Un *autre Lieu* est, *Quand une faute aura esté faite, de s'en servir également pour défendre ou pour accuser.* Comme dans *la Medée* de Carcinus où certaines gens accusent cette Princesse d'avoir tué ses enfans, *A cause*, disent-ils, *qu'on ne sçait ce qu'ils sont devenus*; car en effet il se trouve Que la faute qu'a faite Medée, est d'avoir fait partir ses enfans sans qu'on en sceust rien. A quoy elle repond pour sa defense, XXVIII.

*Qu'on a tort de l'accuser d'une telle action, puis que si elle avoit eu à tuer quelqu'un, ç'auroit esté bien plûtost Jason que non pas ses propres enfans; en tout cas quand elle en seroit venuë à cette extremité, Que ce n'est point de cela qu'il la faudroit accuser principalement, ni ce qui la rendroit coupable; mais bien plûtost de n'avoir pas tué le pere aprés avoir tué les enfans.*

Or ce Lieu-là en particulier & telle sorte d'Enthymême, est la seule chose qu'enseigne Theodore dans son premier Ouvrage de la Rhetorique.

XXIX. UN *autre Lieu* eſt, *Quand ſimplement on s'arreſte aux mots & qu'on ſe ſert de leur Etymologie :* ainſi Sophocle, parlant d'une Dame cruelle qui s'appelloit *Sidero*, dit.

*Elle eſt fort bien nommée, ayant un cœur d'acier.*

L'uſage de ce Lieu au reſte eſt tres-frequent dans les Hymnes & dans tout ce qui ſe chante à l'honneur des Dieux. Ainſi Conon encore à l'occaſion de Thraſybule diſoit.

*Que ſon nom luy venoit bien, puis qu'il eſtoit ſi hardy à ſuivre les Conſeils qu'on luy donnoit.*

Autant en diſt Herodicus à Thraſymaque touchant ſon nom, le voyant à ſon ordinaire s'emporter à la diſpute.

*Jamais*, dit-il, *vous ne ſerez autre que Thraſymaque, car vous aimez bien à quereller.*

Il fit encore la même alluſion ſur le nom de Polus parlant à lui-même, qui veut dire *un Poulain*, à cauſe de ſa maniere d'agir qui reſſembloit aſſez à celle de cet animal. Une pareille alluſion auſſi a eſté faite ſur le nom du Legiſlateur Dracon à l'occaſion de ſes Loix ; car il fut dit,

*Que les Loix qu'on avoit de luy n'eſtoient point les Loix d'un homme, mais d'un Dragon & d'une beſte cruelle.*

Et le tout à cauſe de leur ſeverité & de la difficulté qu'il y avoit à les obſerver. Et même encore comme il ſe trouve dans *l'Hecube* d'Euripide contre Venus.

*Son nom commence bien par le mot de Folie.*

Ou comme Cherémon, parlant de Penthée & de ſon nom, qui ſembloit l'advertir du malheur qui luy arrivera.

*Dire Penthée, eſt dire un mal-heureux.*

VOILA

VOila donc pour ce qui regarde les Lieux de châque Enthymême en particulier, Soit de ceux qu'on appelle *Démonstratifs* & qui prouvent, Soit de ceux qui *Réfutent* simplement. Or est il à remarquer Que l'Enthymême qui refute, est beaucoup plus estimé que celuy qui sert à la preuve, ayant cet avantage de ramasser & de faire voir en peu de mots les choses qui ont de l'opposition & qui se contredisent: car les *Contraires* ont cela lors qu'ils sont opposez, qu'il n'y a rien de si clair ni que l'Auditeur conçoive plus aisément.

De tous les Argumens au reste, soit *Démonstratifs* ou pour *Réfuter*, ceux-là sans comparaison seront plus touchans & feront plus d'impression sur l'esprit, qui n'auront pas plûtost esté commencez qu'on devinera le reste; Ce qui doit venir, non pas de ce qu'ils seront superficiels & que la matiere en sera commune; mais de l'artifice de l'Orateur & de son adresse; vû que l'Auditeur alors sentira une joye en luy-même, de se voir si intelligent Que de concevoir même les choses avant qu'on ait achevé de les dire.

Les meilleurs, apres ces Argumens ici, sont ceux qui ne font point attendre l'esprit, & qu'on n'a pas si-tost prononcez qu'on les comprend.



## CHAPITRE XXIV.

### *Lieux pour les Enthymêmes faux & qui ne prouvent qu'en apparence.*

MAIS dautant que parmi les *Syllogismes* de la Dialectique il se trouve du mêlange; Que les uns sont de vrais Syllogismes, & les autres n'en ont que l'apparence: Ainsi en est-il de la Rhetorique touchant ses *Enthymêmes*; puisqu'entr'eux il s'en voit de bons, & d'autres qui paroissent tels simplement; car enfin tout Enthymême n'est autre chose qu'une sorte de Syllogisme. Or les Lieux de tels Enthymêmes faux & qui n'ont que l'apparence, les voicy.

I. LE premier est lorsque la diction est si trompeuse *Que le tout consiste dans l'expression.* Ce Lieu au reste comprend deux Parties.

*L'Une*, ainsi qu'il se voit dans la Dialectique, *Quand, sans avoir fait d'Argument, on passe tout d'un coup à la conclusion*, Par exemple de cette sorte,

*Que si, Messieurs, cela n'est point, ni cela non plus; donc cela sera necessairement, & cela aussi.*

Car en matiere d'Enthymêmes, dire les choses avec certain détour & d'une façon opposée, est ce qui trompe particulierement; aussi est ce-là

là qu'il se plaist & où il est le plus en jour pour faire son effet. Or cette sorte de tromperie est à peu prés ce que les Dialecticiens comprennent sous le mot de *Figure de diction.* Au reste ce qui pourra beaucoup aider à cette tromperie & faire croire que veritablement on argumente, c'est de ramasser plusieurs Chefs ou conclusions d'autres Syllogismes déja faits, & les dire de suite en cette maniere.

*Il a sauvé les uns, vangé les autres, & remis les Grecs en liberté.*

car comme châcun de ces Chefs aura deja esté prouvé, on s'imaginera Que les repetant ainsi tous à la fois, il en resulte quelque chose de nouveau & qui n'avoit pas esté remarqué auparavant.

*L'autre Partie de ce Lieu Captieux*, est celle qui s'attache à l'Equivoque, comme si quelqu'un parlant à l'avantage des Souris, disoit,

*Qu'il faut que ces petits Animaux-là soient bien loüables & aient quelque chose en eux d'excellent, puis que la feste des Mysteres si solemnelle & si considerable entre toutes les autres Festes, a esté appellée de leur nom; le mot de* Mystere *venant de* Mys, *qui signifie une Souris.*

Ou bien encore, comme si ayant à faire l'éloge du Chien, sous ce mot l'on comprenoit cette Constellation qui en porte le nom; & tout de même le Dieu Pan, parce que Pindare l'appelle Chien dans l'une de ses Odes, lors qu'il dit,

*O toy heureux, que les Dieux immortels*
*Nomment le Chien de la grande Déesse!*

Ou bien encore, à cause que le Proverbe dit, *Qu'il est honteux de n'avoir chez soy ni Chien ni Chat*, de conclure de-là,

*Qu'il*

*Qu'il faut que le Chien soit quelque chose de* * * * *bien honorable & bien plus digne d'estime.* *

II. UN *autre Lieu*, est *de dire conjointement & ne faire qu'une chose, de ce qui doit être distingué & dit separément.* Ou au contraire, *De dire à part, ce qui doit estre dit conjointement & comme une même chose*; car puis que d'ordinaire on confond ces choses ici & que le tout ne passe que pour un en apparence, quoy que souvent il y ait bien à dire; pour cela dans la rencontre il s'en faudra servir selon qu'on le jugera à propos & qu'il viendra mieux au sujet. Cecy au reste est toute la finesse d'Enthymême dans ce Sophisme si connu qui court de luy, lors qu'il pretend prouver, Qu'une certaine Galere est dans le Pyrée, quoy qu'elle n'y soit pas, à cause que celuy à qui il parle sçait en particulier; & ce que c'est que le Pyrée, & la Galere dont il entend parler.

Un raisonnement encore de cette qualité est comme si quelqu'un pretendoit, Parce qu'un homme connoistroit les lettres d'un vers difficile, qu'il auroit aussi l'intelligence du vers; à cause que ce vers-là ne seroit composé d'autre chose que des lettres qu'il connoistroit.

Il en seroit de même de soustenir, Parce que le Double d'une chose ne vaudroit rien à un malade, Que la dose toute Simple ne luy vaudroit rien non plus.

*Vû*, diroit-on, *qu'il est ridicule de croire, Que deux choses qui sont bonnes chácune à part, puissent devenir mauvaise estant ensemble.*

Or il faut remarquer Que ceci dit de la sorte ne peut servir qu'à Refuter, au lieu que d'une autre façon l'Argument seroit bon pour Prouver; Par exemple,

Car

*Car certainement il n'est point vray Que le Bien soit si changeant de sa nature, que d'une chose qui est bonne, quand elle est toute seule, on en puisse faire deux mauvaises en y mettant le double.*

Tout ce Lieu au reste est captieux & plein de fausseté. De cette qualité encore est l'Argument de Polycrate, lors qu'élevant l'action de Thrasybule au dessus de celle des autres Liberateurs d'Athénes, il veut monstrer Que pour un Tyran que les autres ont détruit, celuy-ci en a chassé trente tout à la fois ; pource qu'en disant cela il assembloit en un seul homme ce qui ne se trouvoit qu'en trente, par ce moyen faisant trente Tyrannies d'une seule. Theodecte fait le contraire dans son *Oreste*, car il separe ce qui devroit estre joint.

*N'est-il pas vray*, dit-il, *Qu'une femme qui tuë son mary merite la mort ? N'est-il pas vray encore Qu'il est du devoir d'un fils de vanger la mort de son Pere ? Et n'est-ce pas ce qui se rencontre dans l'action qui a esté faite ?*

Oüy, mais peut-estre arrivera-t'il que joignant ces deux choses, ce ne sera plus une action juste comme dans l'exemple present. Un tel Argument encore est vicieux en ce poinct, qu'il peut estre rapporté à cette autre sorte de Fallace que les Dialecticiens appellent *de Defaut*, quand on ne dit pas une chose qui devroit estre ditte ; puisqu'icy il n'est point remarqué par qui l'action a esté faitte, ny que c'est un fils qui a tué sa propre mere.

UN *autre Lieu*, est quand on a à prouver une chose, ou à la refuter, *De l'exagge-* III.

*rer simplement & la faire plus grande qu'elle n'est*: Par exemple lors qu'accusant une personne d'avoir fait quelque meschante action, sans neantmoins avoir prouvé Que c'est elle qui l'a faite, on vient tout d'un coup à agrandir le crime: Or, comme j'ay dit, cela est égal de part & d'autre; pource que si l'Accusé se sert de cette adresse, & que luy-même fasse voir l'énormité du crime dont on l'accuse, par-là on croira que ce n'est point luy qui l'a fait. Et au contraire si l'Accusateur s'emporte, & paroist passionné en parlant du même crime, on ne doutera nullement que l'accusé ne soit coupable; cependant dans tout ce que je viens de remarquer il n'y aura ni preuve, ni argument qui fasse voir que la chose est. Or c'est en quoy consiste la tromperie, de dire que l'Auditeur puisse estre abusé à ce poinct, de s'imaginer qu'une chose ait esté faite ou ne l'ait pas esté, encore bien qu'on n'en allegue aucune preuve.

IV. UN autre Lieu est, *Quand pour raison d'une chose on apporte un simple signe*; Car tout Enthymême de cette qualité est captieux, & ne conclud rien. Par exemple, c'est comme si quelqu'un disoit,

*Que les Amoureux sont fort utiles aux Republiques & aux Peuples qui chérissent la liberté; puis que l'Amour que s'entreportoient Harmodius & Aristogiton servit à détruire la Tyrannie, & à se défaire d'Hipparque.*

Ou bien encore c'est comme si quelqu'un pretendoit,

*Que Denis le Tyran est un larron, à cause que c'est un méchant homme.*

Car sans difficulté un semblable argument ne con-

concluroit rien, parce qu'il n'eſt point vray Que tout méchant homme ſoit Larron, quoi que tout Laron ſoit méchant.

UN *autre Lieu* eſt, *Quand pour Cauſe d'un Effet on allégue une choſe qui ne ſe rencontre là que par accident*; comme ce que dit Polycrate à la loüange des Rats & des Souris. V.

*Que l'Eſtat avoit une particuliere obligation à ces petits Animaux; puis qu'en temps de Guerre ils avoient eſté ſecourables à ce poinct, que de deſarmer les Ennemis, ayant rongé toutes les cordes de leurs Arcs.*

C'eſt encore comme ſi quelqu'un ſoûtenoit,

*Que le plus grand honneur qu'on puiſſe faire à un homme, c'eſt de l'inviter à un feſtin; attendu que ce fut-là le ſujet pourquoy Achille ſe mit ſi fort encolere contre les Grecs lors qu'ils firent ce grand feſtin à Ténedos, & qu'ils ne l'en prierent pas*

Car enfin ce n'eſt point-là la raiſon pourquoy Achille ſe mit olors encolere, mais à cauſe qu'il juga par là qu'on le mépriſoit & que ceſtoit luy faire affront. Que ſi maintenant la choſe n'eſt arrivée que parce qu'il n'a point eſté prié à ce feſtin, ce n'eſt que par occaſion.

UN *autre Lieu* eſt, *d'Alleguer pour raiſon & pour cauſe d'une choſe, ce qui n'en eſt que la ſuite*, comme ce qui a eſté dit à la loüange de Pâris, VI.

*Qu'il faloit que ce fuſt un Prince bien magnanime & d'une ame fort élevée au deſſus du commun, puis que mépriſant la Cour & le grand monde, il aima mieux vivre en ſolitaire & ſe retirer au Mont Ida.*

Car pource que les personnes magnanimes & qui ont quelque grandeur d'ame, d'ordinaire aiment la solitude ; il semble à cause de cela que Paris soit à loüer pour cette vertu. Ce seroit encore le même argument de dire,

*Qu'un tel est Adultere, parce qu'il fait le beau fils & court toute la nuit; à raison que ceux qui ont ce vice font la mesme chose.*

Comme aussi de soutenir,

*Que les Gueux & les Bannis sont les plus heureuses gens du monde.* Les Gueux, *parce qu'ils ne font que chanter dans les Temples & sauter.* Les Bannis, *pource qu'ils ne sont point obligez de demeurer en même lieu, pouvant aller par tout où bon leur semble.*

Car à cause que ceux qui paroissent heureux aux yeux du monde se trouvent en liberté de vivre comme il leur plaist & de faire toutes ces choses; pour cette raison on s'imaginera qu'il y a bien du bonheur à cela, & qu'en effet ceux qui vivent ainsi sont tres-heureux. Mais la question est de sçavoir comment les uns & les autres le sont ; Et parce qu'on n'en fait aucune mention, telle sorte d'Argument peut estre rapportée à cette autre maniere de tromper que nous avons appellée *Fallace d'omission*, qui consiste à ne dire qu'une partie de ce qu'il faut.

VII. UN *autre Lieu* est, *Lors qu'on attribuë la cause d'un Effet à une chose qui n'en est point la Cause*, & le tout parce que ces deux choses-là ou auront esté faites en même temps, ou l'une incontinent apres l'autre. Et de vray il est si ordinaire de confondre des choses de cette nature, & de prendre ce qui s'est fait aprés pour un effet de ce qui s'est fait auparavant, sur

ſur tout dans les Eſtats & en matiere de Gouvernement, qu'on ne raiſonne preſque point d'une autre façon. Ainſi Démades accuſant Demoſthene ſouſtenoit,

*Que ſon Gouvernement & ſa Politique avoient eſté cauſe de tous les malheurs qui eſtoient arrivez depuis à l'Eſtat, pource qu'incontinent apres on avoit eu la guerre,*

VIII.

Un *autre Lieu* pour tromper eſt celui qui a ce defaut *De ne pas dire ni Quand, ni Comment une choſe a eſté faite*, car c'eſt comme ſi quelqu'un aſſeuroit,

*Que Paris n'eſt point à blâmer pour l'enlevement d'Helene; à cauſe qu'Helene avoit permiſſion de ſon pere de prendre pour mari qui bon luy ſembleroit & celui qui luy plairoit le plus.*

Car peut-eſtre n'eſt-il pas vray que ce fuſt pour toûjours que ce choix lui euſt eſté accordé, mais ſeulement pour le temps qu'elle ſeroit encore à marier; puiſqu'enfin l'authorité d'un pere ſur ſa fille ne paſſe pas plus avant: Ou bien encore c'eſt comme ſi l'on diſoit,

*Que battre des perſonnes libres ſans reſpect de leur condition & comme ſi c'eſtoient des Eſclaves, eſt une inſolence qui n'eſt point à ſouffrir.*

Ou bien quelquefois, mais non pas toûjours; Par exemple quand celui qu'on frappe a offenſé le premier & eſt l'agreſſeur.

IX.

Davantage, comme dans les diſputes de l'Eſcole & lorſqu'on ſe ſoucie plus de la victoire que de la verité, d'ordinaire il arrive Que le raiſonnement eſt faux & le Syllogiſme captieux pour ne pas mettre de difference entre

*Ce qui est absolument vray-semblable*, & *Ce qui ne l'est que sous condition & d'une certaine façon*, Par exemple dans la Dialectique on soustient quelquefois,

*Que tout ce qui n'est point, est effectivement; puis qu'au moins peut-on asseurer de telles choses, Qu'absolument c'est ce qui n'est point.*

Et tout de même on soustient,

*Qu'on peut sçavoir, ce qui ne peut estre Sceu, veu qu'au moins connoist-on au vrai & a-t'on cette certitude Que cela ne peut-estre sçû absolument*,

Ainsi arrive-t'il dans la Rhetorique où souvent l'Enthymême est captieux & le raisonnement faux, lors *Que ce qui est vray-semblable absolument* est confondu avec *Ce qui ne l'est que je ne sçay comment & sous condition*, car enfin telle sorte de Vray-semblance ne se doit jamais entendre universellement, comme a fort bien remarqué Agathon,

*A voir comme le Sort se plaist au changement,*
*Il paroist vray semblable avecque fondement,*
*Que cent choses se font contre la Vray-semblance.*

Et de vray on ne sçauroit nier qu'il n'arrive beaucoup d'effets extraordinaires & contre toute apparence; si bien que la Vray-semblance à cét égard peut estre considerée comme s'estendant au de-la de ses bornes, jusqu'à se rencontrer dans les choses mêmes qui n'en ont point; Et ainsi il y a lieu de soûtenir, *Que ce qui de soy n'est point vray-semblable, ne laisse pas de l'estre*; non pas à la verité absolument ni en general, mais simplement comme il arrive aux Escoles & dans ces disputes de chicane où l'on ne songe qu'à avoir l'avantage sur son compagnon; car tout de même que-là pour oublier à

re-

remarquer certaines circonstances, par exemple, *De quelle part*, *Au respect de qui*, *En quel Lieu*, & autres semblables, on vient a estre trompé, & que l'Argument est captieux : Ainsi en est-il de la Rhetorique, où souvent on se méprend Quand ce qui n'est vrai-semblable que je ne sçay comment, est pris pour vray-semblable absolument & sans condition. Et ce Lieu au reste a paru si considerable à Corax, que c'est la seule chose qu'il enseigne dans son Livre, & en quoy il fait consister tout le secret de la Rhetorique; car c'est ainsi qu'il raisonne.

*Qu'un homme*, dit-il, *soit accusé d'en avoir battu un autre, qu'on ne puisse pas soupçonner de l'avoir fait, soit pour estre infirme, ou tres-foible de corps; sa deffense est toute preste, puis que la chose de soy ne paroistra nullement vray-semblable. Que si tout au contraire le soupçon tombe sur luy, Par exemple pour estre de beaucoup plus fort que celuy qui aura esté battu; la même raison revient encore, puis qu'on pourra dire à sa défense, Qu'absolument l'accusation est injurieuse & contre toute sorte de vray-semblance & de verité; vû que cet homme ne pouvoit douter, étant fort comme il est, qu'on ne manqueroit point de s'en prendre à luy, la chose parlant d'elle-même & estant si vray-semblable.*

Et non seulement il disoit que cela avoit lieu en telle rencontre, mais en toute autre: car enfin, ajoûtoit-il,

*De deux choses l'une, Ou l'Accusé est coupable, ou il ne l'est pas? de maniere que de quelque façon qu'on le prenne, la chose paroistra toûjours vray-semblable.*

Mais comme j'ay dit, la difference est, que l'un sera vray-semblable absolument & en effet, & l'au-

l'autre sous condition simplement & d'une certaine façon. Et cette tromperie proprement est ce qu'on appelle, *Donner l'avantage au mauvais Party*; ou *D'une meschante cause en faire une bonne.* Aussi est-ce avec juste raison Que Protagore estoit si mal voulu à cause de la profession qu'il faisoit; pource qu'il n'y avoit rien de si faux ni de si éloigné de la verité que ce qu'il enseignoit; toute sa doctrine n'ayant pour fondement qu'une certaine Vray-semblance trompeuse & une fausse apparence, qui n'a lieu dans pas un Art, si ce n'est dans la Rhetorique & parmi des Sophistes.

Pour ce qui regarde donc les Enthymêmes particuliers, tant faux que veritables, voilà ce que nous avions à dire.



# CHAPITRE XXV.

## *Des Solutions.*



L est à propos maintenant de traiter des *Solutions*.

Pour ce qui est de donner *Solution à un Argument*, cela se fait en deux manieres, ou argumentant contre ce qui a esté dit, ou apportant une Instance. Touchant la façon d'*Argumenter & d'opposer Argument à Argument*, c'est une matiere qui à present ne peut pas recevoir de difficulté ; puis que les mêmes Lieux que nous avons donnez pour établir une opinion & en faire la preuve, les mêmes peuvent servir à parler contre & à la détruire. Et de fait tous les Argumens que la Rhetorique employe ne sont fondez que sur la Vray-semblance; or est-il que la Vray-semblance est de telle nature, qu'il s'y trouve beaucoup de choses qui se choquent & qui semblent contraires.

A l'égard *des Objections*, *& d'apporter une Instance*, cela se peut faire en quatre façons, ainsi qu'il a esté monstré dans nos Topiques ; Car toute Objection est tirée,

*Ou de la Chose qui est en question ;*
*Ou d'une Semblable ;*
*Ou du Contraire ;*
*Ou de ce qui a esté jugé*

Je dis que l'Objection est tirée du Sujet que l'on traite. Par exemple s'il s'agissoit de *l'Amour*, & qu'on eust fait cet Argument,

*Qu'absolument c'est la plus belle de toutes les Passions & sur tout celle des honnestes gens.*

A cela on pourroit faire deux réponses. La premiere en general,

*Que tout ce qui témoigne du besoin, est mauvais.*

La seconde en particulier,

*Que s'il estoit vray que tout Amour fust legitime & honneste, il s'ensuivroit Qu'on auroit eu tort de parler si mal de l'amour de Biblis pour Caunus, jusqu'à l'avoir fait passer en Proverbe, si veritablement il ne se trouvoit des Amours infames & à condamner.*

L'Objection est tirée du *Contraire*, comme si l'Argument estoit,

*Qu'absolument on n'est point honneste homme si l'on ne fait du bien à ses Amis.*

A cela on pourroit repartir,

*Qu'un méchant homme n'a point accoustumé de mal-traiter ses amis ni de leur faire du mal.*

L'Objection est tirée d'une chose *Semblable*, par exemple, Si on avoit fait cet Argument,

*Que toute personne qui a esté mal-traitée d'un autre, ne luy pardonne jamais, & l'a en haine toute sa vie.*

On pourroit opposer,

*Que les gens qu'on a le mieux traitez & qui nous ont le plus d'obligation, ne sont pas toûjours ceux qui témoignent davantage de reconnoissance, ni qui continuënt le plus long-temps à nous aimer.*

On

On se sert de ce qui *a esté jugé*, quand ceux de qui vient ce jugement sont personnes de reputation & qui font authorité, comme si quelqu'un argumentoit ainsi,

*Qu'on doit pardonner aux Yvrognes les fautes qu'ils font, puis qu'ils pechent par ignorance.*

L'Objection seroit,

*Et quoy, Pittacus n'estoit-il pas un grand homme, & à loüer pour le Jugement? Cependant dans les Loix qu'il a laissées, il ne se monstre point plus severe que contre ceux que l'yvrognerie fait tomber dans quelque faute.*

Voilà pour répondre en general à quelque Argument que ce soit.

Pour y répondre en particulier, il faut se souvenir, Qu'il n'y a que quatre choses sur lesquelles soient fondez tous les Enthymêmes qui se font; sçavoir, *(Voyez ce qui a esté dit à la fin du 2. Chap. du I. Liv.)*

Le Vrai-semblable,

L'Exemple,

Le Signe necessaire ou *Tecmerion*,

Le simple Signe,

Tout *Enthymême* qui étabit sa preuve sur ce qui arrive ou semble arriver d'ordinaire, est celuy qu'on dit estre tiré du *Vrai-semblable*.

*L'Enthymême* fondé sur l'Induction, qui pour preuve allegue une ou plusieurs choses toutes semblables; & cela lorsque remontant à l'Universel on en fait application au Particulier; tel Enthymême est celui qui est tiré de *l'Exemple*.

*L'Enthymême* qui pour preuve apporte un effet necessaire, & tel qu'on ne peut pas nier que la chose ne soit; est celui que nous disons estre tiré du Signe necessaire.

Enfin lorsque pour sa preuve, on se contente d'alleguer des choses ou tres-generales ou tout à-fait particulieres, soit qu'elles soient vrayes ou non ; cette sorte d'Enthymême est celuy qui est fondé sur le *simple Signe*.

CECY donc presuposé, & de plus puis que *le Vrai-semblable* de sa nature est tel, Que jamais il ne regarde les choses qui arrivent toûjours de la même façon, mais simplement celles qui arrivent pour l'ordinaire ; il s'ensuit, Que de tous les Enthymêmes que nous venons de remarquer, il n'y en a pas-un à qui l'on ne puisse donner solution en apportant une Instance. J'avoüe que telle Instance ne sera pas toûjours une veritable solution, & qu'elle aura plus d'apparence que d'effet ; mais aussi ne sera-t'elle pas inutile, puis qu'encore qu'on ne puisse pas toûjours monstrer *Qu'une chose n'est pas Vrai-semblable*, ce qui pourtant est la seule solution qu'il faudroit apporter pour ruiner l'Argument ; neantmoins on ne laissera pas d'y donner atteinte & de l'affoiblir, en faisant voir, *Que la preuve n'est point convainquante, & n'enferme aucune necessité*. Aussi est-ce pour cela que celui qui se défend a toûjours bien plus d'avantage que celui qui Accuse, à cause de cette fausseté qui se glisse dans le raisonnement & qui trompe l'esprit. Et de fait puis que tout Accusateur fonde sa preuve sur la Vrai-semblance, & que quelque difference qu'il y ait entre monstrer, *Qu'une chose n'est pas vrai-semblable*, ou simplement *Qu'elle n'est pas necessaire* ; le Vrai-semblable cependant est de telle nature, Qu'absolument il y toûjours lieu d'y répondre & d'apporter quelque objection ; attendu que si cela n'estoit, ce

ne

ne seroit plus alors vrai-semblance, mais une chose de pure necessité & qui se feroit toûjours de la même façon. De-là il arrive que le Juge, qui n'est pas des plus fins en ces matieres, lors que de cette sorte il entend repondre à un Argument, & qu'il voit soustenir, *Qu'il n'y a aucune necessité d'ajoûter foy a ce qu'on avance*, aussi-tost il s'imagine, Ou que la chose absolument n'est pas vrai-semblable, Ou en tout cas qu'elle excede son pouvoir, & que ce n'est point à luy à en juger; trompé comme j'ay dit par la qualité de cette Reponse: Cependant il a tort, donnant par-là à connoistre Qu'il ne sçait pas jusqu'où s'estend sa Jurisdiction, puisque tout Juge n'a pas seulement à prononcer sur les choses de necessité absoluë, mais encore sur celles qui ne sont que vrai-semblables; ce qui est si vray, que même c'est là proprement ce qu'on appelle, *Juger en conscience & dans l'Equité*.

Ainsi donc pour donner solution; il ne suffira pas de monstrer, *Que la preuve n'est pas convainquante, & n'enferme aucune necessité*; mais encore il sera besoin de faire voir, *Qu'absolument elle n'est pas vrai-semblable*. Ce qui sera évident si l'objection qu'on apporte est fondée sur des choses qui arrivent bien plus ordinairement que celles qui seront alleguées.

Or il se trouve toûjours qu'une réponse est de cette qualité pour deux raisons, Ou à cause *du Temps*, ou à cause *des Choses*. Que si ces deux conditions se rencontrent à la fois, pour lors il n'y aura rien de si fort; estant certain Que plus une chose arrivera souvent de cette maniere, & plus elle paroistra vray-semblable.

POUR ce qui eſt *du Simple Signe* & des Enthymes que nous avons dit qui en ſont tirez, quelque vrays mêmes qu'ils ſoient, toûjours on y peut donner ſolution, ainſi qu'il a eſté remarqué au commencement; car tant s'en faut qu'ils faſſent preuve, que même il n'y en a pas un qui puiſſe ſervir à tirer la moindre conſequence; Et cela eſt une choſe évidente par nos Analytiques.

QUANT aux Enthymêmes tirez *de l'Exemple*, la ſolution qu'on leur doit donner eſt la même que celle qu'on donne aux Enthymêmes tirez du vray-ſemblable; car pour peu qu'on ait à leur oppoſer qui faſſe connoiſtre *Que la choſe n'arrive pas toûjours de la ſorte que l'Adverſaire prétend*, cela ſuffit; puis qu'au moins verra-t'on par-là Qu'il n'y a aucune neceſſité d'y ajoûter foy; & cela quand bien même de la part de l'Adverſaire il auroit eſté monſtré que de l'autre façon la même choſe fuſt arrivée & plus de fois & plus ſouvent.

Que ſi la preuve de l'Adverſaire eſt telle, que ſans luy pouvoir rien oppoſer il ait fait voir, *Que non ſeulement la choſe eſt comme il dit*, mais encore *Que pluſieurs fois elle eſt arrivée de la même façon & tres-ſouvent*: Ce qu'il y aura à répondre, eſt de ſouſtenir, *Ou qu'il ne s'agit pas du même Fait*; *Ou qu'il y a d'autres circonſtances à remarquer*; *Ou qu'il ſe trouve quelque difference de l'un à l'autre*.

A L'égard du *Signe neceſſaire*, & des Enthymêmes qui en ſont tirez; comme ce n'eſt

n'eſt pas y ſatisfaire, ni leur donner ſolution, Que de nier ſimplement la conſequence, ainſi que nous l'avons fait voir dans nos Analytiques; le ſeul moyen qui reſte pour y répondre, c'eſt de monſtrer *Que ce qu'on dit n'eſt pas vray, & qu'abſolument la choſe ne ſe trouvera point:* Que ſi effectivement la choſe eſt vraye, & de plus qu'on ne puiſſe pas douter que la conſequence qu'on en tire ne ſoit neceſſaire, pour eſtre fondée ſur un Signe infaillible & certain; l'Argument alors ſera ſans réponſe, attendu que le tout paroiſtra auſſi clair que ſi l'on avoit apporté une Démonſtration.



CHA-



# CHAPITRE XXVI.

## *De l'Amplification.*

QUANT à l'*Adresse d'Agrandir une chose, ou la faire paroistre plus Petite qu'elle n'est*, elle ne doit point passer pour Element d'Enthymêmes : Par *Element* au reste, j'entends la même chose que ce que j'entends par le mot de *Lieu*; puis qu'enfin *Element* & *Lieu* servent tous deux de fondement à plusieurs Enthymêmes & sont comme un Reduit où ils viennent tous à se rencontrer.

L'Adresse donc d'agrandir une chose ou de la faire paroître petite, n'est autre que d'apporter certains Enthymêmes pour monstrer, *Que tel effet en particulier est Grand ou Petit, de grande ou de peu d'importance*; Tout de même qu'il y en a pour prouver *Qu'une chose est Bonne ou Mauvaise*; *Juste ou Injuste*; & ainsi du reste, car tout cela est pure matiere de Syllogismes & d'Enthymêmes. Tellement que si pas une de ces preuves ici ne doit estre considerée ny comme Lieu d'Enthymêmes, ni comme Element; il en faut dire autant de l'Amplification.

ON doit faire le même jugement des *Enthymêmes propres à Refuter*, puis qu'il ne sont point d'une autre espece, que ceux qui ser-

servent à la Preuve: Et de vray tout homme qui Refute & qui pretend donner solution à un Argument, n'a que deux voyes pour y parvenir; L'une est, de Prouver; & L'autre, d'apporter une Instance. *On agit par preuve* quand on monstre tout le contraire de ce que l'Adversaire dit, comme si l'Adversaire pretend *Qu'une chose a esté faite.* Et si l'autre prouve *Qu'elle ne l'a pas esté*; Celuy qui refute monstre *Qu'elle ne l'a pas esté*; Celui-cy soûtient le Contraire, & monstre *Qu'elle a esté faite veritablement.* De maniere qu'il n'y a aucune difference entre l'un & l'autre, puis que tous deux également se servent des mêmes moyens; & que chacun dans son Party apporte aussi bien des Enthymêmes pour monstrer Qu'une chose est, que pour monstrer qu'elle n'est pas.

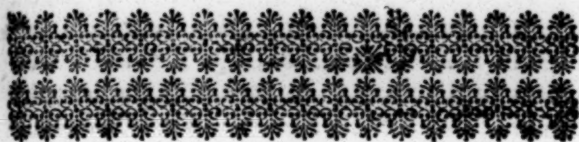
A L'égard de *l'Instance*, il est certain Que la qualité d'Enthymême ne luy convient point: & de vray *Faire une Instance*, ainsi qu'il a esté remarqué dans nos Topiques, n'est autre chose Que d'avertir & donner tel avis sur une matiere, que par là on vienne à connoistre, Ou que la consequence qui a esté tirée n'est pas bonne, Ou que dans l'Argument on s'est servi d'une proposition fausse.

Touchant donc ce que nous nous estions proposé de traiter sur la fin, sçavoir *des Exemples*, *des Sentences*, *des Enthymémes*, & enfin de tout ce qui appartient *à la maniere de concevoir & de prendre les choses*; & cela non seulement afin d'avoir à choisir toute sorte de Preuves & d'Argumens, mais encore pour nous voir en estat de repondre à tout ce qui pour-

pourroit estre allegué contre nous, & y donner Solution; C'est à peu prés ce que nous croyons devoir estre remarqué là-dessus. Il ne nous reste plus qu'à parler de *la Diction*, & de *l'Ordre* ou *Disposition* qui est à observer dans le Discours.



LA



# LA RHETORIQUE D'ARISTOTE.

## LIVRE TROISIE'ME.

### CHAPITRE I.

*Recapitulation ſommaire.*

PARCE que dans tout Diſcours trois Choſes ſont à conſiderer, & dont il faut que la Rhetorique traite;

La premiere,

*De quel endroit on doit tirer ſes Preuves.*

La ſeconde,

*Ce qu'il y a à obſerver pour l'Elocution.*

La troiſiéme,

*Comment il faut que chaque Partie ſoit placée?*

Preſentement pour ce qui eſt de la Preuve, c'eſt

c'est une matiere que nous avons examinée à fonds & dans toutes ses parties : car non seulement il a esté remarqué Qu'il y avoit trois sortes de Preuves, & specifié Quelles elles étoient; mais encore la raison a esté donnée pourquoy il n'y en avoit pas davantage. Et de vrai, pour montrer Qu'il n'y en peut avoir que trois, c'est que les Juges jamais ne viennent à estre persuadez ni à croire ce qu'on leur dit, que pour l'une de ces trois raisons ici; car c'est toûjours,

*Ou parce qu'ils se sont laissez émouvoir & prevenir de quelque passion :*

*Ou pour avoir eu bonne opinion de celui qui parle ;*

*Ou enfin à cause que ce qui a esté dit a esté bien prouvé.*

Et tout de même encore il a esté parlé des Enthymemes & monstré où il les faloit chercher; ayant fait sçavoir Qu'il y en a de deux sortes : les uns *Specifiques* & particuliers à châque Genre; les autres communs à tous les Genres ensemble, appellez *Lieux Communs*. Maintenant nous avons à traiter de *l'Elocution*, car sans doute il ne suffit pas de connoistre ce qu'il faut dire, mais encore il est necessaire de le dire comme il faut; & d'autant plus que c'est un moyen qui ne contribuë pas peu à faire éclater les moeurs, & à donner bonne opinion de celuy qui parle.

## *De l'Action.*

ET dautant que l'Eloquence, pour éclater, dépend de trois Poincts principalement; Sçavoir,

des

des Choses,
des Paroles,
de l'Action.

A leur égard on peut asseurer que jusques ici l'ordre qui estoit le plus naturel a esté suivi : car d'abord, comme c'est ce qui s'offre le premier, on a recherché *Qu'elles estoient les choses qui peuvent persuader*? Apres on est venu à examiner *Comment il faloit dire ces choses-là pour les dire bien, & dans quel ordre*? Quant au dernier Poinct, *qui consiste dans l'Action*, & qui est d'un tres-grand effet ; c'est à quoy l'on n'a point encore travaillé ; & même ce n'a esté que fort tard qu'on s'en est avisé pour le Theatre, & pour Reciter les Poëmes Epiques ; car auparavant c'estoient les Poëtes eux-mêmes qui representoient leurs propres Tragedies ; de maniere qu'aujourd'hui il ne faut point douter que ce ne soit une Partie à cultiver dans la Rhetorique aussi-bien qu'elle l'a esté dans la Poësie ; car pour la Poësie on sçait que beaucoup s'en sont déja meslez, entr'autres un certain Glaucon de Teos en Jonie. Ῥαψῳδοί.

Au reste tout ce secret-là dépend de la Voix, pour sçavoir comment il s'en faut servir dans chaque Passion ; par exemple *Quand il faut l'élever ou l'abaisser, ou parler à l'ordinaire*. Et tout de même à l'égard *des Tons differens*, qui sont l'Aigu, le Bas & le Mediocre, & encore à l'égard du Nombre, afin de les bien ménager dans chaque mouvement particulier : car il est certain que tous ceux qui s'étudient à la Prononciation ont accoûtumé d'observer ces trois choses, *Le Corps ou la force de la voix, l'Harmonie, & le Nombre*. Et de vray cela est si important, que de tous les Orateurs qui paroissent

sent

ſent en public, il n'y a preſque que ceux qui ont la prononciation belle, & qui recitent bien, qui remportent le prix; & il ne s'en faut pas étonner: Car par la même raiſon que preſentement pour le Theatre les Comediens ont un avantage conſiderable ſur les Poëtes; de même en eſt-il de ceux qui recitent en public; & le tout parce que le ſiecle eſt corrompu, & qu'aujourd'huy dans les Republiques on ne fait eſtime que de ce qui plaiſt.

Touchant l'Action donc, comme j'ay dit, c'eſt une matiere qui n'a point encore eſté traitée ny reduite en Art; & d'autant plus que ce n'eſt que depuis peu qu'on a ſongé à l'Elocution & à en donner des preceptes. Auſſi pour en bien parler, il ſemble que l'Elocution ſoit peu de choſe & qu'on ne devroit point s'y arreſter; neantmoins parce que la Rhetorique elle-même, à la bien conſiderer, ne contient rien de ſolide, & ne giſt qu'en opinion; on ne doit pas laiſſer d'en traiter, non pas à la verité comm d'une choſe qui merite qu'on en faſſe eſtat, mais comme neceſſaire de la ſorte qu'on vit à preſent.

En effet, il ſeroit à deſirer Que pour le Diſcours, on ne s'amuſaſt point à tant de vaines adreſſes comme on fait, puis que tout l'agrément qu'on y devroit chercher, ſeroit de faire en ſorte Qu'il ne puſt pas tout-à fait déplaire, ni auſſi donner trop de plaiſir; eſtant de la juſtice de ne s'atacher qu'à ſon Sujet & de travailler fortement à faire connoiſtre la verité; tout le reſle, hors la Preuve eſtant inutile. Pourtant, comme j'ay dit, le mal-heur du ſiecle eſt tel; qu'aujourd'huy ces Adreſſes-là ſont de tres grand effet, à cauſe que l'auditeur n'eſt pas comme il devroit

vroit estre, & que tout est perverti. Pour l'Elocution, veritablement il y a quelque exception à faire, veu qu'elle est necessaire en quelque sorte, dans les Sciences ; parce que dans les Sciences il importe que vous vous exprimiez de telle ou de telle façon ; mais cela n'approche point de l'excés où nous voyons la Rhetorique quant à ce poinct ; car enfin toute son expression n'est que pure phantaisie & n'a esté trouvée que pour s'accommoder au goust de l'Auditeur : Et de fait son langage est si étrange à l'égard des Sciences, que personne ne s'en sert pour enseigner la Geormetrie.

POur revenir à l'Action, il est certain Qu'aussi-tost qu'elle sera reduite en Art, elle produira le même effet que fait aujourd'huy le Theatre pour la Representation. Or que cela ne se voye quelque jour, c'est dequoy il ne faut point douter, puis que même il se trouve déja des Autheurs qui ont essayé d'en toucher quelque chose, comme Thrasymaque dans le Livre qu'il intitule, *Des Moyens d'exciter la Pitié.* Apres tout il y a cette difference entre l'Action & l'Elocution, Que *l'Action*, pour ainsi dire, emprunte tout de la Nature & du Genie, & fort peu de l'Art ; *l'Elocution* au contraire emprunte tout de l'Art, & fort peu du Genie. Aussi est ce la raison pourquoy aujourd'huy la gloire de l'Eloquence est partagée entre les Orateurs, & qu'on donne le prix aussi bien à ceux qui reüssissent pour l'Elocution, qu'aux autres qui éclatent par l'Action ; car tout Discours sur le papier a cela, lors que la diction en est belle, qu'il se fait beaucoup plus valoir par l'expression que par les pensées.

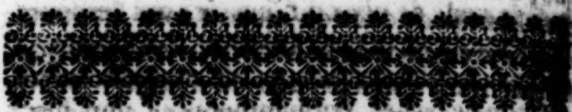
## *De l'Elocution.*

OR les premiers qui ſe ſont mis en peine de cultiver l'Elocution, ont eſté les Poëtes, comme effectivement l'Ordre & la Raiſon vouloient que ce fuſſent eux qui commençaſſent; n'y ayant rien de ſi propre à ſeconder le deſſein du Poëte, qui eſt d'Imiter, que les Paroles, qu'on ſçait eſtre les vives images des Choſes; & de fait il ſe trouve Que de toutes les Parties que la Nature nous a données, il n'y en a pas une qui ſoit plus propre à imiter ce que nous voulons, que la Voix; d'où vient auſſi qu'en ſuite de l'Elocution on a vû paroiſtre ces Arts qui ſervent purement à la Repreſentation, comme celuy *des Comediens*, celuy de reciter les *Poëmes Epiques*, & quelques autres.

Et dautant qu'il fut remarqué touchant l'Elocution, Que de tous les Poëtes qui eſtoient en reputation la pluſpart ſembloient n'eſtre eſtimez, que parce que leur expreſſion eſtoit riche, & qu'ils faiſoient de beaux vers, attendu que pour le ſens ils ne diſoient que des niaiſeries; c'eſt pour cela auſſi que la Diction Poëtique d'abord a eſté en uſage chez les Orateurs, témoin celle de Gorgias: car elle a plû à ce poinct, qu'encore aujourd'huy les Ignorans & ceux qui n'ont point de gouſt s'imaginent qu'un homme fait merveilles quand il s'en ſert. Cependant tant s'en faut que cela ſoit, Que la Proſe a une diction toute differente de celle de la Poëſie: Et pour le faire voir, c'eſt que ce qui eſt arrivé dans la Poëſie depuis peu, le juſtifie clairement; car il ſe trouve

ve que de tous les Poëtes qui travaillent pour le Theatre, il n'y en a pas un qui presentement se serve de la même Diction dont on se servoit autresois. En effet comme premierement des vers Tetrametres, ils ont passé aux Iambiques, à cause que de tous les vers l'Iambique est celui qui approche le plus de la Prose: Aussi de tous les Mots ils ont quitté ceux qui s'éloignent de la façon ordinaire de parler, laissant-là tout ce qui auparavant servoit à embellir leur Diction : en quoy ils ont esté suivis par tous les autres qui font des vers Hexametres. Ainsi donc de vouloir encore imiter les Poëtes en ceci, ce seroit une chose ridicule, veu qu'eux mêmes ne s'en servent plus. Si bien qu'il se voit par-là Que nous ne sommes point icy obligez de traiter exactement de toute sorte d'Elocution; mais de celle qui fait à nostre sujet & que nous avons remarquée estre propre à l'Orateur; car pour l'autre qui regarde la Poësie, il en a esté parlé dans nostre Poëtique.





# LA DICTION.

## CHAPITRE II.

### *De la belle Elocution.*

ENSUITE des Reflexions que nous venons de faire, ſuppoſons Que la beauté de l'Elocution conſiſte *A eſtre claire d'elle-même, & intelligible.* Et pour marque de cela c'eſt que tout diſcours qui ne ſe fait pas entendre ne fait point ſon effet. De plus elle ne doit eſtre ni trop Baſſe, ni trop Noble; mais Propre au Sujet. Car j'avoüe bien que peut-eſtre en ſe ſervant de la diction Poëtique on évitera cette baſſeſſe que nous condamnons: mais auſſi en le faiſant ce ſeroit tomber dans l'excez, puis que cette ſorte d'expreſſion ne convient point à la Proſe.

Au reſte ce qui contribuë le plus à rendre le Diſcours intelligible & clair, ſont les mots *Propres*; mais ce qui luy oſte la baſſaſſe, & luy donne de l'ornement, ce ſont tous ces autres termes dont il a eſté fait mention dans noſtre Poëtique. Car ſans doute changer les mots d'une certaine maniere & les déguiſer, fait paroiſtre la Diction toute autre & la rend majeſtueuſe. En effet comme on éprouve je ne ſçay quoy

quoy à la veuë des Estrangers qu'on n'éprouve pas à la veuë de ceux qu'on voit tous les jours; de même en est-il de la Diction. Pour cette raison-là donc il sera à propos de déguiser un peu sa façon de parler, & l'habiller pour ainsi dire à l'estrangere; car tout ce qui vient des Estrangers paroist admirable; or tout ce qui est admirable, plaist & réjoüit. Veritablement les Vers ont cet avantage qu'il se trouve beaucoup de choses en eux qui produisent cet effet; & même qui y viennent fort bien, à cause que tout ce qui s'y traite est incomparablement plus noble & plus grand, soit pour les personnes, soit pour les matieres. Il n'en va pas ainsi de la Prose, où les occasions de le faire sont bien moins frequentes, attendu que les sujets qu'elle traite sont ordinaires & beaucoup au dessous de ceux de la Poësie. Et pour monstrer qu'il est necessaire que la Diction soit proportionnée au sujet, c'est que si dans la Poësie même, toute noble qu'elle est, la bien-seance ne permet pas toûjours qu'elle se soustienne par la grandeur de l'expression: car enfin ce seroit une impertinence, ayant à faire parler un petit garçon, ou un valet, d'employer ce qu'il y a de plus beau dans la langue; & tout de même en traitant de petites choses. Ainsi en doit-il estre de la Prose, où cette même bien-seance veut, Que tantost on fasse plus, & tantost moins; Tantost qu'on étale & tantost qu'on resserre à mesure que le Sujet le permettra; mais pourtant de sorte, que l'artifice en soit caché, & qu'au lieu de paroistre étudié, il semble que cela se dise naturellement; car l'un est propre à persuader, & l'autre produit un effet tout contraire: & de vray quand l'Au-

diteur s'en apperçoit, il se tient sur ses gardes, comme si on avoit dessein de le surprendre, ne se défiant pas moins d'un Discours de cette nature, qu'on se défie des vins mixtionnez. Aussi peut-on dire qu'il y a autant de difference de l'un à l'autre, qu'il s'en remarque entre la voix de Theodore, cet excellent Comedien, & celle de ses Compagnons; parce que la sienne est si naturelle & si trompeuse, qu'il ne semble pas que ce soit un Comedien qui parle, mais la personne même dont l'action est representée; au lieu que celle des autres paroist forcée & contrefaite. Au reste le vray moyen de tromper & de cacher son artifice, c'est de choisir les mots qui viennent le plus en usage, comme fait Euripide qui le premier a trouvé ce secret, & l'a découvert aux autres.

### *Des Metaphores.*

MAIS parce que tout Discours n'est composé d'autre chose que *de Noms & de Verbes*, de plus Qu'il se trouve autant d'especes de Noms qu'il en a esté remarqué dans nostre Poëtique: pour cela il faut que l'Orateur prenne garde à se servir le plus rarement & en moins de lieux qu'il pourra, tant des mots pris des autres langues, que nous appellons *Estrangers*, que des mots *Doubles*; ou *Feints.* De sçavoir maintenant quand l'occasion se presentera de le faire, c'est ce que nous dirons un peu apres; Pour la raison qui deffend de s'en servir, elle a déja esté donnée; attendu que tels mots changent trop la façon de parler ordinaire, & la déguisent au de-là de

ce

ce qu'il faut. Il n'en va pas ainsi des mots *Propres* & *Usitez*, ni des *Metaphores* qui seuls sont utiles à la Prose & y viennent bien. Et une marque que cela est ainsi, c'est que tout le monde ne se sert d'autre chose, n'y ayant personne qui dans l'entretien & en parlant familierement n'employe & les Metaphores, & les noms usités, & les mots Propres. Tellement qu'il se voit, Que si l'on sçait se servir à propos de tous ces termes dont nous avons fait mention, non seulement il y aura dans l'expression je ne sçay quoy d'extraordinaire qui frappera, mais encore l'artifice en sera si caché, qu'il en paroistra pas que ce soit une chose travaillée, & même il n'y aura rien de si clair; qui sont trois conditions en quoy consiste la plus parfaite Elocution de l'Orateur.

De tous les mots au reste qui entrent dans la Prose, il est à remarquer Que les *Equivoques* sont plus d'usage pour les Sophistes, à cause que c'est-là où ils mettent leur finesse & ce qui leur sert le plus à tromper. Quant aux *Synonimes*, les Poëtes en ont plus de besoin. J'appelle mots *Propres* & *Synônymes*, par exemple, *Marcher*, & *Cheminer*, dautant que ces deux mots sont propres également pour ce qu'ils signifient, & qu'ils signifient la même chose. De sçavoir maintenant ce que c'est que chacun de ces Termes-là en particulier? de plus Combien il se trouve d'especes de Metaphores, & l'effet merveilleux qu'elles font, soit dans les Vers, soit dans la Prose? c'est ce qui a esté dit en traitant de la Poëtique.

Apres tout l'Orateur sera d'autant plus obligé de rechercher les Metaphores & de se mettre en peine d'en trouver, Qu'absolument la

Profe a beaucoup moins de chofes qui viennent à fon fecours que les Vers : car outre que la Metaphore a cela de propre, Qu'elle eft claire, agreable, & qu'elle frappe par je ne fçay quoy de nouveau ; c'eft qu'il la faut trouver de foy-même & ne l'emprunter de perfonne. Au refte foit qu'on fe ferve d'Epithetes ou de Metaphores, il faut bien prendre garde de n'en point choifir qui ne foient tout-à-fait au fujet; ce qui arrivera, s'il s'y trouve de l'analogie & une jufte proportion dans le fens, autrement la chofe ne vaudroit rien & feroit impertinente ; car les Contraires ont cela, que jamais ils n'éclatent davantage & ne fe font mieux connoiftre que lors qu'ils font oppofez. Or le moyen d'éviter cette faute, c'eft de confiderer le rapport que les chofes ont entr'elles, & de quelle façon elles fe regardent : Car tout de même qu'au Jeune homme nous voyons que l'Ecarlate fied bien, & au Vieillard une autre couleur ; ainfi en eft-il de tout le refte.

OR s'il s'agit de loüange & que vous voulez embellir la matiere que vous traitez, alors il faudra tirer voftre Metaphore de ce qui fe trouvera de plus noble dans le même genre ; Et au contraire voulant en donner mauvaife opinion, il la faudra tirer du pire endroit & de ce qui s'y rencontrera de plus méprifable. Je m'explique, par exemple, Attendu que ce font deux chofes contraires & comprifes fous même genre, de dire d'un homme qui en prie un autre, *Que c'eft qu'il gueufe* ; Et tout au contraire d'un qui gueufe effectivement, *Que c'eft qu'il prie* ; à caufe que faire l'une ou l'autre de ces deux chofes c'eft *Demander*, qui eft

est le genre; cela proprement est pratiquer ce que nous venons de dire. Ainsi Iphicrate voulant un jour faire dépit à Callias contre qui il avoit prise, l'appella *Metragyrtes* & non pas *Dadouchos*, qui étoit sa veritable qualité. *Metragyrtes* au reste veut dire simplement un Questeur de Confrairie ou Portebassin, & *Dadouchos* un Porte-cierge. A quoy Callias repartit, *Qu'on voyoit bien par ce qu'il disoit, qu'il n'estoit guere entendu aux Mysteres de la Déesse & que jamais il n'avoit eu l'honneur d'estre admis au nombre des Initiez; puis qu'enfin s'il eust sceu ce que c'estoit, il n'auroit eu garde de l'appeller* Metragyrtes *comme il faisoit, mais* Dadouchos. Car quoy que sous ces deux noms soient comprises deux fonctions qui regardent les ceremonies qu'on fait pour la Mere des Dieux; la difference neantmoins en est si grande, que l'une est sans honneur & l'autre tres honnorable. Ainsi en est-il encore de ceux qui estoient à la Cour de Denis le Tyran, que tout le monde appelloit *Dionysiocolacas*, *les Flateurs du Tyran*, car entr'eux ils se nommoient *les Adroits & les gens de Cour*; or est-il que tous ces deux mots sont dits avec Metaphore, mais l'un est infamant & reproche un vice honteux; l'autre au contraire est pris en bonne part. Les Voleurs font la même chose, car pour couvrir d'un nom honneste le mestier qu'ils font, ils s'appellent *Avanturiers & gens de Fortune.* Par cette raison l'on voit qu'il n'y aura rien qu'on ne puisse tourner en bonne ou mauvaise part; car qu'un homme ait commis un crime, on dira simplement, *Qu'il a failly, & que c'est par malheur qu'il est tombé dans cette faute*: Et tout au contraire qu'un autre n'ait fait qu'u-

ne simple Faute, par cette adresse on le traittera de criminel faisant passer son action pour un *Attentat*. Ainsi en sera-t'il ayant à parler d'un qui n'aura que derobé; car pour rendre son action plus odieuse, on se pourra servir des termes qui marquent le plus de violence, par exemple, *Qu'il a ravy*, *Qu'il a enlevé*, *Qu'il a ravagé*. Pour ce qui est de ce que dit Telephe dans Euripide touchant certains Rameurs,

*Qu'avec leurs Rames, faisant les Rois sur la Mer, & commandant aux flots afin d'arriver plustost en Mysie,*

La Metaphore de cela n'est pas bonne, à raison que le mot de *Roy* en cet endroit, & celuy de *Commander*, sont trop nobles pour estre attribuez à l'exercice de la Rame, qui est vil. De maniere que comme ces sortes de Metaphores ne sont point naturelles, l'artifice n'en peut estre caché.

On peut encore pécher contre les Metaphores au choix des mots, quand les syllables en sont rudes & ne rendent pas un son agreable à l'oreille, ainsi que fait dans ses Elegies, le Poëte Dionysius, surnommé *l'Homme à l'airain*: comme quand il appelle la Poësie *le Cry de Calliope*, à cause que le mot de *Poësie* & celui de *Cry* signifient chacun une sorte de Voix: car non seulement la Metaphore est méchante en ce que le mot de *Cry* est rude; mais encore parce que ce qu'il signifie n'a aucun rapport avec la douceur de la Poësie.

Il fut surnommé ainsi, à cause de l'avis qu'il donna aux Atheniens de ne se servir d'autre monnoye que de celle d'airian.

Touchant les Metaphores encore il faut prendre garde Qu'elles ne soient point tirées de loin, mais de choses proches & de même espece; afin que venant à nommer ce qui n'a point de nom, ce soit de sorte qu'on ne doute point,

point, alors qu'il ne soit tres-bien nommé, à cause du parfait rapport; comme dans cet Enigme qui a tant couru.

*J'ay vû, chose admirable! un homme avec du feu*
*Qui colloit de l'airain dessus la chair d'un homme.*

Car comme la maniere d'appliquer les ventouses n'a point de nom, & que *Coller* & telle sorte d'application sont tous deux des moyens pour faire tenir une chose à un autre; celui qui a composé l'Enigme s'est servi exprés du mot de *Coller*, afin de mieux expliquer la façon avec laquelle on applique les ventouses.

En un mot qui veut avoir de bonnes Metaphores, doit recourir aux Enigmes bien-faits; & de vray puis que ce qui fait l'Enigme sont les Metaphores, il s'ensuit Qu'un Enigme ne sçauroit jamais estre bien fait, que les Metaphores n'en soient excellentes,

Les Metaphores encore ont ceci; Qu'elles veulent estre tirées de choses honnestes, & qui portent une belle idée. Or comme a fort bien remarqué Lycimnius, un mot peut estre *honneste* ou *deshonneste*, en deux façons; ou à cause du son, ayant simplement égard à l'oreille, ou à cause de sa signification. Il se trouve outre cela une troisiéme façon qui sert de réponse à l'Argument Sophistique allegué communément pour prouver le contraire: Car la raison qu'apporte Bryson afin de monstrer Qu'il n'y a rien de sale dans les paroles, & que personne ne sçauroit jamais rien dire de deshonneste en parlant, *A cause*, dit-il, *que de quelque maniere qu'on s'exprime, c'est toûjours dire la même chose*; absolument cette raison est fausse, puis qu'enfin il se remarque des termes & plus pro-

pres les uns que les autres pour ce qu'ils signifient, & même bien plus expressifs & beaucoup plus capables de faire la peinture d'une chose & la mettre devant les yeux. Joint qu'il ne faut pas s'imaginer Que tout ce qui signifie une même chose, la signifie également & de la même façon; de sorte que quand il n'y auroit que cela, ce seroit assez pour faire demeurer d'acord Qu'effectivement il y a des termes & plus honnestes & plus sales les uns que les autres: car quoy que deux termes signifient une chose honneste & une chose sale tout ensemble, neanmoins ce n'est jamais ni comme sale precisément qu'ils la signifient, ni comme honneste; ou si cela est il s'y trouve du plus & du moins.

Donc pour ce qui est des Metaphores, il les faudra choisir de sorte, Q'elles ne contiennent rien que d'honneste & qui ne plaise, soit pour le mot, soit pour l'expression; & de plus Qu'elles ne presentent rien à la veuë ni aux autres Sens qui les puisse choquer. Et pour montrer que le choix dont nous parlons est necessaire, c'est qu'enfin il y a bien de la difference entre dire, *l'Aurore aux doigts de rose*, & *l'Aurore aux doigts d'écarlate*, & bien pis encore que tout cela *l'Aurore aux doigts rouges*.

## Des *Epithetes*.

A L'égard des *Epithetes* ou *Adjectifs* on en peut encore user ainsi que des Metaphores, & les choisir à l'avantage, ou au desavantage d'une personne; à sa honte, ou à sa gloire. Par exemple ayant à parler d'Oreste, d'un costé on dira, *Que c'est un Parricide & un abominable qui a tué sa propre Mere*: Et d'un autre costé prenant

nant la chose en bonne part, on l'appellera *Le Fils genereux, le Vangeur du sang, & du meurtre de son Pere.* Ou bien encore comme fit Simonide quand Anaxilas, celuy qui à la course des Mules gagna le prix, le vint prier de faire des vers; car voyant qu'il luy offroit trop peu, il fit semblant qu'il n'en vouloit pas faire, *Comme estant indigne*, disoit-il, *d'avoir à loüer des demi-Baudets.* Mais quand il luy promit davantage, alors il fit ces vers.

*Qu'on vous aime en tous lieux, par tout qu'on vous caresse,*
*O Filles de Chevaux plus legers que le vent.*

Cependant il les pouvoit encore appelle *Filles d'Asnesses* s'il eût voulu.

Les Diminutifs font encore le même effet. J'appelle mot *Diminutif*, celuy qui fait paroistre quelque Bien ou quelque Mal plus petit qu'il n'est; ainsi en use Aristophane dans ses *Babyloniens* lors qu'il raille, car au lieu de nommer quantité de choses comme on a accoûtumé de les nommer; Par exemple *de l'Or*, *une Robbe, une Injure, une Maladie*; à la place il se sert de diminutifs. Neantmoins quand on les employera, il faut prendre garde de n'en pas abuser, & se tenir toûjours dans les bornes de la mediocrité.

# CHAPITRE III.

## *De l'Elocution froide.*

QUATRE choses rendent l'Elocution Froide. Premierement les mots *Doubles* ou *Composez*, comme quand Lycophron dit, *Le Ciel Porte-flambeaux*, *La Terre Porte-montagnes*, *&c.* * Ou comme Gorgias lors qu'il se sert des termes *de Vray-Jureurs*, *& Faux-Jureurs*. Et encore comme fait Alcidamas en beaucoup de lieux. Car sans doute tous ces termes-là, & telles autres manieres de parler qu'ils affectent, sentent beaucoup plus la Poësie que la Prose, à cause de leur composition. C'est donc-là une des raisons pourquoi l'Elocution est froide.

Secondement l'Elocution paroist froide, lors qu'on se sert de mots *Estrangers*, ainsi que Lycophron, qui voulant faire sçavoir Que Xerxes estoit de grande taille, l'appelle *Pelorion.* * Alcidamas encore est un de ceux qu'on peut réprendre en ceci particulierement.

En troisiéme lieu, la Diction paroist froide à raison *des Epithetes*, quand ils sont grands, ou qu'ils ne viennent pas à propos, ou qu'il y en a trop : Car je demeure bien d'accord Qu'en Poësie les Epithetes inutiles ont lieu quelquefois, & qu'il est permis de dire, *Du*

*Lait*

*Lait blanc* ; mais dans la Prose, non seulement il n'y a rien de si impertinent que de s'en servir ; mais encore d'en mettre trop, est un defaut si visible, qu'il n'y a personne qui ne prenne cela pour de la Poësie. Or parce que dans la Prose on ne sçauroit s'en passer ; car les Epithetes ont cet avantage, qu'ils annoblissent merveilleusement la Diction, luy donnant je ne sçay quoy d'extraordinaire & d'étranger qui frappe ; il faut pourtant estre reservé là-dessus, afin de ne pas tomber dans l'excés ; puis qu'àlors ce seroit un plus grand vice que de parler sur le champ & sans preparation ; Et de vray le pis qu'on pourroit dire d'un discours qui n'auroit pas esté preparé, c'est qu'il ne seroit pas bien, au lieu que l'autre ne vaudroit rien absolument. Aussi est-ce une des raisons pourquoy tout ce qu'à fait Alcidamas est si froid & si dégoûtant ; car il a ce defaut, Qu'il se sert des Epithetes, non pas comme d'un simple assaisonnement propre à réveiller l'appetit ; mais comme d'une viande à saouler, tant il se plaist à les faire venir souvent, à les choisir grands & longs, & à les employer sans necessité. Par exemple, Il ne se contente pas de dire *la Sueur*, il ajoûte *l'humide Sueur*. Il ne dit pas *les Jeux de l'Isthme*, mais *la solemnité des Jeux de l'Ihstme*. De dire *les Loix* tout simplement, ce seroit trop peu pour luy, il ajoûte *les Loix Reines des Estats*. Il ne se sert pas du mot de *Course* tout seul ; il dit au lieu, *Ce mouvement impetueux de l'Ame qui porte à la Course.* * ***

Jamais il ne dira, *le Chagrin* ; mais toûjours, *le triste Chagrin de l'Esprit*. Pour faire sçavoir *Qu'un Orateur a de la grace en parlant*,

au lieu de cela il dit, *Qui a une grace à charmer tout le monde répandant la joye & le plaisir dans l'esprit de tous ceux qui l'écoutent.* S'il faut dire *Il cacha telle chose sous des branches*, il ajoûte *Sous des branches d'Arbres de la Forest.* Il ne dira pas, *Il couvrit sa Nudité*, mais, *Il couvrit la honteuse Nudité de son corps.* De même en est-il quand il parle de la Convoitise, qu'il appelle *la Contémulatrice de l'Ame*, car ce mot est icy d'autant plus à condamner qu'il est à la fois & Epithete inutile, & mot Double; de sorte que cela sent tout à fait sa Poësie. *

*** ωὐτήμι μαι.

Tous ceux donc qui affectent un style Poëtique, non seulement font une chose messeante & qui ne convient point à la Prose; mais encore tout ce qu'ils disent paroist froid & ridicule; & même alors il arrive, que pour dire plus qu'il ne faut, ils en deviennent obscurs; car c'est une maxime Que depuis qu'une chose est claire, tout ce que vous ajoûtez apres ne sert plus qu'à l'obscurcir & à l'embroüiller.

L'occasion au reste où dans la Prose l'on peut se servir de mots Doubles & Composez, est quand on manque de mot Propre pour signifier ce qu'on veut, & que d'ailleurs la composition s'en trouve naturelle, par exemple comme est le mot de *Passe-temps*; mais il faut bien prendre garde de n'en pas abuser, puis que s'il y en avoit trop, cela passeroit pour de la Poësie. En effet pour monstrer que l'usage des mots *Doubles* est purement Poëtique, c'est qu'il n'y a rien qui vienne mieux à la Poësie Dithyrambique, ni qui l'embellisse davantge; attendu que son stile est enflé & qu'elle se plaist à faire du bruit. Pour les mots *Estrangers* & d'une autre Langue, ils sont plus propres

χρονοτριβεῖν.

au

au Poëme Heroïque & à l'Epopée, à cause que l'Epopée est majestueuse & aime le Grand. Enfin la *Metaphore* s'accommode mieux aux vers Iambiques & au Theatre, puis que comme il a esté remarqué, l'usage de ces vers est receu dans le Dramatique, & qu'on ne se sert plus à present des autres.

La quatriéme chose où il se remarque de la froideur dans *les Metaphores*, est lors qu'on ne les sçait pas bien choisir. Car il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de Metaphores qui ne valent rien pour le sujet qu'on traitte, Les unes pource qu'elles font un effet ridicule, d'où vient que dans la Comedie les Poëtes s'en servent souvent; Les autres au contraire parce qu'elles sont trop graves & tiennent du Tragique. Cette même froideur se rencontre dans les Metaphores si elles sont obscures, & elles seront obscures si on les tire de loin, comme fait Gorgias qui tantost appelle certaines affaires *Passes & Defaites*. Et tantost *Rubicondes & hautes en couleur*. Et encore qui dit en un autre endroit, *Et comme tu n'avois semé qu'à ta honte, aussi la recolte que tu as faite, a esté bien triste pour toy*, car tout cela est trop Poëtique. Ou bien comme fait Alcidamas qui ose appeller la Philosophie *la Forteresse & le Boulevard des Loix*, Et tout de même l'Odyssée. *Le parfait miroir de la vie humaine.** Car effectivement toutes ces choses-là ne sont point propres à persuader pour les raisons que nous avons dites. * * *

A l'égard du Mot de Gorgias lors que cette Hirondelle en volant fit son ordure sur luy, sans doute il auroit esté excellent dans la bouche d'un Poëte serieux, car il luy dist, *Vrayment*

Phi-

*Philomele cela n'est guere honneste.* Or il faut remarquer que s'il luy eût parlé comme à un Oyseau, la chose n'eust rien valu, puis qu'il n'y avoit rien de honteux dans cette action; mais bien luy parlant comme à une Fille il y avoit de la honte: De sorte qu'alors sa reprimende fut tres-spirituelle parlant à cet Oyseau, comme ne considerant point ce qu'il estoit presentement, mais ce qu'il avoit esté autrefois avant sa metamorphose.



CHA-

# CHAPITRE IV.

## *De l'Image.*

QUANT à *l'Image* ou *Comparaison*, c'est encore une Metaphore, ou peu s'en faut ; & de fait quand le Poëte representant Achille, dit de luy,

*Il va comme un Lion*,

alors c'est une simple Image ; mais quand il dit du même,

*Ce Lion s'élançoit*,

pour lors c'est une Metaphore : car à cause que le Lion est un animal courageux & fort, & qu'Achille est principalement remarquable par ces deux qualitez ; pour cela le Poëte parlant de luy, & voulant monstrer quelle estoit sa valeur, par Metaphore l'apelle un Lion.

Apres tout, quoy que la Comparaison ne nuise pas dans la Prose, & même qu'elle y soit utile ; neanmoins il ne s'en faut pas servir trop souvent ; à raison de son caractere qui est poëtique. Toute Comparaison au reste se doit tirer du même endroit que les Metaphores puis qu'il n'y a point d'autres difference entr'elles, que celle que nous avons remarquée. En voicy quelques-unes. Par exemple, la raillerie d'Androtion contre Idrieus,

*Qu'il estoit semblable à ces Chiens d'attache qu'on*

*qu'on a deliez, qui mordent tous ceux qu'ils rencontrent; car*, disoit-il, *cet Idrieus est devenu si fâcheux depuis sa prison, qu'il attaque tout le monde.*

*Ou bien comme fait Theodomas, quand il compare Archidamus tout sçavant qu'il estoit en Geometrie, à Euxenus qui n'y sçavoit rien; & le tout pour monstrer Qu'ils estoient tous deux si semblables en méchanceté & en laideur, qu'on pouvoit prendre l'un pour l'autre; car la façon avec laquelle il le fait est si juste que même on la peut renverser; & de fait; S'il est vray d'asseurer de cet Archidamus Que c'est un autre Euxenus, mais qui est sçavant en Geometrie; il s'ensuit à proportion Que ce même Euxenus est un autre Archidamus, mais qui n'est pas Geometre.*

*Platon aussi dans sa Republique parlant de ceux qui dépoüillent les Morts par vangeance, les compare à ces Chiens qui mordent la pierre, sans faire rien à ceux qui l'ont jettée.*

*Le même encore à propos du Gouvernement populaire, compare le Peuple en cette rencontre à un Pilote fort & robuste, mais qui à l'oreille dure & qui n'entend pas bien.*

*Ce qu'il dit aussi contre les Versifications n'est pas à omettre, quand il fait comparaison de la Beauté des Vers à cet éclat qui rend un visage agreable, quoi que de luy-même il ne soit pas beau; Car*, dit-il, *cet éclat n'est pas plûtost passé, que ce n'est plus le même visage, & qu'on a de la peine à le reconnoistre; Ainsi en est-il des Vers, si vous leur ostez ce nombre & cette justesse qui leur donnent l'agrément qu'ils ont.*

*La comparaison aussi contre les Samiens de Pericles est remarquable, Qu'ils ressembloient les*

*les petits Enfans, qui pleurent quand on les veut faire manger, & pourtant qui ne laissent pas de prendre ce qu'on leur donne.*

*Et tout de même ce qu'il dit contre les Bœotiens, à l'occasion de leurs dissentions & de ce qu'ils ne faisoient que s'entrebattre; Qu'ils estoient comme ces sortes de Chesnes qui venant à s'entreheurter se cassent & se brisent.*

*Ou bien encore comme Demosthene qui pendant la guerre, voyant aux Atheniens rejetter sans cesse les bons avis qu'on leur donnoit, les compare à ces gens qui ne sçauroient souffrir le branle d'un Vaisseau, ni estre sur Mer, sans avoir envie de vomir.*

*Ou comme Democrate encore, qui pour mieux faire connoistre la malice des Orateurs à fourber le Peuple, les compare aux Nourrices, qui sous pretexte de mieux preparer l'aliment qu'elles ont à donner à leurs Nourrissons, le succent si bien, que tout ce qu'elles tirent apres de leur bouche n'est plus que de la salive dont elles les barboüillent.*

*Et encore comme Antisthene qui comparoit Cephisodote en chartre à de l'encens; car comme l'encens en se consumant donne du plaisir; aussi luy tous les jours allant en deperissant, chacun en avoit de la joye; pource que c'estoit un homme qui ne faisoit que du mal.*

Tous ces Exemples icy donc peuvent estre employez également & comme Images & comme Metaphores: d'où il s'ensuit, Que tout ce qui sera bien receu en qualité de Metaphore pourra encore servir de Comparaison; puisque toute Comparaison n'est autre chose qu'une Metaphore, horsmis qu'elle doit estre accompagnée d'une raison.

Or il faut sçavoir que toute Metaphore qui est fondée sur une Analogie, ne sçauroit estre bonne, que ces deux conditions ici ne s'y rencontrent : car premierement il faut Qu'elle se puisse renverser, & que les termes transportez de part ou d'autre se répondent également: Et de plus elle doit estre fondée sur des choses de même genre & de même nature. Par exemple, S'il est vray de dire de la Vieillesse, *Qu'elle est l'Hyver de la vie*, Il faudra par la méme raison qu'on puisse dire de l'Hyver, *Que c'est la Vieillesse de l'année.* Et tout de méme encore, Si l'on peut dire de Bachus, *Que la Couppe qu'il tient à sa main est son bouclier*, Suivant la même analogie on pourra dire aussi du Bouclier de Mars, *Que c'est sa Tasse & son Goblet.*

Voilà donc ce qui a accoustumé d'entrer dans le Discours, & de quoy il est composé.



CHA-



# CHAPITRE V.

## *De la Pureté de l'elocution, & pour Parler correctement.*

LE principal fondement de l'Elocution est de parler purement sa langue, ce qui dépend de cinq choses. Premierement des *Conjonctions* & des *Particules*, quand on les sçait placer à propos & dans leur ordre naturel; Que ce qui doit preceder, est mis devant; & ce qui doit suivre, apres; ainsi qu'il se voit de quelques-unes où telle observation est indispensable. Par exemple. *Encore que* veut apres soy, *Neanmoins*; *Que si* veut avoir *Donc*: Il est pourtant à remarquer touchant ces conjonctions, qu'afin que la Reddition en soit juste & qu'elles se répondent parfaitement, il les faut disposer de sorte, qu'elles n'embarassent point l'esprit, & qu'on se puisse souvenir de la premiere quand on viendra à la seconde. Pour cela donc on aura soin de ne les pas trop écarter; & quand il s'en trouvera qui voudront se suivre necessairement, de n'en pas mettre d'autres entre-deux qui en fassent perdre la suite; car enfin il se rencontre peu d'occasions où cela se puisse faire, & estre bien. Ce seroit donc fort mal parler que de dire,

*Or pour moy, si-tost qu'il m'eut dit cela, car*

*Cleon*

*Cleon arriva là-dessus qui me conjuroit, & me prioit instamment de venir; Je partis donc & m'en allay avec eux.*

Car icy il se voit plusieurs Conjonctions interposées avant que de venir à celle qu'on attend, & qui doit suivre la premiere; de sorte que pour peu que l'interposition fust plus grande entre, *Je m'en allay*, & ce qui est mis au commencement à quoy il se rapporte, la chose paroistroit si obscure qu'on n'y verroit goute. Une des puretez donc de la Diction consiste à sçavoir bien placer les Particules & les Conjonctions.

La seconde chose qu'il faut observer, est de s'attacher aux mots *Propres*, & de ne point se servir de *Circonlocution*.

La troisiéme, est d'éviter *l'Ambiguité* & tout ce qui peut faire Equivoque, si ce n'est qu'on se proposast le contraire & que ce fust à dessein; comme font ordinairement ceux qui n'ont rien à dire & qui pourtant veulent faire croire qu'ils disent quelque chose; car telles gens alors ne manquent jamais d'user de Circonlocution & d'Equivoque; comme fait Empedocle. Et de vray il n'y a rien de si propre à tromper que le circuit des paroles, quand il y en a beaucoup; car enfin la même chose arrive à l'Auditeur, que nous voyons arriver à la pluspart de ceux qui vont au Devin, qui prennent pour verité tout ce qui enferme équivoque & porte un double sens, témoin Crœsus quand l'Oracle luy dist,

*Crœsus passant Halys, doit perdre un grand Empire.*

Car non seulement les Devins ont accoûtumé de se servir d'Equivoques, mais encore ils ont cette finesse de ne dire les choses qu'en general,

à cau-

à cause que venant à se tromper, leur faute en paroist plus petite: & de fait Qu'un homme joüe *à Pair & à Non*, il est certain qu'il manquera bien moins à répondre toûjours ou *Pair* ou *non Pair*; qu'à dire precisement *tel Nombre*, & combien il y en a. Il en va de même des Predictions, puis qu'il est bien plus seur de dire en general, *Qu'une chose arrivera*, que de marquer le *Temps auquel elle doit arriver*. Aussi est-ce pour cela que les Devins ne s'arrestent point aux circonstances; & que dans tout ce qu'ils prédisent jamais ils ne disent *Quand*. Toutes ces choses-là donc que nous venons de remarquer sont également vicieuses; de sorte qu'on les doit éviter autant qu'on pourra, si ce n'est comme j'ay dit, qu'on ne le fist à dessein & pour raison.

La quatriéme chose à observer pour la pureté de la langue, est ce qu'enseigne Protagore touchant les genres des Noms, qu'il divise en *Masculins*, *Feminins* & *Neutres*; car c'est à quoy il faut bien prendre garde, afin de n'y pas manquer & de rendre toûjours genre pour genre. Par exemple, ayant à parler d'une Femme, on ne doit rien mettre de tout ce qui se rapportera à elle, qui ne soit au Feminin; ainsi on sera obligé de dire, *Cette Femme estant arrivée, elle s'arresta quelque temps à causer, & puis elle s'en alla*, & non pas, *Il s'en alla*, parce qu'il est là parlé de Femme, & que le mot de *Femme* est du genre feminin.

La cinquiéme chose est d'avoir égard au *Nombre*, pour sçavoir s'il est parlé d'une seule personne, ou de deux, ou de plusieurs; cela veut dire en un mot Qu'il faut observer la construction du *Singulier*, du *Duel* & du *Pluriel*.

Ainsi il faudra dire en parlant de plusieurs, *Ils ne furent pas plustost de retour qu'ils me battirent*; & non pas *qu'il me battit*.

EN general tout ce qui s'écrira doit estre & aisé à lire, & aisé à prononcer; ce qui ne dépend que d'une même observation. Or c'est ce qui ne se rencontrera pas s'il y a trop de Conjonctions, ou que la ponctuation soit difficile à trouver, comme dans les Ouvrages d'Heraclite; car en lisant Heraclite, ce n'est pas un petit secret que d'y bien faire la ponctuation; pource que le plus souvent on ne sçauroit dire à quoy se rapporte le Devant ni le Derriere, par exemple comme dans ce qu'il a mis tout au commencement de son Livre, où il parle ainsi. *Or de cette raison divine, & qui subsiste toûjours les hommes en sont incapables*; car on ne sçauroit dire icy à quoy se rapporte le mot de *Toûjours*, si c'est devant qu'on doit mettre une virgule, ou si c'est apres.

Une autre faute encore tres-grande dans l'Elocution & qui est un Solécisme, est quand au lieu d'un mot qui dévroit convenir également à deux autres de differente signification, on en met un qui ne leur convient point, ou ne couvient qu'à un. Par exemple, ce seroit une incongruité de faire rapporter le mot de *voir* au Son & à la Couleur, à cause que ce n'est pas un terme qui leur soit commun.

Apres tout ce qui rend la Diction obscure, est lors qu'ayant plusieurs interpositions à faire, & que le premier sens commencé ne pourra estre entendu, si ce qui en dépend n'est mis de suite; d'attendre cependant à le mettre apres toutes ces interpositions. Par exemple il y

auroit

auroit de l'obſcurité a s'exprimer ainſi,

*Pour moy ma reſolution eſtoit, ſi-toſt que j'aurois eu dit à un Tel telle & telle choſe, & que je luy aurois fait comprendre que l'affaire eſt de telle façon; de partir en même temps & de me mettre en chemin.*

Ce qui ſeroit beaucoup mieux de cette autre ſorte.

*Or pour moy ma reſolution eſtoit de partir & de me mettre en chemin, ſi-toſt que je me ſerois entretenu avec un Tel ſur telle & telle choſe, & que je luy aurois fait comprendre que l'affaire eſt de telle façon.*





## CHAPITRE VI.

### *De l'Enflure.*

POur ce qui eſt de *l'Enflure* & de groſſir la Diction, premierement ce qui peut y contribuer, c'eſt au lieu du mot ſimple, de prendre la definition; par exemple au lieu du mot de *Cercle*, de dire *Une ſurface qui de tous coſtez eſt également diſtante de ſon Centre.* Pour ſerrer la diction au contraire & abreger, il faudra au lieu de la definition, ſe ſervir du mot ſimple. Cette même adreſſe encore pourra eſtre d'uſage toutes les fois qu'une choſe ne ſera pas honneſte ou bien-ſeante à dire; car s'il arrive qu'on ne puiſſe donner ſa définition ſans exprimer quelque ſaleté, alors il faudra ſe ſervir du mot ſimple; Et tout au contraire, ſi le mot ſimple eſt ſale on prendra ſa definition.

Un ſecond moyen pour groſſir la Diction, eſt d'uſer de Metaphores & d'Epithetes; prenant bien garde neanmoins que cela ne ſente pas ſa Poëſie. Comme encore d'une ſeule choſe en faire pluſieurs, c'eſt-à-dire de ſe ſervir du Pluriel au lieu du Singulier, ainſi que font ordinairement les Poëtes: car qu'il ne s'agiſſe que d'un ſeul Port de Mer, ils ne laiſſeront pas de dire au Pluriel,

*Dans les Ports d'Achaye.*

Et

Et tout de même,

*Ces lettres de regrets & de plaintes remplies*, quoy qu'il n'y ait qu'une lettre en tout.

Un autre secret de grossir la diction, est quand deux mots qui devroient étre joints & mis de suite, viennent à estre separez par le moyen de l'article qu'on repete; Par exemple, au lieu de dire tout de suite, *De nostre servante*, de repeter ainsi, *De la Servante de nostre logis*. Pour abreger on fera le contraire.

τῆς γυναικὸς τῆς ἡμετέρας.

Pour grossir encore la Diction, il n'y aura qu'à se servir de Conjonctions; & si on veut abreger on les omettra; à condition pourtant que la chose ne paroisse pas décousuë & sans liaison. Se servant donc de conjonction, on dira ainsi, *Apres que je fus arrivé-là, & que je luy eus parlé:* Et tout au contraire sans conjonction, *Arrivé que je fus, je luy parle.*

Il ne sera pas encore mal à propos pour grossir la Diction, de faire comme Antimaque, qui est en parlant d'une chose de s'amuser à dire ce qu'elle n'a pas; ainsi qu'il fait lorsqu'il veut loüer Teumessus petite montagne de Bœotie.

*Un certain petit Mont toûjours battu du vent,*
*Se voit &c.*

Le reste de cet exemple est perdu, ce qui fait qu'on n'en voit point l'aplication.

Car à s'y prendre de la sorte, la chose peut estre continuée à l'infiny. Or cette adresse est commode en ce poinct, qu'elle peut servir également de part & d'autre, & estre aussi bien employée dans les bonnes choses que dans les mauvaises: Et de fait c'est de-là que les Poëtes ont pris occasion d'inventer tant de sortes d'Epithetes & de termes Negatifs; comme quand faisant mention d'un Concert de voix seules ils l'appellent *Melos Achordon*, *Alyron* comme qui

diroit *un Concert où il ne se trouve ni Luths ni autres Instrumens à corde:* car tout cela marque simplement privation. Apres tout, quoy que ces termes Negatifs ne disent rien d'eux-mêmes, neanmoins ils ne laissent pas d'estre beaucoup estimez dans les Metaphores qui sont
* * * fondées sur une analogie. *



CHA-

## CHAPITRE VII.

### *De la Diction propre au Sujet.*

AFin que la Diction convienne au Sujet, il faut trois choses ;
Qu'elle soit Pathetique,
Qu'elle donne à connoistre les mœurs de celuy qui parle,
Qu'elle soit Proportionnée à la matiere que l'on traite.

La Diction sera *Proportionnée au Sujet*, si le Sujet estant grand & noble, on ne l'avilit point par une bassesse d'expression ; Ou si au contraire estant bas & commun, on ne le releve point par des termes graves & majestueux ; Enfin si un Mot estant simple & de petite signification, on n'y cherche point d'ornement, puisque cela sentiroit sa Comedie ; ainsi que fait Cleophon, qui le plus souvent exprime les choses de sorte, que ce qu'il dit est à peu pres comme si parlant de Figues, il les appelloit *Venerables*.

La Diction sera *Pathetique*; si s'agissant d'offense & d'injure receuë, le discours paroist comme venant d'un homme en colere ; Ou si ayant à faire mention d'impieté ou d'une chose sale, il semble que ce soit avec aversion & à regret qu'on en parle ; Ou au contraire s'agissant de quelque belle Action, si c'est avec ravisse-

ment & témoignant une grande joye ; Enfin si la matiere estant triste & digne de compassion, le discours est triste luy-même & accompagné d'une certaine humilité; & ainsi en est-il de toutes les autres passions. La Diction aussi qui est accommodée au sujet, ne sert pas peu à persuader ; attendu que l'esprit trompé par-là vient à faire ce faux raisonnement en luy-même, *Qu'effectivement ce qu'on dit est vray*, à cause que tous ceux qui sont touchez des mêmes passions, jamais ne disent les choses autrement; de sorte qu'il arrive Q'encore qu'il ne soit rien de tout ce qu'on dit, & que ce ne soit qu'une pure feinte ; neanmoins la chose paroist si vraye, qu'on ne doute point qu'elle ne soit telle que l'Orateur l'à dit. Ajoûtez à cela la propre foiblesse de l'Auditeur, qui ne peut entendre parler un homme passionné, sans éprouver en même-temps & ressentir quelque chose de sa passion, quand bien même il ne diroit rien : Et c'est aussi pourquoi nous voyons que tant de gens ne laissent pas d'émouvoir & de jetter dans le trouble, seulement à force de tempester & de faire du bruit.

*La Diction exprime les mœurs* quand on s'attache à certains Signes qui les font connoistre; car il faut sçavoir Qu'à châque genre de personnes, aussi bien qu'à châque habitude, est affecté je ne sçay quel caractere en parlant qui les accompagne toûjours. Par ce mot de *Genre* au reste j'entends la difference des Ages, du Sexe, & de la Nation ; par exemple, *De l'Age*, si c'est un Enfant, un Homme fait, ou un Vieillard qui parle. *Du Sexe*, si c'est un Homme, ou une Femme. *De la Nation*, si c'est un Lacedemonien, ou quelqu'un de Thessalie. Par le mot

*d'Ha-*

*d'Habitude* j'entends ce qui diſtingue chaque Particulier, eu égard à la vie qu'il méne; car ſans doute toute habitude ne met pas de la diſe-rence dans la vie des hommes & ne change pas les mœurs. De maniere donc que ſi l'on ſçait faire le choix à propos des termes particuliers & propres à chaque habitude, infailliblement le Diſcours ſera dans le caractere que nous diſons, & donnera à connoiſtre les mœurs de l'Orateur; car enfin autre eſt le langage d'un Païſan & celuy d'un homme Sçavant; & de fait ſi deux perſonnes de cette qualité avoient à parler ſur un même ſujet, jamais elles ne diroient les mêmes choſes, ni de la méme façon.

Une autre adreſſe qui touche aſſez & fait impreſſion ſur l'eſprit, eſt ce qui ſe lit aujourd'hui ſi communement, & même avec importunité, dans les Ouvrages de ceux qui écrivent lors qu'il s'agit de faire recevoir quelque propoſition douteuſe; par exemple quand ils diſent, *Et qui eſt l'Ignorant qui ne ſçait pas cela? N'eſt-ce pas une choſe que tout le monde connoiſt?* car l'Auditeur qui a bonne opinion de luy-même, & qui auroit honte d'avoüer ſon ignorance, ſe range auſſi-toſt de vôtre Party, afin de n'eſtre pas ſeul qui ſemble ignorer ce qu'il croit que tous les autres ſçavent. A l'égard du temps auquel il ſera à propos de s'en ſervir, ou non; c'eſt une choſe qui ſuppoſe du jugement, & qui a cela de commun avec le reſte des autres adreſſes de la Rhetorique.

Que s'il ſe trouve de l'hyperbole à ce qu'on dit, & qu'on ſoit paſſé à quelque excés; le remede eſt ce qui ſe fait aujourd'huy ſi ordinairement; car alors il faudra que l'Orateur

se blâme luy-même, & se reprenne d'avoir failly, veu que par-là il fera croire que tout ce qu'il dit est vray, puis que quand il se méprend & vient à manquer, il sçait bien s'en appercevoir.

Une autre observation à faire, est pour les choses qui doivent estre proportionnées & qui demandent quelque sorte d'uniformité, afin de n'y estre pas en tout si exact; car c'est un moyen qui ne contribuë pas peu à tromper l'Auditeur. Je m'explique & dis par exemple, Que si les mots dont on se sert sont durs & rudes, de faire en sorte qu'il ne se remarque rien ni dans le visage, ni dans la voix, ni dans tout le reste de l'action, qu'on sçait devoir estre conforme, qui réponde entierement à cette dureté; parce qu'autrement telle affectation seroit bientost découverte. Que si au contraire on prend l'un & qu'on laisse l'autre, pour lors l'artifice demeurera caché, & pourtant on ne laissera pas de produire le méme effet; à condition neanmoins que cela ne se fasse pas si grossierement, qu'on passe d'une extremité à l'autre; car si quelqu'un estoit si peu judicieux que de prononcer avec dureté ce qui veut estre prononcé doucement; Ou tout au contraire qui prononceroit doucement ce qui doit estre dit d'un ton rude & fort; sans doute il n'y auroit rien ni de si méchant, ni qui fust moins propre à persuader.

Au reste dans la Passion il est permis de se servir de toutes sortes de termes, soit Epithetes, Mots composez & en grand nombre, & méme Etrangers; parce qu'enfin on pardonne à un homme en colere qu'il fasse les choses plus grandes qu'elles ne sont, & qu'à l'occasion de quelque petite offense receuë il se serve des mots les plus extraordinaires, comme de celuy

de

de *Pelorion* mot étranger à Athénes, de celuy d'*Ouranomekes* mot double, qui veulent dire, *Enorme*, *Epouventable*, *Qui monte jusqu'au Ciel.* πελώριον οὐρανομήκης.

Cette licence encore est permise dans le temps que l'Orateur s'est rendu tout-à-fait maistre de l'esprit de ses Auditeurs, & qu'il les a transportez comme hors d'eux-mémes; soit par les loüanges qu'il leur aura données, ou au fort d'une invective, ou au milieu de sa colere, ou dans la joye & les mouvemens d'une affection qui s'emporte; comme fait Isocrate sur la fin de son Panegyrique.

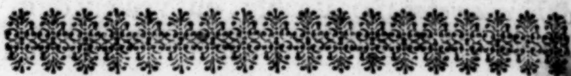
*A vostre advis, Messieurs, quelle peut estre la gloire & la ruputation, &c.*

Et encore.

*Ceux donc, Messieurs, qui pour la gloire & le salut de leur Patrie ont bien voulu souffrir, &c.*

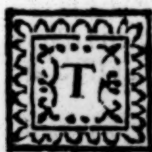
Car sans doute tous ceux qui sont dans le transport ont apris de dire des choses semblables; & c'est aussi ce qui fait qu'on est reçû à les dire, à cause qu'en ces rencontres l'Auditeur lui méme ne se possede plus, & participe au méme transport: & de fait c'est la raison pourquoy telle maniere convient particulierement à la Poësie, à cause que la Poësie a quelque chose d'extraordinaire & de divin.

Ces façons de parler-là donc & autres termes, peuvent estre employez, ou de la maniere que nous venons de dire, ou avec Ironie & en raillant comme fait Gorgias, & comme il se voit dans le *Phedre* de Platon.



# CHAPITRE VIII.

## *Du Nombre.*



OUCHANT *la Forme* & *le Tour* de la Diction, il ne faut pas qu'elle soit Ni nombreuse & mesurée comme les vers; Ni aussi sans nombre: car d'un costé d'estre trop nombreuse, outre qu'elle ne seroit point propre à persuader; c'est qu'elle paroistroit étudiée, & osteroit l'attention; pource qu'alors on ne songeroit qu'à ce nombre, & que l'esprit sans cesse seroit à épier, quand la même cheute auroit à revenir: & cela justement comme il arrive aux petits Garçons qui voyent mettre un Esclave en liberté. Car à cause que l'Huissier, qui fait la proclamation, repete plusieurs fois la même chose, où toûjours dans le même ordre revient le nom de celuy que l'Affranchi élit pour son Procureur; par exemple, *Cleon*: ces petits Garçons, dis-je, attentifs à la même cheute & au mot de *Cleon*, y sont tellement preparez, qu'ils ne manquent point à chaque fois de le repeter avant l'Huissier. D'un autre costé aussi de n'observer aucun nombre, la chose seroit vague & n'auroit point de fin; or est-il Qu'il faut que la Diction soit fine & ait des bornes, mais non pas comme les vers; attendu que n'estant point finie, il n'y auroit rien de si desagreable, ni même si confus & si difficile à comprendre.

Et

Et de vray toutes choſes veulent eſtre renfermées dans quelque nombre ; or le nombre que demande la Proſe luy eſt particulier qui s'appelle *Rithmos* : & les Vers ſont comme des portions & des parties qu'on en a coupées. Ainſi donc il faudra toûjours que la Proſe ſoit nombreuſe, mais non pas meſurée comme les Vers, puiſque cela paſſeroit pour un Poëme ; & nombreuſe encore de ſorte que ce nombre ne ſoit pas ſi exactement obſervée ; mais ſeulement en quelque façon, & ſans y apporter trop de ſcrupule.

### *Les Eſpeces du Nombre.*

QUANT aux Nombres, ils ſont de pluſieurs ſortes.

Premierement il y a l'*Heroïque*, qui eſt grand, plein de ſon, & qui veut eſtre harmonieux.

En ſecond lieu nous avons l'*Jambe*, qui eſt comme on parle d'ordinaire ; d'où vient auſſi qu'en parlant on fait ſouvent des vers Jambiques ; or celui-ci n'eſt point du tout propre à la belle Proſe, à cauſe qu'il eſt bas ; & que la Proſe pour eſtre belle a beſoin de quelque choſe qui luy donne de la majeſté & la releve.

A l'égard du *Trochée* il n'eſt bon que pour la Danſe, ce que font aſſez voir les vers Tetrametres qui en ſont compoſez, car il n'y a point de nombre plus ſautillant ni plus enjoüé que celui-là.

Il reſte le *Pæan* dont depuis Traſimaque on a ſeulement commencé à ſe ſervir, & pourtant de ſorte que ceux qui s'en ſervoient alors euſſent eſté bien empéchez de dire ce que c'eſtoit. Pour ſçavoir donc au vrai ce que c'eſt, *Le Pæan* eſt

un troiſiéme nombre qui ſuit immediatement les deux premiers que nous venons de remarquer; attendu que la proportion qui ſe trouve en luy, eſt de trois à deux; au lieu que celle des autres, par exemple de l'Heroïque qui comprend le Spondée & le Dactyle, n'eſt jamais que d'un à un; Et celle de l'Iambe & du Trochée, qui ſont la méme choſe en valeur, n'eſt que de deux à un ſeulement, De maniere qu'il ne peut plus reſter que la proportion du double & demy; & cette proportion eſt proprement ce que nous appellons *Pæan.*

Tous les autres Nombres donc ſont à rejetter, tant pour les raiſons qui ont eſté dites, que parce qu'ils ne ſont propres que pour les vers. Et ainſi l'on doit ſeulement retenir le Pæan à cauſe que de tous les nombres dont il a eſté fait mention, c'eſt le ſeul qui s'accommode le moins avec les vers, & méme qui n'y puiſſe pas entrer: tellement que de s'en ſervir c'eſt le vrai moyen de cacher ſon artifice & de faire croire que ce qu'on dit n'a point eſté preparé.

Or il faut ſçavoir que preſentement on ne ſe ſert que d'une ſorte de Pæan, & encore eſt-ce pour le commencement de la Periode: mais ce n'eſt pas aſſez, parce qu'il ne faut pas que la fin reſſemble au commencement. Si bien qu'il doit y avoir deux ſortes de Pæan, & tous deux oppoſez; Le premier, pour mettre toûjours au commencement de la periode, & comme on s'en ſert aujourd'uy; dont la premiere ſera longue, & les trois dernieres breves, tels que ſont les ſuivans.

Δαλογενὲς εἴτε Λυκίαν.
— ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑

C'eſt à dire.

*Car ſoit que de Delos où tu pris ta naiſſance,*
*Soit que de Lycien le nom te ſoit plus cher.*

Χρυσοκόμα ἕκατε παῖ Διός.

C'est à-dire.

*Et toy, brillant Phœbus, avec tes cheveux d'or,*
*Race de Jupiter.*

L'autre au contraire aura les trois premieres breves, & la derniere longue, comme il se peut voir dans cet autre vers icy.

Μετὰ δὲ γῆν ὕδατά τ' ὠκεανὸν ἠφάνισε νύξ.

C'est à dire.

*La nuit venant aprés cacha la Terre & l'Onde.*

Et c'est celuy qui doit terminer la periode & estre mis à la fin; car comme la syllabe breve est imparfaite d'elle-même & finit trop court, cela feroit que le Discours paroistroit estropié: Ainsi pour bien faire il faudra toûjours que la periode soit coupée par une longue, afin qu'on ne soit point en doute que c'est-là qu'elle finit; & cela sans avoir égard ni à la ponctuation, ni à l'ordre observé dans l'écriture; mais simplement à la cadance & au nombre.

IL a donc esté monstré, non seulement Que la Diction doit s'accommoder à l'oreille & n'estre pas privée de nombre; mais encore il a esté remarqué en particulier Quels sont les pieds qui la doivent rendre nombreuse, & même de quelle façon il faut que ces pieds-là soient disposez & quelle est leur vraye place.



## CHAPITRE IX.

### *Qu'il y a deux sortes d'Elocution.*

IL y a deux sortes d'Elocution, car il faut de necessité, Ou que la Diction ne s'arreste point & qu'elle soit une par sa liaison continuelle ; comme les *Anaboles* & ces longues traînées des Poëtes Dithyrambiques ; Ou bien il faut qu'elle soit renfermée dans de certaines bornes, & semblable aux *Antistrophes* des vieux Poëtes.

Quant à la premiere, elle est ancienne, & même nous voyons qu'Herodote s'en est servy; car c'est ainsi qu'il commence son Histoire. *Cecy est l'Exposition de l'Histoire composée par Herodote natif de Thurium*, *&c.* Et de vray il se trouve qu'autrefois il n'y avoit autre Diction en usage, que celle-là : maintenant elle est abandonnée & peu de gens la goustent.

Au reste j'appelle *Diction continuée* celle qui ne finit point d'elle-même, si ce n'est que la matiere qu'on traite vienne à finir ; or est-il qu'il n'y a rien de si desagreable ni de si lassant, à cause qu'on n'y voit point de fin ; car les hommes ont cela, Qu'en toutes choses ils veulent voir une fin : d'où vient que ceux qui courent pour le prix, lors qu'ils arrivent aux Tournans & perdent le but de veuë, semblent comme hors d'ha-

d'haleine & manquer de forces tout à coup ; ce qu'ils n'eprouvoient pas auparavant, lors qu'ils voyoient le but. Telle eſt donc la Diction continuée & qui ne s'arreſte point.

*L'Elocution bornée* au contraire eſt celle qui conſiſte en periodes. J'appelle *Periode* toute Diction qui de ſoy a un commencement & une fin ; & de plus qui eſt de grandeur à eſtre veüe tout d'un coup ſans donner de peine à l'eſprit. Or telle ſorte de Diction non ſeulement eſt agreable mais encore aisée à comprendre. Elle eſt agreable, ſans doute, puis qu'eſtant finie comme nous la ſuppoſons, elle ſe trouve tout au contraire de l'autre qui n'eſt ennuyeuſe que parce qu'elle ne finit point; joint que l'Auditeur alors croit ſans ceſſe remporter quelque choſe de ce qui ſe dit, à cauſe que telles periodes contiennent toûjours je ne ſçay quoy de fini & un ſens achevé ; au lieu que d'écouter un diſcours ſans eſperance d'y voir de fin & ſans que jamais rien s'acheve pour le ſens ; c'eſt une choſe tres-deſagreable. Telle ſorte de Diction encore ſera facile à comprendre, pour eſtre aiſée à retenir ; parce qu'il n'y a point de Periode qui n'ait du nombre, & que le nombre eſt la choſe du monde qui ſe retient le mieux : Et de fait c'eſt la raiſon pourquoy on ſe ſouvient bien plûtoſt des Vers que de la Proſe, à cauſe que dans les Vers le nombre eſt ſi exact, que même c'eſt ce qui ſert à les meſurer. Au reſte il faudra toûjours bien prendre garde que la Periode ſe trouve finie auſſi bien pour le ſens, que pour le nombre ; & ne pas faire comme Sophocle dans ſes Vers, qui interrompt un ſens tout-à-coup & tres-mal à propos, ce qui ſe voit dans le ſuivant.

Ariſtote cite ce Vers comme eſtant de Sophocle, cependant il eſt d'Earpide.

*C'eſt*

*C'est cette Calydon, Terre au Peloponnese.*
Car enfin telle occasion pourroit se rencontrer, où pour avoir ainsi coupé sa Periode mal à propos il s'en tireroit un sens tout contraire à celuy de l'Auteur, comme dans le Vers que nous venons de citer, qui donne lieu de prendre Calydon pour une ville du Peloponnese, bien que ce soit une ville d'Ætolie.

## *De la Periode.*

POUR ce qui est de la Periode, il s'en trouve de deux sortes, l'une *Composée de membres*, & l'autre *Qui n'en a point & qui est simple.*

*La Periode composée de Membres* peut estre définie *Une sorte d'Elocution achevée ; parfaite pour le sens ; qui a des parties distinguées ; & qui est facile à prononcer tout d'une haleine* ; Facile, disje, à prononcer non pas à cause de ses parties, ni parce qu'elle est divisée comme pourroit estre la Periode vicieuse dont nous parlions incontinent ; mais à la prendre entiere & dans toute son étenduë.

Le *Membre* est une des parties de la Periode.

J'appelle *Periode simple* celle qui n'est que d'un membre.

Quant à la juste mesure des Periodes & de leurs Membres, il ne faut pas ni Qu'elles soient trop courtes, ni aussi Qu'elles soient trop longues ; car d'un costé d'estre trop courtes, c'est une chose qui embarasse l'Auditeur & qui l'arreste à chaque pas ; parce que comme il s'attend d'aller plus loin, & trouver cette longueur qu'il s'est figurée ; si le contraire arrive & que l'Orateur cesse, pour lors il recule en arriere, de la même façon qu'il feroit si une pierre s'estoit ren-

rencontrée en ſon chemin contre laquelle il ſe fuſt heurté. D'un autre coſté auſſi d'eſtre trop longue, c'eſt une choſe laſſante & qui fait demeurer derriere; car il en prend ici comme à la promenade quand on eſt de compagnie, où ceux qui veulent paſſer outre, abandonnent les autres qui les laiſſent aller.

De même en eſt-il des Periodes lors quelles ſont trop longues, qu'on prend plûtoſt pour un diſcours entier que pour une ſimple Periode; outre qu'il n'y a rien qui reſſemble mieux à ces longues & ennuyeuſes Anaboles dont nous avons déja parlé; ſi bien qu'à l'égard de ceux qui affectent une pareille longueur, on pourroit uſer de la même raillerie dont ſe ſervit Democrite de Chios contre Melanippide, qui au lieu d'Antiſtrophes avoit fait de ces longues Anaboles ou Prolongues traiſnez des Poëtes Dithyrambiques. Cette Raillerie au reſte eſt fondée ſur deux Vers ſententieux d'Heſiode, où il change peu de choſe. Les vers d'Heſiode ſont,

*Celuy-là ſe fait mal, qui fait du mal aux autres,*
*Mais tout mauvais conſeil eſt bien pis pour l'Autheur.*

Et luy pour ſa raillerie c'eſt ainſi qu'il les détourne,

*Celuy-là ſe fait mal, qui fait du mal aux autres,*
*Mais tout Prolongue long eſt bien pis pour l'Autheur.*

Or ce que nous venons de dire contre ceux qui font de trop longues Periodes, peut eſtre dit encore des autres qui leur donnent de trop longs Membres.

Pour les Periodes qui ont les membres trop courts, c'eſt encore pis; car même on ne peut pas dire que ce ſoient des Periodes; pource

que

que la chose passe si viste & avec tant de precipitation, que l'Auditeur n'a pas le loisir de se reconnoistre.

*L'Elocution* ou *la Periode composée de plusieurs membres* est de plus d'une sorte; car il y en a Une qui se contente de les avoir distinguez entr'eux, & sans opposition: & Une autre au contraire qui les oppose.

Celle qui ne les oppose point est comme qui diroit,

*Pour moy j'ay souvent admiré en moy-même & Ceux qui ont esté cause que ces grandes & illustres Assemblées ont commencé; & Ceux qui ont esté les Instituteurs de ces Jeux & de ces exercices celebres.*

Celle qui se fait avec opposition, est lors que dans l'un & dans l'autre membre un contraire est opposé à son contraire; ou qu'une même chose est jointe à deux contraires à la fois; comme qui diroit,

*Ils ont également profité aux uns, & aux autres; & à Ceux qui sont demeurez, & à Ceux qui les ont suivis. A ceux qui les ont suivis? puis qu'ils leur ont fait acquerir plus de bien qu'ils n'avoient chez eux. Aux autres qui sont demeurez? parce qu'ils leur ont laissé suffisamment dequoy vivre à leur aise dans leurs familles.*

Ici on voit de l'opposition dans tous ces membres, en ce que *Demeurer* est contraire à *Suivre*; & *Suffisamment* à *Plus*. Et tout de même dans ce qui suit apres.

*De sorte qu'ils ont pleinement satisfait à tous, & à Ceux qui ne songeoient qu'à amasser, & à Ceux qui vouloient joüir de ce qu'ils avoient.*

Car

Car dans ces deux membres l'on voit encore de la contrarieté, en ce que ces deux mots *Amasser* & *Joüir* sont opposez. Voicy quelques exemples encore semblables.

*Souvent il arrive en de telles rencontres Que les plus Advisez sont les plus malheureux, & Que des Estourdis reüssissent.*

*D'abord ils se maintinrent dans leur Païs par leur valeur qui est la gloire des Braves; & peu de temps apres ils se firent Maistres de la Mer.*

Et tout de même celuy-ci, lors qu'il est parlé de la puissance de Xerxes.

*Mais ce qui est étonnant, c'est qu'il fit voile sur terre, & fit marcher à pied sec ses troupes sur la Mer; de ses vaisseux couvrant tout l'Hellespon, & perçant le mont Athos.*

De meme en est-il encore des exemples qui suivent.

*Quelle apparence, Messieurs, que des gens que la Nature a fait Citoyens de la même Ville, en soient chassez par la Loy?*

*Car les uns sont peris miserablement, & les autres ne se sont sauvez qu'avec honte.*

*N'est-ce pas une chose honteuse que dans le particulier nous nous servions des Barbares pour Esclaves? & que dans le General nous voyons un grand nombre de nos Alliez, qui sont Grecs comme nous, estre faits Esclaves de ces mêmes Barbares?*

*Ou ils les auront vivans, ou ils ne les abandonneront que morts.*

Ou encore comme il fut dit en plein Barreau contre Pitolaus & Lycophron.

*Ces gens icy quand ils estoient chez-eux,* *vous*

*vous vendoient ; & depuis qu'ils sont venus chez nous, ils se sont laissez acheter.*

Tous ces exemples-là donc font voir ce que nous avons dit touchant l'opposition. Au reste telle maniere d'Elocution est agreable en ce poinct, que comme les Contraires sont tres-connus d'eux-mêmes, on les connoist encore bien davantage quand ils sont approchez & qu'on les oppose : Joint qu'alors il se remarque je ne sçay quelle apparance de Syllogisme dans ce qui se dit, avec d'autant plus de fondement, que l'*Elenque* qui est cette espece de Syllogisme dont on se sert pour réfuter, met toute son adresse à ramasser dans sa consequence les choses où il se trouve de l'opposition & qui sont contraires. L'Opposition donc ou l'Antithese, est proprement ce que nous venons de dire.

QUANT aux autres manieres de figurer les Periodes, le tout consiste, Ou à faire que la Periode soit composée de membres égaux, ce qui s'appelle *Parisose* : Ou bien par le moyen de la *Paromœose*, de faire que les extremitez de châque membre se ressemblent pour la terminaison. Or cecy arrive en deux façons, car il faut de necessité ou que cette Ressemblance se rencontre au commencement de châque membre, ou seulement à la fin ; Si c'est au commencement, toûjours il faudra que les mots entiers se ressemblent ; & Si c'est à la fin, ce sera assez que la ressemblance se trouve dans les dernieres syllabes ; ou qu'un Nom soit mis en divers Cas ; ou que le même mot soit repeté.

Un exemple donc de cette ressemblance, qui

qui se doit faire au commencement, est comme qui diroit en parlant d'un Avare friand,

*Le coust luy osta le goust des viandes.*

[Po]ur la fin c'est une chose qui est claire d'el[l]e même.

On doit sçavoir que ces manieres de figurer la Periode sont particulieres aux Grecs & aux Latins. *Voyez les Remarques.*

A l'égard d'un même Nom repeté en divers cas, c'est comme si l'on disoit,

*Les Charges les plus belles ne sont pas sans de [g]randes charges.*

Un exemple d'un même mot repeté est de dire,

*Pour toy tandis que ce pauvre homme a esté vivant tu en as toûjours dit du mal, & maintenant qu'il est mort tu ne laisses pas encore d'en écrire du mal.*

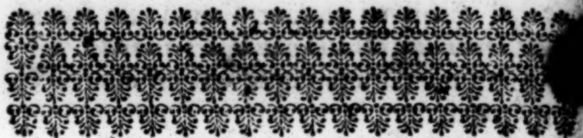
Enfin un exemple de ressemblance pour la derniere syllabe, est comme de dire,

*Et que te seroit-il arrivé de facheux, pour avoir vû un paresseux?*

Apres tout rien n'empesche qu'une même Periode ne puisse avoir tout ce que nous venons de dire, & qu'il ne s'y rencontre à la fois & *Antithese*, & *Egalité de membres* & *Ressemblance de terminaisons*. Pour ce qui est du commencement de châque Periode, c'est une matiere qui a esté traitée exactement dans nos Livres de la Rhetorique à Theodecte. Au reste il faut remarquer qu'il se rencontre des Antitheses fausses aussi bien que des veritables; témoin celle qui se voit dans Epicharme quand il dit,

*Or tantost nous estions ensemble*
*Et tantost j'estois avec eux.*

CHA-



# CHAPITRE X.

## *La façon de dire les choſes Spirituellement.*

APES avoir parlé de tout ce qui regarde l'Elocution, & fait ſçavoir ce qu'on doit obſerver pour l'oreille; il eſt à propos maintenant que nous traitions *De la maniere de dire les choſes agreablement & avec eſprit*; A la verité j'avouë Que pour telle adreſſe il faut du Genie, ou s'y eſtre exercé de longue main; mais de le faire à propos & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhetorique, & c'eſt d'elle ſeule qu'il le faut apprendre. Examinons cette matiere à fonds & dans toutes ſes Parties.

Poſons pour fondement Qu'*Apprendre avec facilité eſt une choſe qui naturellement plaiſt à tout le monde.* Cela eſtant, je dis Que puiſque les mots ſont inſtituez pour ſignifier quelque choſe, il s'en ſuit, Que ceux-là ſeront tres-agreables qui porteront une nouvelle connoiſſance à l'eſprit & luy apprendront ce qu'il ne ſçavoit pas; d'où j'infere, Qu'abſolument les mots *Eſtrangers* ne peuvent eſtre conſiderez en cette qualité, comme n'eſtant pas aſſez connus d'eux-mêmes; Ni encore les mots *Propres*, puis qu'ils n'apprennent rien de nou-

nouveau. Mais bien la *Metaphore* aura cet avantage & produira l'effet que nous disons. [...] de vrai qu'un homme en parlant de la Vieil[...], par metaphore l'appelle *de la Paille*; il est [...]tain que ce mot alors nous apprend je ne sçai quoy que nous ne sçavions pas, nous faisant connoistre ces deux choses par leur genre & par ce qu'elles ont de commun; attendu que le mot [...] *Paille* & celuy de *Vieillesse* disent tous deux [...]e chose dont la fleur est passée & qui n'a plus cette beauté ni cette vigueur qu'elle avoit auparavant.

Les *Images* ou Comparaisons des Poëtes sont aussi de ce nombre & font le même effet; puis qu'une Comparaison employée à propos à beaucoup de grace; & paroist tres-spirituelle; car, comme il a déja esté remarqué, toute Comparaison de soy est une Metaphore, n'en estant differente que par ce je ne sçay quoy qu'on adjouste qui la met dans le caractere d'une Comparaison; & c'est pourquoy même elle n'en est pas si agreable, à cause qu'elle fait attendre plus long-temps; joint qu'elle a encore ce defaut, de ne dire jamais d'une chose, Ce qu'elle est, mais à quoy elle ressemble; qui n'est point du tout ce que nostre esprit cherche ni ce qu'il veut sçavoir.

Toute Diction donc & tout Enthymême auront l'agrément que nous venons de dire, qui portant une nouvelle connoissance à l'esprit seront compris d'abord. D'où il s'ensuit Que jamais on ne pourra faire état, ni d'aucun de ces Enthymêmes superficiels, c'est-à-dire, connus de tout le monde & qu'il ne faut point chercher pour trouver; ni de tous ceux encore qui étant achevez de prononcer ne seront point entendus:

dus : Mais au contraire on prendra grand plaisir à ceux qui n'auront pas plûtost esté prononcez, que sans que l'esprit alors soit retardé en rien, ou fort peu, en même temps on comprend ce que c'est ; quoy que ce fust une connoissance qu'on n'eust pas auparavant : car de cette façon il semble qu'on apprenne quelque chose, au lieu qu'avec les autres cela n'arrive point. Pour ce qui regarde donc purement la *Pensée* & le sens dans les Enthymêmes, ce que nous venons de dire est ce qui agrée & qui les fait estimer par dessus les autres. Quant à *la grace de leur Expression*, elle dépend de trois poincts.

Premierement de la *Figure*, s'il s'y trouve de l'Antithese, par exemple,

*Et ce qui estoit une Paix pour tous les autres, ceux-cy le regardoient comme une plus belle occasion de leur faire la Guerre en particulier.*

En cet exemple l'on voit que le mot de *Paix* est opposé à celui de *Guerre*.

En second lieu cette grace se rencontrera dans les mots ; s'ils sont mis avec *Metaphore* ; pourveu que telle Metaphore ne soit ni tirée de loin, puis que d'abord il seroit difficile de l'entendre ; ni aussi trop connuë & trop commune, à cause qu'elle ne toucheroit point.

Enfin il s'y remarquera de la grace, si la diction est *Energique* & met la chose devant les yeux ; car enfin tout ce qui est representé dans l'action, se fait beaucoup mieux voir & toucher bien davantage que ce qui n'agit pas encore.

AFIN donc qu'il paroisse de l'esprit dans ce qu'on dit, ces trois choses sont à rechercher, *la Metaphore*, *l'Antithese* & *l'Energie* autre-

trement, la Peinture. Mais parce qn'il y a quatre sortes de Metaphores, il sera bon de choisir celles qui auront de l'analogie; comme estant les plus estimées & les plus belles. De cette qualité est celle de Pericles quand il dist,

*Que tant de brave Jeunesse perie à la derniere bataille, estoit une perte si considerable pour l'Estat, qu'on pouvoit asseurer Que l'Année n'en feroit pas une plus grande si on luy ostoit le Printemps.*

Ou encore comme ce que dist Leptinée en faveur des Lacedemoniens, afin de faire conserver leur ville,

*Qu'il ne faloit pas permettre qu'on fist ce tort-là à la Grece de luy arracher un œuil.*

Ou bien de la façon que fit Cephisodote à Chares, voyant qu'à toute force il vouloit rendre compte aux Atheniens de son administration, quoy que la guerre d'Olynthe durast encore; car ne pouvant souffrir cette injustice, il luy dist avec indignation,

*Qu'il le faisoit beau voir en l'estat qu'estoient les affaires, & tenant le peuple comme dans un four, de vouloir rendre compte.*

Ou comme le même dist encore quand il voulut porter les Atheniens à passer dans l'Eubée pour y fourrager.

*Qu'il faloit bien que le Decret de Miltiade sortist enfin son effet.*

Une Metaphore semblable est le mot d'Iphicrate, lors que les Atheniens conclurent la Paix avec les Epidauriens, & tous ceux de la même coste; car il leur dist en colere,

*Qu'ils pouvoient bien serrer leurs armes & ne plus songer à faire la guerre, puis qu'ils s'estoient osté les vivres pour leurs Armées.*

Il en est de même, de ce que disoit Pitholaüs, appellant ce fameux vaisseau des Atheniens nommé Paralos, *la Massuë du Peuple.*

Et tout de même la ville de Sestos, *le Grenier du Pyrée.*

Comme chez nous la Beausse est appelée le Grenier de la France.

Cette même analogie aussi se rencontre dans ce que dist Periclés lorsqu'il conseilla de raser l'Ægine, l'appellant la *Chassie du Pyrée*, à cause qu'elle en gastoit la veuë. *

* * *

La même adresse se peut remarquer dans cette raillerie de Polyeucte contre un certain Speusippe travaillé d'Apoplexie, qui aimoit à broüiller l'Estat.

*Qu'il estoit estrange qu'un Homme comme luy ne pust se tenir en repos, luy que la Fortune tenoit arresté par une maladie pire que la Pentesyringue.*

La Pentesyringue estoit un certain instrumẽt de bois à cinq trous, dõt on se servoit pour les Criminels, par ou on leur faisoit passer la tête, les bras, & les jambes, afin qu'ils ne se pussent remuer.

C'est ainsi que par Metaphore il appelloit l'Apoplexie, à cause que cette maladie & la Pentesyringue ont cela de commun, d'empescher le Corps de se pouvoir remuer.

Et tout de même en est-il de ce que disoit Cephisodote lors qu'il appelloit les Galeres des Atheniens, *des Moulins peints & enjolivez*; à raison que chez les Atheniens un Coquin estoit envoyé aux Galeres pour punition, comme chez les Particuliers un Esclave estoit envoyé au Moulin quand il avoit fait quelque friponnerie. *

* *

Ou encore comme Æsion parlant de l'ardeur des Atheniens à s'armer contre la Sicile, & du grand nombre d'hommes qui s'embarqua pour y aller, car il disoit d'eux,

*Qu'ils avoient répandu leur Ville dans la Sicile.*
car tout cela en effet, & contient Metaphore & met la chose devant les yeux.

Il

Il en est de même de cet autre endroit, *En sorte que la Gréce s'écria*, pource qu'à s'exprimer ainsi il semble en quelque façon qu'on voye la chose, & si de plus c'est une Metaphore.

Et tout de même encore lors que Sephisodote disoit aux Atheniens, à l'occasion de leurs Assemblées seditieuses;

*Qu'ils prissent garde qu'autant de fois qu'ils s'assembleroient, ce ne fust autant de jours de batailles.*

Isocrate a dit quelque chose d'approchant, parlant de ceux qui couroient avec tant d'empressement aux assemblées publiques.

Ou bien encore comme il se lit dans l'Oraison funebre de Lysias.

*Que la Grece pouvoit bien aller pleurer sur le tombeau de ceux qui estoient morts à Salamie, & là se faire raser; puis que sa Liberté se trouvoit ensevelie avec la Valeur de tant de braves gens*; car si simplement il eust dit,

*Que la Grece avoit sujet de venir pleurer sur ce tombeau, puisque sa valeur se trouvoit ensevelie avec tant de vaillans Hommes*;

Sans doute il y auroit eu de la Metaphore, & même c'estoit faire une peinture & mettre la chose devant les yeux; mais d'avoir opposé comme il fait la *Liberté* à la *Valeur*, en cela il se trouve une sorte d'Antithese qui encherit de beaucoup & qui donne à l'expression toute une autre grace.

On pourroit aussi alleguer ce que dist un jour Iphicrate,

*Le discours, Messieurs, que j'entreprends, se va ouvrir un chemin au travers des grandes actions de Chares.*

Car icy la Metaphore eſt d'autant plus belle, qu'elle eſt fondée ſur une Analogie; joint que ce mot *au travers* fait une peintu[re] & repreſente la choſe comme ſi on la voyo[it].

Il en ſeroit de même de dire,

*Que pour ſortir d'un Danger, il faut ap-peller au ſecours un autre Danger.*

car c'eſt encore une metaphore qui met la cho-ſe devant les yeux.

On peut auſſi rapporter ce qu'allegua Lyco-leon lors qu'il defendoit Chabrias.

*Quoy, Meſſieurs,* diſoit-il, *n'aurez-vous aucun reſpect pour cette figure de bronze qui ſemble maintenant interceder en ſa faveur & vous demander grace?*

pource que dans le temps qu'il diſoit cela c'eſtoit une belle metaphore, quoy qu'en un autre temps elle n'euſt rien valu; & non ſeulement c'eſtoit une metaphore, mais encore une peinture qui repreſentoit la choſe même. En effet Chabrias eſtant en danger de ſa vie, il y avoit de l'eſprit à feindre, que ſa Statuë qui eſtoit là preſente demandoit grace pour luy, & de cette choſe ſans vie d'en faire une animée.

Et encore quand parlant de la même Statuë & des autres, il dit,

*Que c'eſtoit-là veritablement l'Hiſtoire d'Athenes, où l'on apprenoit ce qu'elle avoit fait de beau.*

Il en eſt de méme de cet endroit d'Iſocrate,

*Ces gens-là tous les jours s'étudiant par toutes ſortes de moyens à devenir plus beſtes & plus ſtupides.*

car icy le mot de *s'Eſtudier* eſt mis par metaphore, n'eſtant jamais pris qu'en bonne part, & vou-

& voulant dire proprement, Le ſoin qu'une perſonne prend d'ajoûter aux avantages qu'elle a, & de devenir plus parfaite de jour en jour. De dire encore,

*Que l'Entendement de l'Homme eſt un flambeau que Dieu a allumé dans ſon ame afin de le conduire*,

aſſeurément c'eſt une tres-belle Metaphore, en ce que ces deux choſes-là ſont faites pour éclairer.

Un endroit encore ingenieux eſt celui-cy.

*Par cette Paix, Meſſieurs, nous ne finiſſons pas la Guerre, mais nous la diferons.*

Pource qu'icy le mot de *Delay* & celuy de *Paix*, de la façon qu'Iſocrate l'entend, ſont pris tous deux pour une choſe qui regarde l'Avenir.

Il en eſt de même de dire,

*Que les Traitez de Paix ſont des Trophées plus glorieux pour un Eſtat que ceux qui ſe remportent à la Guerre; puis que les Trophées d'ordinaire ne ſont fondez que ſur de legers avantages & quelque petit bonheur arrivé dans une rencontre; au lieu que les Traitez de Paix deſarment l'ennemy, & ne ſe font jamais ſans mettre fin entierement à la Guerre*;

car ſans doute la metaphore eſt tres-juſte, en ce que *Traité de Paix* & *Trophée* ſont tous deux des marques de victoire.

Ce ſeroit auſſi une belle Metaphore de dire,

*Que ce n'eſt pas une petite punition aux Etats de faire des actions qui les mettent en mauvaiſe reputation.*

car icy le mot de *Punition* eſt d'autant plus beau, qu'il ſignifie proprement, Un certain dommage qui eſt fait avec juſtice.

IL a donc esté monstré Que tout ce qui est dit avec grace consiste particulierement au Metaphores qui ont de l'Analogie, Et de p à representer les choses comme si on les avo devant ses yeux.



# CHAPITRE XI.

*Ce que c'eſt qu'Energie & mettre une choſe devant les yeux.*

IL s'agit maintenant de monſtrer, ce que c'eſt que *Mettre une choſe devant les yeux*, & ce qu'il faut obſerver pour cela. Je dis donc Que tout terme ſera Energique & mettra une choſe devant les yeux, qui marquera de l'action. Par exemple, qui diroit ſimplement de l'homme de bien,

*Que c'eſt ce Quarré & ce Cube immobile qui demeure toûjours en même aſſiette*;

aſſeurement c'eſt une Metaphore, puis que tous deux donnent à connoiſtre une choſe qui eſt dans un eſtat parfait; cependant il ne s'y voit aucune Energie, ni rien qui marque de l'action, mais au contraire qui diroit ainſi,

*Non pas d'un homme de mon âge, & caſſé comme je ſuis; mais d'un homme encore en ſa vigueur & dans un âge floriſſant.*

pour lors ce ſeroit marquer de l'action.

Ce ſeroit encore marquer de l'action de dire de quelqu'un.

*Que c'eſt un vrai Cheval échappé*,

Ou bien ainſi que fait Euripide.

*Les Grecs donc ſans tarder auſſi-toſt s'élançant.* Eurip. Sen. Iphig. in Aul.

car dans le mot de *s'Elançaut* ſe trouve & action & metaphore tout enſemble.

Ou bien encore de la façon qu'Homere s'en sert en plusieurs endroits, car par le moyen de la Metaphore il anime toutes les choses qui n'ont point de vie. En effet donner de l'action à ce qui n'en a point, a beaucoup de grace & fait toûjours estimer; comme dans les vers suivans, lors qu'Homere represente cette lourde pierre de Sisyphe qui retomboit toûjours,

*Il a beau l'élever jusqu'au haut du sommet,*
Odyss. 11. *Quoy que dans ce travail le malheureux succombe,*
*Ce Rocher impudent en même temps retombe.*

Et encore lors qu'il parle d'une Fléche qu'on tire,

Iliade 13. *La Fléche s'en vola.*

Et ailleurs encore parlant d'une autre Fléche,

Ibid. *Impatiente de frapper.*

Et tout de même, lors qu'il dit,

Iliad. 11. *Les Dards fichez en terre & par tout herissez,*
*Sembloient ne respirer que sang & que carnage.*

Ou comme il dit encore en un autre endroit,

Iliad. 15. *Et la pique ennemie, avide de son sang,*
*Vient à luy de fureur & luy perce le flanc,*

Car à cause que dans ces exemples le Poëte parle de toutes ces choses comme si veritablement elles estoient animées; aussi semble-t'il que d'elles-mêmes elles agissent & se portent à quelque action. En effet le mot d'*Impudent*, qui est attribué à la Pierre; celuy d'*Avide* qui est donné à la Pique; & tous les autres, sont autant d'actions qui viennent de choses qui ont de la vie. Or le Poëte, qui est adroit, a sçeu à propos s'en servir par Metaphore, à cause de l'analogie qui s'y rencontre: Et de vray l'on peut dire que ce que la Pierre fait à l'égard de Sisyphe, l'Impudent le fait à l'égard de celuy qu'il choque

que

ue par ſon impudence. Le même Poëte ne
anque pas d'en faire autant dans ſes plus bel-
comparaiſons lors qu'il les tire de choſes
nimées, comme dans ces vers icy.

*t les Flots recourbez tout blanchiſſans d'eſcume,* Iliade 13.
*Alloient & revenoient d'un cours impetueux.*

arHomere a cela, qu'il anime & donne de l'ac-
ion à tout ce qu'il décrit; & veritablement il a
en raiſon de le faire, puis que la Poëſie eſtant
e pure imitation, comme elle eſt, il n'y a
rien de ſi propre à repreſenter ni qui imite plus
parfaitement que l'Action.

Au reſte afin qu'une Metaphore ſoit bonne, ainſi qu'il a déja été remarqué, on la doit tirer de choſes proches, & pourtant qui ne ſoient pas trop connuës, mais à peu prés comme on fait en Philoſophie quand il s'agit de trouver quelque reſſemblance. Pour ce qui eſt de trouver de la reſſemblance dans les choſes éloignées, cela n'appartient qu'aux perſonnes qui ont beaucoup d'eſprit; comme quand Archytas ſouſtenoit,

*Qu'il n'y avoit point de difference entre un Arbitre & un Autel, parce que tous deux ſervent d'azile à l'Affligé.*

Ou encore de dire,

*Qu'une Ancre de Navire & une Cremaliere ſont la même choſe pour l'uſage, puis que l'une eſt faite pour retenir par en haut & l'autre par en bas.*

Ou bien de dire en parlant de Villes,

*Qu'on les auroit égalées.*

car ſans doute c'eſt trouver de la reſſemblance en des choſes bien éloignées, de tranſporter ainſi le mot d'*Egal*, & le faire paſſer des Surfaces à l'Autorité & à la Puiſſance.

Apres tout la plus grande partie des bon mots & de ce qui se dit avec esprit, dépend de la metaphore; Et encore de je ne sçay qu'elle tromperie adroite qui surprend l'esprit & luy fait prendre l'un pour l'autre: attendu que dans cette tromperie il reconnoist d'autant plus évidemment avoir apris quelque chose, qu'il voit que c'est tout le contraire de ce qu'il s'estoit imaginé d'abord; comme si l'esprit alors se disoit à luy-même, *Effectivement c'est ainsi qu'il le faloit entendre, & j'ay tort de l'avoir pris autrement.*

QUant aux *Apophtegmes*, ceux-là aussi ont de la grace qui font entendre toute autre chose que ce qu'ils signifient, comme ce que dist Stesichore aux Locrois pour les détourner de faire la guerre,

*Que s'ils en venoient-là, les Cigales chez eux pourroient bien chanter à terre.*

LEs *Enigmes* bien faits, sont aussi tres-agreables pour la même raison; car outre qu'on y apprend quelque chose qu'on ne sçavoit pas, c'est que la Metaphore s'y rencontre.

IL se trouvera encore de la grace dans la maniere que nous enseigne Theodore, qui est *De dire des choses nouvelles.* Or cela arrive quand ce qui se dit est surprenant, & comme il s'explique luy-même, quand ce qui se dit n'est nullement ce qu'on attendoit; ainsi qu'il se voit dans le Ridicule lors qu'un mot vient à estre tant soit peu changé. Toutes les Railleries qui sont fondées sur quelque allusion font le même effet; car c'est une chose qui trompe, même dans les

Vers;

Vers ; vû que ce qui se dit alors n'est rien moins que ce que l'Auditeur pensoit d'abord, ni ce qu'il s'imaginoit qu'on deust dire, comme dans le Vers qui suit,

*Il marchoit à son rang les Mules aux talons.*

De vray l'Auditeur en cet endroit ne s'attendoit à rien moins qu'à entendre parler de Mules aux talons, mais de quelque maniere de Chaussure. Or il faut bien prendre garde qu'en disant la chose s'entende tout d'un coup, autrement cela ne vaudroit rien.

Pour ce qui est de l'*Allusion*, sa grace consiste, non pas à dire ce qui est exprimé en apparence, mais ce que porte le mot sur lequel l'allusion est fondée ; comme ce que Theodore dist un jour par raillerie à un certain Nicon Joüeur d'Instrumens, *Thrattei se*, car il semble d'abord qu'il le prenne à la lettre, comme qui diroit, *Il te trouble* ; cependant c'est où est la tromperie, parce qu'il luy donne tout un autre sens. Or c'est ce qui est plaisant à ceux que l'entendent, car qui ne sçauroit pas que celuy à qui il parle est venu de Thrace, & que sa Mere estoit Esclave, la chose n'a plus de grace. De même en est-il de cette autre allusion, *Boulei auton Persai*. Ce qu'il faut sçavoir ici touchant ces Allusions, est que l'application en doit estre juste dans tous les deux sens.

IL y aura aussi de la grace aux termes *Equivoques* ; ainsi à l'égard du mot *Arche*, qui signifie à la fois & *Commandement* & *Commencement*, il a esté dit.

Athenaiois ten tes Thalasses Archen, *Que le Commendement & l'Empire de la Mer aux Atheniens*, me Arche einai ton kakon, *n'a pas* Ἀθηναίοις τὴν τῆς θαλάσσης ἀρχήν.

μὴ ἀρχὴν εἶναι τῶν κακῶν.

*pas esté le commencement de tous les maux qui leur sont arrivez, comme on pretend; par qu'ils y ont fort bien fait leurs affaires.*

Ou bien encore de l'autre façon que s'en servy Isocrate contre les Lacedemoni quand il dit,

Archen te Polei, *Que le Commandem & l'Empire qu'ils s'estoient acquis sur la me* Archen einai ton kakon, *avoit esté le com mencement de tous les malheurs qui leur e toient arrivez depuis.*

pource que dans l'une & dans l'autre façon, la chose à quoy personne ne s'attendoit, a esté ce qu'on vouloit dire, & qui apres tout s'est trouvée veritable. En effet si Isocrate, & l'autre qui ont usé de ces termes equivoques ne luy avoient donné qu'une signification, & qu'en disant *Archen einai Archen*, ils eussent entendu simplement, *Que le Commandement & l'Empire qu'ils s'estoient acquis sur la Mer, estoient un Empire & un Commandement*, sans doute il n'y auroit pas eu grande finesse à cela; mais ce n'est point-là du tout ce qu'ils veulent dire: car qnand pour la seconde fois ils repetent le même mot, ce n'est plus *ce Commandement & cet Empire* qu'ils entendent, mais toute autre chose. En telles rencontres donc, de sçavoir à propos se servir d'un terme equivoque; ou d'une metaphore, c'est ce qui est beau. Voici d'autres Exemples, mais d'un caractere diferent; car au lieu de se joüer sur un terme equivoque, ici l'on nie qu'il y ait equivoque dans le mot. Ainsi il a esté dit à l'occasion d'un Médisant;

*Que celui qui s'appelloit* le Muet, *n'estoit pas trop* Muet.

Et tout de même d'un autre.

*Que*

*Que le nommé* Anaſchetos, *n'eſtoit rien moins qu'*Anaſchetos ; *pour donner à entendre Que ſon humeur eſtoit inſupportable.*

Au reſte en toutes ces rencontres, afin que chose ait de la grace, il faut que le même mot it toûjours repeté deux fois, comme dans les xemples que nous venons d'apporter ; & dans es ſuivans,

*Ce n'eſt pas eſtre ſoldat, que de vivre ainſi en Soldat.*

Ou bien,

*Pour eſtre Soldat, on n'en eſt pas toûjours plus Soldat.*

Comme encore,

*Pour eſtre Etranger dans une maiſon, il ne faut pas vivre ſi fort en Etranger.*

Ou bien,

*Pour eſtre Etranger ceans, vous n'en ſerez pas plus traité en Etranger.*

car on voit ici que le même terme qui eſt repeté renferme plus d'une ſignification.

La méme grace encore ſe rencontre dans cet excellent mot d'Anaxandridas qui a eſté tant loüé,

*Qu'il eſt beau de mourir avant que d'avoir rien fait qui merite la mort.*

Car c'eſt la méme choſe que de dire en d'autres termes,

*Qu'il eſt juſte de mourir lors qu'il n'eſt pas juſte que l'on meure.*

Ou bien,

*Qu'un homme alors eſt digne de mourir qui n'eſt pas digne de la mort*, ou encore autrement, *qui n'a rien fait qui merite la mort.*

Parce que tout cela eſt un méme tour, & la méme maniere d'exprimer. Mais ce qui eſt pour donnere la dernier grace & faire tout-à-fait eſti-

mer une chose, c'est de la dire succintement & avec opposition. La raison est, Qu'on la comprend, & beaucoup mieux, à cause de l'opposition; & plûtost, à cause qu'elle est renfermée en peu de mots.

Ce qu'on doit encore observer dans ces beaux Sentimens ici, est de prendre garde que ce qu'on dit convienne à la personne de qui on parle, & même qu'il soit heureusement exprimé; au moins si l'on veut que ce sentiment-là passe pour verité, & non point pour une chose dit en l'air & à l'ordinaire; car ces deux conditions ne se rencontrent pas toûjours ensemble; & l'une est quelquefois sans l'autre; Et de fait qui diroit tout simplement,

*Qu'il est juste de mourir lors qu'on n'a point encore fait de mal.*

sans doute que le sentiment seroit fort beau & le même que celuy que nous avons allegué; cependant cela n'auroit point de grace. Ce seroit aussi un bon conseil à donner, que de dire,

*Qu'une Fille de condition ne doit point s'allier qu'à un homme de sa condition.*

mais une expression de cette qualité ne toucheroit point & n'auroit pas l'agrément que nous cherchons; mais bien la chose aura de la grace si l'un & l'autre s'y rencontrent; que l'expression soit belle, & que le sentiment convienne à la personne; comme de dire,

*Qu'il n'est jamais plus juste de mourir que lors qu'il n'est pas juste que l'on meure.*

Et pour monstrer qu'on ne sçauroit ici trop prendre de peine apres son élocution, c'est que même plus il s'y rencontrera d'ornemens de ceux que nous avons remarquez, & plus la chose aura de grace; je veux dire si tout ensemble

les

les mots y ſont mis avec metaphore, & que cette metaphore renferme une analogie ; De plus s'il s'y trouve de l'Antitheſe, ſi les membres ſont égaux ; enfin ſi le ſens eſt Energique & plein d'action.

POur les *Images* encore ou comparaiſons, on ne peut pas douter non plus qu'elles n'ayent beaucoup de grace, puis qu'en quelque façon comme il a eſté déja monſtré, elles tiennent rang entre les metaphores les plus excellentes, pour eſtre toûjours fondées ſur deux choſes qui ont même rapport, ainſi que la metaphore analogique : car on ſçait que toute metaphore ne l'eſt pas, & qu'il y en a de ſimples ; Par exemple de dire,

*Que le Bouclier de Mars eſt ſa Couppe.*

Ou bien,

*Qu'un Arc eſt une Harpe ſans corde.*

ſans doute cette expreſſion n'eſt pas ſimple & comprend un double ſens, qui eſt ce que la comparaiſon cherche; mais de dire ſimplement,

*Qu'un Arc eſt une Harpe.*

Ou

*Qu'un Bouclier eſt une Couppe* ;

alors la metaphore eſt ſimple, & telle que jamais elle ne ſe rencontre dans les bonnes Comparaiſons.

Quelque fois pourtant il ſe fait d'autres Comparaiſons, par exemple de cette ſorte ;

*Qu'un Joüeur de Fluſte reſſemble à un Singe, à cauſe de leur poſture ramaſſée.* * * * *

mais pour bien faire il faut toûjours qu'il s'y trouve de la metaphore, car aſſeurément c'eſt une fort belle comparaiſon de dire,

*Que le Bouclier de Mars eſt ſa Couppe.*

Ou

Ou

*Qu'une Masure est la robbe déchirée d'une Maison.*

Ou encore comme il fut dit de Nicerate,

*Que c'estoit le Philoctete mordu par Pratys.*

car c'est la comparaison qu'en fit Thrasymaque voyant ce Nicerate avec de grand cheveux & tout negligé, depuis que Pratys eut remporté le prix pour sçavoir beaucoup mieux Reciter des Vers que luy. Ainsi il faut bien prendre garde d'estre juste dans ses Comparaisons; car la chose est de telle consequence, qu'il n'y a rien qui rende un Poëte plus ridicule que d'y manquer, quelque habile homme qu'il soit d'ailleurs comme quand ils apportent de ces comparaisons.

*Ainsi que le Persil ses jambes sont tortuës.*

Ou bien,

*Ainsi que Philammon & Coricus ensemble,*
*Quand sous un même joug ils regimbent si bien.*

Car tout cela c'est autant de comparaisons. Or donc que les Comparaisons ne soient des metaphores, c'est une matiere qui a esté rebattuë assez de fois pour n'en plus parler.

QUANT aux *Proverbes*, il est certain que ce sont encore des metaphores, mais de ces metaphores qui passent d'une espece à l'autre, comme si quelqu'un par exemple, dans l'esperance de profiter, venoit à transporter chez luy une chose qui luy fust apres tres-dommageable, & que là-dessus on allast dire,

*Que c'est le Carpathe avec son Lievre:*

car pour lors ce seroit une metaphore, à cause que l'avanture de cet homme seroit pareille à celle des habitans de Carpathe lors qu'ils voulurent

rent avoir des lievres dans leur Isle. Pour ce qui est donc de la belle maniere de dire les choses, & ce qui fait qu'on y remarque de l'esprit; je pense qu'il y a peu de raisons à ajoûter à celles que j'ay apportées.

IL n'y a point de doute encore que les *Hyperboles*, lors qu'elles sont belles, ne soient des metaphores, comme celle qui fut faite à l'occasion d'un certain homme qui avoit le visage plein de boutons & tout bourgeonné,

*Vous eussiez dit à voir son visage que c'estoit un panier plein de Meures.*

car ce qui fait la ressemblance en cette rencontre, est que tout bouton qui vient au visage est rouge, mais il faut avoüer qu'il y a un peu trop d'excés à cela.

Ce qui est à remarquer touchant l'*Hyperbole*, est Qu'il ne s'en trouve point dont on ne puisse faire une comparaison en ajoûtant simplement les particules necessaires, comme de dire, *Tout de même*, *Tout ainsi*, &c. ce qui est si vrai, qu'il se voit beaucoup de comparaisons de cette sorte; la difference n'estant que dans le caractere & la maniere de s'exprimer; comme sont les suivantes que j'ay déja apportées,

*Ainsi que Philammon & Coricus ensemble*, &c.

car enfin il n'y a qu'à changer de caractere pour en faire une Comparaison; & de fait en voicy une,

*Vous eussiez dit à le voir que c'estoit Philammon qui estoit aux prises avec Coricus.*

Et de méme en est-il de l'autre Vers, car à s'exprimer comme fait le Poëte,

*Ainsi que le Persil ses jambes sont tortuës.*

alors c'est une Comparaison; mais de le dire d'une

d'une autre sorte. c'est une pure Hyperbole, par exemple,

*Pour moy je ne croyois point que ce fussent de veritables jambes d'homme qu'il eust, mais des jambes de Persil qu'on luy eust faites exprés, tant elles estoient tortuës.*

Iliad. 9. Apres tout il se trouve que les Hyperboles sont pueriles, quelque bonnes même qu'elles soient, à cause qu'il y a de l'excés dans tout ce qu'elles disent; aussi est-ce la raison pourquoy ceux qui sont en colere s'en servent principalement comme dans Homere,

Iliad.

*Me donnast-il autant que la Mer a de sable,*
*Et la Terre de points.*

Et encore en un autre endroit,

*Jamais Agamemnon ne m'aura pour son Gendre,*
*Quand sa Fille en attraits plus riche que Venus*
*Estaleroit aux yeux des charmes inconnus;*
*Quand elle égaleroit Pallas même en sagesse.*

Veritablement j'avouë qu'à Athenes cette figure a grand cours, & que là les Orateurs s'en servent d'ordinaire; mais quoy qu'on veüille dire, l'usage n'en est pas bon pour toutes sortes de personnes, puis qu'enfin il n'y a rien de si messeant dans la bouche d'un Vieillard.



CHA-

# Chapitre XII.

## *Qu'il y a deux sortes d'Elocution.*

Apres tout il ne faut pas ignorer, Qu'à chaque Genre ou nature de Discours convient une sorte de diction; car sans doute il y a grande diference entre un Discours qui est fait pour estre leu, & un autre qui doit estre recité; & grande diference encore entre le style d'un Plaidoyé, & celuy d'une Harangue, c'est-à-dire d'un discours fait pour parler devant tout un Peuple & dans les grandes Assemblées. Or quant à ces deux diférences, & d'écrire & de parler, c'est ce qu'il faut sçavoir. Celle donc qui regarde l'Action, consiste à parler purement sa langue; & pour L'autre, c'est de se voir en tel estat qu'ayant à donner quelque chose au Public on ne soit pas contraint de se taire, ce qui arrive à tous ceux qui ne sçavent pas écrire.

Au reste il y a une telle difference entre ces deux Styles, Que la Diction, qui doit estre leuë veut être tres-exacte; & L'autre au contraire, qui a à estre recitée, ne s'attache qu'à l'Action. Or de celle-cy il s'en trouve de deux sortes: car l'Une s'étudie à faire connoistre les mœurs; & l'Autre est Pathetique. Aussi est-ce pour cela que les Comediens sur tout recher-

chent

chent les Ouvrages où éclate l'un ou l'autre de ces deux caracteres; comme les Poëtes de leur costé ne s'oublient pas à choisir des Comediens qui réüssissent à representer ces choses & à le faire valoir par l'action.

Pour l'autre Style, il ne laisse pas encore de donner de la reputation aux Poëtes quand ils y excellent, comme Cheremon; car celuy-ci dans sa diction est aussi exact que le plus scrupuleux de nos Autheurs qui écrivent en Prose; Lycimnius encore de tous les Dithyrambiques est le premier en cela.

ET pour monstrer combien la diference est grande de ces deux Styles, c'est qu'il ne les faut que comparer ensemble. Et de fait qu'on vienne à reciter quelqu'un de ces Discours qui paroissent si beaux sur le papier, pour lors il n'y aura rien de si maigre ni de si sec: Et tout de même il n'y aura rien de plus plat que ces Discours si merveilleux quand on les prononce, si-tost qu'ils sont entre les mains & qu'on les lit. La raison est Que ceux-ci ne sont propres que pour l'action, de sorte que si ce qui est fait pour l'action & qui doit emprunter toute sa force delà, en est separé; pour lors il arrive que ne faisant plus son effet, la chose paroist ridicule. Et ceci se remarque particulierement dans les *Asyntheton*, c'est-à-dire lorsqu'on omet les Conjonctions: car c'est avec raison qu'on ne les peut souffrir sur le papier; non plus que de voir repeter & rebattre souvent la même chose; cependant il n'y a rien qui fasse tant valoir l'action que cela, & enfin tous les Orateurs s'en servent.

Au

AU reste il faut avoir soin, en repetant la même chose, de ne pas employer les mêmes termes, mais les varier & changer autant de fois de façon de parler; attendu qu'il n'y a rien qui aide tant l'action, ni qui y achemine davantage, par exemple,

*C'est luy, Messieurs, qui vous a volez, c'est luy qui vous a trompez, c'est luy enfin qui a fait son possible pour vous trahir & vous livrer à vos Ennemis.*

Pour d'autres exemples de telles repetitions, il n'y a qu'à se souvenir de ce qu'on a vû faire au Comedien Philemon dans la Piece d'Anaxandridas, intitulée la *Gerontomanie* ou *Les Vieux Fous*, lors que Rhadamante & Palamede paroissent sur le Theatre. Et encore dans le Prologue *des Pieux*, où le mot de *Moy* est si souvent repeté; car qui n'animeroit cela de l'action & ne le feroit valoir, ce seroit une chose aussi maussade, *Que de voir à un homme porter une poutre*, comme il y a au Proverbe.

Le même se doit entendre des Conjonctions; par exemple de cette sorte,

*J'arrive donc sur le lieu, Je l'aborde, Je le prie* &c.

car il faut de necessité que cela soit animé, & ne le pas prononcer tout d'une piece ni du même ton comme si c'estoit la même chose. De plus l'Omission des Conjonctions a cela de particulier, que dans le même temps il semble qu'on dise beaucoup de choses à la fois. En effet puisque le propre de la Conjonction, de plusieurs choses est de n'en faire qu'une; sans doute l'omettant, le contraire arrivera; si bien que d'une seule & mesme chose il s'en fera plusieurs:

sieurs : Ainsi l'on voit que de s'en servir, c'est une espece d'Amplification. Par exemple,

*Je m'en viens à luy, Je luy fais entendre l'affaire, Je le prie ;*

pource qu'il semble alors que ce soient plusieurs actions qu'on fasse à la fois. Et encore comme de dire,

*Mais, Messieurs, quelque chose que je luy dise, quelque chose que je lui puisse remonstrer, il semble qu'il n'en tienne compte.*

Aussi est-ce sans doute ce qu'Homere a voulu faire dans cet endroit de l'Iliade.

Iliad. 2. *Nirée natif de Samos.....*
*Nirée le fils d'Aglaias.....*
*Nirée la beauté même.....*

car puis qu'on ne sçauroit dire beaucoup de choses d'une personne sans que cette personne-là ne soit nommée plusieurs fois ; il s'ensuit Que disant peu d'elle & la nommant plusieurs fois, il semblera qu'on en dise beaucoup de choses ; de sorte qu'Homere qui connoissoit l'effet de cette tromperie, a si bien fait par cette adresse, que la seule fois qu'il parle de ce Nirée, il le rend remarquable & en conserve le souvenir, quoy que dans tout le reste de son Poëme il n'en fasse plus de mention.

## *Que chaque Genre a sa Diction.*

TOUCHANT la Diction qui convient à chaque Genre, on peut dire Que celle du Déliberatif ressemble proprement à ces peintures ombrées, qui d'autant plus qu'elles sont grossieres & confuses, & mieux les voit-on de loin ; si-bien que dans l'une & dans l'autre non seulement il est inutile d'estre si exact, mais même encore il n'y a rien de si méchant.

A l'é-

A l'égard du Genre Judiciaire, la Diction en doit estre plus exacte & plus travaillée; & beaucoup plus même quand on n'aura à faire qu'à un Juge, que quand on aura à faire à plusieurs; parce qu'alors, la Rhetorique se trouvant à l'étroit, ses adresses servent de peu, estant aisé en ces rencontres de remarquer si ce qui se dit fait à la Cause ou non: outre que les matieres y sont traitées paisiblement & sans chaleur, ce qui est cause aussi que d'ordinaire les Jugemens qui s'y rendent en sont beaucoup plus épurez & plus juridiques.

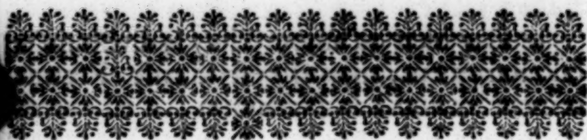
Ainsi toute Diction ne convient pas à toute sorte de Discours; & il y en a une qui est pour l'action, & l'autre pour estre leuë; Et c'est aussi la raison pourquoy les Orateurs qui excellent en l'une, n'excellent pas en l'autre. Car là principalement où il est besoin de beaucoup d'action, là toûjours il faut que la diction soit moins exacte; c'est-à-dire aux occcasions où la voix doit estre élevée,& particulierement lors qu'il faut crier de toute sa force; comme quand on a à parler devant un grand Peuple.

La Diction donc la plus exacte de toutes & la plus propre à estre mise sur le papier, est celle du Genre Démonstratif, car elle est faite principalement pour être leuë. L'autre qui vient apres, est la diction du Genre Judiciaire. De croire maintenant comme quelques uns veulent, qu'il faille ajoûter à cette division ce qu'ils disent, *Que la Diction doit estre agreable & magnifique*, cela est superflu: car pourquoy ne pas dire encore, *Quelle doit estre sobre*, *liberale*, & ainsi du reste des autres Vertus qui regardent les Mœurs?

Mœurs? En effet ſuppoſé *Qu'elle ſoit agreable*, il eſt certain que rien ne luy manquera de tout ce qui a eſté remarqué pour la rendre parfaite, ſi tant eſt que la definition que nous avons donnée de ſa veritable perfection ait eſté bien établie. Car je vous prie? pourquoy avoir dit, *Qu'elle doit eſtre Claire. Qu'elle ne doit rien avoir de bas, mais que tout y doit eſtre convenable & proportionné au ſujet*? Parce que d'un coſté s'il y a trop de paroles aſſeurément elle ne ſera pas claire; non plus que s'il n'y en a pas aſſez. Tellement qu'il ſe voit que pour bien faire, l'on doit toûjours garder un certain milieu & ſe tenir dans les bornes de la Mediocrité. Joint que ce que nous avons dit d'ailleurs n'eſt que trop ſuffiſant pour lui faire avoir cet agrément dont eſt queſtion; par exemple, Si on ſçait faire le mélange à propos de ce qui eſt en uſage & de ce qui eſt Eſtranger; outre cela Si le nombre s'y rencontre, & ce je ne ſçay quoy qui perſuade toûjours quand on dit les choſes avec la décence requiſe & dans ce caractere qui convient à la perſonne qui parle.

Voilà ce que nous avions à dire touchant l'Elocution, tant pour ce qui regarde les trois Genres en commun, que chacun en particulier. Il nous reſte à parler de l'ordre qui eſt à obſerver dans le Diſcours & de l'arrangement de ſes Parties.

LES



# LES PARTIES DU DISCOURS.

## CHAPITRE XIII.

*Que tout Discours, a le bien prendre, n'a que deux Parties.*

TOUT Discours a deux Parties, car premierement il faut faire sçavoir dequoy il s'agit, & ensuite en venir à la Preuve. En effet proposer une chose, sans la prouver; ou la prouver sans avoir dit auparavant ce que c'est, ni l'avoir proposée, c'est ce qui est impossible: parce que tout homme qui prouve, necessairement prouve quelque chose; & tout homme qui propose une chose, la propose toûjours à dessein d'en monstrer la verité & d'en faire la preuve apres. Or de ces Parties-là, l'une s'appelle *Proposition*; & l'autre *Preuve*; comme si quelqu'un empruntant d'autres termes disoit,

Que

Que l'une eſt *la Queſtion*, & l'autre *la Demonſtration.*

Je ſçay bien qu'aujourd'huy la diviſion s'en fait autrement, mais elle eſt ridicule. Premierement quand à la Narration, il eſt certain qu'elle n'a lieu que dans le Genre Judiciaire: car pour les autres Genres, ſçavoir le Démonſtratif & le Déliberatif, comment pourront-ils faire voir qu'elle s'y rencontre, de la façon qu'ils diſent? Non plus que cette autre Partie qu'ils veulent pour répondre aux raiſons de l'Adverſaire & les refuter? Ny enfin leur Peroraiſon, s'il s'agit de Panegyrique? veritablement j'avouë Que dans la Déliberation l'Exorde quelquefois a lieu; Qu'on y fait voir l'oppoſition de ſes raiſons & celles de l'Adverſaire, & même Qu'on ſe ſert de Récapitulation; mais jamais cela n'arrive que lors qu'il y a conteſtation formée; (car on ſçait qu'il n'eſt pas nouveau de voir conteſter en ces occaſions, ni que des Particuliers s'accuſent & ſe defendent de part & d'autre;) Ainſi quand cela ſe fait, ce n'eſt point la Déliberation qui y oblige; c'eſt par rencontre. On en peut dire autant de la Peroraiſon, à l'égard du Genre Judiciaire; eſtant certain Qu'elle n'eſt pas toûjours neceſſaire dans le Plaidoyé, par exemple ſi le Diſcours eſt fort petit, ou l'affaire de telle nature, qu'elle ſe puiſſe retenir aiſément; car enfin l'uſage de la Récapitulation n'a eſté introduit Que pour ſoulager la memoire, & faire voir ſommairement ce qui a eſté dit fort au long.

ABSOLUMENT donc il ne ſe trouve que deux Parties neceſſaires dans le Diſcours, ſçavoir *la Propoſition* & *la Preuve*; ces Par-

Parties-là au reste sont essentielles & luy appartiennent en propre. Que s'il en faut ajoûter d'autres; au plus il n'y en aura que quatre, sçavoir *l'Exorde*, *la Proposition*, *la Preuve* & *la Peroraison*; car pour ce qui se dit en repartie contre l'Adversaire, cela est de la Preuve & ne peut faire un corps à part; non plus que tout ce qui s'allegue quand on compare ses propres raisons avec celles de la partie Adverse, puis que ce n'est qu'une amplification & pour faire valoir ce qu'on a dit; de sorte que cela ne peut estre consideré que comme une partie de la Preuve; attendu que celuy qui s'en sert ne fait rien davantage que d'établir sa preuve plus fortement. Il n'en va pas de même de l'Exorde ni de la Peroraison qui ont leurs fonctions à part; estant instituez particulierement pour rafraischir la memoire du Juge & l'avertir des choses à quoy il pourroit ne pas prendre garde.

Quiconque donc s'amuseroit à diviser le Discours comme nous venons de dire, celuy-là feroit la même chose que les Sectateurs de Theodore; qui non contens d'admettre une *Narration*; veulent encore une autre Partie qui la précede, qu'ils appellent *Avant-Narration*; & une autre incontinent aprés qui la finisse, qu'ils appellent *Apres-Narration*. Et de même en font-ils de la *Refutation*, qu'ils pretendent devoir estre suivie d'un autre Partie qui soit comme un surcroist de Refutation, & une sorte d'encherissement. Or tous ces gens-là ont tort en ce poinct, Que pour imposer un nouveau Nom, il faut établir une nouvelle espece, & apporter une difference essentielle; à moins de cela, tout ce qu'on sçauroit alleguer est vuide, & badin: Témoin

T ce

ce qu'à fait Lycimnius dans sa Rhetorique, lors que parlant de la Preuve il la divise en je ne sçai combien de Parties frivoles & ridicules, à qui il donne divers noms; appellant l'une *Irruption*, l'autre *Digression*; d'autres, *Rameaux* & ainsi du reste.



CHA-



# CHAPITRE XIV.

## *De l'Exorde.*

POur ce qui eſt de l'*Exorde*, c'eſt ce qui commence le Diſcours; & eſt la même choſe que ce qu'en Poëſie on appelle *Prologue*, ou *Prelude* en matiere de Fluſtes & de Haut-bois: parce que tout cela n'eſt qu'un commencement, & pour ainſi dire une Entrée qui ouvre le chemin afin de paſſer outre. Et veritablement on peut dire qu'il n'y a rien qui reſſemble davantage aux Exordes dont on ſe ſert dans le Genre Démonſtratif, que les Preludes de ceux qui en concert joüent de la Fluſte, car s'ils ont quelque piece qu'ils ſçachent le mieux, ils ne manquent point de s'en ſervir comme de Prelude, paſſant inſenſiblement de cette piece à celle par où ils ouvrent leur concert. Or ainſi en doit-on uſer dans le Genre Démonſtratif, puis que quelque matiere qu'on traite dés l'entrée, cela ſera toûjours bien receu; pourveu qu'on ait l'adreſſe de paſſer de-là à ſon ſujet & le faire venir à propos; ce que tout le monde pratique aujourd'huy, apportant pour exemple l'Exorde d'Iſocrate dans le Panegyrique d'Helene; Et de fait tout ce qu'il dit d'abord contre les Sophiſtes, n'a rien de commun avec ſon ſujet qui eſt de

loüer Helene ; outre qu'à s'écarter ainſi de ſa matiere, il en revient cet avantage, que le diſcours ne paroiſt pas ſi uniforme, & eſt plus diverſifié.

AU reſte les Exordes du Genre Démonſtratif peuvent eſtre fondez indifferemment ſur le blâme ou la loüange. Sur la loüange ? par exemple comme fait Gorgias dans l'Oraiſon intitulée l'*Olimpique*,

*Ces perſonnes-là, Meſſieurs, ſont dignes d'admiration, & ſans doute meritent une loüange toute particuliere*, &c.

car d'abord il loüe ceux qui ont eſté cauſe que dans la Grece il s'eſt fait de celebres Aſſemblées & des Jeux publics. Iſocrate fait le contraire dans ſon Panegyrique, blâmant ces perſonnes-là d'avoir voulu qu'il y euſt des prix pour les ſimples adreſſes & les exercices du Corps ; & qu'il n'y en euſt point pour les habiles gens & pour les qualitez excellentes de l'eſprit.

Il s'en trouve qui font autrement, & qui commencent leurs Panegyriques comme s'ils donnoient un conſeil, par exemple,

*Puiſqu'il n'y a rien de ſi juſte, ni a quoy nous ſoyons plus obligez que d'honorer les honneſtes gens, c'eſt pour cela, Meſſieurs, qu'aujourd'huy j'entreprens de loüer Ariſtide.*

Ou bien de cette ſorte,

*Les perſonnes qu'on doit loüer ne peuvent eſtre, ni les Meſchans, ni Ceux dont les loüanges ſont dans la bouche de tout le monde: mais bien ceux-là qui ayant eſté honneſtes-gens toute leur vie, ne ſont pas reconnus tels, & dont la vertu demeure cachée ; ainſi qu'il ſe trouve d'un Alexandre fils de Priam.* car

car cela proprement eſt donner un avis touchant ce qu'il faut faire quand on a à loüer quelqu'un.

On peut même encore dans ce Genre imiter la maniere du Barreau, c'eſt-à-dire ſe ſervir des choſes qui regardent l'Auditeur; comme de l'avertir, Si la matiere qu'on a à traiter eſt incroyable, ou difficile, ou trop commune afin de luy en faire des excuſes, ainſi qu'en uſe Chœrile au commencement de ſon Poëme.

*Or puis que maintenant les autres ont tout dit*, &c.

Les Exordes donc du Genre Démonſtratif ſe tirent tous de ces cinq lieux,

De la Loüange, ou du Blâme;
De la Perſuaſion, ou Diſſuaſion;
Enfin de tout ce qui regarde l'Auditeur.

Ce qui ſera toûjours à obſerver en ces rencontres, eſt de prendre garde que ce qu'on dira avant que d'entrer en matiere, ſoit ou tout-à-fait au ſujet, ou tout-à-fait éloigné.

TOUCHANT le Genre Judiciaire, ſes Exordes font le même effet que les Prologues dans les pieces de Theâtre; & les Prefaces ou Entrées dans le Poëme Epique; car pour le Lyrique ou Dithyrambique ſes Entrées ſont ſemblables aux Exordes du Genre Démonſtratif, comme il ſe peut voir dans l'Exemple ſuivant.

*Pour toy ſeul, ô Bacchus, pour tes dons, pour ta proye......*

L'Original de ceci eſt perdu & c'eſt tout ce qui nous en reſte.

Or dans le Dramatique & dans l'Epopée, l'Exorde eſt toûjours comme une monſtre qu'on fait des choſes qu'on a à dire; afin que par avance l'Auditeur ſçache dequoy il s'agit, & qu'il

 n'ait

n'ait pas toûjours l'esprit en suspens; pource qu'il n'y a rien de si importun qu'un Discours vague & indeterminé, l'esprit alors s'égarant sans cesse & ne sçachant où il est; de sorte que pour remedier à cet inconvenient, on se sert toûjours d'entrée & de commencement, comme si c'estoit un fil qu'on mist à la main & qu'on donnast à tenir par un bout, afin que l'Auditeur retenu par-là puisse suivre jusqu'à la fin. Aussi est-ce pour cela qu'Homere dans tous ses Poëmes, & premierement dans l'Iliade, dit.

*Muse, raconte moy la colere d'Achille.......*

Et encore dans son Odyssée.

*Muse, dy-moy celuy.......*

Ou même comme un autre Poëte a commencé.

*Muse, encore une grace, appren-moy le sujet*
*De ce couroux puissant meslé de jalousie,*
*Qui fit contre l'Europe armer toute l'Asie.*

Les Poëtes Tragiques encore ont soin d'observer la même chose pour leurs Pieces; & quoy que ce ne soit pas toûjours d'abord comme Euripide, neantmoins jamais ils ne manquent de le faire en quelque endroit de leurs Prologues; ainsi en use Sophocle dans l'*Oedipe*,

*Polybe estoit mon Pere.*

Il en est de même de la Comedie.

CONSTAMMENT donc l'ouvrage le plus necessaire de l'Exorde & sa fonction particuliere consiste à faire sçavoir dequoy il s'agit dans tout le Discours, & le but qu'on se propose: C'est pourquoy si l'affaire est claire d'elle-même, ou qu'il y ait peu de chose à dire, jamais alors il n'est besoin d'Exorde. Pour tou-

tes

tes les autres choses qui entrent dans l'Exorde du Genre Judiciaire, ce sont des secours simplement & des remedes au besoin; & de plus elles sont communes à toutes les autres parties du Discours: Au reste ces choses-là sont toûjours tirées,

Ou de la Personne qui parle;
Ou de Celui qui écoute;
Ou de la Chose qui est en question;
Ou de la Partie averse.

*De la personne qui parle & de la Partie averse*, se peuvent dire toutes les choses qui servent à se justifier d'un crime ou à en charger un autre. Veritablement la façon de le faire est diferente en ces personnes-là; parce que celuy qui se defend doit toûjours dire d'abord ce qui peut servir à sa justification; l'Accusateur au contraire doit se reserver pour la fin, & ne faire son invective qu'à la Peroraison. La raison est évidente, puis qu'il est necessaire à quiconque se defend, afin de rétablir sa reputation & s'insinuer dans l'esprit du Juge, d'oster ce qui l'embarasse & l'arreste en chemin; si bien que ce qu'il a à faire d'abord, c'est de se purger. Il n'en va pas ainsi de l'Accusateur, qui toûjours doit attendre à la Peroraison à invectiver, afin que les Juges ayent la memoire plus fraische de ce qu'il a dit, & qu'ils s'en puissent mieux souvenir.

*Les choses qui regardent l'Auditeur*, c'est-à-dire le Juge, consistent d'une part, A gagner sa bien-veillance; & de l'autre, A aigrir son esprit contre la Partie averse; Quelquefois même à le rendre attentif, & quelquefois au contraire à le détourner d'avoir de l'attention; car il faut sçavoir Qu'il n'est pas toûjours bon que

les Juges ſoient ſi attentifs ; d'où vient qu'il s'en trouve beaucoup qui tâchent ſimplement à les faire rire & à les divertir.

Pour ce qui eſt de rendre ſon Auditeur docile & preſt d'ajoûter foy à tout ce qu'on luy dira, outre que ce que nous venons de remarquer y eſt propre ſi l'on veut ; il faudra encore tâcher de luy donner bonne opinion de ſoy & faire paroiſtre qu'on eſt honneſte-homme ; parce qu'il n'y a gens au monde qu'on écoute plus volontiers que ceux-là.

Ce qui rend les Auditeurs attentifs, eſt de promettre Qu'on a de grandes choſes à leur dire ; ou qui les regardent particulierement ; ou qui ſont merveilleuſes, ou même plaiſantes à entendre ; & pour cela il les faudra avertir d'abord que c'eſt de ſemblables choſes qu'on a à les entretenir. Que ſi au contraire on veut qu'ils ne ſoient pas attentifs, il n'y aura qu'à leur faire ſçavoir, Ou que la choſe ne merite pas d'eſtre écoutée, ou que cela ne les regarde point ; ou qu'il n'y a rien de ſi ennuyeux. Or il eſt à remarquer que tout cecy eſt hors d'œuvre & ne fait rien au ſujet ; car enfin cela ſuppoſe que le Juge qui écoute n'eſt pas comme il faut, mais d'humeur à preſter l'oreille à tout ce qu'on luy dira. Et de fait s'il n'eſtoit tel, jamais on n'auroit beſoin d'Exorde, ſi ce n'eſt autant que la matiere de ſoy l'exigeroit, & encore ſeroit-ce ſommairement, afin que le Diſcours ne paruſt pas eſtropié & comme un corps ſans teſte.

Aprés tout, ceux-là ſe trompent fort, qui penſent que l'adreſſe de rendre l'Auditeur attentif appartienne particulierement à l'Exorde; car tant s'en faut que cela ſoit, Que même elle eſt

est commune à toutes les autres parties du Discours, estant libre de s'en servir par tout où il est besoin; Et de vray il se remarque Que par tout ailleurs l'Auditeur est beaucoup plus languissant & écoute bien moins qu'il ne fait pas au commencement; Ainsi il est ridicule de vouloir que ce soit au commencement qu'on travaille à gagner l'attention, puisque c'est le temps principalement où l'Auditeur est plus attentif & plus curieux d'écouter. Quand donc l'occasion se presentera d'exciter l'attention, & qu'il sera à propos de le faire, on pourra dire ainsi,

*Messieurs, Je vous prie d'estre attentif, car il ne s'agit pas plus icy de mon interest que du vostre.*

Ou bien de cette sorte,

*Messieurs, je vous prie de me prester ici vostre attention; car de vostre vie vous n'avez entendu parler d'une chose si étrange ni si admirable.*

Et c'est-là ce que vouloit faire entendre Prodicus, lors qu'il contoit Que quand ses Auditeurs s'endormoient, pour les réveiller, il n'avoit qu'à leur toucher quelque chose de cette Question curieuse qu'il n'enseignoit pas à moins de cinquante Dragmes.

Que l'Exorde donc n'ait point esté fait pour l'Auditeur, précisement en qualité d'Auditeur, cela est clair & ne reçoit aucune difficulté; car enfin tout ce qui s'y traite aboutist simplement; ou à donner mauvaise opinion de son Adversaire & le rendre odieux; Ou à faire voir aux Juges Qu'on n'est point coupable, & qu'on n'a rien à craindre du costé de leur Jugement; car c'est ce que fait, Sophocle dans son Antigone.

*Sire je vous diray, non pas avec quel soin.....*

Et tout de même Euripide dans son Iphigenie,

*Pourquoy cette Preface & ce long Preambule ?*

Quant aux autres qui se servent encore d'Exorde, ce sont ceux, ou qui en effet ont mauvaise cause, ou du moins qu'on croit telle : car le mieux pour ces gens-là, est de s'arrester plûtost à parler de toute autre chose, que de leur affaire ; d'où vient aussi que les valets, lors qu'ils ont fait quelque friponnerie, jamais ne répondent à ce qu'on leur demande ; mais prennent de longs détours, & font certains preambules qui n'aboutissent à rien.

De sçavoir ce qu'il faut faire afin de se bien mettre dans l'esprit de son Auditeur, & gagner sa bienveillance & choses semblables ; c'est une matiere qui a déja esté traitée & dont il ne reste plus rien à dire. Mais parce qu'il n'y a rien de si judicieux que ce qu'Homere fait dire à son Ulysse lorsqu'il invoque Minerve,

*Déesse, accorde moy qu'au païs des Phæaques*
*Je trouve ou la faveur, ou du moins la pitié.*

Pour cela en parlant à ses Juges, il faudra toûjours prendre garde à ces deux choses, ou à leur faire pitié, ou à gagner leur affection.

A L'Egard du Genre Démonstratif, l'adresse dont on se doit servir pour les Exordes, c'est de faire en sorte que l'Auditeur croye avoir part à la loüange de ceux qu'on louë ; soit qu'alors il soit touché quelque chose de luy, ou de sa race, ou de sa profession, enfin de quelque façon que ce soit : & c'est pourquoy aussi ce que dit Socrate dans Platon est tres-veritable.

*Qu'il n'y a rien de si aisé que de loüer les Atheniens en parlant aux Atheniens ; mais que la difficulté seroit de le faire en parlant aux Lacedemoniens.*

POUR

Pour ce qui est du Genre Déliberatif, d'ordinaire ses Exordes sont empruntez du Genre Judiciaire, à cause que de luy-même il n'en a pas ; car premierement l'Auditeur sçait de quoy il s'agit, & de plus c'est que la matiere n'y porte point, & n'en a que faire ; de sorte que si alors on est obligé d'user d'Exorde, il faut toûjours que ce soit, Ou en sa propre consideration, Ou à cause de ceux qui contredisent, Ou pource qu'enfin on ne prend pas les choses du biais qu'on voudroit, soit pour les croire bien moindres qu'elles ne sont, ou de plus grande importance : tellement que quand cela arrive, de necessité il faut en venir aux prises ; il faut accuser, se défendre ; agrandir les matieres, ou les diminuer.

Voilà donc pourquoy d'ordinaire dans le Genre Déliberatif l'on se sert d'Exorde, si ce n'est qu'on le fasse encore par ornement, & afin que le discours en soit mieux ; de crainte que n'en ayant point, & tout d'un coup entrant en matiere, la chose ne parust trop precipitée, car c'est à peu prés la faute que Gorgias a faite dans son Panegyrique pour les Eliens, où sans avoir encore rien dit qui preparast les esprits, d'abord il commence ainsi. *O Elis ville fortunée*, *&c.*

# CHAPITRE XV.

*Moyens pour se defendre dans une Accusation.*

TOUCHANT l'Accusation, *un Moyen* pour se purger, est De recourir aux choses qui peuvent faire perdre la mauvaise opinion qu'on aura de nous; Peu importe au reste que cette mauvaise opinion vienne des invectives de l'Adversaire, ou d'ailleurs, car le precepte est general & ne reçoit aucune restriction.

UN *autre Moyen* encore est, De repartir comme on fait dans les contestations lorsqu'un Fait n'est pas bien étably; par exemple d'alleguer,

ou *Que ce qu'on avance n'est point vray*;
ou *Que la chose ne fait tort à personne*;
ou *Que celuy qui s'en plaint n'y a point d'interest*;
ou *Que le mal n'est pas si grand qu'on le fait*;
ou *Qu'il n'y a aucune injustice à cela*, ou *bien peu*;
ou *Que dans ce qui a esté fait il n'y a rien de honteux*, *ni contre l'honneur*;
ou enfin *Que c'est si peu de chose que cela ne vaut pas la peine d'en parler*.

Car c'est là dessus qu'on conteste d'ordinaire.

Ainsi Iphicrate se defendant contre Nausicrates, demeuroit d'accord avec luy, Que ce qu'il disoit estoit vrai, & qu'il luy avoit fait tort; mais en même temps il soûtenoit Qu'il n'avoit rien fait qu'il ne deust faire. On pourroit encore répondre autrement, & monstrer Qu'il y a eu quelque sorte de compensation, comme de dire,

*Que veritablement la chose a esté dommageable, mais en recompense Qu'elle a esté glorieuse; ou si elle a esté fâcheuse, Qu'elle a apporté du profit; & ainsi du reste.*

Un *troisiéme Moyen* pour se purger ayant fait quelque tort est de dire, III.

ou *Qu'on n'y pensoit pas*;

ou *Que cela est arrivé par malheur*;

ou *Que c'est la necessité qui y a contraint.*

De cette sorte en usa Sophocle à l'endroit de celuy qui l'accusoit de feinte en le voyant trembler, car il luy dist,

*Que s'il trembloit, ce n'estoit point pour faire pitié aux Juges, ni pour paroistre vieux comme il pretendoit faussement; mais qu'il y estoit forcé par son âge; puis que c'estoit bien malgré luy qu'il avoit quatre-vingts ans.*

On pourroit encore ici répondre autrement en forme de satisfaction, déguisant l'intention avec laquelle une chose aura esté faite; comme de dire,

*Son dessein, Messieurs, n'estoit point de l'offenser, mais seulement de faire telle chose.*

Ou bien.

*Certainement, Messieurs, il ne se trouvera point que j'aye rien fait de ce que pretend l'Accusateur; à la verité il est arrivé que cela luy a fait*

*fait du tort, mais je n'en suis pas la cause, & ce n'estoit point à ce dessein-là que je le faisois : Que si j'en avois eu seulement la pensée, je meriterois que jamais personne ne me regardast & qu'on me tinst pour le plus meschant homme du monde.*

IV. UN *autre Moyen* est, De voir si l'Accusateur lui-même n'est point envelopé dans le crime dont il nous accuse, soit pour estre complice, ou pour en avoir fait autant autrefois ; si non luy, du moins quelqu'un des siens.

V. UN *autre* encore, est de prendre garde de quelle maniere l'accusation est conceuë, & si elle ne donne point lieu en même temps d'accuser d'autres personnes que l'Adversaire pretend estre tres-innocentes de ce costé-là ; Comme si quelqu'un estoit accusé d'estre un Adultere, à cause qu'il aime les beaux habits & fait le gentil, il pourroit objecter à son Accusateur.

*Que si ce qu'il dit, estoit vray ; il s'ensuivroit que Tels & Tels qu'il n'accuse point, seroient adulteres aussi-bien que luy.*

VI. UN *autre Moyen*, est De voir si celuy qui nous accuse n'en a point déja accusé plusieurs auparavant, comme en faisant mestier ; Ou si luy-même n'a point esté déja accusé par d'autres ; ou enfin si, sans accusation, il ne s'est point trouvé de personnes qui autrefois pour le même crime ayent esté soupçonnées, comme l'on est, dont l'innocence ait esté reconnuë.

UN

UN *autre moyen*, est De repousser la calomnie par la calomnie, & d'accuser qui nous accuse, afin d'empescher par-là que l'Adversaire ne soit crû; puis qu'enfin il seroit ridicule qu'on ajoûtast foy à ses paroles, luy qui n'est pas digne de foy. VII.

UN *autre* encore, est De voir si l'affaire dont il s'agit n'a point déja esté jugée, comme fit Euripide contre Hygienon, qui sous pretexte d'action d'*Antidose*, le poursuivoit criminellement comme un Impie, pour avoir enseigné dans une de ses Pieces à estre Parjure, à cause de ce Vers qui s'y trouve. VIII.

*J'ay juré de parole, & non pas de pensée.* car Euripide alors ne se justifia point autrement, qu'en disant à cet Hygienon, In Hippo coronato.

*Qu'il estoit un Chicaneur, & que c'estoit faire injure à ces Messieurs établis pour Commissaires aux Jeux de Bacchus, de renouveller ainsi en plein Barreau des affaires qui avoient passé par leur jugement. Qu'au reste non seulement il avoit sceu en rendre compte dans leur assemblée, mais qu'il estoit encore tout prest de le faire, au cas que l'Accusateur voulust intenter son action pardevant eux.*

UN *autre moyen*, est De laisser là l'Affaire, & de se mettre à parler contre la calomnie; monstrant en general ce qu'elle est, & combien il est dangereux de l'écouter; & d'autant plus, Qu'elle trouble tout l'ordre des Jugemens; & que jamais un homme IX.

me ne s'en sert que lors qu'il voit que sa Cause n'est pas bonne.

X. UN *Lieu* encore *utile de part & d'autre*, & pour accuser, & pour se defendre, est d'Avoir recours a certaines marques ou apparences, comme dans *le Teucer*, Car Ulysse d'un costé qui veut monstrer Que ce Prince est suspect & qu'on ne doit point se fier à luy, n'allegue autre preuve sinon,

*Qu'il est Allié & proche parent de Priam, comme estant fils d'Hesione sœur de ce Roy.* D'un autre costé Teucer qui veut prouver le contraire, se sert de ces autres apparences.

Premierement, *Qu'il est fils de Telamon le plus capital ennemi qu'ait Priam.* En second lieu, *Qu'on se peut souvenir qu'en d'autres rencontres il a fait preuve de sa fidelité, comme quand on envoya des Espions à Troye, dont jamais il ne découvrit le secret.*

XI. UN *autre moyen*; mais qui n'est propre qu'à l'Accusateur, est De loüer d'abord quelque petite chose en la personne de l'Accusé, & apres d'invectiver fort au long contre luy; en tout cas si c'est quelque chose de grand dont on le louë, de passer legerement dessus & n'en dire que deux mots. Cela se pourra faire encore d'une autre façon, qui sera D'alleguer quantité de bonnes choses que cette personne-là aura faites, qui pourtant ne font rien au sujet, & aussitost d'en blâmer une qui sera tres-importante à la Cause, & portera coup. Or ces sortes de moyens sont les plus adroits & les plus malicieux qui soient dans toute la Rhetorique, puis qu'alors meslant attificieusement le Bien avec le

le Mal, on eſt injuſte à ce poinct, de ſe ſervir même de ce qu'une perſonne a de plus loüable, afin de luy nuire.

XII.

Et parce qu'une même action peut eſtre faite par diferens motifs, & rapportée à pluſieurs fins; il ſe trouve encore *Un autre moyen* qui peut ſervir en commun & à Celuy qui ſe defend, & à Celuy qui accuſe; mais avec cette difference, Que comme l'Accuſateur doit toûjours parler mal de ſa Partie, auſſi interpretera-t'il toûjours en mal ce qui viendra d'elle; Au contraire celuy qui ſe defend fera prendre en bonne part & donnera le meilleur ſens qu'il luy ſera poſſible à toutes les choſes qu'il aura dites ou faites qui luy ſeront objectées. Par exemple, s'il eſtoit queſtion de porter jugement du choix que Diomede fit d'Ulyſſe, lors qu'il le voulut avoir pour compagnon dans une certaine entrepriſe; un qui auroit à parler à l'avantage d'Ulyſſe, diroit,

*Que s'il fit ce choix, c'eſt qu'il connoiſſoit ſa valeur, & eſtoit aſſeuré que c'eſtoit un des plus grands Capitaines qui fuſt.*

Un autre au contraire qui auroit à parler contre, prenant la choſe au pis, pourroit dire,

*Que tant s'en faut que Diomede euſt cette opinion d'Ulyſſe qu'il ne le prefera à tant d'autres que parce qu'il le jugeoit le moindre de tous, eſtant bien aiſe dans une occaſion de cette importance, de n'avoir point de Rival qui luy donnaſt de jalouſie, ni qui partageaſt ſa gloire.*

Cela ſoit dit touchant la Calomnie & les Moyens de s'en defendre.

CHA-

# CHAPITRE XVI.

## *De la Narration, & de quelle maniere on s'en doit servir dans chaque Genre.*

POUR ce qui est de *la Narration*, jamais dans le Genre Demonstratif elle ne se fait de suite ; mais à diverses reprises, & partie à partie. Parce que comme la loüange est fondée sur les actions qu'une personne a faites ; on doit s'arrester sur châcune, & les prendre les unes apres les autres. Car tout Panegyrique est composé de deux Parties, L'une qui ne dépend point de l'artifice de l'Orateur, comme sont les Actions ; puis qu'enfin on ne peut pas dire que l'Orateur soit cause en aucune façon des actions qu'il loüe. L'autre au contraire dépend purement de son adresse, & emprunte tout de l'art ; ce qui consiste à monstrer, ou *Que cette action-là en particulier a esté faite, au cas qu'elle soit difficile à croire* ; ou *Qu'elle est telle qu'on la represente* ; ou *Considerable au poinct qu'on pretend* : ou *Tout cela ensemble*. De sçavoir maintenant pourquoy, il n'est pas à propos quelquefois de Narrer tout de suite, on en peut apporter deux raisons, La premiere, à cause que ce seroit une chose embarassante & difficile à retenir que d'avoir ainsi à faire sa Preuve.

*Par ces actions donc, Messieurs, vous voyez com-*

*combien il estoit sage; par celles-là combien il estoit vaillant; par ces autres, combien il estoit amateur de la Justice, & ainsi du reste.* L'autre raison est qu'un Discours en cet estat paroistroit simple; au lieu que de l'autre maniere, il sera diversifié, & aura plus de corps.

Au reste il y a cette diference à observer entre les actions connuës, & les autres; que pour les connuës il suffit d'en faire ressouvenir & en rafraîchir la memoire; d'où vient que beaucoup de gens qu'on louë n'ont que faire qu'on dise rien de leur vie, ni de leurs actions. Par exemple, si vous vouliez loüer Achille; parce que tout le monde sçait ce qu'il a fait, il faudroit simplement se servir de ses actions, sans s'arrêter à en faire le recit. Il n'en seroit pas de même de Critias, car en luy tout seroit à particulariser, à cause que peu de monde le connoist. *

Touchant la longueur de la Narration, il se trouve des personnes assez ridicules pour dire, *Qu'il faut qu'elle soit courte.* Mais à mon avis on pourroit leur faire la même réponse que fit un certain homme à son Boulanger, qui devant que de pétrir luy estant venu demander, Comment il feroit sa paste? s'il la feroit molle ou ferme? *Et quoy*, dist il. *Est-ce que c'est une chose impossible de bien faire de la Paste.* Il en est de même icy, car on ne doit pas estre trop long à Narrer, non plus qu'à faire un Exorde, ou une Preuve; puis que ce qui fait, qu'une chose est bien en ces rencontres, ne vient point precisément, ni de ce qu'elle ne dure gueres, ni de ce qu'elle est abregée, mais de ce qu'on a sceu garder la mediocrité. Or cecy à l'égard de l'Accu-

fa-

** Ce que l'on ajoûte ensuite qui a esté dit au 9. Chap. du 1. Liv. est hors de propos, puisqu'il s'agit icy de la Narration en particulier, & non pas de l'adresse de loüer. Outre que ce n'est point la coûtume d'Aristote de r'habiller ses Ouvrages de pieces rapportées, ni de répeter mot pour mot en un endroit, ce qu'il a dit en un autre; car comme il est le plus methodique de tous les Maitres, chez luy chaque chose est placée en son lieu, où apres il renvoye toûjours les Lecteurs.*

sateur consiste, où *A ne rien omettre de ce qui peut éclaircir l'Affaire*; ou *A se servir des choses qui donneront opinion qu'effectivement ce qu'il dit a esté fait*; ou *A monstrer que sa Partie luy a nui en telle rencontre*, ou *fait telle injustice*; ou enfin *A grossir le mal & à le faire paroistre aussi grand qu'il voudra.* Celui qui se defend en usera de même, horsmis qu'il dira tout le contraire.

Ce qu'on doit principalement se proposer dans la Narration, est d'affecter en parlant de dire des choses qui fassent paroistre Qu'on est homme de bien; & la Partie averse au contraire un méchant homme, & porté au mal, Par exemple de cette sorte.

*Pour moy, Messieurs, j'ay toûjours fait ce que j'ay pû pour l'obliger à faire ce qui estoit de la Justice & de son devoir, luy remonstrant sans cesse Qu'il ne devoit point abandonner ses enfans ainsi. Mais pour luy, toute la réponse qu'il me faisoit là-dessus estoit, Que quelque part qu'il fust il trouveroit assez à avoir d'autres enfans*

qui est la réponse, à ce que dit Herodote, que firent les Egyptiens à leur Roy quand ils quitterent l'Egipte, & ne voulurent plus luy obeïr.

Un autre poinct encore à observer est, De tâcher de dire des choses qui plaisent aux Juges. Au reste en matiere de Narration, celui qui se défend doit toûjours estre bien plus court que celuy qui accuse, car comme c'est l'Accusateur qui pose le Fait, tout ce qui reste à l'Accusé c'est de contester, Par exemple, où *De nier le Fait absolument*, ou *Que la chose ait porté préjudice*, ou *Qu'il y ait de l'injustice à l'avoir faite*; ou *Que le mal soit si grand qu'on dit.* Si bien qu'alors il n'est

n'eſt point beſoin de s'arreſter ſur les choſes dont on demeure d'accord, à moins que cela ne fiſt à la Cauſe ; comme ſi eſtant demeuré d'accord du Fait, on euſt à monſtrer, *Que l'action n'eſt point injuſte* ; & ainſi du reſte.

A quoy doit prendre garde encore celuy qui ſe defend en narrant un Fait, eſt de ne point dire de choſes qui lors qu'on les fait donnent de la compaſſion, ou peuvent irriter les Juges. Un exemple de cecy eſt le recit que fait Ulyſſe de ſes avantures à Alcinoüs, qu'il fait long exprés afin de donner de la pitié à ce Roy, & qui eſt reduit ailleurs en trente vers, lors qu'il raconte la même choſe à Penelope. Cela ſe peut voir encore dans le Poëme de Phaille, intitulé *le Cercle*. Et tout de même dans le Prologue de l'*Oeneus* Tragedie d'Euripide.

La Narration au reſte doit toûjours donner à connoiſtre les mœurs de celuy qui parle; ce qui arrivera ſi nous connoiſſons l'effet qu'elles font d'ordinaire. Un de leurs effets donc, & ce qui donne toûjours à connoiſtre les mœurs d'une perſonne à l'entendre parler, eſt quand par ce qu'elle dit on juge de ſon choix dans les actions qui regardent la conduite de la vie. Or ſelon que ce choix eſt diferend, ce qui ſe reconnoiſt au but & à la Fin qu'elle ſe propoſe, ſes mœurs auſſi changent, & ſe trouvent differentes; Et c'eſt pour cette raiſon que les diſcours de Mathematique ne ſont point dans ce caractere-là, à cauſe que ce choix dont nous parlons ne s'y rencontre nullement ; puis qu'on ne voit point ni quel eſt le but en cela du Mathematicien, ni la Fin qu'il ſe propoſe. Mais bien

bien ce choix éclate particulierement dans le discours que fait Socrate ; car-là il n'est parlé d'autre chose que de la Fin qu'on se doit proposer en cette vie.

On peut encore faire connoistre les mœurs à remarquer simplement les choses qui monstrent le caractere de chacune & en sont des suites ; Par exemple,

*Or en disant cela, il ne laissoit pas toûjours de marcher & de continuer son chemin.*

car sans doute remarquer telle particularité d'une personne, fait voir je ne sçay quoy de rogue & de rustique dans ses mœurs.

Cela se peut faire encore autrement, qui est de dire une chose, non pas comme venant de la Raison qui dicte qu'il la faut faire parce qu'elle est utile, ainsi qu'en usent aujourd'huy tous nos Orateurs ; mais comme venant d'inclination & de son propre choix, par exemple.

*Quant à moy, Messieurs, c'est tout ce que je souhaitois, & j'ose dire que quand il n'y auroit autre chose à esperer pour moy, je ne laisserois pas de le faire.*

car l'un simplement fait voir un homme qui raisonne sur ce qu'il fait, & qui prend garde à ses interests ; au lieu que l'autre est d'un homme de bien & qui fait les choses par un principe de vertu. Que si ce qu'on dit semble hors d'apparence & difficile à croire, il en faudra donner la raison. Sophocle nous en fournit un exemple dans son Antigone ; car cette Princesse, qu'il suppose aimer tendrement son Frere, voulant monstrer que ce Frere luy devoit estre plus cher, ni que son Mary ni que ses propres Enfans ; elle ajoûte en même temps cette raison, Que son Mary & ses Enfans venant à mourir, elle en peut avoir d'autres.

Ma-

*Mais mon Pere & ma Mere estant dans le tombeau,*
*De qui d'orénavant pourrois-je attendre un Frere?*

Que si l'on n'a point de raison à donner, il n'y aura qu'à dire,

*Veritablement je sçay bien que ce que j'avance-là est une chose extraordinaire & qui peut sembler incroyable; mais c'est que je suis fait ainsi, & que c'est mon humeur.*

Or cela sera d'autant plus necessaire à dire alors, Qu'on ne croit pas volontiers qu'un homme puisse faire une chose de luy-même, sur tout de cette nature, qu'il n'y sente du profit.

En Narrant encore il sera bon de s'attacher au Pathetique, remarquant les choses, & qui sont une suite de la passion, & que les Juges sçavent, & qui nous sont particuliers, ou à la Partie averse; par exemple.

*Il s'en alla en me jettant un regard de travers,*

Ou bien comme fait Æschinés en parlant de Cratyle

*Que sifflant & frappant des mains.*

Parce que toutes ces sortes de circonstances sont propres à persuader, attendu que les Juges viennent a faire fondement là-dessus, & tirent de ces signes qui leur sont connus, des consequences & des conjectures pour le reste qu'ils ne connoissent pas. Homere est plein de semblables exemples, comme quand il dit,

*La Vieille de ses mains se cachoit le visage.*

à cause que ceux qui se prennent à pleurer, ordinairement portent les mains à leurs yeux.

Au reste tâchez toûjours d'abord de donner une telle impression de vous & de vostre Partie, que

que les Juges ne la perdent point; ce qu'il faudra faire adroitement, & sans qu'on s'apperçoive de l'artifice. Or que cela ne soit aisé, il ne faut que jetter les yeux sur ceux qui apportent des nouvelles: Car à leur mine seulement & à leur contenance, d'abord nous nous doutons de ce que c'est à peu pres.

Ce qu'il y a encore à remarquer pour la Narration, est que dans le Discours, elle n'a point de lieu affecté, pouvant estre placée en divers endroits; ce qui est si vray, que même il n'est pas quelquefois à propos de narrer dés le commencement

QUANT au Genre Déliberatif, il n'a que faire de Narration, parce que-là il s'agit de l'Avenir dont on sçait qu'il n'y a rien à raconter. Que si quelquefois il s'y en fait, ce ne peut estre que du passé & de ce qui est arrivé; afin que s'en ressouvenant on puisse prendre une meilleure resolution touchant les choses qu'on se propose de faire à l'avenir. N'importe au reste que ce qu'on dit alors soit apporté comme des exemples loüables & à suivre, ou comme des exemples à fuïr & honteux. Ce qu'il y a à sçavoir, c'est que l'Orateur alors sort de ses bornes, & ne fait plus la fonction de Conseiller ni d'une personne qui delibere.

Que si le Fait qu'on narre est étrange & difficile à croire, il faudra promettre d'en faire voir la preuve sur le champ; où offrir aux Juges de s'en rapporter à eux, & d'en passer par où ils voudront. Ainsi Jocaste dans l'*Oedipe* de Carcinus promet sans cesse à celuy qui cherchoit son Fils & le vouloit avoir, de le faire venir incontinent. De même en fait Æmon dans Sophocle.

# CHAPITRE XVII.

## *De la Preuve.*

TOUCHANT *la Preuve* elle doit estre Démonstrative & fondée sur la force des argumens. Et comme il n'y a que quatre Chefs sur lesquels on conteste, il faudra que celuy qui prouve n'ait en veuë que ce qui est en Question & fait le diferend, afin d'y rapporter ses preuves;

Par exemple dans le Barreau, s'il s'agit du Fait & qu'on prétende.

*Que la chose n'a point esté faite.*

Surquoi il faudra insister, c'est de monstrer aux Juges *Qu'elle ne l'a point esté effectivement.*

De même en est-il des autres Chefs, quand on aura à prouver.

ou *Qu'on n'a point fait de tort*;
ou *Que le tort est moindre qu'on ne dit*;
ou *Qu'on n'a fait que ce qu'on devoit*;

Et ce que je viens de dire ici touchant la *Negative* pour se Deffendre, se doit aussi entendre de l'*Affirmative* pour Accuser; par exemple pour monstrer *Qu'une chose a esté faite*, *Qu'elle a porté préjudice*; & ainsi du reste des autres Chefs. Or il ne faut pas ignorer que la Question de Fait est la seule des quatre que nous venons de remarquer, ou il faut de necessité que l'une

des Parties soit malicieuse & de mauvaise foy; car enfin si l'on conteste mal à propos en ces rencontres, ce n'est point l'ignorance qui en est la cause, ainsi qu'il arrive dans un poinct de Droit & lors qu'il s'agit de sçavoir si une chose est juste ou injuste. Et parce qu'il n'y aura rien de si décisif dans la Cause, c'est pour cela qu'il faudra s'y arrester & insister particulierement dessus; ce qu'il n'est pas permis de faire dans les autres Contestations.

A L'égard du Genre Démonstratif, au lieu de Preuve on ne se sert que d'amplification, faisant voir simplement, Que telles & telles actions ont esté utiles à l'Estat, ou glorieuses pour la personne qui les a faites; car comme dans le Panegyrique on doit supposer que le sujet est vray, pour cela rarement en vient-on à la Preuve, si ce n'est que la chose fust difficile à croire, ou qu'un autre passast pour l'avoir faite.

QUANT à la Déliberation, toutes ses contestations aboutissent à dire,
ou *Que ce qu'on pretend devoir arriver, n'arrivera pas*;
ou *Que cela sera injuste*;
ou *Qu'il n'en reviendra rien*;
ou *Que l'avantage ne sera pas bien grand.*

A quoy il faut avoir l'œil dans la Déliberation, c'est de voir si celuy qui est contre nous, n'allégue rien de faux dans les choses qui ne sont point de son sujet; car si une fois on le peut convaincre de fausseté là-dessus, ce sera un préjugé pour tout le reste & qui fera croire que tout ce qu'il aura dit d'ailleurs n'est gueres plus vray.

En general, touchant les Preuves, on doit ſçavoir Que dans le Genre Déliberatif, Les Exemples ſont de grand uſage, & y ſont plus d'effet qu'ailleurs. Pour les Enthymêmes, ils ſont plus propres au Genre Judiciaire. La raiſon eſt que dans le Deliberatif il s'agit de l'Avenir; ainſi neceſſairement il faut avoir recours à l'Hiſtoire pour ſa preuve, & monſtrer par les exemples du Paſſé, que ce qu'on dit s'eſt toûjours fait de la même façon. Mais quant au Judiciaire, il eſt beſoin d'Enthymêmes, à cauſe que-là il s'agit de Fait, & de ſçavoir: *Si une choſe a eſté faite*, ou *ſi elle ne l'a pas eſté*; ce qui giſt davantage en démonſtration & eſt d'une plus grande certitude: car le Paſſé eſt de telle nature qu'il emporte une certaine neceſſité avec ſoy; eſtant impoſſible que ce qui a eſté fait ne l'ait pas eſté.

En fait d'Enthymêmes au reſte, afin de s'en bien ſervir, c'eſt de ne les pas mettre de ſuite. mais les entreméler; puiſqu'autrement ils ſe nuiroient: Et de plus il n'en faut pas trop apporter; car en ceci il y a des bornes: d'où vient qu'Homere fait dire à Menelas lors qu'il loüe le jeune Piſiſtrate d'avoir parlé à propos,

*Puis que donc mon cher fils vous avez ſçû nous dire* Odyſſ. l. 4.
*Autant qu'un habile homme, ou plus âgé diroit.*

Notez qu'il loüe le fils de Neſtor d'avoir dit *Autant* qu'auroit fait un homme judicieux, & non pas d'avoir dit *de pareilles choſes*; pour monſtrer qu'on peut pecher par excés, même en ne diſant rien que de bon.

Une autre obſervation à faire pour les Enthymêmes, eſt de n'en pas apporter ſur tout; ſinon vous tomberiez dans la même faute que cer-

certains Philosophes d'aujourd'huy;qui s'amusent à prouver des choses beaucoup plus connuës & plus probables que celles qu'ils apportent pour preuve.

De plus ayant à toucher quelque passion, donnez vous bien de garde de faire aucun argument : car de deux choses l'une, ou il empécheroit l'effet de la passion, ou ce seroit comme si vous n'en faisiez point ; parce qu'enfin deux Mouvemens ne peuvent compatir ensemble ni se souffrir; où ils se détruisent, ou ils s'affoiblissent.

Il en sera de même des Mœurs lorsque vous voudrez donner bonne opinion de vous : car l'Argument n'a rien de commun avec les mœurs, & ne fait point connoistre si vous estes homme de bien ou si vous ne l'estes pas.

A L'égard des *Sentences* on s'en doit servir également & dans la Narration & dans la Preuve, à cause qu'elles découvrent les Mœurs & font voir qui l'on est; Par exemple.

*Pour moy je n'ai pas laissé de luy donner ce qu'il me demandoit, quoy que je sceusse fort bien qu'il est dangereux de se fier à toutes sortes de gens.*

Que si l'on veut y mesler de la passion & dire la chose pathetiquement on pourra ajoûter.

*Cependant, Messieurs, je ne m'en repens point, quelque tort que cela me fasse; car enfin si le profit luy en demeure, au moins ay-je la satisfaction d'avoir fait ce qu'un honneste homme doit faire.*

APRES tout, si la matiere du Genre Déliberatif est plus difficile à traitter que celle du Judiciaire, il ne s'en faut pas estonner; puis

puis-que là il s'agit de l'Avenir, qu'on ſçait eſtre une choſe fort obſcure ; au lieu que dans le Judiciaire il s'agit ſimplement du Paſſé, qui eſt aiſé à connoiſtre ; & ſi aiſé que les Devins fondent principalement leur ſcience là deſſus, au rapport même d'Epimenide de Crete ; car celuy-cy avoüe franchement que les predictions qu'il faiſoit n'avoient point du tout en veuë l'Avenir, mais le Paſſé ; à la verité en des choſes un peu cachées & que tout le monde ne connoiſſoit pas. Ajoûtez que dans le Genre Judiciaire on a cet avantage, que la Loy y ſert de fondement ; or eſt-il que quiconque à un fondement & un principe, celuy-là n'a pas grand peine à argumenter, ni à trouver les preuves qu'il cherche. Outre cela même il s'en faut beaucoup qu'on ait tant de liberté dans le Genre Déliberatif qu'on en a dans le Judiciaire, où tantoſt il eſt permis de tourner ſon diſcours contre ſa Partie ; tantoſt de parler de ſoy avantageuſement ; tantoſt d'exciter les paſſions & d'émouvoir ſes Juges ; Ce qui ſe fait rarement dans la Déliberation, & moins qu'en pas-un autre Genre ; encore cela n'arrive-t'il point que l'Orateur alors ne ſorte de ſon ſujet.

Telles libertez donc ne ſont jamais à prendre dans le Genre Déliberatif, ſi ce n'eſt que la matiere vienne à manquer, & que l'Orateur ne ſçache plus que dire ; comme en uſent aujourd'huy ceux qui éclatent à Athenes pour l'éloquence, ſur tout Iſocrate ; car jamais il ne traite un ſujet de déliberation, qu'il n'invective & n'accuſe quelqu'un ; tantoſt les Lacedemoniens, comme dans ſon Panegyrique ; tantoſt un Charés ; comme dans ſon Oraiſon *pour les Alliez.*

A L'égard du Genre Démonſtratif, les digreſſions y doivent eſtre frequentes; tout Panegyrique aimant à ſe groſſir de loüanges eſtrangeres; Ainſi en uſe Iſocrate qui n'y manque jamais, car il a toûjours quelqu'un à loüer, à quoy on ne s'attendoit pas; Or c'eſt-là proprement ce que vouloit dire Gorgias lors qu'il ſe vantoit *Que quelque diſcours qu'il euſt à faire, il eſtoit aſſeuré de jamais ne demeurer court, faute de matiere.* En effet qu'il ait à parler d'Achille, auſſi-toſt il loüe Pelée, puis Æaque, aprés il vient à Jupiter, il en fait autant s'il a à parler de la valeur; car enſuite il fait venir à ſon ſujet une telle choſe, puis un autre; qui eſt la même maniere.

Que ſi l'on a des argumens & de bonnes preuves, afin de les entremeſler, tantoſt on affectera de paroiſtre honneſte homme; & tantoſt on reviendra à ſes argumens. Mais ſi l'on n'en a point, il faudra ſe tenir à la qualité d'homme de bien, & ne faire valoir ſon diſours que par-là; attendu qu'il eſt beaucoup plus ſeant à un homme de bien de faire paroiſtre qu'il eſt tel, que d'apporter le diſcours le plus achevé.

## *De la Refutation.*

DE tous les Enthymémes au reſte, ceux qui ſervent à refuter ſont incomparablement meilleurs que ceux qui ſervent à la preuve. La raiſon eſt que tout ce qui refute, preſſe davantage, & fait qu'on s'apperçoit beaucoup mieux de la force de l'argument; parce qu'il n'y a rien qui ſe faſſe mieux connoiſtre que les Contraires lors qu'ils ſont oppoſez.

Or

Or il faut ſçavoir que tout ce qui ſert à répondre à un Adverſaire, ne fait point une eſpece à part, mais eſt de la Preuve ; puiſqu'enfin on ne refute jamais, ou qu'en apportant une objection, ou oppoſant argument à argument.

Apres tout en matiere de Preuve, ſoit dans le Conſeil ou dans un Barreau, celuy qui parle le premier doit toûjours dire ſes raiſons d'abord ; & enſuite prévenir les Objections qu'on luy pourroit faire, y donnant ſolution, & tâchant de monſtrer qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit vaine & mal fondée, Que ſi ce qui ſe dit contre eſt embaraſſant & d'une longue diſcuſſion, comme ayant pluſieurs Adverſaires en teſte ; alors il y faudra répondre d'abord comme fit Caliſtrate à l'Aſſemblée de Meſſine ; car la premiere choſe qu'il fait, c'eſt de détruire ce qu'on pouvoit dire contre luy, & apres il expoſe ſes raiſons. Pour celuy qui parle le dernier, il faut toûjours qu'il refute d'abord, apportant ſolution & argumens contraires ; particulierement s'il voit que ce qui a eſté dit ait eſté bien receu & ait fait impreſſion : car tout de même que l'eſprit ne ſçauroit ſouffrir un homme qui paſſe pour infame & a déja eſté accuſé de crime ; ainſi en eſt-il d'un Diſcours, quand la Partie averſe à fait goûter ſes raiſons & qu'on croit qu'elle a dit la verité. Ce qu'il y aura donc à faire en telle rencontre, c'eſt de tâcher à trouver place dans l'eſprit de l'Auditeur afin d'y faire recevoir ce qu'on aura à dire ; ce qui arrivera ſi vous arrachez de ſon eſprit ces premieres impreſſions dont il eſt préocupé, & qui ferment l'entrée aux raiſons que vous avez à deduire : Et ainſi il ſera à propos de com-

battre ou tout ce que la Partie aura dit, ou les principales choſes, ou les plus touchantes, ou les plus aiſées à refuter; apres quoy on alleguera ſes propres raiſons, qu'on tâchera de rendre les plus probables qu'il ſera poſſible. De là vient qu'on a dit.

*Des Déeſſes d'abord je prendray la defenſe....*
*Car j'honore* Junon....

qui eſt un exemple tiré d'Euripide dans ſes *Troades*, lors qu'Hecube chez Menelas veut répondre aux raiſons d'Helene; car ce qu'elle touche là d'abord & par où elle commence à refuter ſon diſcours, eſt ce qui s'y trouve de plus foible. Voilà ce que nous avions à dire touchant la Preuve.

POUR ce qui eſt des Mœurs, attendu qu'il ſe remarque certaines choſes qu'on ne ſçauroit dire de ſoy ſans s'expoſer à l'envie, ou ſans ennuyer, ou ſans ſe mettre en eſtat d'eſtre choqué: Et tout de même encore qu'on ne ſçauroit dire d'un autre ſans encourir quelque blâme, ou paſſer pour impertinent; En telles occaſions il ſera bon d'introduire quelqu'un qui le faſſe pour nous, ainſi que fait Iſocrate dans l'Oraiſon qu'il envoye à Philippe, & dans l'autre appellée *l'Antidoſe*. Ou encore comme Archiloque, quand il veut parler mal de la fille de Lycambe; car alors il introduit le propre Pere qui dit,

*Il n'eſt rien qu'on ne doive attendre,*
*Ni rien dont on puiſſe jurer.*

Et comme fait le même encore ailleurs ſous le nom d'un certain Artiſan nommé Caron. La Piece commence ainſi,

*Je n'ay pas la fortune & le bien de Gyges.....*

De

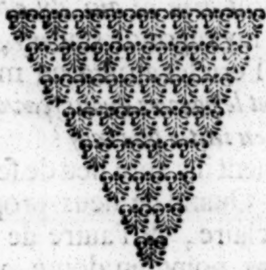
De même en uſe Sophocle, quand Æmon eſt repreſenté parlant pour Antigone à ſon Pere, à qui il fait dire pluſieurs choſes, comme ſi c'eſtoient d'autres qui les diſſent & non pas luy.

Une derniere Obſervation à faire pour la Preuve, eſt De deguiſer de telle ſorte ſes argumens, que d'un Enthymême quelquefois on en faſſe une Sentence. Par exemple ce ſeroit une pure Sentence de dire,

*Que tout bon Politique ne doit jamais diferer à faire la Paix lors qu'il a l'avantage ſur ſes Ennemis, puiſque c'eſt le moyen d'aſſeurer ſes conqueſtes & de faire ſes conditions beaucoup meilleures,*

Mais en forme d'Argument on diroit ainſi:

*Que ſi le vray temps de faire la Paix avec les Ennemis eſt lors que les conditions en doivent eſtre & plus utiles à l'Eſtat & plus glorieuſes? Sans doute c'eſt quand on a l'avantage ſur eux & qu'ils ſont contraints de recevoir la loy.*





# CHAPITRE XVIII.

## *De l'Interrogation.*



OUCHANT l'*Interrogation*, le vray temps de s'en servir, est lorsque De deux choses, dont l'une aura esté accordée par la Partie Averse, vous ne pourrez l'interroger sur l'autre que de sa Reponse il ne s'ensuive une absurdité. Ainsi en usa Periclés quand il interrogea Lampon sur ce qu'il s'estoit passé aux mysteres de Cerés, appellée *la Déesse Salutaire*, car celuy-ci ayant répondu,

> *Que ce n'estoit pas une chose qui se revelast à tout le monde, & qu'il faloit estre Initié pour cela.* Periclés là dessus luy demanda, *Si luy-même sçavoit bien ce qui s'y estoit passé*? Et comme il luy répondit Qu'*oüy*, *qu'il le sçavoit bien.* Periclés ajoûta en même temps, *Et comment le pouvez-vous sçavoir, vous qui estes aussi peu initié que moy*?

Secondement il y aura lieu de se servir d'Interrogation, Quand de deux propositions l'une sera tres-claire, & l'autre de telle qualité Qu'on ne sera point en doute que la Partie averse n'en demeure d'accord si on vient à l'interroger dessus: Avec cette précaution pourtant, de laisser-là celle qui est claire d'elle-même & ne l'interrogeant que sur l'autre, de

passer

passer droit à la conclusion; comme fait Socrate dans l'*Apologie*; car Melitus soûtenant,

*Qu'il estoit un Impie & ne croyoit point de Dieux. Mais quoy?* dist Socrate, *au moins ne reconnois-je pas Qu'il y a quelque nature spirituelle au dessus de l'Homme & quelque Demon particulier?* Melitus estant obligé d'en demeurer d'accord parce que Socrate avoit toûjours fait sçavoir Qu'il avoit un certain Démon ou bon Genie qui prenoit soin de sa conduite & l'avertissoit de tout ce qui estoit à propos qu'il fist; chose au reste connuë de tout le monde; Socrate ensuite lui fait cette interrogation. *Mais ces natures-là spirituelles*, dit-il, *& ces Demons, ne faut-il pas qu'ils soient, ou de la race des Dieux & leurs propres enfans, ou quelque chose de divin?* Et comme l'autre l'eut aussi accordé; Socrate en même temps passant à la Conclusion, *Que dites-vous-là Melitus? quoy vous pensez qu'il y ait des gens qui puissent croire qu'il se trouve quelques enfans des Dieux, & pourtant qu'il n'y ait point de Dieux?*

De plus il sera bon de se servir d'Interrogation lors que par la réponse de la Partie averse on pourra monstrer, Ou qu'elle dit tout le contraire de ce qu'elle a dit auparavant, Ou qu'elle avance une chose incroyable & contre le sens commun.

Enfin l'interrogation portera coup, lorsque la Partie ne pouvant satisfaire entierement à nostre demande, elle ne fera qu'une réponse captieuse & de Sophiste; car par exemple si elle répondoit ainsi,

*Que sans doute il y a quelque fondement à ce que nous disons, & pourtant que cela n'est pas*

*vray. Qu'en partie la chose est, & qu'en partie elle n'est pas. Qu'en un sens cela se peut soûtenir, mais non pas en l'autre.*
pour lors telle sorte de réponse troubleroit si bien les Juges qu'ils ne sçauroient où ils en seroient.

Hors ces quatre occasions, l'Interrogation est tellement inutile, que même il ne faut pas essayer de s'en servir; puisque pour peu qu'on resistast on passeroit pour vaincu: car enfin on ne peut pas faire plusieurs interrogations de suite, à cause de la foiblesse de l'auditeur & de son peu de capacité; Et c'est pourquoy aussi il est important de ramasser ses argumens & de n'en faire aucun qui ait une longue suite.

## *Pour répondre à une Interrogation.*

QUANT à la *Maniere de répondre à une Interrogation*, Si celle qu'on nous fait est captieuse & enferme un double sens; alors on doit user de distinction, mais non pas en si peu de paroles qu'on ne la comprenne. Que si l'interrogation qu'on fait nous engage à dire des choses contraires en aparence; le remede est, en même temps de la réponse d'apporter la solution avant que la Partie ait le loisir de poursuivre ses interrogations, ni de tirer aucune conclusion à nostre desavantage: car ce ne sera pas une chose bien difficile que de prevoir la raison qu'il faudra apporter. Tout cecy au reste a esté expliqué nettement dans nos Topiques, aussi bien que ce qui regarde la matiere des Solutions.

Que

Que si celuy qui nous interroge tire quelque conclusion de nos réponses qu'il change en interrogation ; ce qu'il faut faire, c'est d'accorder sa demande & d'en donner la raison en même temps, comme fit Sophocle à Pisandre, car Pisandre l'interrogeant

*S'il n'avoit pas esté d'avis aussi bien que les autres de changer la forme de l'Estat & d'établir la domination des Quatre Cens* ? Il en demeura d'accord. *Mais quoy*, ajoûta Pisandre, *ne sçaviez-vous pas que c'estoit mal fait* ? *Je l'avouë*, répondit-il. *Comment*, dist l'autre, *vous l'avoüez ? c'est donc avoüer en mesme temps que vous sçaviez fort bien que vous faisiez mal* ? *Cela est encore vray*, dist-il, & ajoûta, *Mais je ne voyois pas alors Qu'il y eust rien à faire de mieux*.

Ou bien encore comme ce Lacedemonien rendant compte de son administration de la charge d'Ephore ; car ayant à répondre sur certain Decret qui estoit cause qu'on avoit fait mourir ses compagnons, & interrogé

*S'il ne trouvoit pas qu'on avoit eu raison de les faire mourir* ? Il répondit qu'*Oüy*. Interrogé en suite, *S'il n'avoit pas esté d'avis avec eux que ce Decret passast & si l'affaire ne s'estoit pas faite de son consentement* : Il avoüa encore que cela estoit vray. *Et bien*, ajoûta-t'on, *ne croyez-vous pas aussi qu'il est juste qu'on vous fasse mourir comme eux* ? *Non pas*, dist-il, *car eux ce qu'ils en ont fait c'est qu'ils estoient gagnez par argent, & moy je l'ay fait parce que c'estoit mon avis, & que je pensois bien faire.*

Par ces exemples là donc nous voyons Que jamais il ne faut interroger apres la conclusion tirée, ni de la Conclusion en faire une Iuterrogation,

tion, si ce n'est que la chose fust tres-certaine d'ailleurs, & qu'il restast encore assez de verité pour convaincre celuy qu'on interroge.

## *Du Ridicule.*

A L'égard du *Ridicule*, à cause qu'il peut estre de quelque usage dans les contestations, & comme dit Gorgias, *Qu'il est bon quelquefois de tourner le serieux d'un Adversaire en raillerie; & sa raillerie en serieux*, ce qui n'est pas mal observé : pour cela on n'a qu'à voir ce que nous avons dit dans nostre Poëtique touchant le Ridicule & ses especes, où nous avons fait voir, Qu'il y a certaine Raillerie qui sied bien à un honneste homme, & une autre qui en est indigne. C'est donc-là qu'il faut avoir recours pour y choisir les matieres dont on aura affaire & qui viendront au sujet.

L'Ironie au reste a cela au dessus de la Bouffonnerie, Qu'elle sent plus son honneste homme; puis que tout Railleur ne se sert du Ridicule que pour luy-même & par divertissement; au lieu que le Bouffon & le Plaisant s'en servent pour faire rire les autres.

# Chapitre XIX.

## *De la Peroraison.*

La Peroraison est composée de quatre choses, puis qu'il est necessaire,

De se mettre bien dans l'esprit des Juges, & y mettre mal sa Partie;

D'aggrandir & de diminuer les raisons alléguées de part & d'autre;

D'émouvoir les Juges & les porter à quelque passion;

Et enfin de les faire ressouvenir de ce qu'on a dit.

Car sans doute il n'y a rien de si naturel, apres avoir monstré Que ce qu'on a dit est vray; & au contraire Que ce qu'a dit l'Averse Partie est faux, il n'y a rien dis-je, de plus naturel alors, Que de se faire valoir aupres des Juges & d'insulter à sa Partie, & pour ainsi dire, à la maniere des Artisans, de repasser sur son Ouvrage & y donner la derniere main.

Pour ce qui est *De se mettre bien dans l'esprit des Juges*, il faut avoir en veuë l'une de ces deux choses; Ou de tâcher qu'ils nous considerent comme gens de bien absolument, ou tels à leur égard; Et à quant la Partie Averse, de leur donner d'elle une opinion toute con-

contraire. Or le moyen d'y reüssir c'est de consulter les Lieux qui ont esté apportez pour faire paroistre les personnes qu'on voudra, bons ou méchans.

En suite de ceci ; & qu'on presuppose, Que la Cause a esté bien prouvée ; pour lors il est naturel d'*Agrandir* & de faire valoir ses raisons ; & au contraire d'abaisser & de traiter de mépris celles de l'Adverse Partie : ce qui ne se pourroit pas faire si la chose ne passoit pour constante : Car il en est ici comme des Corps, qui ne sçauroient croistre ni s'augmenter s'ils ne sont premierement. De sçavoir maintenant comment on peut faire paroistre une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est, il a esté donné des Lieux expres pour cela.

Les Juges donc estant persuadez que ce qu'on a dit est vray, & ne doutant plus ni de la qualité de l'affaire ni de son importance ; apres on tâche à les émouvoir & a les porter à quelque passion. Les Passions sont *la Pitié*, *l'Indignation*, *la Colere*, *la Haine*, *l'Envie*, *l'Emulation*, *l'Animosité* dont il a déja aussi esté donné des Lieux.

Tellement qu'alors il ne reste plus Que de faire une *Recapitulation* & toucher sommairement les raisons qu'on a apportées afin d'en rafraischir la memoire ce qui se fera de la maniere que quelques-uns l'enseignent pour l'Exorde, quoy que ce ne soit point là le lieu. Je sçai bien qu'ils disent Que c'est afin que le Juge soit plus instruit de l'affaire qu'ils recommandent de la rebattre souvent : mais cette raison-là ne vaut rien, puisque si l'Orateur au commencement est obligé d'exposer le Fait, c'est simple-

plement afin que le Juge n'ignore pas dequoy il s'agit, ni sur quelles matieres il a à prononcer. Il n'en va pas de même icy, où la Recapitulation n'est necessaire que pour soulager la memoire du Juge & luy faire voir en abregé ce qui a esté prouvé fort au long. Au reste le commencement d'une Récapitulation se pourra faire de cette sorte.

*Que jusques icy l'on pense s'estre acquité de sa promesse, & là dessus il faudra faire sçavoir Qu'on a dit telle & telle chose pour telle & telle raison.*

Cela se pourra faire encore autrement, qui est de comparer ce qu'on a dit avec ce qu'a dit l'Averse Partie. Ce qui se fait en deux façons, Ou en prenant toutes les choses qui ont esté dittes pour & contre & les opposant; ou sans les opposer, de dire tout naturellement,

*L'Averse Partie donc, Messieurs, a dit telle & telle chose touchant cela; & moy j'ay dit cela pour telle & telle raison.*

On peut même se servir d'Ironie, & dire en raillant,

*Certainement, Messieurs, on ne sçauroit nier que la Partie Averse n'ait tres-bien prouvé ce qu'elle a dit, lors qu'elle a apporté telle & telle chose pour ses raisons; pour moy je n'ay dit que cela & cela simplement.*

Ou bien encore de cette maniere.

*Et je vous prie, Messieurs, que ne feroit point à present la Partie Averse si elle avoit monstré telle & telle chose, & non pas cela & cela comme elle a fait?*

On pourra aussi user d'interrogation.

*Or Messieurs que n'ay-je point fait voir, & quelles preuves pourroit-on ajoûter à celles que j'ay apportées?*

Ou

Ou bien en parlant de sa Patrie.

*Or, Messieurs, qu'a-t'il fait voir dans tout ce qu'il a dit?*

La Récapitulation donc se peut faire en deux façons, ou de la sorte que nous venons de remarquer, rapportant ce qui a esté dit pour & contre & l'opposant l'un à l'autre; ou bien encore plus naturellement & sans rien changer à l'ordre, De repeter châque raison comme elle a esté dite, premierement ses propres raisons, & en suite à part, si l'on veut, celles de l'Adversaire.

Pour finir, il sera bon d'éviter les conjonctions afin que les Juges s'apperçoivent que le discours n'a plus à estre continué, par exemple,

*Je vous ay dit mes raisons, vous les avez entenduës, vous sçavez, Messieurs, de quoy il s'agit, c'est à vous maintenant à prononcer & à donner vostre Jugement.*



REMAR-

# REMARQUES.

CEux qui ont donné à cet Ouvrage le titre de *Rhetorique à Theodecte*, se sont trompez lourdement, & je ne sçaurois assez m'étonner que Picolomini se soit opiniâtré à maintenir cette erreur. Quand Arristote au 3. Livre cite *la Rhetorique à Theodecte*, on voit manifestement qu'il n'entend point parler de celle-cy, mais d'une autre : Et de vray lors qu'il fait mention de nostre Rhetorique, ce qu'il fait tres-souvent, jamais il ne se sert d'autres manieres de parler que des suivantes. *Comme nous avons fait voir auparavant. Ainsi qu'il a esté montré fort au long. Dont il a été traité à fonds & donné des Lieux particuliers &c.* Mais pour la Rhetorique à Theodecte, il ne la cite point autrement qu'il fait ses *Topiques*, sa *Poëtique*, & ainsi des autres Livres qui forment un corps à part.

LI-



# LIVRE I.

Page 1. L*A Rhetorique & la Dialectique, &c.* Par le mot de *Dialectique* Ariſtote entend icy ſeulement cette partie de la Logique qui s'attache à la Vray-ſemblance & aux matieres probables, & qui n'eſt autre que les *Topiques*; ce n'eſt pas qu'en beaucoup d'endroits le même mot ne ſoit employé pour ſignifier toute la Logique.

Page 6. *Donc puis que, &c.* Le mot de *Démonſtration* eſt pris icy pour cette troiſiéme ſorte de Preuve artificielle dont il eſt parlé au Chapitre ſuivant.

Page 7. *Et cela dautant, &c.* Par le mot de *Vray* Ariſtote entend, Ce qui arrive neceſſairement & toûjours de la même façon. Par celuy de *Vray-ſemblable* il entend ſimplement ce qui n'arrive que pour l'ordinaire. Ces termes au reſte ſont ſi conſiderables en Logique, qu'ils embraſſent & partagent entr'eux tout ce qui tombe ſous ſa connoiſſance; auſſi ſont-ils cauſe qu'on luy donne deux noms: car cette Partie qui s'attache au Vray, s'appelle proprement *Logique*; l'autre qui s'attache au Vray-ſemblable s'appelle *Dialectique*, autrement Topiques. Or la raiſon pourquoy la même

Fa-

Faculté qui traite du Vray, doit aussi traiter du Vray-semblable; c'est qu'il n'y a pas grande diference de l'un à l'autre; Et de fait, entre *Ce qui arrive toûjours*, & *Ce qui arrive tres-souvent*, il ne s'agit que du Plus & du Moins.

*Que plus de choses qu'une seule, &c.* Il y a icy plus de finesse que l'on ne pense, & sans la précaution dont Aristote se sert, la Proposition absolument seroit fausse. Un exemple éclaircira ce que je dis. Mettez d'un costé vingt petits Loüis blancs de quatre sols, & de l'autre costé un Loüis d'or, ou trois; Il est certain que si simplement vous faisiez comparaison de ces vingt petits Loüis avec ce Loüis d'or, ou ces trois; il ne seroit point vrai de dire, *Que le plus grand nombre l'emporteroit sur le petit*; Aussi n'est-ce pas-là le sens d'Aristote; mais il ajoûte. Mettez encore autant d'or avec ces pieces d'argent qu'il y en a de l'autre costé, & pour lors la Proposition sera vraye. Page 126. *Prop. I.*

*Témoin ce que fit Calippe &c.* Voyez Plutarque en la vie de Dion. Page. 137





# LIVRE II.

Pag. 232. TELLE *fut l'avanture de Diopithes.* On ne sçait pas bien Quel est ce Diopites si c'est ce General d'Armée des Athéniens de qui parle Demonsthene dans sa troisiéme Philippique ; ou ce Devin fameux dont Aristophane fait mention. Tant y a que c'est un homme qui ayant esté long temps en tres-grande necessité, mourut justement lors que le Roy de Perse luy envoyoit dequoy vivre à son aise.

Pag 232. *On rapporte d'Amasi*, *&c.* Cette histoire est dans Herodote ; tout ce qu'il y a à dire, c'est qu'Aristote attribuë à Amasis ce qui n'est arrivé qu'à son fils Psaménitus : tellement qu'il faut, ou que ne s'en souvenant pas bien il ait pris l'un pour l'autre, ou qu'il ait suivy d'autres memoires que ceux d'Herodote.

Pag. 293. *De crainte que les Cigales &c.* c'est-à-dire de crainte que faisant la guerre & ayant du pire, vostre Païs ne soit si bien ravagé qu'il n'y reste pas seulement un buisson ; & ainsi que les Cigales qui aiment les buissons, ne soient contraintes de chanter à terre.

Pag. 294. *Voisinage d'Athenien*, à cause que les Atheniens chasserent ceux de Samos de leur Isle.

*Com-*

*Comme ce qui arriva au Jugement de Demonsthene &c.* On ne croit point que ce Demonsthene dont il est parlé ici & en d'autres endroits de cet Ouvrage, soit ce fameux Orateur de qui nous admirons l'éloquence, contemporain d'Aristote; mais un autre considerable à Athenes pour les grandes affaires, & qui même a commandé des Armées. Pag. 307.

*Que si ton Pere est plaint &c.* par-là il entend Thestie pere d'Althée affligé de la mort de Toxée & de Plexippe. OEneus est le pere de Meleagre. Voyez le 8. Livre de la Metamorphose d'Ovide. Pag. 316.

*Que donner terre & eau, est renoncer à sa liberté.* Cecy est fondé sur la demande que faisoient les Rois de Perse aux peuples qu'ils avoient dessein d'assujettir, par-là donnant à entendre Qu'ils vouloient estre maistres par tout, aussi bien sur Mer que sur terre. Pag. 323.

*Qu'il est honteux à un homme d'honneur, &c.* J'ay fait application icy de nostre Proverbe, quoy que les termes d'Aristote portent un autre sens; mais comme on n'y voit goute, & que tout ce qu'on dit là-dessus ne signifie rien, j'ay mieux aimé biaiser un peu en cet endroit que de debiter du galimathias. Il y a deux exemples ensuite que j'ay obmis pour estre fondez sur des équivoques qui n'ont rien de commun avec nostre Langue. Pag. 333.

Le premier est à la loüange de Mercure, tirée simplement de ces deux mots Κοινωνικὸς & κοινὸς. *Koinonikos* au reste proprement veut di-

dire un homme communicatif & qui volontiers fait part aux autres de ce qu'il a. Pour le mot *koinos* il signifie *Commun*, *avec qui on a communication*, terme particulierement attribué à Mercure à cause de sa fonction, *Superis Deorum gratus & imis*. Le sens donc de ce Sophisme est,

> *Qu'il faut que Mercure possede éminemment au dessus des autres Dieux la qualité de Liberal & Communicatif, puis qu'il est le seul à qui l'Eloge de* Koinos *soit donné.*

L'autre exemple est fondé sur les diferentes significations du mot λογός qui tantost signifie *Discours*, & tantost *Estime*. Voici le sens.

> *Qu'il faut que le mot λόγος marque quelque chose de bien excellent, puis qu'en parlant des grands Hommes on ne dit point d'eux, Qu'ils meritent d'avoir du bien ni d'estre riches, mais que seulement ils sont ἄξιοι λόγου.*

or c'est ici qu'est l'équivoque ; car en cet endroit le mot *Logos* change de signification pour dire, *Des personnes qui meritent d'estre estimées.*



L I-



# LIVRE III.

LE Ciel *Porte-Flambeaux*. Au Grec il y a τ̀ πολυπρόσωπον ȣ̓ρανὸν. *Le Ciel à plusieurs faces*: mais comme de rendre ainsi ce n'estoit point apporter un mot composé, qui est ce qu'Aristote reprend en cet endroit, je me suis servi de l'Epithete de du Bartas, si connu en nostre Langue & qui d'ailleurs ne s'eloigne gueres de ce que j'avois à dire. Pag. 370.

J'ay sauté στενοπόρον & πτωχόμουσος qui suivent un peu apres pour n'estre point propre à estre imitez. Le premier est de Lycophron qu'il attribuë à un certain rivage, voulant marquer Qu'il estoit d'un abord difficile & fort estroit. L'autre est de Gorgias dont il se sert afin de mieux exprimer l'esprit d'un Flateur, comme qui diroit en un seul mot, *Gueux-adroit*, *Qui gueuse avec esprit.*

*Et encore comme fait Alcidamas en beaucoup de Lieux.* J'ay mis *En beaucoup de Lieux*, afin qu'on ne s'apperceust pas du vuide que j'ay laissé pour ne pouvoir imiter supportablement les exemples vicieux qu'Aristote allegue de cet Alcidamas. Les mots donc que j'ay passez & qu'il reprend, sont Premierement πυρίχρων que cet Alcidamas employe pour exprimer la colere ardente & furieuse d'un certain homme qu'il décrit, Ibid.

*Il avoit*, dit il, *l'Ame pleine de fureur & les yeux tout en feu.*

En second lieu il reprend πλεισφόρον, que ce même Auteur employe en deux endroits, dont Aristote apporte icy les Exemples, comme qui diroit *Porte-fin*, c'est-à-dire qui fait arriver à la fin & au but qu'on se propose. Le premier exemple est tel,

*Il s'imagina que leur promptitude & cette gayeté qu'ils témoignoient, les feroient venir à bout de leur dessein.*

Dans le second exemple, le même mot est donné pour Epithete à la Persuasion.

Enfin le dernier mot qu'il condamne pour la composition, est Κυανόχρων, que ce même Alcidamas attribuë à la Mer, ce que les Latins appellent *Color cæruleus*, c'est-à-dire de couleur bleuë comme le Ciel.

Πελώριον: Ce mot estoit estranger à Athenes, & seulement en usage chez les Thessaliens. L'exemple qui suit immediatement que j'ai passé, est du même Lycophron; c'est lors qu'il appelle Sciron ce fameux voleur que tua Thesée, σίννις ἀνὴρ, qui veut dire en langue étrangere, *un homme pernicieux & qui ne fait que du mal.*

Les autres exemples vicieux sont d'Alcidamas, premierement quand parlant de la Poësie il se sert du mot ἄθυρμα, voulant marquer que ce n'estoit qu'un simple divertissement & un jeu d'esprit.

Secondement lors qu'il employe le terme ἀτασθαλίαν, pour dire *une faute*, *un peché*. Et encore τεθηγμένον pour representer *un homme si transporté de colere qu'il ne sçait ce qu'il fait.*

L'es-

L'estoile de cette Page est pour faire sçavoir qu'il y a un exemple sauté. C'est du mot Μουσεῖον, qui signifie ce Lieu à Athenes dedié aux Muses & aux Sciences. Or cet Alcidamas qu'Aristote traite icy plus mal que jamais, n'avoit garde de se contenter d'un mot si simple, mais pour l'embellir, il faut qu'à son ordinaire il ajoûte *de la Nature*. Pag. 371.

Le vuide que j'ay laissé ici, est rempli dans le Texte d'un autre exemple vicieux d'Alcidamas touchant le mot ἄξεδρον, &c. Le sens est, *Un debordement de méchanceté qui n'a ni fonds ni rive*. Pag. 372.

L'exemple que j'ay obmis ici est du même mot ἄθυρμα, que j'ay déja expliqué. Ce qu'il y a à sçavoir, c'est qu'Aristote la premiere fois le reprend comme mot étranger, & maintenant comme mauvaise Metaphore. Le sens d'Alcidamas dans ce passage ici, est Pag. 373.

*Ne se trouvant*, dit-il, *rien de semblable dans sa Poësie qui pust divertir*.

*S'il est vray de dire de la vieillesse*, &c. J'ai ajoûté cet exemple afin de faire mieux entendre celuy qu'apporte Aristote, comme ne nous estant pas assez familier pour en gouster la beauté. Pag. 378.

*Ces Lettres de regrets*, &c. Ricobon donne un autre sens à ce vers qu'il prend de Lampridius, & que je croirois bien estre le veritable; mais comme ce sens n'a rien de beau, & qu'on n'en pourroit faire qu'un vers ridicule; j'ay mieux Pag. 385.

aimé m'attacher à celuy de Victorius, & d'autant plus que tous les bons Traducteurs s'en sont servis

Ibid. *De la Servante de nôtre logis.* Cecy ne vaut rien en nostre langue, dans le Grec la chose a lieu & est bien receuë.

Pag. 386. Ce qui manque à la fin de ce Chapitre est l'exemple qu'Aristote apporte de ces termes negatifs, qu'il dit estre estimez lors qu'ils contiennent une Metaphore analogique. Il finit donc ainsi.

*Par exemple comme de dire de la Trompette, Que c'est* τὸ ἄλυρον μέλος.

Pour faire entendre ceci, je suppose qu'on sçait ce que c'est que *Proportion* & *Analogie.* Posons donc quatre termes, *la Trompette* d'une part, & ensuite *le Son qu'elle rend*, qui n'a point de nom propre; Et d'un autre part *le Luth* que les Grecs appellent *Lyra*, & encore ensuite *son Harmonie*, que l'on distingue par le nom *Melos.* Cela posé, je dis que puis que ces termes sont analogiques, Le même rapport qu'il y aura du *Son* de la Trompette, à la *Trompette*; le même sera du *Luth* à son *Harmonie* appellée *Melos*: Et par consequent il s'ensuit Que chacun de ces termes pourra reciproquement estre transferé de l'un à l'autre, c'est-à-dire, Qu'il sera permis d'attribuer par metaphore à la Trompette le nom *Melos*, ainsi que fait le Poëte duquel Aristote cite ici l'exemple : Mais comme *Melos* exprime quelque chose de trop doux pour estre dit de la Trompette si absolument; le même Poëte voulant moderer cette hardiesse & trouver quelque temperamment à

sa

sa metaphore, s'est servy du mot *Alyron* terme negatif, afin de corriger ce qu'il sembloit avoir dit trop licentieusement; Or ce terme de soy ne signifie rien de positif, & ne sert qu'à monstrer Que lors que le mot *Melos* est attribué à la Trompette, on ne doit point croire pour cela que son harmonie soit aussi douce ny aussi delicate que celle du Luth; & c'est en quoy consiste la grace qu'Aristote remarque, à cause de l'analogie.

*Proportion* veut dire icy le rapport des temps qui se trouve dans châque Nombre. Par le mot de *Temps* il faut entendre la syllabe bréve; deux bréves au reste valent une longue. Aristote donc en cet endroit remarque trois sortes de proportions dans les Nombres, La premiere du *Pæan*, qui est de trois à deux; puis que tout Pæan est composé d'une longue & de trois bréves, ce que Ciceron nomme *Ratio sesquiplex*, ou *sesqui altera*, proportion du double & demy. La seconde est du nombre *Heroique*, qui est d'un à un simplement, que Ciceron appelle *Par ad Par*, c'est-à-dire où il y a autant d'un costé que d'autre; soit que la chose soit telle en effet comme dans le Spondée, où le rapport est d'une longue à un autre longue; ou simplement par équivalence, comme dans le Dactyle, où le rapport est d'une longue à deux bréves. La troisiéme proportion qui est de deux à un, que Ciceron appelle *Duplex*, est celle qui oppose une longue à une bréve, ainsi qu'il arrive dans l'Iambe & dans le Trochée. Voyez Ciceron là-dessus dans son Livre *de Orat. ad Brut.* Touchant ce qu'Aristote dit au commencement de cette Page, *Que le Trochée* Pag. 393.

 *n'est*

*n'est bon que pour la Danse.* Le Grec porte κορδακικώτερον, ce mot vient de *kordax* qui estoit une sorte de Danse lascive & pleine d'agitation, à quoy estoit fort propre le Trochée. Tout cecy aprés tout n'a rien de commun avec nostre langue, qui n'a d'autre Juge pour le nombre que l'oreille, & qui ne s'arreste point à mesurer les syllabes comme font les Grecs & les Latins.

Pag. 396. *Herodote natif de Thurium.* Demetrius assure qu'il estoit d'Halicarnasse, mais Plutarque resout cette difficulté dans son Liv. *de l'Exil*, où il dit, Que veritablement Herodote estoit natif d'Halicarnasse, mais depuis qu'il quitta ce lieu avec les autres habitans pour aller demeurer à Thurium.

Pag 403. *Un exemple donc de cette ressemblance*, &c. Quoy que la pluspart des manieres figurées qui finissent ce Chapitre soient ridicules en nostre langue, je n'ay pas laissé de vouloir faire entendre mon Auteur. Le premier exemple donc que j'ay apporté est pour répondre à celui d'Aristote, ἀργὸν ἔλαβεν ἀργὸν παρ' αὐτοῦ, ce que le Latin explique assez heureusement, aussi bien que l'autre exemple qui le suit, *Agrum accepit ægrum ab ipso*, ce qui veut dire en François pour le sens, *Il eut de luy une méchante terre.* Dans le second exemple, qui est pris d'Homere, il y a δωρητοί τ' ἐπίλεκτοι, &c. ce qui est rendu ainsi dans le Latin, *Placati donis pacatique ore fuerunt: on ne les contenta pas seulement de paroles, mais encore on les renvoya avec des presens.*

Ibid. *Pour la fin c'est une chose qui est claire d'elle-même*

*même*. Je me ſuis ſervy de cette expreſſion pour ſauter deux autres exemples qui ſont dans le texte, à cauſe que quand j'aurois pû les imiter parfaitement, c'euſt eſté rimer en Proſe, ce qui chez nous eſt inſupportable. Au premier exemple il y a ὢν ᾠήθησαν, &c. ce qui veut dire,

*On ne croyoit pas que veritablement il en fuſt le Pere, mais bien que ſans luy jamais l'Enfant n'euſt eſté au monde.*

L'autre exemple eſt tel, ἐν πλείσταις φροντίσι &c. dont le ſens eſt,

*Ils avoient aſſez de chagrin, mais peu d'eſperance.*

*Les Charges les plus belles, &c.* Cet exemple tient la place de celuy qu'apporte Ariſtote. Le voicy ἄξιος δὲ σταθῆναι χαλκοῦς, &c. Ibid.

*Tu veux paſſer pour habile homme, & qu'on te rende de grands honneurs, cependant tu n'és qu'un ſot & un coquin.*

*Et tenant le Peuple dans un four.* La beauté de cette metaphore conſiſte en ce poinct, Que comme ceux qui ſe trouvent enfermez dans un four ſe mettent peu en peine de tout le reſte, pourveu ſeulement qu'ils puiſſent ſortir du lieu où ils ſont; ainſi alors en eſtoit-il du peuple d'Athenes embaraſſé dans la guerre d'Olynthe, qui apparemment ne devoit eſtre guere attentif en écoutant ce compte, pour ne ſonger qu'aux moyens d'eſtre delivré de cette guerre. Pag. 407.

La premiere eſtoile de cette page eſt pour deux exemples que j'ay obmis. Touchant le premier, de m'amuſer à rapporter ce que les autres diſent, ce ſeroit temps perdu; puis qu'il ne Pag. 408.

ne donnent que des conjectures vagues, & qu'apres tout ils avoüent eux-mêmes qu'ils ne l'entendent point. Le second exemple est compris dans un vers d'Anaxandridas, lors qu'il parle de ses filles comme trop âgées pour songer au mariage. La metaphore est fondée sur le mot ὑπερήμερος, terme analogique en cet endroit, & qui proprement veut dire *un homme qui se laisse condamner faute de comparoistre en Jugement.* Le sens donc du Poëte est,

*O mes Filles qui avez laissé passer ce beau jour, lors qu'Hymen vouloit que vous comparussiez afin d'ordonner de vos Nopces.*

La seconde estoile est pour le mot de Diogene que j'ay passé, lorsqu'il taxe d'yvrognerie les Atheniens, appellant leurs Cabarets *Attica Phiditia.* La gentillesse de cette metaphore dépend de l'intelligence de *Phiditia.* Ce mot donc signifie ces Repas publics & sobres des Lacedemoniens, qui estoient d'institution & fort frequens. Maintenant il est aisé de faire l'analogie, car ce que *Phiditia* estoient aux Lacedemoniens, le *Cabaret* l'estoit aux Atheniens, toute la difference est, Que les Repas à Sparte appellez Phiditia ont toûjours esté loüables pour la sobrieté, & ceux des Atheniens au Cabaret estoient blâmables pour l'excés.

Pag. 417. βάλλ' αὐτὸν πέρσαι, Cette raillerie n'est pas connuë. On sçait bien à la verité que *Persai* vient de *Pertho*; qui veut dire; *Je ravage, Je pille*; & qu'apparemment c'est à un homme de Perse qu'on parle, ce qui fait l'allusion; mais de passer plus avant; *Mare undique & undique Pontus.*

*Qu'un Tel nommé le Muet*, *&c.* Et incontinent apres, Pag. 418.

*Ce n'est pas estre Soldat*, *&c.* J'ay ajoûté ces deux exemples de moy-même pour faciliter davantage l'intelligence de ceux qu'Aristote apporte.

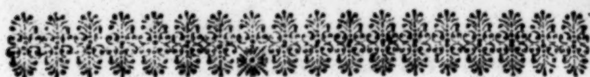
*A cause de leur posture ramassée.* J'ay passé l'autre comparaison qui est dans le Texte, si difficile apres tout, que quoy que j'y entrevoye je ne sçai quoi, neanmoins c'est trop peu pour entreprendre de l'expliquer. Au texte donc il y a ainsi de suite Pag. 421.

*Qu'un Joüeur de Fluste ressemble à un Singe*; *Et un Chassieux à une Lampe qui dégoute* Λύχνῳ ψεκαζομένῳ, *d'autres lisent* λύκῳ ψακαζομένῳ, *un Loup moüillé.*

*Que c'estoit le Philoctete*, *&c.* Cette metaphore est fondée sur l'avanture de Philoctete lorsqu'il fut mordu par un serpent. Ibid.

*Ainsi que Philammon & Corycus*, *&c.* On tient que ce sont les noms de deux Athletes fameux. A l'égard de *Corycus* neanmoins, Riccobon apporte une explication tirée de Mercurialis dans son 2. liv. *De arte Gymnastica*, où il est monstré Que *Corycus* estoit une sorte de Balon que dans les Academies on attachoit au plancher avec une corde pour exercer la Jeunesse. Pag. 422.

*Action d'Antidose.* Voyez les Commentaires de Budée. Pag. 447.



# TABLE
## DES MATIERES.

### A.



Allu-

## E.



Ener-

## F.



## G.



Gar-

## H.

## I.

LA-

## L.

M

N.

## O.

## P.

## Q.



## R.


Re-

## S.

## V.



Vrai-

FIN.

A AMSTERDAM,

De l'Imprimerie de DANIEL BOULESTEYS DE LA CONTIE, Sur le Prince graft proche la Braſſerie de l'Elephant blanc.

M. DC. XCVIII.